



BIBLIOTECA CENTRALA
UNIVERSITARA
BUCUREȘTI

Cota 60837

Inventar C 416579

F

DE L'EMPEREUR

HISTOIRE

VIE BYZANTINE

EMPIRE ET CIVILISATION

HISTOIRE DE LA VIE BYZANTINE

563

REDACTED BY THE MONARCH

L'EMPIRE MOYEN

DE CIVILISATION HELLÉNIQUE

527-1453

MUSÉE

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME D'ÉDITIONS

10, rue de Valenciennes, Paris

Handwritten scribble

N. IORGA

255409 (2)

HISTOIRE
DE LA
VIE BYZANTINE
EMPIRE ET CIVILISATION

D'APRÈS LES SOURCES
— ILLUSTRÉE PAR LES MONNAIES —

II.
L'EMPIRE MOYEN
DE CIVILISATION HELLÉNIQUE
(641—1081)

BUCAREST

ÉDITION DE L'AUTEUR (CHAUSSÉE BONAPARTE, 6)
Dépôt à l'École Roumaine en France (Fontenay-aux-Roses, Seine).

1934

DIRECȚIA GENERALĂ DE ÎNVEȘTIȚII
Cota 60837
C 416579

BIBLIOTECA ... ESTARĂ
COTA 60837

PC 2/2003

B.C.U. Bucuresti

C416579



Rhomanos Digénis et l'impératrice Eudocie
(tablette d'ivoire).

LIVRE II.

L'EMPIRE MOYEN
DE CIVILISATION HELLÉNIQUE

(641-1081)



CHAPITRE PREMIER

LA DÉFENSIVE BYZANTINE APRÈS HÉRACLIUS

I.

DÉCADENCE DES MOEURS; ANARCHIE

La famille d'Héraclius était certainement en décadence ¹. La mort, dès 25 mai 641, de Héraclius Constantin, le premier successeur de son père comme fils d'Eudocie-Fabia ², fut attribuée au poison de sa marâtre qui était aussi sa cousine germaine ³, désignée comme régente, Martine, et les chalcédoniens lui donnèrent pour complice le patriarche Pyrrhus (automne 641) ⁴. Héracléonas, fils de Martine ⁵, soutenu par le nouveau patriarche Paul, prit le pouvoir ⁶, mais il eut le nez coupé — c'est la

¹ Voy. Bréhier, *La transformation de l'Empire byzantin sous les Héraclides*, dans le „Journal des Savants“, 1917; Brooks, *The successors of Heraclius to 717*, dans la *Cambridge mediaeval history*, II, pp: 391-417; *The brothers of the emperor Constantine IV*, dans la „English historical Review“, XXX (1915), pp. 49-51; Kästner, *De imperio Constantini III (641-668)*, thèse de Iena, Leipzig 1907; Brooks, *Who was Constantine Pogonatus*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 46 et suiv.

² *Chron. Paschale*, année 612. Sur sa mort, Pernice, ouvr. cité, p. 53. Mais Jean de Nikiou parle d'une mort naturelle, par un vomissement de sang (p. 565).

³ Pernice, ouvr. cité, pp. 54-55.

⁴ Il avait épousé Grégoria, fille de Nicéas; Zonaras, éd. Migne, c. 1288.

⁵ Il avait eu deux frères, Fabius (Martin) et David.

⁶ *Chron. Paschale*, année 613.

première fois qu'on rencontre cette mutilation hideuse, — par son propre neveu, vengeur de son père Héraclius Constantin, Constans, et à cette occasion Martine eut la langue coupée ¹. L'armée, un Valentin, un Domentianus, avait été de nouveau mêlée à la conspiration et au crime ².

Constans, dont le nom montre le courant qui maintenant, par dessus Justinien, veut se rattacher à la mémoire en fondateur de Constantinople, considéré surtout comme le bon chrétien, le saint de l'orthodoxie ³, eut un règne presque aussi long qu'Héraclius. Il fit mettre à mort son frère Théodose. Constantin, fils de Constans, fut contraint d'abord de s'associer ses deux frères cadets, puis il les fit mutiler aussi par la „rhinotmèse“, en détruisant chez eux la cloison qui sépare les deux narines.

Enfin, à la suite de cette série dégoûtante de trahisons et de crimes inouïs, Justinien II, fils de Constantin (685-695, puis 705-711), est un vrai monstre. Conseillé par un eunuque perse et par un moine défroqué, il laisse le premier battre de verges sa propre mère Anastasie et il assiste tranquillement aux supplices des contribuables, que l'on force, en les enfumant, à déclarer où ils ont caché leur avoir; il aurait eu même la fantaisie d'une nuit de „Saint-Barthélemy“, d'un grand massacre des Constantinopolitains, en commençant par le patriarche. Mais, à son tour, il eut la langue et le nez coupés. Puis, lorsque, après l'usurpation de Léonce, de Tibère Apsimar, il revint cependant de son exil de Cherson, trainant après lui sa famille, et jusqu'au frère de sa femme ⁴ khazare ⁵, Bousire

¹ Théophane, pp. 523. 531, et Zonaras. Les deux autres fils furent exilés à Rhodes; Jean de Nikiou, pp. 580-581. Le patriarche Pyrrhus fut déposé sans une sentence synodale et mené à Tripolis; *ibid.*

² Nicéphore le Patriarche, p. 28; Jean de Nikiou, p. 579.

³ Il eut comme fils un autre Constans et aussi un Héraclius, un Tibère; Zonaras, c. 1292.

⁴ Théodora était l'ἀδελφή Βουστῆρου Πλαζάρου; *Enarratio Chronicorum*, dans Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 677, 680. — Sur ces régions voy. aussi *Les origines de l'Église de Gotie*, dans les *Analecta Bollandiana*, XXXIII, pp. 5-30.

⁵ Sur les rapports avec ces maîtres de la steppe russe, appelés par

Gliabare, il n'en fut que plus cruel. Des femmes enceintes furent tuées afin de détruire les enfants qu'elles portaient. Ordre fut donné à plusieurs reprises de ruiner de fond en comble cette ville de Cherson, encore florissante avec son autonomie, qui n'avait pas voulu soutenir ses projets de restauration. Des condamnés politiques furent jetés dans des sacs à la mer, des convives égorgés à la fin d'un festin. Puis Justinien „au nez coupé“, le Rhinotmète, parut au Cirque, foulant aux pieds l'usurpateur Basilisque, qui avait pris sa place, tandis que la foule applaudissait „l'Élu de Dieu, qui avait marché sur le Serpent et le Basilic et avait écrasé le Lion et le Dragon“. Plusieurs fois la place des supplices, les Bous¹, vit s'allumer les bûchers où étaient jetés les restes sanglants des vaincus. Le patriarche Callimaque fut aveuglé. Le Pape Martin, défenseur du Concile de Chalcédoine, était allé mourir sur les bords déserts de la Chersonèse (653-5)². Le tyran sera tué lui-même par l'usurpateur Philip-pikos (711).

La décadence s'observe aussi dans l'esprit de la population byzantine. Les anciens partis du Cirque existent encore. Justinien fit bâtir une maison particulière, un „club“ aux

Byzance contre les Perses, Gelzer, *Kultur*, p. 52 et suiv. ; H. von Kutschera, *Die Chazaren*, 2-e éd., Vienne 1910 ; V. Mošin, *Les Khazares et les Byzantins d'après l'anonyme de Cambridge*, dans le „Byzantion“, VII, p. 309 et suiv. Pour Cherson, Hermann Schneiderwirth, *Zur Geschichte von Cherson*, Berlin 1897.

¹ Sur la localité voy. Bury, *History*, 1923, I, p. 76.

² Cf. A. Crivellini, *La Chiesa di Roma e l'Impero nella questione monotelitica*, dans les „*Studii storici*“, IX (1900) ; Gelzer, *Kultur*, pp. 93-94, 99 ; Caspar, *Die Lateransynode von 639*, dans la „*Zeitschrift für Kirchengeschichte*“, LI (1932), p. 75 et suiv. ; Brooks, dans la „*English historical Review*“, janvier 1916, p. 147 ; H. Grisar, *Una vittima del despotismo bizantino, Papa S. Martino I*, dans la „*Civiltà Cattolica*“, 1907, pp. 272-285, 656-666 ; F. Görres, *Justinian II. und das römische Papsttum*, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XVII, p. 432 et suiv. Cf. Dölger, *Regesten*, p. 26 et suiv. Pour une donation de Justinien II, Pierre N. Papagéorgiou, *Un édit de l'empereur Justinien II en faveur de la basilique de S. Démétrius à Salonique*, Leipzig 1900.

Bleus. Plus tard, l'usurpateur Philippikos (711-713) se réjouira grandement de la victoire des Verts. Le rôle révolutionnaire et militaire de ces associations est cependant très réduit. Les fauteurs de troubles se trouvent maintenant dans la plus basse plèbe, et on les voit se réunir aux Juifs pour profaner l'autel de Ste Sophie. La ville put tenir en effet pendant sept années entières contre les Arabes¹, mais elle montrait une indifférence absolue à l'égard des empereurs, acclamant le vainqueur et trainant aux Bous le cadavre du vaincu. Léonce l'usurpateur (695-698)² est imposé par les individus auxquels il a ouvert les portes des prisons, et surtout par les soldats qu'il en a délivrés, et la foule se rend docilement à son ordre: „Tous les chrétiens à Sainte-Sophie“, et là on entend ce cri sauvage, qui parcourt les bancs: „qu'on déterre les os de Justinien“. L'armée prend part désormais à ces assemblées populaires³.

Les querelles théologiques n'intéressent plus les masses. Constans fait mutiler le saint des chalcédoniens, Maxime⁴; le Concile de deux cent quatre-vingt dix-neuf évêques rétablit le passé dans ses droits; une autre assemblée, patronnée par Philippikos (711-713), reviendra au monothélisme. tout cela cependant n'émeut plus que les moines des couvents, qui couvrent d'anathèmes ou de bénédictions les empereurs, selon la manière dont ils comprennent l'orthodoxie.

Il est intéressant cependant de constater un certain rôle du Sénat, qui, on se le rappelle, avait écrit naguère au roi

¹ Sébéos, pp. 110, 140 et suiv. Voy. Brooks, *The Arabs in Asia Minor (641-750)*, from *Arabic sources*, dans le „Journal of hellenic studies“, VIII² (1898), pp. 182-208; Canard, *Les expéditions des Arabes contre Constantinople*, dans le „Journal asiatique“, 208 (1926), pp. 61-121; Loparev, dans le „Viz. Vremennik“, XII, p. 166 et suiv. (la „didascalie“ de Dorothee, Métropolitte de Mitylène, sur l'attaque des „Agarènes“ à Constantinople). Sur l'emploi du „feu grégeois“ pour la défense de la ville, C. Zenghelis, dans le „Byzantion“, VII, p. 265 et suiv.

² Sur son sceau, Mordtmann, dans la „Byz. Zeitschrift“, XV, p. 614.

³ Dès 669, par ses délégués; Gelzer, *Kultur*, pp. 46-48.

⁴ *Ibid.*, pp. 93-94.

de Perse pour expliquer l'avènement d'Héraclius. C'est lui qui décida de l'éloignement d'Héracléonas et de sa mère; c'est vers le Sénat que, plus tard, sont dirigés ces soldats d'Orient qui demandent à Constantin le couronnement de ses deux frères¹, pour que la conduite de l'Empire ressemble à la Sainte Trinité.

L'armée, composée des cavaliers des „thèmes“, pareils aux spahis turcs, qui doivent le service militaire en échange de l'usufruit qu'on leur accorde sur les terres impériales, et de l'infanterie des „catalogues“, est incapable de défendre les provinces envahies. Par contre, une partie des troupes se révolte, ainsi qu'il a été déjà dit, sous le commandement de Valentin, contre l'usurpation de Martine et de son fils. A plusieurs reprises les commandants d'Arménie déclarèrent l'empereur déchu et négocièrent avec les Arabes. Un des chefs de cette province, Sapor, devenu le Romain Sabarius, vint jusqu'à Andrinople, convoitant la possession de Constantinople et le titre d'empereur².

L'armée d'Afrique se révolta plusieurs fois, et réduisit Constantinople à la famine³. Les soldats d'Orient vinrent, eux aussi, à Chrysopolis, avec cette prétention d'imposer à l'empereur ses frères comme collègues. Les troupes de Sicile, après l'assassinat de Constans (668), frappé à la tête dans les bains de Daphné à Syracuse, proclamèrent l'Arménien Mizirios (Mzhez), „parce qu'elles le trouvaient gentil“⁴. Elles finirent par le tuer et envoyer sa tête à Constantinople. Les troupes battues en Afrique s'arrêtèrent à leur retour en Crète et y proclamèrent un empereur de leur choix.

La flotte envoyée contre Philippikos se rallia à ce révolté.

¹ Voy. plus haut, p. 2 et p. 3, note 2, l'article cité de M. Brooks.

² Théophylacte Simokatta, p. 536.

³ Cf. Chronique de Nicéphore, éd. Migne, p. 891: 'Ἐφ' οἷς μὲν λιμὸς τεχνικῶτα τῇ πολιτείᾳ ἐπεφύη βαρύτερος· οὐ γὰρ ἡ Αἴγυπτος αὐτοῖς τὸ λοιπὸν ἐπεσίτισεν, ἐξ οὗ καὶ τὰ πλεῖστα τῶν βασιλικῶν ἐπελελοῦσεν σιτηρσίων.

⁴ Zonaras, c. 1292. Cf. Brooks, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 455 et suiv.

Une autre fois, les matelots mutinés contre Anastase-Artémius (713-715) recueillirent un simple agent du fisc et firent de lui, contre son gré, le misérable empereur Théodose. A tels moments il fallut employer contre l'ennemi des bandes de simples paysans ou des barbares dépayés: des Slaves et Bulgares établis en Asie¹. Les Mardaïtes du Mont Liban² et les chrétiens qui se joignaient à eux rendirent des services de beaucoup supérieurs à ceux des armées régulières. Et, lorsque les Byzantins cédèrent à la demande des Sarrasins de tirer de leurs repaires ces bandes redoutées, ce fut pour l'Empire une perte irréparable³.

II.

DÉFENSE DE L'EMPIRE EN ORIENT.

Si cet Empire subsistait encore, il le devait à un concours de circonstances favorables.

Il est vrai que l'Égypte restait arabe, et Jean de Nikiou prétend que Constantin, fils d'Héraclius, avait admis que ses sujets, auxquels il avait imposé comme patriarche Cyrus, payent tribut aux occupants arabes⁴. L'Égypte appartenait de fait à une „démocratie de partis“: Ménas, chefs des Verts, et Cosmas, fils de Samuel, ou un Domentianus, en étaient les maîtres⁵, et ils se livraient à la même guerre de partisans que plus tard les beys mamelouks entre eux⁶.

Après avoir gagné le Caire, devenu la capitale de la province de Misr, Amr prit Alexandrie. Héracléonas aurait envoyé Cyrus dans cette capitale, „lui donnant plein pouvoir

¹ Colonisés en Arménie et en Lazique; Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 847.

² Théophane, pp. 542-543, 552.

³ Voyez sur les Mardaïtes aussi le Νέος Ἑλληνομνημίων, IX, p. 171 et suiv.

⁴ P. 564.

⁵ Jean de Nikiou, p. 568.

⁶ *Ibid.*, p. 572.

de conclure la paix avec les musulmans, de ne pas leur résister et de constituer une administration convenable¹. C'était le procédé employé depuis longtemps par l'Empire romain pour les provinces qu'il se sentait incapable de défendre: sans rien céder aux ennemis et se réservant l'heure de la revanche, il laissait aussi bien la conduite que la responsabilité au principal chef religieux, que les envahisseurs avaient la coutume de respecter. Or, „les habitants, les gouverneurs et Domentianus, qui était en faveur auprès de l'impératrice Martine, se réunirent et délibérèrent avec le patriarche Cyrus pour conclure la paix²“. Comme aussi un nouveau changement dynastique était intervenu à Constantinople et les soldats étaient en pleine révolte, Cyrus dut aller dire au chef des Arabes que „Dieu lui a donné le pays“; une trêve de onze mois fut conclue et la garnison d'Alexandrie obtint le droit de s'embarquer, pour ne jamais revenir (643)³. La population, d'abord indignée, finit par accepter le nouvel état de choses.

Du reste, des administrateurs indigènes, comme ce Domentianus et un Philoxène, furent maintenus, dans la Basse Égypte et dans le Fayoum, par le calife, ce qui équivalait à la reconnaissance d'une certaine autonomie locale. Un préfet impérial fut même conservé pendant quelque temps à Alexandrie⁴. L'ancien patriarche monophysite Benjamin regagna après treize ans son siège⁵.

Une expédition byzantine, conduite par l'eunuque Manuel, put se saisir momentanément, en 646, après la perte de Tripolis, d'Alexandrie, mais elle n'eut pas de suites². Sous

¹ Voy. *ibid.*, pp. 570-571: „Ménas entraîna beaucoup de gens de la faction verte... Domentianus envoya contre eux les partisans de la faction bleue“.

² *Ibid.*, p. 573.

³ *Ibid.*, pp. 574-575.

⁴ *Ibid.*, p. 584.

⁵ *Ibid.*, p. 583. Cf. Gaston Wiet, dans le *Précis de l'Histoire de l'Égypte*, II, p. 112. Sur les derniers chefs religieux des melkites, Pargoire, ouvr. cité, pp. 153-156.

⁶ Cf. Jean de Nikiou, p. 565, note 1. Cf. Eutychius, dans Migne, *Patr.*

le poids des impôts, qui forcèrent tels bourgeois d'Alexandrie à chercher pendant dix mois un refuge dans les îles¹ et les pauvres gens à vendre leurs enfants, et celui des corvées, pour les travaux publics, il y eut beaucoup de renégats, même parmi les moines, et ils en devinrent des persécuteurs².

Sous la domination arabe, Euty chius, patriarche d'Alexandrie, qui compila dans la langue du pays une Histoire Universelle, commençant avec les données de l'Ancien Testament pour passer à des annales de Rome, dans lesquelles Trajan est confondu dans la même personnalité avec Adrien et présenté comme tué dans un duel avec le rebelle „Babeli“, il y a une nouvelle conception de tout ce passé troublé et sanglant.

Les guerres contre les Perses sont vues du côté de l'Orient, avec la mention continuelle des souverains qui régnèrent sur la Perse, alors qu'Hélène, mère de Constantin, est présentée comme une jolie femme originaire de Rohas-Édesse et son fils aurait été élevé dans cette même ville: toute l'histoire du fondateur de Constantinople est au pair. A celle de ses successeurs de bizarres légendes s'ajoutent et des explications théologiques occupent une grande partie de ces „annales“. A partir de Léon I-er, les empereurs sont considérés comme „jacobites“. Bien entendu la place est occupée surtout par la série des patriarches de l'Orient. La Perse continuera à passer, comme histoire politique, avant la Rome byzantine. Anastase lui aussi est qualifié de jacobite, né à Hama; il serait mort, frappé par une tempête, courant d'une maison à l'autre. Un fils de l'empereur Maurice se sauve au Mont Sinai; son gendre perse, Chosroès, fils de Hormisdas, veut

Gr., CXI, c. 1112. Voy. aussi Diehl, dans Hanotaux, *Hist. de la nation égyptienne*, III, pp. 554-555; Gaston Wiet, loc. cit. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, XC, c. 112.

¹ *Ibid.*, p. 583.

² *Ibid.*, p. 585.

le venger: c'est de l'histoire, mais le siège de Constantinople aurait duré quatorze ans. Héraclius est un Thessalonicien, qui aurait fait son propre éloge pour être admis comme empereur. Arrivant enfin au conflit avec les Arabes, il est exposé d'une façon originale, pour passer ensuite aux discussions entre Cyrus, le „maronite“, et son adversaire Sophronius, devenu chef de l'Église de Jérusalem. Maintenant la conquête de la Syrie et de l'Égypte est, malgré la légende qui s'y mêle, du plus haut intérêt. Désormais l'histoire de l'Église et du monde sera rangée d'après le règne des califes, Byzance n'intéressant que sous le rapport des querelles religieuses. A peine si la succession des empereurs aux noms estropiés à l'arabe sera-t-elle conservée¹.

Les „Sarrasins“, plus terribles que les Perses, plus légers aussi, trouvant partout de quoi satisfaire leurs besoins minimes, avaient passé bientôt les gorges du Liban pour s'engouffrer dans les vallées de l'Asie Mineure. Chypre (648), Rhodes (654), dont un Juif d'Édesse acheta le Colosse comme vieille ferraille², l'île d'Arados, près de la côte syrienne, et, une vingtaine d'années plus tard (649), Éphèse, Smyrne, Chalcédoine, Cyzique reçurent bientôt des garnisons arabes.

Constantinople avait subi un long siège (c. 668)³. L'Afrique romaine fut attaquée et eut elle aussi, sous le successeur des Héraclides, Léon, une occupation arabe que tous les efforts des Byzantins ne purent chasser; on vit même la flotte des califes paraître sur les côtes de la Sicile, que Constans accourut défendre.

Les armées arabes comprenaient aussi des contingents sy-

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 1137. Un paragraphe est réservé à la querelle des images sous Théophile et quelques lignes au meurtre de Michel l'Ivrogne, au conflit entre Léon-le-Sage et le patriarche Nicolas.

² Théophane, pp. 526-528. Cf. Euty chius, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 1112, 1117.

³ *Ibid.*, CVI, c. 1345. Cf. Mommsen, *Chron. Minora*, II, pp. 343-344.

riens; elles amenaient avec elles des Juifs, pour leur vendre les dépouilles, des évêques pour négocier avec les Romains; on employait encore la langue grecque dans l'administration, et les notaires chrétiens rédigeaient les actes publics jusque sous le règne de Valid (705-715)¹. Ce n'était pas absolument une guerre contre les barbares, et les „Sarrasins“ respectaient sans doute beaucoup plus que les Perses la vie et les biens des vaincus².

On en arriva à considérer ces autres barbares comme des „amis du très-doux basileus“³, „amis chéris“, d'autant plus qu'ils s'intitulaient parfois eux-mêmes sujets de „notre empereur“, ou „son peuple“, les „serviteurs très fidèles de son autocratie“⁴; tel émir, comme celui de la „Grande Arménie“, est appelé „fils spirituel“ du basileus⁵.

Heureusement pour l'Empire, les Arabes avaient aussi de graves difficultés à surmonter. Les provinciaux ne restaient pas toujours fidèles à leur égard. Les cas de trahison n'étaient pas rares, et le secret du „feu grec“ qui brûlait dans l'eau et pouvait consumer les flottes des ennemis du Christ fut communiqué aux Impériaux par un déserteur syrien, Calinique d'Héliopolis⁶.

¹ Théophane, pp. 574-575.

² Voy. Henri Lammens, *Études sur le règne du calife omayyade Moavia I^{er}*, dans les „Mélanges de la Faculté de Beyrouth“, I-III; Wellhausen, *Die Kämpfe der Araber mit den Romäern in der Zeit der Umajjiden*, dans les „Nachrichten“ de Göttingen, 1901; J. Mann, *The struggle between the Omayyade Caliphate and Byzantium for the possession of Constantinople and the messianic hopes entertained by the Oriental Jews*, dans la „Journal of the Americal oriental society“, XLVII (1927), p. 364 et suiv. Sur les alliances arabo-byzantines, Zimolo, dans l'„Annuario del r. Liceo-Ginnasio Manzoni“, 1928-1929; cf. „Byz. Zeitschrift“, XXXIX (1929), p. 124.

³ Φίλος γλυκυτάτου τοῦ βασιλέως.

⁴ Λαός σου καὶ δούλοι πιστότατοι τῆς αὐτοκρατορίας ἡμῶν.

⁵ Περιφανέστατος πρῶτος τῆς Μεγάλης Ἀρμενίας καὶ πνευματικὸς ἡμῶν τέκνον; Constantin le Porphyrogennète, *De administrando imperio*, pp. 683-686,

⁶ Théophane, p. 542.

Chez eux l'hérésie des kharoudjites¹ résista aux persécutions; l'esprit grec se montrait tout aussi inventif, subtil et révolutionnaire dans cette nouvelle religion simple, qu'elle imprégnait lentement.

En outre, la succession des califes était déterminée seulement par la recommandation des mourants et les acclamations du peuple, c'est-à-dire qu'elle était très incertaine et dangereuse pour le bien de l'État. Enfin, la rivalité, très ancienne, entre les provinces ne pouvait pas disparaître. La Syrie haïssait la Perse, et Moaviah, qui fixa à Damas le siège d'un califat aux allures impériales et réduisit les salaires des guerriers établis au-delà de l'Euphrate, ne fit rien pour apaiser ces sentiments de discorde.

La Perse combattit pour Ali et contre Moaviah; elle suscita l'usurpation de Moukhar², et une seconde après quelques années. Il y eut même des conflits entre les Arabes de la Palestine ou de la Phénicie et ceux qui entouraient le successeur de Mohammed dans les oasis syriennes. N'oublions pas enfin que les Arabes étaient un peuple de marchands, et pas d'agriculteurs comme les Perses, et qu'ils avaient besoin de la paix avec Byzance pour leurs intérêts commerciaux.

Il arriva donc que tels des conquérants continuèrent à payer un tribut de ducats d'or byzantins³, de captifs et de chevaux de race⁴; ils cédèrent même, après la mort de Yézyd (681), une partie des revenus de Chypre, de l'Arménie et de l'Ibérie⁵. Pendant qu'Abdel-Malek combattait contre ses rivaux⁶, les régions du Caucase, l'Ibérie, l'Albanie, l'ancienne Médie rentrèrent sous la domination romaine.

¹ *Ibid.*, pp. 531-532.

² *Ibid.*, p. 551.

³ 3.000 (avec huit captifs et huit chevaux pendant la trêve de trente ans); Zonaras, c. 1296.

⁴ Théophane, pp. 543, 552 et suiv.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

Léon, qui établira à Constantinople en 717 une nouvelle dynastie, était un préfet d'Orient soutenu par le stratège d'Arménie: une armée sarrasine qui opérait en Asie Mineure le laissa poursuivre ses buts. Si la Syrie, l'Égypte, l'Afrique n'étaient plus romaines, l'Asie Mineure ne devait pas devenir de sitôt sarrasine.

III.

DÉFENSE DE L'EMPIRE EN OCCIDENT.

De temps à autre les Byzantins risquaient une razzia contre les pillards slaves du Danube ou de la Dalmatie. Mais ce peuple avait trouvé déjà son assiette et n'était plus aussi dangereux qu'auparavant.

Les Avars étaient très affaiblis; bientôt on ne parlera guère plus d'eux. Mais il y eut quelque émotion à Constantinople quand on apprit, sous Constantin, qu'un autre peuple des steppes, les Bulgares du Volga, étaient venus se loger au dessus des bouches du Danube¹. L'empereur partit en personne contre ces intrus, qui pénétraient aussi dans la Scythie Mineure, mettant en mouvement les villages slaves². Ils passèrent donc en Moesie et s'y établirent³. Mais

¹ Voy. sur leur arrivée Théophane, pp. 544 et suiv.; 559-560 (aussi la notice dans la Chronique latine de Cava, Muratori VII, c. 918), les souvenirs de Théophylacte (Migne, *Patr. Gr.*, CXXVI, c. 190 et suiv.; la chronique de Nicéphore; Zonaras, c. 1296-1927; Vie de St. Démètre, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 930 et suiv. — Il y eut à cette époque des transports de population à la frontière avare, pour la garder; *ibid.*, c. 933.—On trouve dans Jean de Nikiou un curieux passage sur un Koubrat ou Kourt, „chef des Huns, neveu d'Organâ“, qui s'était fait jadis chrétien (pp. 579-580).—Des détails dans notre études, *Notes d'un historien*, „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, I, p. 58 et suiv.

² Pour les Slaves de ces régions, Filov, dans la „Byz. Zeitschrift, XXX, pp. 523-524. Sur la population romane, cf. Vaillè, dans les „Échos d'Orient“, XII, p. 55, et Fehér, dans le „Bulletin de l'institut archéologique bulgare“, V, pp. 127-158.

³ Sur la date du passage d'Isperic ou Asparouc, fils de Koubrat ou Kourt (d'après Nicéphore le Patriarche), 659 ou 660, Brooks, dans l'„En-

l'armée que l'on avait au VII^e siècle n'était pas de force à nettoyer une province envahie par des barbares aussi hardis; l'Empire les accepta donc et dans les premiers temps ils se tinrent assez tranquilles, occupés à donner de nouvelles habitations à leurs sujets slaves, à reconnaître et à organiser ce nouveau pays de Moésie. Leur situation était de fait entre les fédérés et les mercenaires, et on a prétendu que Koubrat avait été nommé patrice par Héraclius. Ils ramenèrent même à Constantinople, où apparaîtra leur chef, Tervel¹, Justinien, qui s'était enfui de Cherson, et ne se firent pas payer trop cher pour ce grand service². En attendant le baptême, ils empruntaient à Byzance la langue grecque pour les inscriptions³. A Thessalonique et aux Balcons s'arrêtaient maintenant les frontières de l'Empire.

Alors qu'une longue série de personnages impériaux, atroces ou nuls, se déroule, sans compter les usurpateurs d'un jour, qui se laissent enfermer dans des cloîtres, qui perdent la vue ou la tête pour prix de leur gloire éphémère, seul, parmi ces empereurs, Constans (642-668) osa combattre: on le vit à la tête de la flotte qui fut battue par les Arabes à Phoiniké⁴. Mais son nom même paraissait lui indiquer un devoir envers l'Occident. On a vu que déjà Maurice avait pensé à un partage de l'Empire qui aurait donné de nouveau un monarque à l'Italie: alors qu'un de ses fils, Théodose, aurait retenu l'Orient, ou ce qui en restait, l'autre aurait

glish historical Review", 1916, p. 149. Pour la chronologie bulgare „Byz. Zeitschrift“, XIX, p. 127 et suiv. Cf. avec les nombreux renseignements l'analyse attentive de Bury, *Later Empire*, p. 331 suiv., et le livre récent de M. Runciman.

¹ *Enarratio Chronicorum*, Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 680.

² Voy. nos *Notes d'un historien*, loc. cit. D'après Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 85, le khan Tervel aurait reçu pourtant pour ses services le titre de César, ce qui paraît très douteux.

³ Voy. Škorpil, dans les „Byzantino-slavica“, III (1931); III² (1932); *ibid.*, pp. 383-402 (article de M. Miiatev).

⁴ Voy. Zonaras, c. 1289.

eu pour sa part Rome et les îles¹. Constans pensa même à abandonner cette Byzance souillée de crimes. Aussi pour empêcher la conquête arabe, par la Sicile, de ces régions occidentales, il résida pendant sept années entières dans l'île, à Syracuse, d'où, au milieu des plaisirs, il dirigeait la défense contre ces mêmes ennemis musulmans qui venaient de l'Afrique et des îles².

Quant à l'Italie, malgré l'ambition croissante des Papes, malgré le rôle qu'ils s'étaient gagnés par dessus l'autorité de l'exarque, qui pouvait les arrêter, les embarquer, les déporter au loin, sur les tristes rivages de la Mer Noire, elle avait retenu sans interruption le culte de l'empereur, plus que cela : le sens des droits de l'Empire, de façon que l'historien de l'Église de Ravenne, Agnello, qui connaît aussi les rivalités sanglantes entre Bleus et Verts, considère les Perses comme les „adversaires de la République“, à laquelle donc on tient encore³. On n'a pas prêté attention à la signification italienne, occidentale de l'usurpation de Phokas. Cet incident „romain“ dans, l'acception ancienne du mot, eut, du reste, une suite, qui est restée presque inobservée. Envoyé contre les Lombards, qui, sous le roi Agilulfe, avaient assiégé Rome, l'exarque Éleuthérius avait dû accepter que les Romains se rachètent plus loin aussi par un tribut de cinq centaines d'or, mais, se sentant humilié par une politique générale de l'Empire qui lui imposait de pareilles concessions, il se fit proclamer empereur contre Héraclius et on l'invitait vivement à se faire couronner à Rome, „où est le Siège de l'Empire“ : en chemin, il fut assassiné.

¹ Théophylacte Simokatta, p. 337. Voy. plus haut, vol. I.

² Zonaras, c. 1292; Migne, *Patr. Gr.*, XCVIII (oeuvres du patriarche Germain), c. 73 (ὁ ἐν Συρακῆσι). — Son frère adoptif, Sévère, *Patria*, loc. cit., c. 585, 587. — Voy. aussi Battifol, *L'abbaye de Rossano*, pp. III, IX; Brooks, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 455 et suiv.

³ Éd. Muratori. Cf. notre étude *L'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au moyen-âge*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XV, p. 7.

⁴ „Ibi ubi imperii solium maneret, coronam sumeret“; Mommsen, *Chron. Minora*, I, p. 339.

L'Italie s'intéressa donc beaucoup plus que Byzance, qui dut regarder l'empereur absent, échappé à sa pression, à ses tumultes et à ses caprices, comme un déserteur, à cette tentative, unique et curieuse, de faire revenir la capitale dans les régions de l'Occident de la part de celui qui préférerait, comme il le disait, „la mère à la fille“¹. Romuald de Salerne, chroniqueur italien d'un moyen-âge beaucoup plus avancé, nous présente, en 663, l'Auguste descendant de ses dromons, à ce moment maîtres de la Mer, à Tarente, pour qu'il arrache au duc lombard de Bénévent, où l'évêque portait le vieux nom latin de Barbatus, Ortona, Luceria et autres places voisines. Les provinciaux cependant ne veulent pas de l'impérial intrus, qui, provoqué à un combat singulier par tel prince germano-italien, se retire à Naples. A Rome même il paraît en cette même année, mené à Saint Pierre par le Pape, entre les rangs de la „milice“ romaine, le pallium d'or porté en procession. Il fait ses devoirs dans l'église et visite aussi le palais du Latran². On se demande si ce ne serait pas la sienne cette statue impériale, au vêtement romain, à l'attitude dans laquelle est représenté Trajan, qu'on voit encore à Barletta³. Mais tout cela, malheureusement pour son prestige, finit par l'ordre impérial de piller en partant la ville vénérable.

Un autre des historiens médiévaux de l'Occident avancé, Geoffroy de Viterbe, cherche même à expliquer pourquoi celui qui se considérait encore comme le seul maître légitime de tout le monde chrétien, avait tourné le dos à la cité de Constantin: „Il pensait à transporter l'Empire à Rome parce qu'il en était arrivé à haïr comme fauteurs des hérétiques les Constantinopolitains, qui lui avaient conseillé le sacrilège contre le Pape Martin“⁴.

¹ „Ελεγε δειν μᾶλλον τὰς μητέρας ἢ τὰς θυγατέρας τιμᾶν; Zonaras, c. 1292.

² *Liber pontificalis*.

³ Bréhier, *L'art byzantin*, p. 115. Cf. pour celle de Justinien II à genoux, *Patria*, loc. cit., c. 500.

⁴ „Cogitabat autem imperium ad urbem transferre eo quod Constan-

Le nom même de l'assassin arménien sera conservé en Occident, sous la forme de : Mitius¹, et le Pape Grégoire, dans sa lettre à l'empereur Léon, parlera de ce Nézevxius, qui aurait tué dans l'église même un empereur que les évêques de Sicile avaient déclaré hérétique².

Répétons que cet essai si intéressant de rénovation occidentale a dû être aussi en rapport avec le désir de sauver ce qui restait encore de la domination „romaine“ en Afrique, où s'était révolté tout dernièrement, pour établir un gouvernement local ou pour partir vers la Capitale comme contre-empereur, le patrice Grégoire³.

Enfin, comme on venait, contrairement aux décisions d'Héraclius⁴, qui avait provoqué ainsi la séparation de la Syrie et de l'Égypte, d'ordonner par le „type de la foi“, dû au patriarche Paul, successeur de Pyrrhus, qu'on n'ose plus discuter les questions de théologie concernant la „volonté“ ou les „volontés“ des hypostases de la Trinité, indifférentisme officiel qui provoqua les foudres de Rome et mena aux mesures de persécution et d'exil contre le Pape Martin (653-654)⁵, Constans aurait pu désirer s'entendre directement, à Rome même, avec ceux qui dirigeaient l'Église d'Occident. Cette oeuvre de réconciliation fut poursuivie, du reste, par Constantin IV, le frère proclamé et retenu à Byzance⁶, de Constans, mort le 15 juillet

tinopolitanos, qui ei de sacrilegio in Martinum Papam commisso consilium dederant, tanquam hereticorum fautores, exosos haberet“; Muratori, VII, c. 392.

¹ Cf. Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 343.

² Πληροφόρησις ἐκ τῶν Σικελίας ἐπισκόπων ὅτι αἰρετικός ἐστίν. Il était κόμης τῆς πέμπτης αὐτοῦ; voy. Mansi, *Concilia*, XII, c. 951 et suiv.

³ Théophane, p. 525. Sur la date de la mort de Constans, Brooks, dans l'„English historical Review“, 1916.

⁴ Voy. Migne, *Patr. Gr.*, XCI, c. 112.

⁵ Voy. ses lettres dans Migne, *Patr. Lat.*, LXXXVII. Cf. Pargoire, ouvr. cité, p. 163. Sur les souffrances de son adepte, Maxime de Chrysopolis, Migne, *Patr. Gr.*, XC, c. 112.

⁶ Cf. Zonaras, c. 1293, pour les sanctions contre les assassins de Constans,

668¹, qui réunit, en 680, un sixième concile général à Constantinople et se soumit, malgré l'opposition des Églises divergentes d'Asie, à la décision inébranlable de la Papauté², anathémisant toute une série d'oecuméniques, et, en plus, Cyrus l'Égyptien.

Plus tard cependant, ces mesures de pacification religieuse, de fait le terme final de l'action que l'énergie de Constans avait osé entreprendre, brisant le cercle d'emprisonnement de la tyrannique Byzance, furent entravées par les caprices du fils et successeur de Constantin, Justinien II. Le Pape Serge ne voulut pas reconnaître les décisions d'un nouveau Concile, celui *in Trullo* (691)³, et fut sur le point de faire, lui aussi, le voyage d'exil en Crimée. Mais, pendant son second règne, le même Justinien fit venir à Constantinople pour la réconciliation le nouveau Pape Constantin, après 711⁴. Si l'usurpateur Philippikos annulera tout simplement la sentence du Concile de 680 et réhabilitera, en 711, la mémoire du patriarche Serge⁵, sa chute amènera, entre 712 et 715, la réconciliation avec Rome.

IV.

CRISE DE L'AUTORITÉ IMPÉRIALE.

Ce qui manquait à une société habituée depuis longtemps au gouvernement autocratique c'était l'autocrate lui-même. Il vaut la peine de revenir sur la succession de ces souverains pour évidencier encore mieux la carence du pouvoir.

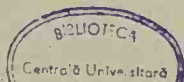
¹ Brooks, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 455 et suiv.

² Théophane, pp. 550, 553. Cf. Salaville, dans les „Échos d'Orient“, XX, p. 15 et suiv.

³ Sur le couvent, Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1309. Sur le Concile, Pargoire, ouvr. cité, pp. 199-201.

⁴ Pargoire, loc. cité. Surtout Görres, *Justinian II, und das römische Papsttum*, dans la „Byzantinische Zeitschrift“, XVII, pp. 432 et suiv. 440-450.

⁵ Théophane, pp. 554-555, 586. Cf. Pargoire, ouvr. cité, pp. 166-167.



Le règne du second Justinien, âgé, à son avènement, de seize ans et soumis encore aux influences de sa mère, sous tous les rapports, de ce jeune prince indigne du nom de celui qu'il voulut imiter jusque dans le nouveau nom de sa femme¹, fut, à partir de 695, une honte et une série presque ininterrompue de troubles. Venu au trône, comme fils de Constantin IV, dans la série des empereurs qui entendaient se rattacher à l'époque latine de l'Empire, en 685, pour un premier règne de dix ans, au moment même où s'établissaient les bandes bulgares d'Ispérich, il arriva, il est vrai, à enrayer leur avance, imposant à ces envahisseurs encore faibles le lendemain d'une dislocation un régime de quasi-fédérés². Nous avons vu quelle fut sous lui l'attitude de l'Empire à l'égard des Arabes; on lui attribue le déplacement, au profit de ces voisins redoutés, des Mardaïtes du Liban³, au nombre de douze mille.

La révolte de la capitale contre cet homme de peu de moyens est attribuée à des mécontentements d'origine fiscale, dûs à de vils favoris, comme Théodote et Étienne⁴, qui seront brûlés vifs⁵. On ne tua pas, d'après l'ordre d'un officier du nom de Léonce, dont l'origine est inconnue, l'empereur déchu, se bornant à le rendre inapte au gouvernement en lui coupant le nez et en l'exilant à Cherson, qui avait vu dépérir des Papes persécutés et où il gagna l'amitié des Khazars et épousa la fille de leur khan. Pendant ce temps, qui correspond à la conquête de Carthage encore romaine, par les Arabes (697-8), Léonce vit son usurpation disputée par le commandant de la flotte, Tibère, au beau nom latin, qui recouvrait celui d'Apsimar: mutilé comme Justinien, il se

¹ Cf. Zonaras, c. 1530.

² Théophane, p. 576. Cf. *ibid.*, pp. 586-587.

³ Voy. Bury, *Later Empire*, p. 330.

⁴ Il avait osé, nous l'avons déjà dit, frapper Anastasie, la mère de l'empereur; Zonaras, c. 1301.

⁵ Théophane, pp. 563-566. P. 566 le cri: ἀνασκαψή τὰ ἑστιά Ἰουστινιανού.

retira dans le couvent du Dalmate¹. De Cherson, le Rhinotmète descendit donc chez les Bulgares, dont le khan Tervel lui créa un noyau d'armée pour sa restauration. Les sources italiennes parlent cependant d'un séjour de Justinien dans la péninsule, où il aurait attendu son heure. Se promenant, malade, sur le rivage de Ravenne, avant de trouver ce concours bulgare, et se préparant au retour, il se serait rendu convenable en se faisant faire un faux nez². Une autre source, plus digne de foi, le montre passant par Tomi, qui végétait encore³.

En tout cas il eut de nouveau les ovations de la populace constantinopolitaine, qui avait acclamé tour à tour les deux usurpateurs étrangers à la dynastie d'Héraclius, dont ce malheureux, presque barbarisé par son mariage, était le dernier héritier. Un historien italien du bas moyen-âge le présente, lui aussi³, foulant aux pieds leurs têtes et donnant les ordres de mort à l'exécuteur chaque fois que le sang coulait, dans sa colère, des narines coupées⁴.

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1265.

² *Liber pontificum ravennatum* (Muratori, II, c. 160) : „A suis militibus cum aliquibus civibus Ravennae... Asserens se totum Imperium esse oblitum... His itaque gestis, dum aeger spatiabatur in litore, consilio inito cum Bulgaris, in sua restauratus est sede et potitus Imperio, nares sibi ex obrizo fecit“.

³ Chronique de Nicéphore. Sur le rivage septentrional du Pont, *Acta Sanctorum*, juin, p. 170 et suiv., c. 942. Cf. ury, *Later Empire*, pp. 365-366 ; il cite l'expression pittoresque et cruelle de la chronique contemporaine : *δικην προβάτου, ζῆου ἀλέγου*. Sur les deux usurpateurs aussi Mommsen, *Chron. Minora*, II, pp. 347, 357. Sur Philippikos, *ibid.*, p. 356. Sur les Khazars, *ibid.*, p. 351.

³ Voy. plus haut, p. 3.

⁴ Geoffroy de Viterbe. Les passages concernant Byzance ont été présentés dans notre étude sur *l'Interdépendance entre l'Orient et l'Occident au moyen-âge*, pp. 27-30. — Tibère Apsimar avait fortifié Constantinople, aussi contre le *χαγάνος, ὁ ἀρχὼν Βουλγαρίας* ; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1273, 1300 ; *Patria*, loc. cit., c. 596. (Justinien fit bâtir le triclinium qui porte sur nom.) Son frère, Héraclius, fut aussi tué ; Zonaras, c. 1604 et suiv. Continuant les emprises de Justinien II en ibérie et Albanie, il avait

Ayant pu se défaire ainsi des deux ennemis de ses droits, Justinien commença ensuite un règne de sanglantes revanches auxquelles n'échappa ni le patriarche Callinique, qui avait accepté les deux empereurs illégitimes. A sa place fut établi un abbé du Pont „qui l'avait nourri dans l'exil“, et Tibère, fils de Cyrus, aurait été désigné comme futur empereur¹. Assis sur son trône d'or et d'émeraudes, la tête ceinte de la couronne royale, d'or et de perles, que lui avait fabriquée sa femme, il décréta la punition exemplaire de Ravenne, qui n'avait pas voulu lui donner les moyens de revenir². Nous avons dit que Cherson, où on avait voulu le trahir, eut le même sort³.

On lui répondit par de nouvelles révoltes. Elles soulevèrent d'abord l'usurpateur Bardaïs ou Bardanès, qui se fit appeler Philippikos (711-713): il se trouvait à Cherson, que Justinien avait si cruellement persécutée⁴. „Constantinople ayant été prise après un siège formel, Justinien fut assassiné dans son refuge asiatique⁵, en décembre 711⁶, avec en fils d'adoption, Tibère.

Aussitôt le nouveau patriarche Cyrus fut renvoyé à son monastère dans le Pont⁷, et les décisions du sixième Concile

combattu les Arabes en Arménie, jadis trahie par le patrice Sabatius, et en Cilicie (*ibid.*).

¹ „Qui erat in Ponto abbas eumque alchab exulem“; Romuald de Salerne, pp. 135-136.

² „In smaragdina aurea sedentem et limbo cinctum caput, quam illi sua ex auro et margaritis discreverat regia conjux; *Liber pontificum ravenntatum*, loc. cit.

³ Cf. Théophane, p. 578.

⁴ Théophane; Nicéphore; Vie du Pape Constantin; déclaration du diacre Agathon, dans Mansi, *Concilia*, XII, c. 189 et suiv. Cf. Gelzer, *Pergamon*, p. 45 et suiv.

⁵ *Ibid.* et Geoffroy de Viterbe.

⁶ Cf. aussi Théophane, p. 568.

⁷ „Ad gubernandum abbatibus jure monasterium in Ponto“; Romuald de Salerne, p. 136.

annulées¹. Mais Philippikos, finit bientôt, aveuglé après son somme de midi. Un Artémios-Anastase, un Théodose III parurent ainsi.

Considéré comme responsable de l'invasion des Bulgares, dont les privilèges avaient été violés en Thrace, Philippikos avait dû sa chute à une révolte de soldats. Artémios ou Philartémios, qui prit le nom d'Anastase (713-716), eut un règne très court. Lorsque la flotte qui devait attaquer Alexandrie se révolta et, dans une bataille sanglante contre l'empereur réfugié à Nicée, gagna la victoire², Anastase, résigné, et épargné, entra dans les ordres. Un historien que nous avons employé plus haut cite quelqu'un qui a vu le corps intact de ce saint homme. Un Asiatique, d'Adramytion, Théodose, fils de Nicéphore de Pergame, régna jusqu'en 718³. Après un empereur militaire, deux fonctionnaires civils étaient montés donc sur le trône par la volonté d'une armée en état de presque continuelle révolte, mais Anastase avait été proclamé par la volonté du Sénat et du peuple, ainsi que du clergé orthodoxe, le patriarche Jean en tête.

Sur cette poussière sanglante de faux empereurs s'éleva par une victoire de purification le trône de Léon III, „l'Isaurien“ ou „le Syrien“.

V.

L'OEUVRE GUERRIÈRE DES EMPEREURS ISAURIENS.

Le règne de Léon n'est pas isolé. Il est impossible de le séparer de ceux qui suivirent, jusqu'après le commencement du neuvième siècle et l'époque des grandes guerres du Danube suscitées par les Bulgares. Ce chapitre de l'histoire byzantine ne dura par moins de cent ans. Il est sans doute, malgré les proportions réduites de l'Empire, beaucoup plus brillant que celui qui précède, et parmi les empereurs qui se suc-

¹ Voy. plus haut, p. 17.

² Vie du Pape Grégoire II.

³ Sources citées plus haut, p. 20, note 8.

cédèrent dans ce laps de temps, il y eut certainement des personnalités d'une énergie et d'une activité, d'un talent de régner même, peu ordinaires.

Des écrivains qui pesaient tout à la balance de l'orthodoxie ont, il est vrai, fort malmené ces hérétiques qui osèrent toucher aux images sacrées et abolir leur culte¹. Mais il est assez facile de dégager, par comparaison avec le septième et avec le dixième siècle, la véritable importance de ces restaurateurs de l'État, bien que les efforts de la nouvelle dynastie furent favorisés par la décadence rapide des ennemis que Byzance avait craints jusqu'alors, car depuis longtemps les Romains d'Orient n'avaient pas eu de voisins si faibles, des frontières moins menacées.

Une vie de saint, s'occupant de Léon, parle de son origine asiatique, de Germanika, mais sous Justinien II il passa à Mésembrie et fournit à l'armée de l'empereur, qui revenait avec les Bulgares, cinquante brebis: il fut récompensé par le titre de spathaire, de la garde impériale, bien que plus tard l'empereur dût payer des „Alains“ du Danube pour le tuer². Il était donc, malgré ce mélange ethnique fréquemment créé par les colonisations impériales, plutôt Thrace, comme la plupart de ses prédécesseurs. Pendant toute sa vie, il s'appuya principalement sur les soldats de ce thème d'Europe, et, lorsque son gendre Artavásde (741-742) combattit pour la couronne contre Constantin, fils de Léon, ce dernier trouva des défenseurs parmi les mêmes Thraces, pendant que les troupes d'Arménie soutenaient le contre-empereur, leur congénère³. Le nouvel empereur, fondateur d'une dynas-

¹ Voy. Heint. Montz, *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten*, „Programm“, Landshut 1897.

² Vie de martyrs, dans les *Acta Sanctorum*, août, II, p. 435. Cf. aussi la Vie de Saint Paul le Nouveau, *ibid.*, juin, II. On l'accusa d'avoir fui, comme chef du „premier catalogue des thèmes“, devant les Bulgares; Vie de St. Nicéphore, p. 76.

³ Théophane, éd. de Bonn, pp. 638-639; cf. éd. de Boor, p. 416.

tie¹, l'usurpateur heureux², qui avait été „acclamé par le Sénat“³ ne doit pas être donc considéré comme un Asiatique, bien qu'il fût né en Asie, de parents „isauriens“. Depuis quelque temps on avait adopté, comme pour les Bulgares même, la coutume de transporter des populations entières d'une province dans une autre, pour les besoins de défense de l'Empire. Les antécresseurs de Léon devinrent ainsi des habitants de la Thrace.

Le principal danger s'était manifesté jusqu'ici en Asie, de la part des Arabes. Léon lui-même prit le pouvoir à un moment où de grandes forces sarrasines, de terre et de mer, se dirigeaient contre Constantinople. Le „feu grec“ cependant eut bientôt raison de cette belle flotte de Syrie et d'Égypte; les cent jours de neige que compta cet hiver de 716 à 717 remplirent d'effroi les guerriers légers du désert, pendant que les paysans des environs apportaient comme de coutume leurs denrées au marché constantinopolitain et les Bulgares „amis“ venaient à la rescousse; enfin la mort du Vizir Soliman acheva de mettre fin à ces grands projets de conquête dont l'heure était maintenant passée. Jamais plus Constantinople ne vit les drapeaux sacrés et les mâtues touffues des Arabes⁴.

Les attaques des détachements syriens ne cessèrent pas pour cela; des généraux, des fils d'émirs même, commandaient souvent des „courses“, des razzias contre la „Romanie“⁵,

¹ Voy. Fr. Chr. Schlosser, *Geschichte der bilderstürmenden Kaiser*, Frankfurt, 1812; Diehl, *Leo III and the Isaurian dynasty*, dans la *Cambridge medieval History*, III, p. 1 et suiv.; J. Martin, *History of the iconoclastic controversy*, Londres 1931. Aussi Bury, *Later Empire*, p. 374 et suiv.

² Voy. Vie de St. Théodore le Stoudite, Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, c. 169; St. Jean Damascène, *ibid.*, XCV, c. 368 et suiv. Sur sa femme, Anne, *Patria*, loc. cit., c. 585.

³ „Reipublicae adclamante senatu“; Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 356.

⁴ Théophane, pp. 589, 590, 609, 610-611. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CVI, c. 1348; Mommsen, *Chron. Minora*, II, p. 337 et suiv. Les chrétiens d'Égypte sympathisaient avec Byzance; Théophane., p. 610.

⁵ *Ῥωμαῖα*; *ibid.*, p. 633.

ce qui voulait dire à cette époque l'Asie Mineure. Quelques milliers de pillards dévastaient quelque temps en Cappadoce, en Paphlagonie; les cités mêmes étaient assiégées. Des mosquées éphémères s'élevaient dans quelque place plus importante qu'une surprise avait donnée aux guerriers du calife.

L'Arménie fut infestée souvent dans les mêmes conditions. Les Arabes essayèrent même une fois d'inventer un prétendant au trône de Byzance, un faux Tibère, qu'ils promènèrent à travers la Syrie, attendant l'heure où ils pourraient se servir de lui ailleurs¹. Une attaque contre l'île de Crète fut tentée sans aucun succès². Il arriva même que des bourgeois d'Asie Mineure purent rejeter les bandes errantes des émirs³.

Pour s'expliquer cette résistance, il faut tenir compte d'abord que les Arabes avaient encore leurs rivaux dans la steppe, les Turcs-Khazars, avec lesquels l'empereur entretenait les meilleures relations. Constantin, fils de Léon, avait épousé une fille de leur khagan⁴. Il y avait ensuite depuis longtemps une lente croissance de branches parasites sur le tronc solide de l'Islam; et nous avons fait observer déjà que les hérétiques de la nouvelle religion ne le cédaient pas en opiniâtreté et en fanatisme propagandiste à ceux de la vieille loi chrétienne. Les „hiérakites“ brûlèrent Damas⁵, et les païens du Hauran résistaient à tous les efforts⁶; certains musulmans de la Perse croyaient trouver le salut en se jetant du haut des murs⁷; d'autres attendaient un Messie de leur race, empruntant ainsi aux Juifs leur idéal national⁸.

¹ *Ibid.*, p. 632.

² *Ibid.*, p. 653.

³ *Ibid.*, p. 690.

⁴ Voy. Dölger, *Regesten*, nos. 295-296.

⁵ Théophane, *loc. cit.*

⁶ *Ibid.*, p. 657.

⁷ *Ibid.*, pp. 663-664.

⁸ *Ibid.*, p. 666.

Enfin, l'antagonisme entre les provinces du califat était devenu si aigu, que l'Empire musulman paraissait devoir se dissoudre¹.

Le stratège arabe d'Arménie, reconnu par les Mésopotamiens, osa même combattre contre l'émir reconnu successivement par la Syrie, l'Égypte et la Perse². Quelques années plus tard, le calife Moavia, pressé par les révoltes des villes de la Syrie, les démantela toutes, ne laissant que des ruines à Antioche, dont il voulait se faire un abri³. Et bientôt la Perse se leva contre lui, avec des sultans qui combattaient au nom d'Ali, le gendre martyr du Prophète, contre l'engance illégitime, usurpatrice et criminelle des califes qui avait pris la place sanglante du héros⁴; les „bandes noires“ du Khorassan ne se lassèrent pas avant d'avoir mis fin au règne et à la vie de Moavia.

Après 750, la nouvelle dynastie d'Aboul-Abbas, les Abassides, présida à une division plus ou moins prononcée de l'Empire⁵. Pendant qu'un fuyard de la dynastie vaincue des Ommeyyades établissait en Espagne un califat de séparation, qui glorifiait avant tout son origine légitimiste, l'Égypte, la Syrie prenaient des allures d'indépendance à l'égard des nouveaux chefs, établis en Perse, Persans peut-être plus que Musulmans-

¹ Pour tout cela, voy., du côté byzantin, *ibid.*, p. 610.

² *Ibid.*, pp. 644-645.

³ *Ibid.*, p. 657.

⁴ *Ibid.*, p. 655.

⁵ Paix avec Aboul-Abbas, en 750-1, voy. Dölger, *Regesten*, no. 311. Confirmation en 756; *ibid.*, no. 317. Suivent les nouveaux traités de 771-772 et 781; un autre traité en 797, après l'attaque contre les îles de Crète et de Chypre. Avec A. A. Vasiliev, ouvr. cité, Brooks, *Byzantines and Arabs in the time of the early Abbassids*, dans l'„English Historical Review“, XV (1900), pp. 728-747; XVI (1901), pp. 84-92; *The Arabs in Asia Minor from Arabic sources*, dans le „Journal of hellenic studies“, XVIII, pp. 182-208; *The struggle with the Saracens (717-867)*, dans la *Cambridge medieval history*, II, pp. 391-417. Cf. aussi Léonce d'Arménie (Ghé-vond), *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie*, trad. V. Chahnazarian, Paris 1856.

De plus, avec un Empire arabe dont le centre était au-delà de l'Euphrate, Byzance avait bien moins à craindre que lorsque les maîtres de Damas éprouvaient sans cesse la tentation de passer en Asie Mineure et de se donner, en prenant Constantinople, la plus belle capitale du monde.

Les chrétiens de Syrie aimaient maintenant beaucoup moins la domination des Infidèles. Les Ommeyyades même ne les avaient pas épargnés: qu'on pense seulement qu'ils ne permirent pas, pendant quarante ans, l'élection d'un patriarche d'Antioche et qu'ils en imposèrent un à la fin¹. Les prisonniers chrétiens durent choisir, sous Hécham, entre renier ou périr. Le métropolitain de Damas eut la langue coupée parce qu'il avait osé prêcher contre l'Islam². Un mourant qui avait condamné la religion de Mohammed fut pour ce fait jugé digne d'être assassiné³. Les écrivains grecs furent éloignés des offices publics. Tel émir entra dans l'église pendant la célébration de la fête de Pâques et menaça le prélat qui officiait⁴. On accusait déjà les musulmans de ne pas tenir leur parole d'être tolérants, qu'ils avaient donnée au moment de la conquête⁵. Quant aux Abbassides, ils défendirent de construire de nouvelles églises, de faire paraître la croix, d'enseigner les lettres grecques⁶. Ils confisquèrent les trésors des églises et soumirent à l'impôt les membres du clergé. Des Juifs achetaient les biens d'églises célèbres.

Aussi les désertions n'étaient-elles pas rares et lors du siège de Constantinople les chrétiens d'Afrique quittèrent en masse les vaisseaux de leurs maîtres. Les habitants du Mont

¹ Théophane, pp. 640-641. Cf. *ibid.*, pp. 649, 658.

² *Ibid.*, p. 641. Sur des révoltes à Emèse, Héliopolis, Damas, Jérusalem, *ibid.*, pp. 650-651. Cf. *ibid.*, pp. 690, 700.

³ *Ibid.*, p. 642.

⁴ *Ibid.*, pp. 666-667.

⁵ *Ibid.*, p. 678.

⁶ Μη προσέχων τῇ θεῶντι λόγῳ τοῖς χριστιανοῖς ὑπὸ τῶν Ἀράβων; *ibid.*, p. 705.

Liban et leurs voisins menaient une guerre acharnée à l'abri de leur refuge inexpugnable ¹.

Déjà Léon avait remporté des victoires sur les Sarrasins venus en Asie Mineure. Son fils, Constantin V (741-775), fut bon guerrier. Il sut, pendant un règne de plus de trente ans, guetter l'heure propice pour les attaquer. Il soumit même une fois l'Arménie en prenant ses forteresses ².

Ordinairement, il se bornait à amener avec lui, pour les établir à Constantinople ou en Thrace, des milliers de chrétiens de Syrie. S'ils étaient Jacobites, Manichéens, Pauliciens, s'ils croyaient à Satan comme à Dieu lui-même et employaient tout aussi bien pour se purifier l'âme les jeûnes du bon principe et les orgies de l'autre, cela l'intéressait peu.

Du côté du Danube, les Avars n'étaient plus rien, et les Slaves de la Moesie vivaient sous le joug des Bulgares dont ils prirent bientôt le nom. Les vrais Bulgares étaient peu nombreux, et ils n'eurent jamais la féroce énergie de leurs prédécesseurs avars. Leur importance militaire commença plutôt au moment où ils s'approprièrent en partie l'héritage des Byzantins. Sous Constantin ils demandèrent impérieusement la rénovation des anciens traités de frontières, prétendant obtenir la confirmation de la possession des cités et des bourgs de la Moesie Supérieure qu'ils s'étaient lentement annexés ³. Lorsque Constantin transporta en Thrace des Syriens et des Arméniens de Mélitène et de Théodosiopolis, le khan bulgare s'en offusqua, demanda un nouveau tribut et, ne l'ayant pas obtenu, les siens pillèrent la province ⁴, et, comme l'empereur ne jugea pas qu'il devait satisfaire à des exigences aussi insolentes, il y eut la guerre.

¹ Schenk, *Kaiser Leo III*, Halle 1880 ; Enrico Besta, *Un sigillo inedito di Leone l'Isaurico*, dans les „Studi in onore di Carlo Fadda“, Naples 1900.

² Théophane, p. 658.

³ *Ibid.*, p. 658. Pour tous ces événements voy. nos *Notes d'un historien*, loc. cit.

⁴ Chronique de Nicéphore, p. 976.

La chronique du patriarche Nicéphore la raconte. Les barbares, qui vivaient encore sous le chef à nom latin Sabinus, amateur de paix, avaient gardé toute leur énergie touranienne. Leurs chefs, de la lignée d'Oukil et de celle d'Ougaïne, s'appellent Oumar, Tervel, Kormisoch, Téletz, Vénékh, Baïan, Toktou¹, Télérig, Kardam; au nom de Paganus est attaché dans la source byzantine elle-même le titre de khan². Ils avaient beaucoup d'avantages: à côté de leurs „esclaves“ (δούλοι), les Slaves de toutes les „généalogies“ marchaient déjà derrière les „tougs“ à queue de cheval, comme alliés, non encore confondus avec les maîtres dans la même race³. Ils avaient leurs anciennes places de refuge „dans les forêts de la rivière du Danube“⁴. De son côté, l'Empire pouvait profiter de leurs tueries entre eux; il avait l'avantage d'envoyer par mer, car Varna appartenait aux ennemis, dans le Danube une flottille de cinq à huit cents embarcations (773)⁵, qu'on trouve, augmentée, jusqu'au chiffre de mille six cents, du côté d'Anchiale et de Mésembrie, un peu plus tard, mais la tempête l'arrêta en chemin⁶.

Appliquant dans les Balcans le système de colonisation habituel en Asie, Constantin fixa dans la Thrace, par villages

¹ Τόκτος, ἀνὴρ βούλγαρος, τοῦ Βαϊανοῦ ἀδελφεὸς; p. 980.

² Ἄλλος δὲ τις ἀρχῶν αὐτῶν, ὃν ὀνομάζουσι Καμπάγανον; p. 981. Bury, *Later Empire*, p. 472, note 4, observe: „It is noteworthy that Nicephorus distinguishes Baian and Kampaganus“. Il ne rejette pas l'origine latine de Sabinus et Paganus et va jusqu'à les mettre en rapport avec les Vlaques.

³ Ἐχὼν εἰς συμμαχίαν καὶ Σλαβῶν οὐκ ὀλίγα πλῆθη; Nicéphore, p. 980. Des Slaves rebelles à Imbros, Ténédos, Samothrace; *ibid.*, p. 988. La „Scythie“ de la Vie de St. Étienne le Jeune est cette Bulgarie (loc. cit., c. 1128).

⁴ Οἱ δὲ βούλγαροι φυγάδες ἐν ταῖς ὕλαις τοῦ ποταμοῦ τοῦ Ἰστρου ἀπέχοντο; *ibid.*

⁵ *Ibid.*, pp. 975, 979.

⁶ *Ibid.*, pp. 984-985. Sur les discordes bulgares à l'époque de Sabinus (les βωλαὶ sont les βολάδες, les βωλάδες—cf. *Acta Sanctorum*, novembre, II², p. 338—, les boïars. Sur la bataille perdue à Anchiale, sur l'établissement des Sarrasins en Thrace, voy. l'éloge du patriarche Nicéphore à la fin de sa Vie, pp. 508-509. Sur l'ensemble, Runciman, *A history of the first Bulgarian empire*, Londres 1930, et nos *Notes d'un historien*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, I.

entiers, de ces Slaves qui étaient soumis à son pouvoir. On vit des rivaux au trône des barbares, tous les deux portant néanmoins des noms qui paraissent appartenir à l'ancienne population de cette province : Sabinus et Paganus — car on a cru qu'il n'est pas lui aussi un Baïan, à l'avare —, se présenter devant l'empereur, s'en remettant à son jugement. Les expéditions byzantines en Bulgarie ne s'arrêtèrent pas ici. Malgré les désastres éventuels de la flotte¹ et à côté des conventions de bon voisinage conclues avec les vaincus, les armées de Byzance obtinrent des succès très honorables. Constantin eut à repousser une grande attaque des barbares, qui demandaient qu'on leur livre telles cités de frontière ; à Anchiale² l'empereur vainquit l'usurpateur bulgare Téletz (Télésin, Télésos) et il revint à Constantinople en triomphateur, acclamé par les dèmes.

Mais la guerre devait être reprise encore une fois, pour amener de nouvelles victoires, à Roustchouk, à Varna, et le baptême, par l'empereur lui-même, du khan, auquel fut donnée une épouse byzantine. Après la bataille indécise de Provato, un nouveau monarque de ces mauvais voisins, qui avaient mis en mouvement toute la masse des Slaves, sujets fidèles jusque là, Kardam demandera qu'on lui serve sa pension, sans quoi il marchera contre Constantinople, de fait imprenable (774)³. La Cour byzantine hébergea un „kyris“, un „seigneur“ fugitif des Bulgares, et par deux fois Constantin célébra dans sa capitale de nouveaux et brillants triomphes remportés sur cette nation. La mort le saisit à un âge assez avancé, au cours de la nouvelle campagne de ce côté. Et, ici, comme partout ailleurs, cette mort, arrivée en 775, fut le signal d'une décadence rapide.

¹ Théophane, pp. 675, 693.

² Sur la bataille de Μαρξέλλα, Chronique de Nicéphore, p. 975 ; *Acta Sanctorum*, novembre, II², pp. 337-338, 386.

³ Théophane, pp. 662, 664-665, 667-668, 673-674, 691-693, 698, 723, 728-729. Sur les guerres de Constantin voy. *Acta Sanctorum*, novembre, II², p. 311 et suiv.

DEUXIÈME CHAPITRE

CRÉATION DU NOUVEL EMPIRE

I.

LA RÉFORME RELIGIEUSE: L'ICONOCLASME

L'armée qu'employèrent Léon et Constantin III était résultée naturellement du nouvel état de choses. A Constantinople même, il y avait une garde, complètement grécisée, de spathaires et de *stratores*¹. Dans les provinces, les thèmes, d'abord les maîtres de fiefs „chevaleresques“, les „kavallarioi“ qui accourent à l'appel de l'empereur avec une suite d'écuycers et d'hommes d'armes proportionnée à leur richesse. L'infanterie est composée des soldats des „catalogues“, ceux qui sont inscrits sur des listes toujours tenues à jour. Les troupes sont employées d'ordinaire seulement dans leurs provinces ; elles protestent contre une expédition générale de tous les thèmes. A côté des Thrakesioi fixés en Asie, on a les Anatolikoi, ou guerriers d'Orient, d'Asie Mineure, les Helladikoi, de la Grèce et des Iles, enfin les Arméniakoi, gardiens de la frontière orientale². Les Siciliens ne sont jamais appelés au secours, non plus que les autres Italiens, dont la mission est de combattre journellement et sur différents points les Lombards du Midi italien. La solde est appelée encore *roga*³, et, chaque année, les troupes sont

¹ Théophane, p. 697.

² *Ibid.*, p. 644.

³ *Ibid.*, p. 752.

assemblées pour la recevoir, le plus souvent de la main même de l'empereur. Elles viennent, du reste, sans aucun appareil militaire, et dans un tel désordre qu'on put voir deux fois les Bulgares et les Arabes fondre sur cette multitude sans défense et se saisir de la bonne monnaie d'or au coin de l'empereur. La discipline est maintenue à coups de fouet, et très souvent ceux qui ont été battus eurent, d'après le nouveau système de punitions, la barbe, les cheveux, les moustaches et même les sourcils rasés¹ : *δαίρειν καὶ καίρειν*.

Au commencement du règne de Léon, il y eut une révolte de la Sicile, qui proclama empereur Tibère. Un Basile fut levé sur le bouclier par le stratège sicilien Serge². Thésalonique, appelant les Bulgares, se déclara pour Artémus³. Les Iles et la Grèce voulurent imposer l'empereur Cosmas⁴. Constantin IV combattit pendant de longs mois contre son beau-frère Artavasde.

Celui-ci avait fait semblant de réunir des troupes contre les ennemis de l'Empire, puis il dévoila ses intentions. De nouveau le Sénat intervint : c'est par sa décision que Constantin, absent, en ce moment, de la Capitale, fut abandonné⁵. Le „peuple“ s'ajouta aux partisans du changement. Chassé du palais, menacé de mort, le fils de Léon demande le concours des „voisins“ d'un Empire dont il paraissait avoir perdu la direction. Il somme Artavasde de s'en aller, mais celui-ci ordonne au peuple de ne pas lui ouvrir les portes⁶. Pendant trois ans l'usurpateur résista. Lorsque Constantin put regagner son trône, ce fut

¹ *Ibid.*, p. 758.

² Nicéphore, p. 55 ; Théophane ; cf. Dölger, *Regesten*.

³ Théophane, pp. 612, 616.

⁴ *Ibid.*, p. 339.

⁵ „Desolatum et ab omni senatu fere pervacuum“ ; Mommsen, *Chron. Minora*, II, pp. 365-366.

⁶ „Ne properantibus portas aperiant civitates populum reddit instructum“ ; *ibid.*

par un traité formel avec les „citoyens“¹ qui lui livrèrent leur favori, aussitôt aveuglé et envoyé en exil.

Les seigneurs des thèmes exigèrent de Léon III le couronnement de son fils Constantin. La nouvelle armée ne constituait donc pas toujours un appui pour son chef. C'est pourquoi Constantin V surtout concentra à Constantinople les régiments sur lesquels il croyait pouvoir compter contre tous ses ennemis ; il les attacha étroitement à sa personne et les combla de dons. Comme le régime des thèmes était révolu, et que la populace constantinopolitaine vivait dans la torpeur, considérant les changements, et les crimes politiques plutôt comme un complément naturel des jeux du Cirque, cette garnison de la Capitale devint la principale force, le seul facteur redouté dans la vie de l'Empire².

Léon, esprit superstitieux, dont les adversaires ont mentionné les accointances avec des mystiques et des charlatans, un Nicéphore Kinnarios, un Sabbatius de Sélymbrie, avec des vendeurs d'oracles nocturnes et des thaumaturges comme Jean Lékanomontis³ et Constantin, se servirent de ces troupes pour accomplir une révolution qui, sous les dehors religieux et malgré des convictions personnelles que nous n'entendons pas nier⁴, cachait des motifs d'un ordre tout différent⁵.

Grâce à de longues séries de donations, l'Église d'Orient était devenue très riche, et il y avait bien plus d'or, d'ar-

¹ „Pace cum civibus per internuntios acta“ ; *ibid.* Cf. la Vie du Pape Zacharie, dans le *Liber pontificalis* : „datis populo qui in urbe remanserant praemiis“. Aussi Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1265.

² Cf. Lombard, *Constantin V* ; aussi Pargoire, dans le „*Viz. Vrémennik*“, XI, p. 154 et suiv.

³ St. Jean Damascène, dans Migne, *Patr. Gr.*, XCV, c. 368 et suiv. ; Vies de St. Théodore le Stoudite, *ibid.*, XCIX, c. 169, 272.

⁴ Voy. Ostrogorsky, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Bilderstreites*, Breslau 1929 ; le même, dans les „*Mélanges Diehl*“, I, pp. 335-355 ; Dvornik, dans les „*Byzantino-slavica*“, II, p. 113 et suiv.

⁵ Voy. K. Schenk, *Leo's III. Walten im Innern*, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, V, p. 256 et suiv.

gent, de pierres précieuses dans les coffres des principaux sanctuaires que dans le Trésor impérial, réputé inépuisable et en mesure de corrompre tout le monde barbare. D'un côté les moines avaient à Constantinople de véritables citadelles¹ dans les grands couvents de Stoudion², du Dalmate³ de Matrona⁴, de Callistrate⁵, de Dios (Δίου), de Bassien⁶ et de Maximin⁷; il y en avait qui abritaient des Acémètes⁸, sans compter ceux de la province⁹, jusqu'à sept cents. C'étaient des prêcheurs populaires, des combattants énergiques et des fauteurs émérites de troubles. Les reliques qu'on y conservait attiraient de nombreux fidèles et bienfaiteurs. Les patriarches¹⁰, les évêques, et ces légions monacales étaient devenus un vrai danger pour l'autorité laïque, représentée par l'empereur.

Rendre à la société, c'est-à-dire aux rangs clair-semés des contribuables et des soldats ces déserteurs dans les couvents, dont le nombre s'accroissait sans cesse par suite des malheurs qui frappaient l'Empire, sous l'influence terrifiante des comètes, des tremblements de terre et des incendies, consacrer à la guerre libératrice tout cet or inutile qui brillait au fond des églises, soumettre à l'impôt, et même à l'administration des officiers impériaux, l'immense patrimoine de

¹ Cf. Ferradou, *Les biens des monastères à Byzance*, Bordeaux 1896.

² Tougard, *La persécution iconoclaste, d'après la correspondance de S. Théodore Studite*.

³ „Échos d'Orient“, II, p. 138 et suiv. (de St. Isaac).

⁴ Théophane, éd. de Boor, I, p. 141. Voy. plus bas, note 8.

⁵ Voy. Skarlate Byzantios, *Κωνσταντινούπολις*: description des monastères.

⁶ Voy. plus bas, note 8.

⁷ Voy. note 5.

⁸ Voy. Théophane, I, p. 141; Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 709; Pargoire, dans les „Échos d'Orient“, II, pp. 304 et suiv., 365 et suiv. Sur l'Évergète, le même, *ibid.*, IX, p. 366 et suiv.; X, p. 155 et suiv.

⁹ Le couvent des Agaures (A. Hergès, dans les „Échos d'Orient“, II, pp. 230-238). Le couvent de St. Jean le Théologue à Pélécète en Bithynie est du VIII^e siècle (voy. A. H., dans la même revue, I, p. 274 et suiv.). Sur Notre Dame aux Chalkoprata, *ibid.*, 1924, p. 36 et suiv.

¹⁰ Voy. Ebersolt, *Sanctuaires*, p. 105.

l'Église, ces biens de main-morte qui refusaient, de par l'immunité, le tribut d'or et le tribut de sang, c'était un programme capable de tenter l'ambition de ces hommes d'une féroce énergie, absolument dénués de superstitions, que furent Léon et Constantin V¹.

Il fallait cependant une légitimation pour entreprendre l'oeuvre aussi hardie et qui entraînait de grands risques. C'était alors le temps des persécutions exercées par les califes contre les chrétiens de Syrie, qu'ils considéraient comme des idolâtres, comme ayant des saints faits sur bois par des peintres; Yézid avait défendu sévèrement le culte des icônes². Beaucoup de chrétiens de Syrie, que leur monophysisme rapprochait de l'Islam³, sémites disposés par l'esprit de leur race aux conceptions abstraites, demi-barbares incapables de goûter les jouissances de l'art, paraissent avoir accepté cette mesure sans beaucoup de douleur. Léon était lui-même entouré de Syriens, qui lui conseillaient d'entreprendre de

¹ M. Diehl („Byz. Zeitschrift“, XV, p. 290) croit aussi que „c'est trop restreindre vraiment l'importance de ce conflit mémorable que de le réduire presque entièrement à une querelle religieuse et c'est en méconnaître étrangement la portée“. C'est aussi la pensée de M. Bréhier (voy. aussi *La Cour impériale de Constantinople à l'époque de la querelle des images*, dans la „Revue des cours et conférences“, 1901, pp. 658-698; *Le caractère général et la portée de la réforme iconoclaste*, *ibid.*, pp. 226-235). L'autre opinion est celle de M. Ostrogorsky (*Studien zur Geschichte des byzantinischen Bilderstreites*, Breslau, 1929; aussi dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 394 et suiv.; cf. le „Byzantion“, IV, p. 765 et suiv.; Dölger, dans les „Göttingische gelehrte Anzeigen“, 1929, no. 8; Pargoire, dans les „Échos d'Orient“, 1930, IV, pp. 92 et suiv., 157 et suiv.; „Revue de l'Orient chrétien“, VI, 1901. Cf. Bury, *Iconoclasm*, dans la revue „The Pilot“ 1900, no. 36; dom H. Leclerc, *Les martyrs*, IV, *Juifs, Sarrasins et iconoclastes*, Paris, s. a.; Millet, *Les iconoclastes et la croix*, dans le „Bulletin de correspondance hellénique“, XXXIV (1910), pp. 96-109.

² Voy. Pavlowski, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, p. 367 et suiv.; Georges Marçais, dans le „Byzantion“, VII, p. 161 et suiv.; Gaston Wiet, dans le *Précis de l'histoire d'Égypte*, II, p. 133.

³ Sur la co-pénétration de l'Islam et du christianisme à cette époque, Montmasson, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 232 et suiv.: chez les musulmans des figures humaines, des „icônes“.

son côté l'oeuvre de purification qui aurait épargné aux chrétiens d'Orient au moins le reproche de suivre l'exemple des païens en adorant des idoles. Des conseillers juifs auraient ajouté leurs conseils¹.

Le courant était, du reste, encore plus général. Comme les moines bouddhistes de la Chine agissaient, sciemment ou non, de la même façon contre l'État, les empereurs de ces lointaines contrées jugèrent nécessaire de prendre des mesures énergiques pour regagner ce que perdaient leur Trésor et leur armée². Léon crut pouvoir accomplir, avec ses soldats de Constantinople, cette réforme révolutionnaire.

Il commença par un décret qui défendit seulement l'adoration des images, qui pouvaient être conservées pourtant comme ornement (725)³. Les images furent éloignées d'abord des édifices publics, des places, des murs.

L'émotion du peuple fut très faible : il n'y eut que des troubles insignifiants, comme le meurtre par les femmes du spatharocandidate Jovien, lorsqu'il frappa de la hache l'image du Sauveur à Chalkoprata. Les artisans n'aimaient pas les moines, qui par leurs ateliers leur prenaient la clientèle⁴. Après quelque temps, les habitants des villes,

¹ Samuel Krauss, *Studien zur byzantinisch-jüdischen Geschichte*, Leipzig 1914; Janin, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 126 et suiv.; R. P. Blake, dans l'„Orient chrétien“ (russe), III (1919), pp. 175-194; Samuel Krauss, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, VII, p. 57 et suiv.; Bèès, *ibid.*, II, p. 159 et suiv. (à Ianina). Cependant Léon aurait ordonné de baptiser de force les Juifs; Dölger, *Regesten*, no. 285.

² Voy. notre étude, *Les origines de l'iconoclasme*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XI (1924); cf. Pargoire, *ouvr. cité*, pp. 254-256 (révoltes militaires contre l'hérétique).

³ Dölger, *Regesten*, p. 35. Les déclarations orthodoxes de Léon envers le Pape représentent une falsification (*ibid.*, no. 279). Les ordres envoyés dès 725-726 à Rome pour détruire l'image de St. Pierre et se saisir du Pape, qui s'oppose à l'exécution de certaines mesures fiscales (*ibid.*, nos 279, 287-288), paraissent plus que douteux, n'ayant aucun sens politique.

⁴ Lettre du Pape, Mansi, XII, c. 951 et suiv.; Vie de St. Étienne le Jeune, p. 1085.

certains évêques même ayant été parmi les promoteurs, accomplirent volontairement la fonction de détruire les images, qu'ils accablaient d'opprobre¹; on se serait cru au temps où tout le monde s'acharnait contre les restes du paganisme proscrit. A la campagne, les propriétaires jalousaient les biens de main morte, qui leur prenaient les serfs. On poussait des cris d'alégresse unis aux acclamations pour l'empereur: „Aujourd'hui le monde est sauvé, parce que toi, empereur, nous as délivrés des idoles“². Si des femmes, comme la patricia Marie, s'émurent en voyant les icônes trainées dans la rue, elles ne furent pas suivies par la foule³. Les reliques eurent le même sort: ordre fut donné de les noyer⁴.

Ce que Léon avait commencé fut continué par Constantin, qui fit condamner formellement l'hérésie des icônes par un grand concile constantinopolitain de 338 évêques (753)⁵. Si les patriarches de Syrie et d'Égypte restèrent fidèles au culte des images⁶, les empereurs briseurs d'icônes ou *iconoclastes* trouvaient, après la retraite du patriarche Germain, en 729⁷, des chefs de l'Église de Constantinople à leur gré⁸: un Anastase (729-752), puis un Constantin II (753-765), que son impérial homonyme présenta lui-même à la foule

¹ Dölger, *Regesten*, aux dates de 727 et 729.

² Σήμερον σωτηρία τῷ κόσμῳ, ὅτι σὺ, βασιλεῦ, ἐλυτρώσω ἡμᾶς ἐκ τῶν εἰδώλων; Vie de St. Étienne le jeune, p. 1121. Aussi Ἀληθὴς ἡ καρδία σου ἐν χειρὶ Θεοῦ. Sous son fils et continuateur Constantin: Εἰ μὴ Κωνσταντῖνος ἡμᾶς τῆς εἰδωλομανίας ἐβρόχαστο, Χριστὸς κατ' οὐδέναν τρόπον ὀκνησῆσαι δεδύνηται; Éloge du patriarche Nicéphore, à la fin de sa Vie, p. 601.

³ Vie de St. Étienne le jeune, p. 1085. Cf. *Acta Sanctorum*, Novembre, II², pp. 436, 441.

⁴ Paul le Diacre.

⁵ Vie de St. Nicéphore, p. 135. Sur le „thesmos catholicos“, 764-5, Nicéphore, p. 73; Théophane, éd. de Boor, p. 437.

⁶ Théophane, éd. de Bonn, p. 669.

⁷ Ses oeuvres, Migne, *Patr. Gr.*, XCVIII, c. 329 et suiv.

⁸ Vie de St. Étienne le jeune, pp. 1084-1085. Cf. Pargoire, ouvr. cité, pp. 256-258.

vers la fin du synode de réformation, en criant, du haut de l'ambon, où ils parurent ensemble, se tenant par la main : „Longues années au patriarche œcuménique Constantin“. Il faut remarquer aussi que, pendant que le Damascène Jean Mansour ou Chrysorhoas devenait célèbre par sa polémique contre l'iconoclaste¹, Théodore, patriarche d'Antioche, ne se fit pas scrupule de transmettre des nouvelles concernant les Arabes, ses maîtres, à cet empereur byzantin, chef d'une hérésie profanatrice et sacrilège. Dans ses campagnes contre les Arabes, Constantin n'en fut pas plus mal reçu et servi pour cela. L'indignation contre lui, le damné dès le berceau, qui avait souillé les fonts baptismaux pendant son baptême, le *Copronyme*, enfin, se manifesta seulement sous la forme bénigne de pamphlets et de protestations historiques dans les chronographes. On avait attaqué ainsi dans Léon le complice du profanateur „Vésir“, d'entente avec les Arabes, le Nestorien, l'ami des Juifs, le sectant de Manès, le Phrygien, le Sénachérib, le Caméléon², mais nulle part, contre lui ou contre son fils, les masses du peuple ne levèrent l'étendard de la révolte³.

On vit cependant bientôt la portée très étendue des projets impériaux. L'enseignement fut arraché aux moines, et Constantin V fiança son fils à une enfant d'Athènes, Irène. Les couvents furent vidés par la force et servirent de casernes aux soldats privilégiés⁴ ou bien, comme aux Blachernes, on y fit des jardins publics⁵. Les prêcheurs ambulants qui vantaient la vie céno-

¹ Voy. sa Vie, dans Migne, *Patr. Gr.*, XCIV, c. 429 et suiv.

² Théophane, pp. 675-676, 678 ; *Acta Sanctorum*, novembre, II², p. 430 ; Vie de St. Nicéphore (Migne, *Patr. Gr.*, C, c. 69, 76, 530) ; Vie de St. Platon (Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, c. 819, 1245, 1257, 1533) ; *Acta Sanctorum*, août, II, p. 435 ; Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 931 et suiv. (Vie de St. Joseph).

³ Voy. aussi les sources non byzantines : Sébéos, p. 93 et suiv. ; Ghé-vond, trad. Chahnazarian, déjà citée.

⁴ Théophane, p. 685.

⁵ Vie de St. Étienne, pp. 1120, 1169.

bitique et faisaient en même temps le procès à l'empereur, furent mis à mort¹. Il fut défendu aux vaincus et aux désabusés de la vie politique, aux criminels d'État, aux intriguants démasqués, de chercher refuge dans les monastères. Les officiers de province qui faisaient du zèle, et la foule les acclamait², rassemblaient dans quelque champ près de la ville moines, souvent la barbe enduite de poix, et nonnes, et les contraignaient à s'épouser, en présence du peuple, qui ne songeait guère à les défendre³. Ils apparurent, se tenant par la main, aux représentations du Cirque, y apportant ainsi une note comique nouvelle: le moine hypocrite contraint à revenir aux plaisirs et aux devoirs du monde⁴. Il n'y eut plus aucun respect pour l'autorité patriarcale. Anastase, le premier des chefs de l'Église réformée, fut aveuglé, puis rappelé sur son Siège. Constantin, qui avait été proclamé par l'empereur lui-même, fut condamné à entendre lire publiquement, à Ste Sophie, la liste de ses méfaits, étant frappé au visage, une fois pour chaque péché. Battu de verges, tondu, rasé, anathématisé, puis rebaptisé sous le nom de Skotiophis, promené sur un âne enfourché à rebours, à travers le Cirque, exilé, on lui trancha enfin la tête, qui fut exposée plusieurs jours, suspendue par les oreilles, et son corps jeté à la voirie. On en vint à interdire l'invocation même des saints⁵, à défendre la formule des prières⁶.

Le Pape dut intervenir, et il le fit avec une grande énergie et un haut sentiment de ce qu'il représentait. Jamais jusque là l'évêque de Rome n'avait parlé un pareil langage, dans lequel se mêle un enthousiasme prophétique

¹ Théophane, pp. 667, 674.

² On criait devant Constantin: Ἀγάθη ἐγύρασε, οὐ δὲ αὐτὴν ἀνεπέωρασε; „Patria“, loc. cit., c. 573. Cf. *ibid.*, c. 501.

³ Théophane, p. 688. Couvents brûlés, *ibid.*, p. 647.

⁴ Vie de St. Étienne, pp. 1139, 1160, 1164-1165.

⁵ Théophane, pp. 678 et suiv., 681-683. Sur le patriarche Nicétas, un Slave, *ibid.*, p. 680.

⁶ Théophane, p. 684.

comme celui des voyants d'Israël avec ce sens très net des réalités politiques et du rôle que pouvait s'arroger la papauté. Dans ses deux lettres de récrimination adressées à l'empereur dont il se sent déjà totalement détaché, la première dans un style d'une extraordinaire violence, Grégoire II, un Romain, à la suite des Syriens et des Grecs qui l'avaient précédé¹ (et après lui Zacharie seul appartiendra comme origine aux gens de l'Est), ne se borne pas à affirmer le principe que les deux puissances, laïque et ecclésiastique, doivent rester chacune dans leur domaine, et à déclarer que, si on veut briser à Rome l'image de St. Pierre et le prendre prisonnier comme Martin et Constantin, il se retirera en Campanie et bravera les foudres impériales qui n'auront qu'à „combattre contre les vents“²; il ne s'arrête pas à rappeler tout ce que la piété populaire donne aux images, tout le profit qu'elle en retire — consentirait-il lui, Léon, à se laisser dépouiller de la pourpre et du diadème? —, et que ne remplaceront pas les discours et la musique³. Il fixe ce principe nouveau, que, par les mérites de St. Pierre, que tout l'Occident respecte, il représente „l'élément de liaison entre l'Occident et l'Orient“⁴. Tout l'Occident a les regards tournés vers lui⁵, le forçant „d'être ce à quoi sa modestie préférerait se dérober. C'est grâce à lui que les chefs occidentaux, qu'il intitule βασιλεύοντες au pair du basileus, unique jusque là, ont accepté ses lettres, „ainsi qu'il convient de s'honorer entre basileis“⁶, alors que, maintenant, des gens de Rome, de la „France“, des Vandales, des habitants de la Maurétanie et de la Gothie, ayant été, à Constantinople, témoins du sacri-

¹ Cependant on fondera le couvent grec de St. Chrysogone pour la musique orientale : „graecae modulationis psalmodiae coenobium“.

² Πᾶσα ἡ δύσις καρποφορίας πίστει προσφέρει τῷ ἀγίῳ κορυφαίῳ; Mansi, XI, c. 951 et suiv.

³ Ἀργολογία καὶ ὕβρις, καθάρως καὶ κροτάλια τα καὶ αὐλοῦς καὶ λύραν.

⁴ Τῆς ἀνατολῆς καὶ τῆς δύσεως μεσότοιχον καὶ μεσόφραγμα τυγχάνοντες.

⁵ Πᾶσα ἡ δύσις εἰς τὴν ἡμέτεραν ἀποβλέπει ταπεινωσιν.

⁶ Διὰ τοῦτο καὶ τὰ λαυράτια τοῦ κατεδέξατο καθὼς πρέπει βασιλεῖσι τιμᾶν.
Plus haut: οἱ βασιλεύοντες τῆς δύσεως.

lège et ayant rapporté ce qu'ils ont vu, les chefs du Nord, Lombards et „Sarmates“, se ruent sur la Décapole, s'emparent de Ravenne, assiègent Rome elle-même que l'empereur, pouvant à peine défendre sa capitale, et seulement grâce au voisinage de la Mer, n'est plus capable de protéger¹.

Il y eut bien quelques rapports du Saint Siègre avec Constantin, fils de Léon, qui lui fit des dons, mais bientôt l'indignation romaine se tourne de nouveau contre celui dont l'Empire est intitulé une „Grèce“ quelconque. Contre les exarques, dont les délégués officiels devront chercher un refuge devant la fureur des Romains, qui veulent les „tribuler“, sous le lit même de celui qu'ils étaient venus arrêter, se lève une „milice de toute l'Italie“, qui joue en Occident le même rôle que leurs camarades d'Orient, coutumiers de créer et de déposer les empereurs et en plus arrivent à se considérer eux aussi comme dépositaires de la mission spéciale de cet Occident².

Cependant ces destructeurs qu'on a supposés sincères dans leur offensive pour le moment victorieuse furent des fondateurs aussi. Sans compter la création du couvent du Xylinite, que le magistros Nicétas, sous Léon, paya de sa tête³, Constantin fit élever des édifices à Ste Euphémie du Cirque⁴, alors que sous Léon déjà l'astronome Héliodore osait élever l'„anémodoulion“ d'airain⁵.

II.

LA RÉACTION ORTHODOXE.

Quelques personnages habiles de la classe monastique

¹ Οὐδὰς ἐτι τὴν Ῥώμην τὸ βασιλεῖον σου ἀμύνασθαι οὐ δύνασαι, εἰ μὴ μόνον τὴν πόλιν διὰ τὴν προσπαρακειμένην αὐτῇ θάλασσαν καὶ τὰ πλοῖα.

² Vies des Papes Étienne II, Étienne III et Adrien. Grégoire se déclare prêt à aller baptiser au fond du Nord un prince du nom de „Septet“.

³ Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1269.

⁴ *Patria*, loc. cit., c. 549. Des fabriques de soie impériales, Migne *Patr. Gr.*, CVI, c. 194.

⁵ *Patria*, loc. cit., c. 588.

provoquèrent une réaction après la mort de Constantin¹. Certaines circonstances leur vinrent en aide. Léon, son fils, avec une princesse khazare², mort à cinquante-huit ans sur le vaisseau qui le ramenait d'une campagne³, avait eu un règne court († 780)⁴. Il laissa le pouvoir à sa veuve Irène⁵ et à son fils, à peine âgé de dix ans, le nouveau Constantin, le πῶλος ἄστυγῆς des orthodoxes.

Le Sénat proclama l'avènement de Constantin et d'Irène, mais la veuve impériale remplaça cette intitulation par celle d'Irène et Constantin. Elle voulait, de fait, régner seule. Puis, quand son fils atteignit l'âge de vingt ans, il eut la même ambition.

Pour mieux établir son pouvoir, il mènera jusqu'au bout la politique religieuse qu'avait créée, sa mère car, en septembre 787, malgré l'opposition des soldats qui empêchèrent la réunion d'un synode d'expiation à Constantinople même, le patriarche Taraise amènera, à Nicée, place sûre contre les démonstrations militaires et populaires, une rétractation générale des hérétiques et l'affirmation solennelle, basée sur les nombreux textes dont fut donnée lecture, de l'orthodoxie, apparemment inébranlable⁶.

Des deux côtés, de la mère et du fils, qui, comme sentiments, se valaient bien, on demanda des serments, bien payés et mal tenus, aux anciens soldats de Constantin, qu'Irène réussit enfin à éloigner, par la ruse, de cette Capitale qu'ils avaient longtemps dominée. Les eunuques, conseillers favoris de l'impératrice, Staurakios, Aétius, qui avaient aussi des

¹ Son cadavre fut déterré et brûlé, sous la régence de Théodora (Migne, *Patr. Gr.*, CLVI, c. 738).

² Pour le mariage, Théophane, p. 631.

³ Vie de Nicéphore, éd. Migne, *Patr. Gr.*, c. 505-506.

⁴ Voy. Vie de St. Théophane, *ibid.*, CXV, c. 12.

⁵ Voy. Phoropoulos, *Ειρήνη ή Ἀθηναια*, 769-802, I, Leipzig 1880.

⁶ Les actes dans Mansi, *Concilia*, XII. Cf. plus bas.

ambitions impériales pour eux-mêmes ou leurs parents, s'en mêlèrent et envenimèrent la querelle¹.

Des révoltes éclatèrent en faveur d'autres candidats au pouvoir, en Sicile (celle d'Elpidius) et même à Constantinople. Les Arméniques se soulevèrent, et furent disséminés par les provinces, portant au front cette inscription à l'encre noire: *Rebelle Arménique* (Ἀρμενικὸς ἐπίβουλος).

Enfin Irène réussit à commettre ce crime inouï jusqu'alors, même à Byzance, d'aveugler son propre fils. Celui-ci cependant n'en mourut pas, et finit par la faire enfermer. Elle se dégagea pourtant de sa prison et de nouveau brûla les yeux au malheureux, qui perdit la vie en même temps que la vue (797)².

Bientôt de nouvelles révoltes éclatèrent, et la mère criminelle allait mourir, non pas où on voulait l'envoyer, à Lesbos, mais dans les Îles des Princes, au moment (802) où elle négociait encore sur les frontières d'Occident avec Charlemagne, dont la fille Rothrude avait été pendant quelques années la fiancée de son fils défunt³. Quant à un projet

¹ Irène avait cherché à se gagner des sympathies, d'après la recette du sixième siècle, en annulant les dettes envers l'État et en diminuant les droits de douane à Abydos et à Hiéron; Théophane, p. 737.

² C'est bien lui le Constantin Caballinus (d'après sa passion pour les chevaux; voy. le sens exact du mot dans Bury, *Later Empire*, 462, note 1, dont parle une source italienne (éd. Waitz, *Scriptores rerum langobardicarum et italicarum saec. VI-IX*, 1878, et ensuite dans Capasso, *Monumenta ad neapolitani ducatus historiam pertinentia*, I, 1881: „Constantini imperatoris Caballini amentia... Constantinus Caballinus, instigatus supervia, cum Romam dominaturus venire conaretur, crudeli ritu cum regno morte amisset et hejulans se vivum perpeti tartareas penas“). Cf., pour son aveuglement, Pétridès, dans les „Échos d'Orient“, IV, p. 72 et suiv.; pour sa mort, le 15 août 797, Brooks, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 65-67. Voy. aussi Einhard, *Annales*, 787, sur son supplice „propter morum insolentiam“. Aussi Vie de St. Théodore le Stoudite, dans Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, c. 141.

³ Autre ambassade en 798 (d'après les *Annales franques*, Dölger, *Regesten*, no. 353; cf. no. 357, pour celle de 802). Sur le prétendu portrait d'Irène, Hans Graeven, dans les „*Jahrbücher der kön. preussischer Kunst-*

de mariage avec l'„empereur que venait de faire le Pape“, il est impossible sous tous les rapports, en commençant par celui de l'unité, toujours énergiquement défendue par la légitimiste Byzance, et en finissant par le fait qu'Irène est „empereur“ et pas impératrice. Il s'agit d'un simple bruit colporté par les ennemis de cette femme terrible et extraordinaire¹.

Le patrice et logothète Nicéphore usurpa le pouvoir au détriment des fils, aveuglés aussi, de Constantin VI², et les dèmes, réveillés de leur torpeur, l'acclamèrent³.

Jusque là, pour se concilier une classe puissante même aux derniers temps, Irène avait nommé patriarche un ancien moine, Paul (780-84), tout disposé à rétablir le culte des images⁴. Le Pape Grégoire II avait rompu avec Léon pendant la persécution⁵, le Saint Siège ayant soulevé même un „antarte“ italien, un contre-empereur, et il avait défendu, avec plus ou moins d'effet, les relations entre Italiens orthodoxes et Constantinople l'hérétique; maintenant, le Pape Adrien fit l'éloge de Paul, le réconciliateur, et de son successeur, Taraise (784-806)⁶.

Le nouveau et grand concile œcuménique se rassembla donc à Constantinople; le seul patriarche de Jérusalem y manquait⁷. Les soldats le dispersèrent, mais il alla tenir ses séances à Nicée⁸ (septembre 787). Le résultat fut proclamé

sammlungen“, 1898. (ce serait de fait Amalasanthe). M. Buckler, *Harunu'l-Rashid and Charles the Great*, Cambridge Mass. 1931, p. 20, défend encore la possibilité du mariage de Charlemagne lui-même avec Irène, sur lequel voy plus bas.

¹ Voy. notre *Orient et Occident au moyen-âge*.

² Pour tous ces événements Théophane, pp. 703, 705, 719 et suiv., 720, 726-727, 730, 732, 735-738, 743, 745. Le contre-empereur Arsabir; *ibid.*, pp. 750-751.

³ Théophane, p. 738.

⁴ *Ibid.*, p. 689.

⁵ Voy. Dolger, *Regesten*, pp. 41-42.

⁶ Théophane, pp. 708-709, 713-714.

⁷ *Ibid.*, p. 714. Cf. Pargoire, *ouvr. cité*, pp. 263-265.

⁸ Théophane, pp. 715-716.

dans la Capitale même¹. Il condamnait la conduite religieuse de Léon et de sa dynastie. Pour gagner encore plus les habitants de Constantinople, qui gardaient de la reconnaissance à Constantin, prince libéral et ponctuel en ce qui concernait *l'annona*, glorieux combattant contre les Bulgares, que plus tard, lors des grandes défaites, on crut voir sortir de son tombeau des Saints-Apôtres pour aller à cheval au secours de l'Empire, Irène, qui laissa un cimetière pour les pauvres, celui de St. Luc, un quartier à leur disposition, des auberges et un hôpital pour les mêmes, abaissa les impôts et abandonna même une partie des droits de douane². Nous avons déjà vu que toutes ces concessions ne la sauvèrent cependant pas plus que ses crimes³.

Il faut avoir une haute idée de l'empereur Nicéphore, puisqu'il avait lui-même une haute idée de son pouvoir, qu'il déclarait ne vouloir subordonner à personne, tant que le bien de l'Empire serait son but. Il réforma le fisc, ordonna une nouvelle conscription, annula les exemptions, soumit au tribut dit „kapnikon“ même les biens du clergé, qu'il admi-

¹ *Ibid.*, p. 71. Gelzer remarque que désormais la fonction de président de l'Église, que s'attribuait encore Léon III, signifiant au Pape qu'il est prêtre en même temps qu'empereur, cesse (*Kultur*, pp. 4-5).

² Théophane. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1268.

³ On doit à Irène et à Constantin l'église de St. Anastase; *Patria*, loc. cit., c. 552. A elle seule Ste Euphrosyne, *ibid.*, c. 576; St. Eustathe, *ibid.*, 196. Le palais d'Éleuthère, *ibid.*, c. 601. Les fondation de charité de l'impératrice, *ibid.*, c. 581. Une statue du Christ en mosaïque, *ibid.*, c. 552. Sa statue à elle, *ibid.*, c. 608. Au monastère des Vergers, τῶν Λεβαθίων, sont enterrés Constantin, sa première femme, Marie, nièce du grand donateur Philarète (sur le divorce de l'empereur, pour épouser Théodata, Vie de St. Taraise, Migne, *Patr. Gr.*, XCVIII, c. 1406 et suiv.; *ibid.*, c. 829; XCIX, c. 136), dit Eléémon, et leurs filles, Irène et Euphrosyne, qui épousa Michel le Bègue, „*Patria*“, loc. cit., c. 740. Cf. Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 126. Sur le πύργου Κωνσταντίνου τοῦ τυφλοῦ, υἱοῦ τῆς Εὐφροσύνης, *ibid.*, CXXII, c. 1280. Le typique d'Irène pour les couvents, *ibid.*, CXXVII. Le couvent Πικριτίου, bâti sous le règne d'Irène, *ibid.*, CXXII, c. 1276. L'éloge d'Irène par Photius, *ibid.*, CII, c. 71-72.

nistra quelquefois lui-même ; il contrôla attentivement le mouvement de la richesse publique, poursuivit les détenteurs des trésors découverts, fit partager à jours fixes les terres non habitées pour accroître le nombre des agriculteurs, fournit des avances aux matelots pour réparer leurs bateaux et défendit l'usure¹.

Il reprit en quelque sorte la tradition iconoclaste, nomma, contre la volonté des moines, un patriarche du nombre des laïcs (806-815), son homonyme, le chroniqueur Nicéphore² ; il toléra les Pauliciens de Thrace³ et assigna aux soldats certains monastères et maisons d'évêque pour résidence⁴. Après avoir imposé une bonne paix aux Arabes (806)⁵ et réduit la révolte d'Arsabir⁶, il pensa à défendre au Nord l'Empire que cette série de misères intérieures avait ramené au point où l'avait trouvé Léon, cent ans auparavant, au point de vue matériel, à celui du prestige, aussi bien qu'au point de vue de la vie intellectuelle et artistique.

III.

PERTE DE L'ITALIE : L'„EMPIRE“ DES OCCIDENTAUX

Au moment où Nicéphore entreprenait l'oeuvre de ramener les Bulgares envahisseurs à leur devoir de fédérés, l'Empire, auquel avait échappé la Syrie, l'Égypte, l'Afrique romaine, était tout simplement *expulsé* de l'Italie.

¹ Théophane, pp. 756-758, 761. On lui attribue l'impôt dit *χαρτιατικόν*, d'après Georges le Moine. Sur l'*ἀλληλέγγιστον*, imposé contre les Bulgares, *ibid.*, pp. 456, 475. Cf. Diehl, *From Nicephorus to the fall of the Phrygian dynasty*, dans la *Cambridge Mediaeval History*, III.

² Théophane, p. 747.

³ *Ibid.*, p. 759.

⁴ Théophane.

⁵ Sources arabes dans Dölger, *Regesten*, p. 45.

⁶ Voy. aussi Finlay, *History of the Byzantine Empire*, éd. de l'„Everymans Library“, Londres, s. a., p. 93. Un autre révolte, en 803, celle de Bendanès, Théophane, et Génésios, p. 9. Voy. plus loin. — Sur les derniers iconoclastes, aussi Baynes, *History*, p. 91 et suiv.

On voit, d'ordinaire, trop à Rome le Pape et ses droits, ses ambitions et on oublie qu'il y a en même temps un „peuple romain“, formé sous la crosse du pontife comme une „Romanie“ italienne et à sa tête des „juges“ que soutenait une aristocratie, celle des „primates“, et défendait une „milice“, un „exercitus“. Cette force populaire crée souvent des exarques que l'empereur doit accepter: un patrice Maurice, un Éleuthère, un Isaac, un Maurice le Cartulaire, un Metzcius¹. Parfois elle osait lever sur le bouclier ces „antartes“, qui n'étaient que les candidats italiens à l'Empire, comme on avait voulu en faire un de Bélisaire lui-même, „roi des Italiens et des Goths“.

Au moment du danger, lorsqu'on s'en prend au Pape, comme dans le cas de Serge, en 687, sous la protection de Saint Pierre, „chef des apôtres“, la milice de Rome, celle de Ravenne, de toute la Pentapole byzantine, des „régions voisines“, „de l'Italie“ se réunit „pour ne pas permettre que le pontife du Siège apostolique aille dans la ville impériale“². Nous avons vu que l'envoyé de l'exarque Zacharie est poursuivi par le peuple jusque sous le lit du Pape. Cette „milice de toute l'Italie“ se soulève au commencement de ce huitième siècle pour défendre contre l'exarque Théophylacte le Pape Jean VI et Ravenne révoltée brûle par ordre du stratège Théodore. Aussi, lorsque un successeur de Jean, Constantin (708-715), est invité honorablement par l'empereur, et il est reçu avec les plus grands honneurs par le fils du maître, par les patrices et les chefs de l'administration, lorsqu'il s'en va à Nicomédie communier avec l'empereur, qui lui baise le pied³, la Rome populaire en ressent-elle une fierté légitime: „omnis populus exultavit“.

¹ D'après le *Liber Pontificalis*, notre *Orient et Occident au moyen-âge*, p. 71.

² *Liber Pontificalis*.

³ „Cum regno in capite se prostravit, pedes osculans pontificis“; Vie de Constantin, *ibid.* Cf. plus haut, p. 17.

Comme celui de Constantinople, ce „peuple“ décide sur la réception d'un usurpateur. Ainsi il n'accepte pas Philippikos : ni sa monnaie, ni son effigie, ni son nom. Lorsque la Byzance de Léon sévit contre Grégoire II (715-731), la Pentapole, „l'armée des Vénitiens“ s'arment contre l'empereur, se liant avec les Lombards, des ennemis. Des ducs sont installés, et on veut „élire un empereur pour le mener à Constantinople“¹. De fait un certain Petantius, qui fut levé sur le bouclier, prenant le nom de Tibère, ambitionnait le „regnum romani imperatoris“².

Il n'avait manqué que l'iconoclasme pour amener la rupture définitive. On cherche alors l'orthodoxie, qui manquait à Byzance, chez les Francs³. Du moment que le Pape Étienne osa créer un patrice, prérogative évidemment impériale⁴, et qu'il alla faire au-delà des Alpes un roi franc à la façon de Saül, dans la personne de Pépin, il y avait déjà les germes d'un Empire d'usurpation, créé par le saint chrême versé sur le front du chef barbare si profondément mêlé à la vie romaine des Gaules. De même à Constantinople, à une époque où on se querellait sur le dogme, Justin avait considéré son couronnement par le Pape, qu'on avait fait expressément venir, comme un affermissement essentiel de sa situation⁵.

Étienne II avait été élu en 752, sous le patronage du chef de ce „duché romain“ qui s'était formé dans les derniers temps, devenant peu à peu une organisation politique autonome. Maintenant il passe, comme ses prédécesseurs avaient passé à Constantinople, en France, avec tout ce qui représente

¹ „Ut sibi eligerent imperatorem et Constantinopolim ducerent“; *Liber Pontificalis*. Cf. Paul le Diacre : „imperatorem super se constituere“.

² *Liber Pontificalis*. Voy. plus haut, et aussi F. Gabotto, *Eusebio e il movimento separatista nell'Italia bizantina*, Turin 1890.

³ Voy. Gasquet, *l'Empire byzantin et la monarchie franque*, Paris 1888.

⁴ „Cum patriciis et omnibus inclytis.“ Ceci est relevé aussi par Mystakidis, *Byzantinisch-deutsche Beziehungen zur Zeit der Ottonen*, Stuttgart 1891.

⁵ *Liber Pontificalis*. Il n'y a aucun motif de mettre en doute la réalité de cet acte si important. Voy. cependant Bury, *History*, 1923, II, p. 157.

cette autonomie, les „chefs de la milice“ en tête, représentants d'un organisme nouveau qui, devant le scandale de l'iconoclasme, s'attribue les droits exercés jusqu'ici par l'empereur.

Et cependant Constantin V ménageait encore cette Rome qui s'était déclarée énergiquement contre l'hérésie de Léon¹. Lorsque Aistulphe, roi des Lombards, se saisit de Ravenne en 751, on a cru même qu'il aurait cédé au Pape le droit de la reprendre pour l'Empire, mais il est question sans doute d'une pièce fabriquée en relation avec la fondation de l'État pontifical². Pépin, qui intervint pour le Saint Sièges, auquel il entendait déjà créer ce domaine, fut averti que l'ancienne capitale d'Honorius revient de droit à l'Empire, auquel elle avait été ravie³.

Les scènes d'anarchie qui se passent à Rome entre la mort d'Étienne II (757) et l'installation d'un successeur homonyme (768)⁴ montrent combien cette „dominica plebs“ et les grandes familles des „maisons“ de la Campagne disposent de Rome, où ne réside plus un „duc“ byzantin, car ce représentant de l'empereur s'était définitivement établi à Rimini, d'où on peut dominer Ravenne. Un des concurrents à la dignité pontificale fut pris et aveuglé. On demanda aux fils de Pépin, roi chez lui, patrice à Rome⁵, de la part de ce „peuple romain“, redevenu souverain, d'autoriser un Concile qui, avec

¹ Pitra, *Juris Ecclesiae Graecorum historia et monumenta*, II, pp. XI-XVII.

² Il s'agit du fragment publié par Fantuzzi, dans les *Monumenta Ravenn.*, IV, p. 264 (passé dans Troya et Mansi). Cf. Henri Hubert, *Étude sur la formation des États de l'Église*, dans la „Revue historique“, LXIX (1899), pp. 240, 241-272. En 757 le Pape Paul pouvait entretenir des relations avec le Siège d'Alexandrie; d'après le Continuateur de Frédégaire, *Héféle. Conciliengeschichte*, et Buckler, loc. cit.

³ Dölger, *Regesten*, no. 318. Des ambassades dans ce but se succèdent en France jusqu'en 764; *ibid.*, nos. 320, 322, 325, 326.

⁴ Notre ouvrage dernièrement cité, p. 90 et suiv.

⁵ On n'a pas observé que, pour la Sicile, Léon III (717-741) avait créé, après la révolte de Tibère dans l'île, un patrice, avec des attributions de gouverneur (Théophane, p. 612). Sur „Vésér“, fait patrice par Léon, *Acta Sanctorum*, août, II, pp. 435-436.

la participation des évêques de la Gaule, jugerait un des usurpateurs. Ce qui n'empêcha pas de nouvelles compétitions pour le Siège de Saint Pierre, sur lequel un parti de la noblesse, par dessus un essai d'intervention du duc byzantin, installa, en 772, le Pape au nom romain d'Adrien.

Celui-ci pensa à se prémunir contre le perpétuel danger des Lombards; et c'est dans ce but, „pour défendre ces régions de l'Italie de toute façon“¹, pour remplacer, si possible, le mauvais voisin du Nord par un autre roi germanique, mais *non* résidant, que l'ainé des fils de Pépin, celui qui sera pour les nations reconnaissantes Charlemagne, est „invité“ dans la péninsule, où il a, en quelque sorte, le devoir de „se présenter“, ainsi que l'avait fait, en armes, comme ennemi et rival des Lombards, son père. Mais, au fond, c'est encore ce „populus“ de Rome qui veut sauver sa „Romania“, devenue indépendante². La royauté lombarde fut donc „incorporée“ par le défenseur attitré de l'Église (774).

Les cérémonies observées à l'égard de ce roi franc, „patrice“, donc un peu „vicaire d'Empire“, sont les mêmes que, jadis, pour l'empereur Constans. Entrée à Rome à côté du Pape, par les rues que garde la „milice“, réception à Saint Pierre, puis au Latran. Il reviendra, en 781, toujours en pèlerin pieux, amenant ses fils Pépin et Louis, un „roi d'Italie“ *in spe*, qui seront aussi sacrés par le même Adrien, jusqu'ici aucun Pape n'ayant sacré un empereur romain ailleurs qu'en Orient.

Mais ce nouveau maître, si éloigné, ne laisse pas en Italie un représentant de son pouvoir. Charlemagne, en guerre avec les Saxons, envers lesquels il remplit son devoir de convertisseur l'épée à la main, s'arroge bientôt le droit d'interpréter des décisions de concile concernant les images; encore une preuve du fait que le „patrice“ fonctionne en empereur. En même temps Byzance, qui s'était entendue jadis avec les Lombards même, contre les ambitions de la „Ro

¹ „Ad tuendas has Italiae partes modis omnibus“; *Liber Pontificalis*.

² Notre ouvrage cité, pp. 94-95.

mania" italienne¹, reconnaît comme roi vassal de ces Lombards le fils de ce roi Didier, qui avait été emmené captif par son formidable ennemi franc; une petite armée grecque, envoyée par l'impératrice Irène, se fait battre par les Francs en 788². Désormais les ducs lombards du Sud ne seront plus soutenus par les Byzantins. Quatre ans plus tard, le jugement de Félix d'Urgel, chef des „adoptionnistes“, qui ne reconnaissaient pas le Christ comme égal à son père, signifie le même exercice du pouvoir impérial par Charles.

En 795, Adrien venant de mourir, son successeur, Léon III, serait obligé, en chef de la population romaine, qui est maintenant un „peuple“ politique, de faire prêter le serment au roi, coutume byzantine, mentionnée deux fois à cette époque³. Or, à cause des discordes qui éclatèrent à Rome, Charles appelle chez lui le Pape pour qu'il prouve que son élection a été légale. Les basileis en agissaient de même. C'est le parallèle du voyage du Pape Constantin à Byzance et, au retour, comme alors, ce „peuple“ témoigne la même joie pour les honneurs rendus au pontife.

Un Concile se rassemble donc à Rome, par ordre du protecteur, et il n'ose pas décider. Charles lui-même en aura donc la charge. C'est dans ce but qu'il réapparaît en Italie vers la fin de l'année 800. Il arrive que des délégués du clergé de Jérusalem se trouvent en même temps dans l'ancienne capitale des Césars. Nouvelle réception à la façon impériale, avec le banquet d'étiquette.

L'église de Saint Pierre, où le monarque de presque tout l'Occident vient prier le jour de Noël, en devint une espèce de Sainte Sophie et, comme dans le temple élevé par Justinien, on entend les acclamations du „populus“, qui manifeste sa volonté, de même que l'avaient fait tant de fois les

¹ Notre ouvrage cité, p. 78.

² Gelzer, *Kultur*, pp. 95-96, parle d'une flotte que Léon aurait envoyée pour reprendre l'Italie et qui aurait fait naufrage.

³ Sous Irène, quand les Arméniques refusent (Théophane, p. 721); sous son fils Constantin (*ibid.*, p. 723).

„dèmes“ de Constantinople, d'avoir un empereur de son goût !
 „A Charles, très pieux Auguste, couronné par Dieu, grand,
 pacifique empereur, vie et victoire“².

Or ce cri a dû être poussé tant de fois à Rome à l'époque où les empereurs résidant en Orient appartenaient à la communion orthodoxe. Il n'a rien de nouveau, de spécialement occidental. C'est la traduction de la formule qui s'était établie à Byzance, où on la faisait résonner, peut-être, encore en latin aussi. On y retrouve l'εὐσεβέστατος et le θεοστεφής³.

C'était une usurpation sans doute, et on la sentit bien en Occident⁴; le vrai Empire en laisse la responsabilité au Pape, puisqu'il ignorait cette nouvelle qualité du roi franc, ne pouvant pas tenir compte de ceux qu'il considérait comme une simple populace. Mais elle avait été accomplie, d'une année à l'autre, par des degrés imperceptibles, avec l'observation de tous les rites et de toutes les formes. On reconnaît bien la façon d'agir de Rome, dans tous les domaines⁵.

Seule la chronique italienne tardive de Geoffroy de Viterbe prétendra que Léon l'Arménien, dont il fait un „fils de Bardas“, aurait admis la „fraternité“ avec Charlemagne et

¹ Kleinclausz, *L'Empire carolingien*, et le livre récent de M. Halphen, cité plus bas, p. 52, note 3.

² „Carolo, piissimo Augusto, a Deo coronato, magno, pacifico Imperatori, vita et victoria.“ Voy. notre ouvrage cité, pp. 95-97.

³ Cf. aussi Sickel, *Die Kaiserwahl Karls des Grossen*, dans les „Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung“, XX (1899), pp. 1-38; cf. le même, dans l'„Historische Zeitschrift“, N. F., XLVI, pp. 1-37; L. Himmelreich, *Die Kaiserkrönung Karl des Grossen im J. 800*, thèse, Kerkrade 1920; Wilhelm Ohr, *La leggendaria elezione di Carlo Magno imperatore*, Rome 1903; *Die Kaiserkrönung Karls des Grossen*, Tubingue Leipzig 1904.

⁴ Hugues de Flavigny, dans les *Mon. Germ. Hist.*, SS., VIII, p. 340, écrit: „Extunc (800) ablata est Roma a subiectione Imperii Graecorum“; cité par Mystakidis, *Byz.-deutsche Beziehungen*, p. 5.

⁵ Voy. aussi M. Armbrust, *Die territoriale Politik der Päpste von 500 bis 800*.

fixé une frontière „de la Bulgarie ou de l'Illyricum jusqu'aux Espagnols“¹.

Mais Charlemagne ne se contentait pas de cette simple possession, qui ne s'appuyait pas, du reste, sur des organes d'administration, Rome restant de fait aussi autonome qu'auparavant. Il aurait voulu² que ce titre impérial, qu'il n'osait pas prendre pour l'„orbis“ entier, étant *imperator* sans ajouter *Romanorum*, fût reconnu par l'Orient. Il avait été question, jadis, de deux alliances de famille: entre Léon IV, dont le surnom de Khazare était connu en Occident, et Gisèle, soeur du roi franc, et entre Constantin VI, fils d'Irène, et la fille de Charles, Rothrude, qu'on appelait à Byzance, qui lui envoya des précepteurs pour le grec et pour les coutumes byzantines, Érythro³ (781-787). Le Franc recevait avec de grandes démonstrations des ambassadeurs de celui qu'il aimait intituler son „frère“, et, dans les salutations qu'on lui adressait, à côté du terme d'„imperator“, qu'on lui donna peut-être, il crut entendre celui de „basileus“. En tenant à conserver la Dalmatie, dont la côte appartenait de fait aux Grecs, qui, eux, avaient une flotte⁴, ainsi que la Liburnie et Venise, encore une petite „Romanie“ de pêcheurs⁵, en y

¹ Éd. Muratori, c. 457-458.

² Voy. M. Strauss, *Beziehungen Karls des Grossen zum byzantinischen Reich*, Breslau 1877; Otto Harnack, *Die Beziehungen des fränkisch-italischen zu dem byzantinischen Reiche unter der Regierung Karls des Grossen und der späteren Kaiser karolingischen Stammes*, Göttingen 1880; A. Ostermann, *Karl der Grosse und das byzantinische Reich*, „Programm“, Luckau 1895; G. Tiede, *Quellenmäßige Darstellung der Beziehungen Karls des Grossen zu Ost-Rom*, thèse, Rostock 1894; Halphen, *Études sur l'histoire de Charlemagne*, Paris 1921.

³ Théophane, p. 455; Léon le Grammarien, p. 193; Cédreus, II, p. 27; Annales franques indiquées dans Dölger, *Regesten*, nos. 339, 345. Cf. notre *Orient et Occident au moyen-âge*, p. 100.

⁴ Voy. De la Roncière, *Charlemagne et la civilisation maritime au IX-e siècle*, dans le „Moyen-Âge“, juillet-août 1896, pp. 201-223.

⁵ Voy. nos *Commencements de Venise* (extrait de la „Revue historique du Sud-Est européen“).

nommant des fonctionnaires, il se ralliait à la tradition de Théodoric. Mais il la dépassait énormément, osant se mettre à côté d'un Honorius ou d'un Valentinien III, lorsqu'il parlait à ses voisins, qui le considéraient plutôt, au pair du khan bulgare, comme un φίλος — d'où sans doute le dicton rapporté par Éginhard: φράγκον φίλον ἔχῃς, γείτονα μὴ ἔχῃς; „aie le Franc comme ami, pas comme voisin“ —, dans sa conception, nouvelle, des deux Empires qui doivent accomplir la même oeuvre chrétienne et politique¹. En 798, on finit par lui reconnaître en toute forme, à côté du duché lombard de Bénévent, l'Istrie, mais pas aussi les territoires occupés par les Croates² et, bien entendu, aussi cette Dalmatie, utile au domaine de la Mer, où subsistait une population romane dont la langue a exercé une influence sensible sur cet Évangéliste grec en lettres latines qui est du huitième siècle³.

Mais, à côté de l'Italie rebelle et envahie, il y en avait une autre, et d'un grand prix pour l'Empire, auquel personne n'aurait osé la disputer, la Méditerranée ayant une seule flotte, celle des „Romains“ d'Orient. Ceci sans compter l'adhérence de Venise, de fait libre, mais reliée à Byzance par ses besoins de commerce et très fière d'afficher, par les titres de ses ducs, par leurs mariages, par leurs voyages à Cons-

¹ Voy. notre ouvrage cité, pp. 102-109; d'après Théophane, p. 737; Cédrene, p. 28; les Annales de Lorsch; celles d'Éginhard. Cf. Gasquet, ouvr. cité; Harnack, *Das karolingische und das byzantinische Reich*, Göttingen 1880; Iorga, *Papi și Impărași*, Bucarest 1920; P. Schramm, *Kaiser, Rom und Renovatio*, Leipzig-Berlin, 1929, 2 vol. — Sur la prétendue intention de mariage avec Irène, voy. notre *Orient et Occident*. Sur le titre, masculin, d'Irène, πιστὸς βασιλεὺς, Zachariä von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, II, p. 55.

² *Annales Einhardi*, p. 571; *Poeta Saxo*, p. 317. Autres renseignements dans Dölger, *Regesten*, no. 353. Sur les ambassades de 803 et 810, Gfrörer, *Byzantinische Geschichten*. Bibliographie dans Dölger, ouvr. cité, nos. 361, 371.

³ Voy. Novak, *Evangeliarium Spalatense*, Spalato (Split) 1923.

tantinople, ses relations avec les anciens maîtres¹. Les persécutions religieuses de ce huitième siècle avaient amené même des émigrations dans ces régions séparées par la Mer, où la surveillance était nécessairement moins attentive et la répression, sous l'influence de la population locale, moins âpre à punir. Jamais, avec la Sicile, le Midi italien n'avait été plus byzantin qu'à l'époque même où le Nord lombard et le milieu romain de la péninsule se détachaient de l'Empire pour ne jamais plus revenir à lui.

La réunion de la Sicile et de la Calabre au Patriarcat de Constantinople² ne fit que resserrer des liens qu'on trouve dans tous les domaines de la vie officielle³. On pensa même à un mariage de Constantin VI avec la fille du duc lombard de Bénévent, Grimoald, successeur d'Arichis⁴.

Des églises s'élèvent qui sont à la façon byzantine⁵ et à côté toute une efflorescence de couvents se produit, dans lesquels, comme à Rossano⁶, on cultivera l'art d'après les

¹ Voy. Biagio Pace, *I barbari e i Bizantini in Sicilia*, Palerme 1911; L. Corraera, *La storia del grecismo in Terra d'Otranto*, I, 1910, pp. 244-251. Sur un mss. on trouve plus tard le prince Guaimar de Salerne comme ἡγεμονεύων τῶν Ταλιανῶν et protospathaire; Tsérételi et Sobolewski, *Exempla codicum graecorum*, II, p. 7.

² Dölger, *Regesten*, no. 301. Cf. Ostrogorsky, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 398, note 1.

³ Nos études citées (avec la bibliographie). Cf. Armingaud, *Venise et le Bas Empire*, dans les „Archives des missions scientifiques et littéraires“, 1867; Hodgson, *The early history of Venice from the fondation to the conquest of Constantinople A. D. 1204*, Londres 1901.—Sur les Grecs en Sardaigne, Wagner, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, I, p. 158 et suiv.

⁴ D'après Jaffé, p. 269 et suiv., et Hartmann, *Geschichte Italiens im Mittelalter*, II, pp. 307-308.

⁵ P. Orsi, *Nuove chiese bizantine nel territorio di Siracusa*, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 613 et suiv.; K. Lake, *The Greek monasteries in South-Italy*, dans le „Journal of theological studies“, IV (1903), pp. 345-368. Sur des objets du culte de la même façon, „Byz. Zeitschrift“, XIII, pp. 480-481

⁶ Battifol, *L'abbaye de Rossano*, 1891.

mêmes procédés que dans la Capitale lointaine¹. Des écrivains religieux, qui seront considérés comme saints², y travailleront³, et des poètes, des mélodes montreront par la pureté de leur style comment on peut être parfaitement grec à Tarente et à Otrante aussi bien qu'à Byzance même⁴. Les diplômes grecs, qui peuvent rivaliser avec ceux des empereurs, se continueront à travers l'époque normande jusqu'au XIV-e siècle⁵.

La Calabre en devint ainsi, pour deux siècles, une terre

¹ Arthur Haseloff, *Codex purpureus rossanensis*, Berlin-Leipzig 1898; Réadine, dans le „Viz. Vrémènik“, VII, pp. 454-460. Cf. Minasi, *Il monastero basiliano di S. Pancrazio*, Naples 1893. Voy., pour l'ensemble de l'art, Diehl, *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*, Paris 1894; Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale de la fin de l'Empire romain à la conquête de Charles d'Anjou*, Paris 1904; Colasanti, *L'arte bizantina in Italia*, Milan 1912; L. Eylos, *L'arte in Puglia durante la dominazione bizantina e normanna*, Trani 1898. Cf. Marcel Laurent, *Art rhénan, art mosan et art byzantin: Bible de Stavelot*, dans le „Byzantion“, VI, p. 75 et suiv. Sur les fresques de chapelle de la Madonne des Douleurs à Venise, „Viz. Vrémènik“, XII, pp. 570-571.

² Don Sofronio Gassisi, *Innografi italo-greci, fasc. I, Poesie di S. Nilo iunior e di Paolo monaco, abbatì di Grottaferrata*, Rome 1906 (dans l'„Oriens christianus“, V).

³ Sur Théophane de Sicile, Papadopoulos-Kérameus, dans la *Néa Héméps*, no. du 17/30 novembre 1901; Théarvic, dans les „Échos d'Orient“, VII, pp. 31 et suiv., 164 et suiv. Sur la Vie grecque de S. Januarius, voy. *Bibliotheca Cassinensis*, II.

⁴ Mercati, *Note critiche al contrasto fra Taranto e Otranto di Ruggero da Otranto*, Rome 1921 (extrait de la „Rivista degli studi orientali“, IX). Voy. Heisenberg, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, p. 505 et suiv. Aussi les vers de Théodote de Callipolis (Gallipoli); Kurtz, dans le „Viz. Vrémènik“, XIV, p. 1 et suiv. Cf. sur le spathaire grec de Reggio, Cozza-Luzzi, dans la „Rivista di storia calabrese“, X, pp. 257-259.

⁵ Voy. Capasso, *Hist. diplomatica regni Siciliae*; Trinchera, *Syllabus graecarum membranarum*, Naples 1865; De Blasiis, *Le pergamene bizantine degli Archivi di Napoli e di Palermo*, dans l'„Archivio storico italiano“, 1866; Salv. Cusa, *I diplomi greci e arabi di Sicilia*, 1^a, Palermo 1868; Karl Andreas Kehr, *Die Urkunden der normannisch sizilischen Könige*, Innsbruck, 1902. Cf. Palmieri, dans le „Viz. Vrémènik“, X, p. 287: „Jusqu'à la fin du XIV-e siècle on lui préfère (au latin) le grec“.

grecque, ayant, à côté de l'archevêché de Reggio et de ses treize suffragants, des centaines, jusqu'à un millier, de couvents où se développe tout un mouvement de civilisation byzantine, qui eut une forte influence sur la vie civile elle-même, jusqu'au quatorzième siècle¹. Saint Nil, le fondateur de Grottaferrata aux belles mosaïques, sur l'emplacement de Tusculum, le réformateur, au onzième siècle, de ces maisons orthodoxes, fut une des grandes figures culturelles de l'Italie méridionale².

Le rapport entre ce monde sicilien et calabrais, d'un côté, et la partie orientale de l'Empire, de l'autre, est, en ce qui concerne la langue et la littérature, celui qui, jusqu'au même quatorzième siècle, existe entre la France et sa colonie intellectuelle d'Angleterre.

IV.

VIE INTELLECTUELLE SOUS LES ICONOCLASTES

Pendant que se préparait ce mouvement d'à côté, d'une si grande importance surtout pour l'avenir, à Byzance il n'y avait plus, dans la continuelle agitation provoquée par les édits de réforme religieux, ni loisir de travail intellectuel, ni une classe qui aurait pu s'y consacrer. Avec André, archevêque de Crète, mort après 720, par ses discours et ses vers déjà mentionnés³, finit l'époque tranquille pour la littérature religieuse byzantine.

¹ Sous Basile I-er le duché de Naples était un vrai „foyer d'hellénisme“; „Byz. Zeitschrift“, XIV, p. 622.

² Migne, *Patr. Gr.*, CXX. — D'après Minasi, Rodotà et autres, Palmieri, dans le „Viz. Vrémènik“, X, p. 287 et suiv.; le même, *ibid.*, p. 366 et suiv. Cf. Antonio Rocchi, *Vita di S. Nilo abate, fondatore della badia di Grottaferrata, scritta da San Bartolomeo, suo discepolo, volgarizzata*, Rome 1904; G. Minasi, *Vita di S. Nilo abate, volgarizzata da d. Antonio Rocchi, Basiliano*, Naples 1904; Sofronio Gassisi, *I manoscritti autografi di S. Nilo iuniore*, Rome, s. a.; P. H. Vaccari, *La Grecia nell'Italia meridionale*, dans l'„Oriens christianus“, III, 13 (1925).

³ Voy. la fin de notre premier volume.

Du côté des moines, la protestation¹ se borna à rédiger les actes des fidèles et des martyrs², écrits peu nombreux, du reste.

D'un côté et de l'autre de cette Mer d'Occident la „guerre des images“ arrêta donc dans son développement une littérature des moines qui, dès le septième siècle, avait donné des oeuvres remarquables dont, à cause des persécutions impériales, nous n'avons conservé qu'une partie.

Elle est consacrée exclusivement à la vie monacale, et tout ce qui dans les ouvrages de l'époque de Justinien et d'Héraclius montre combien on aimait à se rattacher aux anciens, aux „Hellènes“ païens, a disparu.

On étudie la vie des anachorètes et des membres de la communauté des couvents. Par Léonce de Néapolis, déjà cité, on connaît les efforts charitables de Saint Jean l'Éléemosynaïre d'Alexandrie³, au souvenir duquel à Jérusalem se rattachera l'Ordre de croisade des Hospitaliers, et on a vu combien on

¹ Cf. cependant la lettre de Léon Choïrosphaktès adressée à Léon IV, éd. Sakkéliou, dans le *Δελτίον* de la Société d'Athènes, I (1883), pp. 337-410.

² Vie de Théodore Graptos, dans Migne, *Pat. Gr.*, CXVI; Rampolla del Tindaro, *Santa Melania Giuniore*, Rome 1905; Vie de St. Philarète le Miséricordieux (grand-père de la première femme de Constantin VI), dans Delchaye, *La Vie de Sainte Théoctiste de Lesbos*, „Byzantion“, I, p. 191 et suiv.; Vie de St. Alexis, Pereira, dans les „Annales Bollandiani“, XIX (1900), pp. 241-256. En général, Diehl, dans la „Revue de Synthèse“, 1901; Loparev, dans le „Viz. Vréménik“, IV, pp. 337-401 (cf. Kurtz, dans le „Viz. Vréménik“, VII, pp. 474-480); le même, dans la „Revue byzantine“, II, p. 167 et suiv.; Bréhier, extrait du „Byzantion“; Hans Mertel, *Die biographische Form der griechischen Heiligenleben*, thèse de Munich, 1909; K. Holl, *Die schriftstellerische Form der griechischen Heiligenleben*, dans les „Neue Jahrbücher für das klassische Altertum“, XXIX (1912), pp. 406-427; W. von den Steinen, *Heilige als Hagiographen*, dans la „Historische Zeitschrift“, CXLIII (1930), p. 229 et suiv. — Pour les „catènes“, M. Faulhaber, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVIII, p. 383 et suiv.

³ Gelzer, *Leontios' von Neapolis Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien*, Fribourg i Br.-Leipzig 1893. Cf. Pargoire, *L'Église byzantine*, pp. 248-249.

peut saisir la vie des monastères d'Asie, en Cappadoce, en Palestine, au Mont Sinaï, à Raïthou, mais aussi à Constantinople, par le „Verger“ d'un Jean Moschos, dit Eukratas.

On pense bien que dans de pareils écrits il n'y a qu'une seule vie, celle qui regarde la mort, qui la désire, l'implore, qui salue son approche; tout ce qui tient au corps, jusqu'aux éléments les plus humbles du soin qu'on a le devoir de lui rendre, répugne et est écarté d'un geste de dégoût. On perd à se peigner ou peut-être même à s'épouiller ce temps qui doit être employé seulement pour rendre hommage à Dieu ou se préparer à sortir du monde. S'il y a un peu de poésie, on la trouve, non pas dans la présentation des beautés de la nature, qui n'est qu'une séduction et un piège, mais dans les animaux qui, jusqu'aux plus terribles, s'inclinent devant la beauté du sacrifice des ermites, viennent d'eux-mêmes porter l'eau au couvent et creusent la tombe du saint homme auquel ils se sont attachés¹.

Quant à la vie politique, jusqu'à ce drame de l'iconoclasme qui l'introduit de force, elle n'existait pas. On sait qu'un empereur, nécessairement très pieux, préside aux affaires d'un État qu'on ignore absolument. Il faut seulement prendre garde à ce qu'il ne s'éloigne pas, par suite des mauvais conseils de ceux qui rôdent autour de lui, de l'orthodoxie, car alors il faut mobiliser ces centaines de mille de défenseurs de la foi. Autrement, parmi les gens du monde ceux-là seuls intéressent qui se décident à l'abandonner, comme les nièces de l'empereur Maurice, qui ont sauvé leur âme dans une maison religieuse².

Du reste, pour bien comprendre ce qu'il pouvait y avoir

¹ Voy. Delehay, *Les Saints Stylites*; cf. du même, *Le martyr de St. Nicolas le Jeune*, dans les „Mélanges Schlumberger“, p. 205 et suiv.; Vie de Ste Marie la Nouvelle, Dvornik, dans les „Byzantinoslavica“, I, p. 49 et suiv.

² Cf. aussi Gelzer, ouvr. cité plus haut. Aussi A. P. Roudacov, *Lignes générales de la civilisation byzantine d'après les données de l'hagiographie grecque* (en russe), Moscou 1917.

dans la tête des moines du huitième et neuvième siècle il faut penser à ce Théoctiste qui croyait la Vierge existant de toute éternité, qui n'admettait pas le Christ crucifié et accordait aux démons le triomphe d'une résipiscence *in extremis*¹.

C'est à la barbarie logée dans les couvents, refaits sur les mêmes bases après l'iconoclisme, qu'il faut attribuer cet „amas de commérages stupides, ramassés dans les carrefours“² qui sont les Παραστάσεις σύντομοι χρονικά employées comme source au onzième siècle aussi pour les Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως³.

Dans les Vies de Saint il y a cependant, comme dans les anciens récits populaires de l'Égypte, la vision de cet Empire romain, et surtout chrétien, dans toute son étendue. L'inter-circulation des moines atteint sans cesse toutes les provinces et crée sans doute un des éléments de cohésion de l'État, détruisant toutes ces divergences venant d'un passé qui n'intéresse pas, de motifs nationaux et locaux qu'il faut écarter. Tel saint de Sicile, Grégoire, dont la Vie a été écrite, à l'autre bout du monde orthodoxe, par un moine de St. Sabbas, Léonce, est né près d'Agrigente et y a passé son enfance, ses premières années d'adolescent. Écoutant des „voix“ comme celles de Jeanne Darc, il monte sur un vaisseau qui fait voile pour Carthage et risque d'y être vendu comme esclave. Mais il y a toujours quelque évêque charitable pour sauver des méchants ceux qui se sont consacrés au Seigneur. Il passe à Tripolis, où de nouveau des mains fraternelles le soutiennent. Mais son but est la lointaine Jérusalem. On apprend par le récit de Léonce l'existence d'encore une école qui ne s'était pas complètement détachée de l'antiquité. Sortant de son auberge des „Deux Palmiers“, le Sicilien y apprendra, sous Justinien II, la rhétorique, la grammaire, la philosophie et jusqu'à l'astronomie, dont un bon chrétien n'a que faire; son idéal en devient celui du Chryso-

¹ A. Hergès, dans les „Échos d'Orient“, II, p. 237.

² Pargoire, dans les Échos d'Orient, II, p. 256.

³ Prager, *Anonymi byzantini Παραστάσεις σύντομοι χρονικά*, Munich 1898.

tôme. A Antioche, où il se rend, persévère le souvenir du grand saint Basile. Le biographe ne dit rien des études dont le culte ne devait pas être disparu. Mais à Constantinople, dans le couvent des Saints Serge et Bacchus, ou dans celui du Perse Hormidas, le pèlerin peut passer des jours entiers dans la riche bibliothèque ; on demandera, du côté du patriarche même, par son chartophylax, à cet homme qui sait le latin la traduction de Grégoire le Dialogue.

Grégoire assiste au grand concile de son époque et refuse, dans sa grande humilité, le siège de Constantia, dans l'île de Chypre. Il revient en Occident, où de vrais combats se livrent pour de pareilles situations dominantes. Bien que considéré maintenant comme un étranger, un „mage“ de l'Orient, il sera, de par la volonté du peuple, qui décide, évêque d'Agriente. Détrôné, jeté en prison à Rome par des ennemis irréconciliables, il échappe à la persécution pour revenir à son couvent byzantin, où il travaille à la rédaction de nouveaux canons de l'Église, prêchant en même temps à la foule qui s'empresse à la maison de Saint Serge. L'empereur lui-même baise la main du vénérable prélat, qui, ayant obtenu des concessions importantes pour son ancien évêché de Sicile, à la direction duquel il revient, finit ainsi ses longs voyages¹.

Toutes ces aventures, présentées avec une charmante simplicité, plus impressionnante pour un public, très simple lui-même, que tous les artifices de l'art, donnaient au peuple, sur toute l'étendue du vaste Empire, une lecture romantique qui remplaçait avantageusement toute autre et entretenait, en dépit des prédications sur la mort qui devrait retenir toute l'attention du chrétien, l'esprit vivant dont une société a besoin.

On comprend mieux maintenant pourquoi ceux qui conduisaient l'Empire devaient se demander si un autre idéal que celui des cellules obscures et puantes ne servirait mieux les buts de la société politique et, si, pour l'avoir, il ne faut

¹ Voy. nos *Cârși representative*, déjà citées.

pas fermer les couvents, vider les hermitages et ouvrir les écoles dans le sens de l'antiquité hellénique, source éternelle de pensée et de savoir. Puisque nous venons de mentionner ces établissements, il faut ajouter cependant que du temps passera avant qu'ils se consolident et portent les fruits d'un nouveau savoir, étroitement attaché à une antiquité à laquelle on permet de ressusciter, plus que cela: on la conjure de revenir à la vie¹.

Malgré les nombreuses fondations d'Irène et de son fils², le nouvel art tardera aussi jusqu'au moment où il n'y aura plus, à toutes les frontières, le cliquetis des armes.

Le représentant de l'opposition des moines contre les empereurs iconoclastes fut, pendant la seconde partie de cette longue lutte, Théodore, l'abbé du grand couvent de Stoudion (né en 759). Fils d'un fonctionnaire du fisc, il fut élevé par son oncle Platon, auquel il succéda comme abbé du couvent de Sakkoudion. Ascète intransigeant, il se leva contre le scandale du second mariage de l'empereur Constantin, fils d'Irène, et, s'opposant à la tolérance du patriarche lui-même, il dut aller quelque temps en exil. De nouveau exilé pour l'invincible résistance opposée à Léon l'Arménien (813-820), qui sera le nouvel iconoclaste, il mourut cependant à Constantinople même, dans le couvent sur lequel rayonne sa gloire, le 11 novembre 826³. Orateur par ses écrits, dans lesquels on a remarqué la cadence de la phrase antique, prophète foudroyant à la façon d'Israël, il mit tout en oeuvre pour défendre la tradition, provoquant des processions, demandant l'appui des

¹ Cf. Eduard Rein, *Kaiser Leo III. und die ökumenische Akademie zu Konstantinopel*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Helsingfors, XI, 1919; Andréadès, dans les „Mélanges Cornil“, Paris 1926, pp. 17-40; Bréhier, *Notes sur l'enseignement supérieur à Constantinople*, dans le „Byzantion“, III, p. 73 et suiv.

² Voy. plus haut, p. 44, note 3.

³ Sa biographie dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 147-148.

patriarches¹, mais surtout développant une inlassable activité littéraire. Sa „Petite Cathéchèse“ et sa „Grande Cathéchèse“ devinrent des ouvrages de direction².

Et ce même défenseur de l'orthodoxie croit qu'il faut introduire dans la vie monacale, jusque-là purement contemplative, des changements correspondant à l'esprit de l'époque. A côté de la rédaction des hymnes et des études purement théologiques ils doivent s'intéresser à tout ce qui est littérature et art. Il représente donc à Byzance ce que furent en Occident à l'époque moderne les catholiques du concile de Trente à l'égard des doctrines protestantes qui ne restèrent pas sans influence sur leur façon de penser. Contre l'idée officielle que l'empereur est prêtre et peut

¹ Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, pp. 186, 193-194 (sa Vie par le Stoudite Michel, et une autre); CXXII, c. 1273; LXXXVII¹, c. 94, 173; E. von Dobschütz, *Theodor von Studion*; Marin, *De Studio, coenobio constantinopolitano*, Paris 1897; Hausherr, *St. Théodore Studite*, dans l'„*Oriens christianus*“, VI¹, 1926; G. A. Schneider, *Der heilige Theodor von Studion*, Münster i. W., 1900 (cf. Pargoire, dans le „*Viz. Vréménik*“, X, p. 495 et suiv.); Alice Gardner, *Theodore of Studium*; „*Ἐπιστηλὴ εὐζαντινῶν σπουδῶν*“, VII, p. 361; Diekamp, dans la „*Röm. Quartalschrift*“, XVII (1903), pp. 371-381; Latychev, dans le „*Viz. Vréménik*“, XXI, p. 222 et suiv.; Jugie, *La doctrine morale de St. Théodore Studite*, dans les „*Échos d'Orient*“, 1926, p. 421 et suiv.; Grumel, *L'iconologie de St. Théodore Studite*, *ibid.*, 1909, p. 257 et suiv.; Carl Thomas, *Theodor von Studion und sein Zeitalter*, Osnabrück 1892; van de Voorst, dans les „*Anal. Boll.*“, XXXII, p. 439 et suiv.; XXXII, p. 31 et suiv. Sur l'éloge de St. Arsène par Théodore, Theodor Nissen, dans les „*Byz.-neugriech. Jahrbücher*“, I, p. 241 et suiv. Sur son frère Joseph de Thessalonique, Pargoire, dans les „*Échos d'Orient*“, IX, pp. 278 et suiv., 351 et suiv.; X, p. 207 et suiv. Il y a deux biographies de lui, les deux en russe, par Grossou (Kiev 1907) et Dobroklonski (I, Odessa 1913). Voy. Tougard, *La persécution iconoclaste d'après la correspondance de St. Théodore Studite*, Paris 1891 (déjà cité).

² Voy. Papadopoulos-Kérameus, *Τοῦ ἁγίου Θεοδώρου τοῦ Σπουδῆτου Μεγάλη κατήχησις ἐκείνου δεύτερον*, Pétersbourg 1904. Cf. E. Auvray, *S. patris nostri et confessoris Theodori Studitis praepositi parva catechesis*, Paris 1891. Cf. Waldemar Nissen, *Die Regelung des Klosterwesens im Rhomäerreiche bis zum Ende des 9. Jahrh.*, „*Programm*“, Hambourg 1836.

régler les affaires de l'Église il opposa le principe qu'il n'a que le droit d'aider le clergé, et pas aussi de collaborer avec lui¹.

Les écrits de St. Théodore le Stoudite correspondent à sa façon de vivre, au milieu qui l'a gagné et retenu, au but qu'il s'est proposé dans toute son activité. Dans son couvent aimé, où les frères s'occupent dans tous les domaines du travail il est un interprète des Écritures, un glorificateur des fêtes de l'Église, un conseiller de toute heure, un chroniqueur des changements dans la communauté ; en dehors il tonne contre ceux qui s'attaquent aux images, employant un langage châtié, aux formules fermes et définitives, contre les hérétiques. On voit au fond les ombres de Lucien pour l'ironie et l'agression, de Démosthène pour le rythme de la phrase ample et belle. Dans la Vie de son camarade Platon, dans celle de l'anachorète Arsène, il garde les règles de la meilleure historiographie. Ce chef de moines descend par l'esprit des meilleurs écrivains de l'antiquité. Et, à côté, dans le panégyrique de sa mère, dans la lettre de consolation à la même, si douce envers les enfants, si sévère envers les autres, en commençant par elle-même, nonne qui s'est dépouillée non seulement de ses biens, mais de toutes ses affections, il y a une sentimentalité que le monde byzantin, et surtout celui des cloîtres, ne laissait jamais paraître. La même sentimentalité sincère anime ses lettres adressées à Platon, exilé. La description de son propre voyage vers un terme d'exil, à travers les villages qu'il faut vite quitter à cause des démonstrations de fraternité monacale, est pleine de fraîcheur². Ses hymnes ne manquent pas de charme.

Dans la lutte, le plus intelligent des partisans de l'ancien culte, à l'encontre de cet Épiphanius dont on a remarqué

¹ Voy. Gelzer, *Kultur*, p. 98.

² Épîtres, éd. Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, c. 916-917.

le rôle ¹, fut cependant quelqu'un qui, vivant en dehors du monde sujet aux empereurs innovateurs, avait une autre liberté d'écrire que les sujets de l'Empire: Jean de Damas, un Syrien ² (mort en 749, en tout cas avant 754 ³), originaire de cette province qui continuait en syrien la Chronique d'Isidore de Séville et qui donna à Rome toute une série de Papes lettrés.

¹ Voy. F. Holl, *Die Schriften des Epiphanius gegen die Bilderverehrung*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Berlin, 1916.

² Voy., en dehors de la bibliographie donnée par Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 70-71, Loofts, *Studien über die dem Johannes von Damaskus zugeschriebene Parallelen*, Halle 1892; Lammens, *Jean Damascène* (en arabe), dans la revue „Mashriq“ de Beyrouth, 1931, pp. 481-485; „Byz. Zeitschrift“, II, pp. 637-638; Diekamp, *Die ungedruckte Abhandlung des heiligen Johannes von Damascus gegen die Nestorianer* [sur lesquels aussi L. Fendt, *Die Christologie des Nestorius*, Kempten 1910; Nau, *Nestorius d'après les sources orientales*, Paris 1911; Fr. S. Müller, *Fuitne Nestorius vera Nestorianus?*, dans le „Gregorianum“, II (1921), pp. 266 et suiv., 352 et suiv.; Christian Pesch, *Nestorius als Irrlehrer*, Paderborn 1921; Jugie *L'épiscopat de Nestorius*, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 257 et suiv.], dans la „Theologische Quartalschrift“, LXXXIII (1901), pp. 555-599; C. J. Dyovounitis, *Ἡ Ἀγ. Ἰωάννης ὁ Δαμασκηνός*, Athènes 1903. Miss Allie a traduit en anglais son Traité sur les images. Cf. aussi „Échos d'Orient“, 1924, p. 400 et suiv.; Diekamp, *Johannes von Damaskus, Über die im Glauben Entschlafenen*, dans la „Römische Quartalschrift“, 1903, pp. 371-382; Nauck, dans les „Mélanges gréco-romains“ de Pétersbourg, VI (1894) (ses canons iambiques). Sur la version grecque, qu'on lui a attribuée, de „Barlaam et Joasaph“ (éd. Boissonade, Paris 1832), E. Kuhn et J. Jacobs, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1894; Ivan Franko, *Barlaam et Joasaph* (en ruthène), Lwów 1897; S. J. Warren, *De grieksch christelijke Roman Barlaam en Joasaf*, Rotterdam 1899; Joseph Jacob, *Barlaam and Joasaph*, Londres 1896; Conybeare, dans le „Folklore“, 1896; Paul Peeters, *Le première traduction latine de Barlaam et Joasaph et son original grec*, dans les „Analecta Bollandiana“, XLIX, fasc. 3-4, pp. 276-312; „Byz. Zeitschrift“, XI, pp. 585-586; R. Jullian, *Un monument sculpté de la légende de Barlaam et de Joasaph*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire“ de l'École de Rome, XLVIII (1931); J. D. Ștefănescu, dans le „Byzantion“ VII ².

³ Voy. „Échos d'Orient“, IX, pp. 28-29. Cf. Théopane, p. 643.

Alors que de toute cette vaste littérature polémique qui a été suscitée par la grande bataille religieuse il ne reste que très peu, car nous n'avons presque plus les attaques iconoclastes et, des ouvrages de leurs adversaires qui plus d'une fois furent des vaincus et des persécutés, ne survit qu'une faible partie, cette argumentation magnifique de Saint Jean de Damas domine. Ce Syrien, dont le nom de famille était Mansour, mais aussi Chrysorhoès, homme génial, originaire de régions où, sous l'influence de très anciennes traditions, et non moins sous celle de l'islamisme des maîtres arabes, on était assez froid à l'égard du culte des icônes, résista au courant à cause de ses rapports avec le monde palestinien, resté très orthodoxe, et avec tel moine d'Occident, Cosmas, qui lui apporta l'atmosphère de Rome l'intransigeante, mais surtout à cause de l'exceptionnelle vigueur de sa propre pensée. N'ayant jamais vu Constantinople, étranger à toute faction et détaché de tout intérêt, jugeant la question sur la base de ses recherches laborieuses sur les Écritures, ce solitaire qui est un grand érudit, introduit dans son exposition, si chaleureusement convaincue, des considérations qui appartiennent, on peut le dire, à la philosophie de l'histoire : dans sa „Source de la connaissance“ il voit un développement de la pensée religieuse qui passe par dessus la révélation incomplète de l'Ancien Testament, dans lequel l'esprit juif, motif principal, pour lui, de l'icônoclisme, le gêne, le rebute presque. Il y a eu d'abord une époque barbare, dont la souillure a été lavée par les eaux du Déluge, ensuite une période de „scythisme“ idolâtre ; puis le judaïsme, âpre, intolérant, matérialiste, attaché à ce qui „est écrit“, n'a été que la préparation du christianisme. La „perfection“ a remplacé, par la parole du Christ, message de lumière dans les ténèbres denses des Hébreux, ce qui n'était que „partiel“. „Le rideau de la Loi a été déchiré au moment où le Sauveur a été crucifié... La Loi est belle, mais seulement comme une veillesse qui brille dans l'obscurité

jusqu'à ce que le jour paraît, et maintenant l'étoile du matin s'est levée dans nos coeurs".

La conséquence est que tout ce qui représente le commandement, la punition, la persécution, la chose imposée doit disparaître dans le domaine, qui n'a pas besoin de „pédagogues“, de la „loi de liberté“. Comme il n'y a plus de roi Baal, ni d'Astarté, où sont les Philistins, les Éduméens contre lesquels il faudrait donc combattre pour Jéhovah, le vrai Dieu?

Mais au-delà de la révélation définitive on trouve quelque chose de plus. Surpassant même ces textes sacrés, l'humanité travaille à de nouvelles interprétations, et, puisque c'est l'oeuvre de son esprit sur des voies de lumière toujours plus claire, il faut respecter ce trésor surajouté au don divin du Christ. Car, autrement, „la lente destruction de ce qui est tradition équivaut à ce que signifierait retirer les pierres des fondements: bientôt tout l'édifice s'effondrerait“.

Et puis il y a les besoins élémentaires de l'âme humaine, la psychologie étant ainsi invoquée dans le grand procès: „Je suis un homme et revêtu du corps: je désire, il me faut, corporellement, avoir et voir ce qui est sacré“. Cette matière, spiritualisée par le sacrifice même de Jésus, n'est-elle pas elle-même créée par Dieu? On est étonné de reconnaître dans cet homme du septième et huitième siècle aussi un „démocrate“ chrétien lorsqu'il s'écrie: Les simples n'ont-ils pas le droit qu'on leur parle aussi par ce qu'ils sont en état de comprendre?

Un de ces écrits de la défense des icônes, s'adressant aux nouveaux maîtres de Byzance et jetant à Léon le sobriquet de „Conon“, „le menteur et le fourbe“, à son fils son qualificatif ordurier, à leur lointain successeur, l'Arménien Léon, poursuivi par les fantômes des superstitions infâmes, l'anathème, mais reconnaissant comme des „roses entre les épines“, des „nouvelles Hélènes“ et des „nouveaux Constantin“, des Césars „très-purs et très-sereins“, leur pose cette question: Est-ce donc par l'épée, présidant des „synèdres juifs“,

qu'on imposera la nouvelle loi, qui ne peut sortir que de la liberté seule de l'âme humaine prescrivant elle-même ses commandements¹. „Tout ce qu'on fait par la force et non par la conviction, n'est que brigandage.“ C'est le langage de l'auteur d'hymnes, du poète, au service de l'idée que soutient le penseur.

Les vers du Damascène, de caractère anacréontique, sont très banals, d'un caractère vieillot², mais dans sa prose il y a telle description d'Antioche, avec ses vergers de Daphné, aux cyprès sombres et aux claires eaux courantes, qui est vraiment belle, et dans sa Passion de St. Artémus on sent une vraie puissance tragique³.

On a attribué à Jean de Damas la version grecque, chrétienne, de la Vie de Boudha, *Barlaam et Joasaph*, mais rien dans la pensée de l'auteur de la *Ἠγηγὴ τῆς γνώσεως* ne concorde avec l'humilité d'hermite de celui qui adapta l'histoire du réformateur hindou.

Plus humble, s'occupant de coudre ensemble les fragments d'ouvrages antérieurs, en assez grande partie disparus, préoccupé avant tout d'éclaircir le sens de cette même lutte passionnée et opiniâtre, fut un ami du Stoudite⁴, l'historiographe qu'est surtout Théophane, le „chronographe“, le „confesseur“ par ses propres souffrances pendant le conflit auquel il participa de sa personne comme de sa plume, et le saint de l'orthodoxie, enfin victorieuse⁵. On a réussi à fixer la biographie de Théo-

¹ Migne, *Patr. Gr.*, XCVI. Cf. aussi *ibid.*, XCIV, XCV, c. 364 et suiv.

² *Ibid.*, c. 1297 et suiv.

³ Même volume de Migne.

⁴ Voy. Pargoire, dans le „*Viz. Vréménik*“, IX (1902), pp. 31-102.

⁵ Éd. nouvelle de la *Χρονολογία*, de Boor, Leipzig 1883-5. Cf. Krumbacher, *Eine neue Vita des Theophanes confessor*, Munich 1897; le même, *Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1897; Heisenberg, dans la „*Berliner Philologische Wochenschrift*“, 1897, c. 1510 et suiv.; Pargoire, *St. Théophane le confesseur et ses rapports avec St. Théodore Studite*, dans le „*Viz. Vréménik*“, IX, p. 31 et suiv.; Bury, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XIV, pp. 612-613; Hodgkin,

phane. On sait le nom du père, stratège de l'Égée, de la mère même. Grandi sous la protection de l'empereur, il devient lui-même fonctionnaire et épouse la fille d'un patrice. On a établi même sa parenté avec l'amie d'un de ses maîtres. De la vie libre du laïc il ne tarde pas à passer dans la cellule d'un couvent qui lui devait sa fondation, à Agros, sous la montagne de Sigriane. Il était très malade lorsqu'il écrivit, après 811, son ouvrage d'histoire. Refusant de se soumettre aux injonctions du nouvel empereur iconoclaste Léon V, il finit en exilé dans l'île de Samothrace¹, peut-être le 15 mars 817 ou 818, à cinquante-huit ans.

Pour la partie ancienne, il ne fait que continuer son prédécesseur Georges le Syncelle (mort 810-811), qui s'était arrêté au troisième siècle; il puise, pour l'époque dont il n'est pas contemporain et témoin intéressé aussi à des sources perdues, comme l'ouvrage de Thrax Persikos, pour l'histoire des Vandales, comme l'historien Théodore et un poète inconnu, Pélagos². Si pour les dix années orthodoxes de Léon, passé militaire, prise de Constantinople, événements de Sicile, il s'en tient à une chronique favorable au nouveau maître, les anathèmes pleuvent aussitôt que celui-ci, sa „femme“, son fils pratiquent l'hérésie. Tout cela, em-

The chronology of Theophanes in the eighth century, dans l'„English Historical Review“, XIII (1898), pp. 283-289; Brooks, *The chronology of Theophanes, 607-775*, *ibid.*, VIII, p. 82 et suiv. Cf. Ostrogorsky, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, 1931, p. 1 et suiv.; le „Sbornik“ de l'Académie de Kiev, 1927 (sources pour le règne d'Anastase). Cf. aussi Hubert, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, pp. 491-505. Pour son continuateur, Brooks, *ibid.*, X, pp. 416-417; Chestacov, dans les Comptes-rendus du second Congrès d'études byzantines à Belgrade.

¹ Pargoire, *Saint Théophane le chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite*, dans le „Viz. Vréménik“, IX, p. 33 et suiv. Cf. Ch. van de Vorst, *En quelle année mourut S. Théophane*, dans les „Analecta Bollandiana“, XXXI (1912), pp. 148-156; *Un panégyrique de S. Théophane le chronographe par S. Théodore Studite*, *ibid.*, pp. 11-23. Pour le texte même, Koulakovski, dans le „Viz. Vréménik“, XXI², p. 1 et note. Voy. aussi, pour le contenu, nos Médailles déjà cités.

² Voy. aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 339 et suiv.

prunté à des écrits polémiques, aux fastes consulaires, mais surtout tiré d'une mémoire fidèle, jusqu'aux souvenirs d'enfance, comme ceux du grand hiver de 755¹, même si, pour l'étranger, il y a des confusions chronologiques, forme un ensemble désordonné, mais, à cause du style populaire, comme aussi de la sincérité, évidente, un récit aussi agréable qu'utile. Alors que l'oeuvre est ainsi d'une grande simplicité que domine le seul intérêt de la grande querelle religieuse, car aucun des adversaires de l'orthodoxie n'échappe à la condamnation, nécessaire, le ton manque d'inspiration et de caractère.

La poëtesse Iksia ou Kasia est une contemporaine des deux Théodore, ce qui paraît, étant donné l'esprit de ses quelques écrits, plutôt curieux². Celle qui, sans sa réponse trop prompte et trop incisive à un mot de l'empereur Théophile (829-42) en recherche de femmes aurait pu devenir impératrice, a écrit, comme nonne, des vers de caractère surtout religieux, auxquels se mêlent quelques morceaux d'occasion. Ils plurent assez à une société qui les a retenus³.

Ces empereurs si tracassés eurent-ils le temps, purent-ils avoir au moins l'intention hardie de refaire l'administration, la vie économique et sociale de l'Empire et de l'armer contre

¹ Sur la date, la mention qu'on paye encore le tribut khazare (p. 547).

² Voy. Pétridès, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, VII (1902), pp. 218-244. Cf. aussi P. Popovitch, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVI, p. 155; Tillyard, dans la „Byz. Zeitschrift“, XX, p. 420 et suiv.; L. Petit, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 594 et suiv.; „Mélanges“ Hatzidakis, pp. 150-152; Krumbacher, *Kasia*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1897, pp. 305-370; J. Psichari, *Cassia et la pomme d'or*, dans l'„Annuaire de l'École des Hautes Études“, 1910-1911, Paris 1910; Lambros, dans le *Δελτίον* de la Société d'Athènes, IV; Maas et Papadopoulos Kérameus, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 54-59, 60-61.

³ Cf. aussi Arthur Ludwich, *Animadversiones ad Cassiae sententiarum excerpta*, Königsberg 1898. Cf. C. W[eyman], dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, pp. 210-212.

de nouveaux dangers d'une législation nouvelle et complète¹?

Dans la grande pénurie de renseignements sur l'ordre intérieur à Byzance, rien ne montre qu'on eût introduit, d'après un plan déterminé, des changements essentiels sous n'importe quel rapport. Même régime des thèmes², mêmes catégories sociales³, mêmes impôts, perçus de la même façon⁴.

On place en 740 l'„Ekloga“, c'est-à-dire „Le choix de lois présentées en abrégé des Institutes, des Digestes, du Code, des Nouvelles du grand Justinien et leur correction plus commode“⁵. Mais dans ce manuel il n'y a rien de „philanthropique“, de réformateur, ainsi que semblerait l'annoncer le titre (φιλανθρωπότερος signifie ici: „plus commode“), aucune indication d'un changement de conceptions quant aux rapports sociaux, aucune preuve d'une autre orientation morale — et on se demande quelle aurait-elle pu être —, aucun renvoi à une autre législation que celle de l'empereur nommé dans le même titre: le grand, pour le distinguer de Justinien II,

¹ Ainsi que le supposait Gelzer. Voy. par exemple, *Pergamon*, p. 62: „Léon III. der Isaurier als Reichsretter und Organisator“.

² Voy. Arthur R. Boack et James E. Dunlop, *Two studies in later Roman administration*, New-York 1924; Bury, *The imperial administrative system in the ninth century*, Londres 1911.

³ Voy. Gaignerot, *Des bénéfices militaires dans l'Empire romain et spécialement en Orient (X-e siècle)*, Bordeaux 1898; Ouspenski, *Évolution sociale et féodalisme* (en russe), 1922; Bézobrazov, dans le „Viz. Vreménik“, VII, p. 156 et suiv.

⁴ Lot, *L'impôt financier et la capitation personnelle*; Fritz Leo, *Die capitatio plebcia und die capitatio humana im römisch-byzantinischen Steuerrecht*, Berlin 1900; H. Monnier, *Ἐπιβολή*, dans la „Nouvelle revue historique de droit français et étranger“, 1892.5; Dölger, *Beiträge zur Geschichte des byzantinischen Finanzwesens*; Ostrogorsky, dans la „Deutsche Literaturzeitung“, 1927, c. 2019 et suiv. Cf. l'ouvrage cité de Lujó Brentano, et Ostrogorsky, *Die wirtschaftlichen und sozialen Entwicklungsgrundlagen des byzantinischen Reiches*, dans la „Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte“, XXII (1929), pp. 129-143.

⁵ Ἐκλογή τῶν νόμων ἐν συντόμῳ γενομένη ἀπὸ τῶν Ἰουστινιανῶν, τῶν Διγέστων, τοῦ Κώδικος, τῶν Νεαρῶν τοῦ Μεγάλου Ἰουστινιανοῦ διατάξεων καὶ ἐπολιόρθωσις εἰς τὸ φιλανθρωπότερον.

dont le souvenir ne paraît pas être d'hier. On comprend facilement que la rédaction d'un pareil livre, destiné certainement aux écoles, ne peut pas être fixée à une époque bien déterminée.

A la fin de ce simple recueil de prescriptions juridiques se trouvent dans le manuscrit: une „loi agraire“, qu'on a voulu rattacher aux coutumes slaves et à l'influence des guerres bulgares, une „loi militaire“ et une „loi rhodienne de la navigation“.

Ces deux derniers ouvrages resteront d'autant plus non datables. Je ne sais pas si la „loi rhodienne“ n'a rien à faire avec les attaques arabes sur l'île de Rhodes, mais on peut se demander même si le recueil n'a pas été d'un usage purement local; quant à l'autre, il a l'air d'être plus ancien qu'on ne le croit.

Revenant à l'„Ekloga“, elle prétend avoir été donnée sous le nom des „sages et pieux empereurs Léon et Constantin“, mais on est libre de penser aussi à Léon-le-Sage et à Constantin le Porphyrogénète, qui, ceux-là, sont des législateurs célèbres, au moins, et c'est peut-être la raison de l'attribution¹.

Quant à la „loi agraire“, le νόμος γεωργικὸς², on a voulu voir dans ses prescriptions une influence de la façon de vivre des Slaves établis d'une façon définitive dans les

¹ Cf. Ferrini, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII (et dans les *Opere di Con-tardo Ferrini*); Ginis, dans la même revue, XXIV; Freshfield, *A manual of Roman law: the Ecloga*, Cambridge 1926; *A manual of later Roman law*, 1927; *A manual of Eastern roman law*, 1928; *The Farmer Law*, dans le „Journal of hellenic Studies“, XXX, XXXII; *A revised manual of Roman law: Ecloga privata aucta*, Cambridge 1927; Spulber, *L'eclogue des Isauriens, texte, traduction, histoire*, Cernăuți 1929; Ashburner, *The Rhodian Sea Law*, Oxford 1909. Sur la bibliographie russe, Vasiliev, ouvr. cité. I, p. 320 et suiv. Aussi Schenk, *Kaiser Leons III. Walten im Innern* (déjà cité). Cf. Stein, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXIX; N. A. Constantinescu, dans le Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XI (1924). Sur la loi rhodienne aussi „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 153 et suiv.

² Bon résumé dans Baynes, *History*, p. 109 et suiv.

provinces de l'Empire, oscillant, en ce qui concerne la date, entre l'époque de Justinien I, qu'on ne voit pas trop, tel qu'il était, dans cette hypostase nouvelle de législateur, et celle des premiers iconoclastes, supposés réformateurs aussi dans ce domaine, auquel ils n'ont probablement eu ni le temps, ni la disposition de toucher. Il s'agit de précisions de caractère très divers, strictement pratiques, dans lesquelles on ne peut saisir rien de chronologique, d'autant moins d'individuel. Il se pourrait même que l'opuscule ne représente autre chose que des coutumes, et celles d'une région déterminée. La présentation à la fin de l'„Ekloga“ les relèguerait au même chapitre, peu intéressant, des précis pour écoliers¹.

Pour la réglementation militaire, ajoutons qu'il n'a pas été difficile de montrer que la „Tactique de Léon“ est l'oeuvre de Léon VI le Sage et pas, comme on l'avait proposé, de Léon l'Isaurien², du moment qu'il parle de son fils Basile et présente les Magyars encore sur le Bas Danube; elle serait donc de 890 ou 891.

¹ Voy. Contadi Ferrini, Νόμος. Γεωργικὸς, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 558 et suiv.; Ostrogorsky, *ibid.*, XXX, p. 396 (simples prescriptions de „police agraire“); Vernadsky, dans le „Byzantion“, II, p. 172 et suiv. Cf. Gelzer, *Die Agrarpolitik der oströmischen Kaiser*, dans la revue „Deutsche Volksstimmen“, 20 novembre 1905; Turchi, *L'economia agricola dell' Impero bizantino*, dans la „Rivista storico-critica delle scienze teologiche“, II (1906), pp. 100-120. — En général sur la législation des iconoclastes, Vasilievski, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction publique“ russe, 1878, pp. 95-129, 258-309.

² Cf. Zachariä de Lingenthal, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, pp. 606-608; III, pp. 437-440; Mittard, *ibid.*, XII, p. 585 et suiv.; Vári, *ibid.*, XV, p. 47 et suiv.; „Viz. Vreménik“, V, pp. 338-403. Cf. Vári, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Budapest, 1898, et Pécz, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, pp. 508-510. Sur deux autres ouvrages, publiés par Meursius, dans son édition du „De Administrando Imperio“, Leyde 1617, et dans ses *Opera*, éd. Lami, VI, Florence 1745, p. 1211 et suiv., voy. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 258, 635-638. Voy. aussi Graux-Martin, *Traité de Technique*; Vári, *Incerti scriptoris byzantini saec. X liber de re militari*; Leipzig 1901; Gyulai Gyula, *Bölcs Leo Taktikája mint magy. történelmi kútforrás*, Budapest 1902; Eug. Darkó, *Bölcs Leo Taktikájának hitelessége magyar történeti szempontból*, Budapest 1911.

V.

DERNIER EFFORT MILITAIRE DU NOUVEL EMPIRE

Au moment où Rome était populaire et de sujétion franque, les Arabes ¹ se réveillaient aux conquêtes sous le grand Haroun-al-Rachid († 813), le Charlemagne de l'Asie, premier empereur parmi les califes, et sous son successeur Al-Mamoun († 833). Chypre et Rhodes furent conquises par leurs armes, malgré l'offre de tribut que firent pour la première fois les Impériaux, puis Myra, la ville de Saint Nicolas ². L'empereur Nicéphore, dit Génikos, était trop faible pour essayer de reconquérir ce qui lui avait été enlevé, et les succès partiels de son général Bardanès, dit le Turc, mis à la tête de cinq thèmes, n'eurent pas d'autre résultat que la proclamation à l'Empire, déjà mentionnée, du „Turc“, par les soldats qu'il avait gorgés de proie. Mais le révolté fut trahi par ses compagnons et dut chercher dans un cloître, dont il s'acharna à goûter toutes les rigueurs, un refuge assuré pour son orgueil vaincu ³.

Mais aussi dans les provinces restées fidèles en Europe il y avait encore à travailler. Les Slaves des „Slavonies“ avaient été domptés en Macédoine par Constantin V déjà, mais sous Irène il fallut de nouvelles campagnes dans cet Ouest balcanique. On vit entrer solennellement l'impératrice, aux sons de la musique guerrière (*ὄργανα καὶ μουσικὰ*) à Berrhoé, qui en devint une Irénopolis. Philippopolis, Anchiale furent fortifiées, ce qui n'était pas fait pour plaire aux Bulgares. On s'occupa aussi de la Dalmatie, qui se permettait d'avoir une opinion sur la légitimité des empereurs ⁴. Nicéphore

¹ Sur le traité de 804, rompu en 806, Théophane.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 703-705, 709, 711, 727, 728, 745 et suiv., 749-750. Des Syriens réfugiés en Chypre, *ibid.*, p. 779. Cf. Brooks, *Byzantines and Arabs in the time of the early Abassids*, dans l'„English historical Review“, 1900 (déjà cité).

⁴ Théophane, pp. 663, 707, 734-735.

lui-même ordonnera des transports de population à travers la „Slavonie“¹.

Cet empereur ne disposait plus de la bonne armée de Léon et de Constantin, qui, persécutée pendant les derniers troubles, s'était émiettée. En attendant la réfection de ces troupes, il dut appeler tous les thèmes contre les Bulgares, qui, ayant gagné dans Kroum², successeur de Kardam, le vainqueur du jeune Constantin, un chef de tout premier ordre, avaient occupé Sardica, la future Sofia, après un grand combat. Il fallut pour le combattre recourir aux bandes de paysans armés de gourdes³, car les soldats, que Nicéphore avait fait payer par les „riches“, prenant sur eux aussi les charges fiscales de la milice⁴, se mutinaient⁵, augmenter les impôts sur le clergé et les lever pour huit années d'avance⁶. Ce qui était plus inquiétant, c'est qu'ils trouvaient un appui dans l'Empire même, que des ingénieurs „romains“ leur enseignaient la technique⁷.

Bien qu'il ne fût pas un soldat, ni un jeune homme, Nicéphore fit deux campagnes contre les Bulgares. Ayant repris Sardica, il gagna dans la seconde la victoire, brûla même le palais de Kroum⁸, mais tomba à la fin dans une embuscade. A la façon germanique, d'emprunt chez ces Touraniens, son crâne servit de coupe dans les grandes orgies du prince barbare (811)⁹.

¹ *Ibid.*, p. 755. On voit les Bulgares prendre aux gages les nations voisines (ἐμπορα μιστωσόμενοι ἔθνη); *Acta Sanctorum*, novembre, II², p. 346.

² Voy. N. Blagoév, dans l'„Annuaire de l'Université de Sofia“, XIX, 1924.

³ Théophane, p. 762.

⁴ *Ibid.*, pp. 755-756. Sur les ἀρχοντες θεμάτων, *ibid.*, p. 695. Sur les ταξίται ἀρχοντες, *ibid.*, p. 752.

⁵ Sur un refus de serment sous Irène, *ibid.*, p. 721. Cf. *ibid.*, p. 723.

⁶ *Ibid.*, p. 761. Les thèmes d'Asie désiraient la paix avec les barbares; *ibid.*, p. 780.

⁷ *Ibid.*, p. 753.

⁸ *Ibid.*, p. 763.

⁹ *Ibid.*, pp. 772-773. Cf. Cédreus, II, p. 42, et *Acta Sanctorum*, no-

L'empereur Michel (Rhangabé), ancien couropalate¹, beau-frère de Staurakios (le fils et successeur de Nicéphore qui avait été blessé lui aussi dans la guerre fatale²), ne put pas tenir dans un moment de crise où Kroum, qui exigeait qu'on lui restitue les cités récemment enlevées, qu'on lui envoie la fourniture de pourpre et qu'on lui restitue les déserteurs de son armée³, s'empara de Mésembrie et, après une nouvelle victoire sur cette armée, appelée en hâte, de tout les thèmes, celui d'Andrinople aussi, mettait le siège devant Constantinople elle-même⁴. Le trône dut être donné à un officier arménien qui portait un nom de bon augure: Léon (813)⁵.

On ne sait malheureusement que très peu de choses sur les sept années de règne de Léon. Cet „Amalécite“⁶ persécuta les adorateurs des saintes images, après que, du reste, Nicéphore lui-même se fût approprié les revenus des éta-

vembre, II², pp. 364, 391. Voy. le „Byzantion“, VII, p. 149 et suiv. Sur Nicéphore, en général, et quelques-uns de ses successeurs, Théodore le Stoudite, dans Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, c. 164, 172; Vie de St. Joannice, *ibid.*, CXVI, c. 53.—Sur les machines des Bulgares, *μηχανή λιαντόδης*, *ibid.*, c. 41.—La prédiction de la mort de Nicéphore par le patriarche homonyme, Vie de St. Nicolas le Stoudite, *ibid.*, CV, c. 892. Voy. les détails dans Runciman, *First Bulgarian Empire*, pp. 50-57 (qui admet la fable de la Bulgarie panonienne, plus tard réunie à l'autre). Cf. notre „Revue historique du Sud-Est européen“, 1933, pp. 340-342.

¹ Sur son avènement aussi Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, p. 165.

² Théophane, p. 763.

³ *Ibid.*, p. 775.

⁴ *Ibid.*, pp. 775, 780-783, 785-786. Il n'y a pas d'autre source.

⁵ Sur la conquête bulgare après Nicéphore; Runciman, ouvr. cité, p. 60 et suiv. (surtout d'après Théophane et sa continuation; cf. aussi Combesis, dans Migne, *Patr. Gr.*, CV, p. 873, note 11). Procopia, fille de Nicéphore, femme de Michel, fonde le monastère du même nom; *Patria*, loc. cit., c. 196; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1272. Michel fut relégué dans l'île de Proté. — Sur l'ἀρετὴς Ἀρμένιος, Théophane, p. 754; Migne, loc. cit., pp. 170, 275, 538 et suiv.; *Acta Sanctorum*, novembre, II², p. 403.

⁶ *Acta Sanctorum*, novembre II², p. 347.

blissements de bienfaisance et eût défendu l'emploi des vases sacrés de prix¹. Il s'éloigna ainsi de l'orthodoxie qui venait de célébrer ses grands triomphes. Par conséquent les intéressés ne manquèrent pas de consigner dans des écrits polémiques les actes de trahison dont le nouvel empereur se serait rendu jadis coupable envers ses prédécesseurs et les crimes qu'il aurait commis pendant son règne, cédant à son caractère ombrageux et enclin à la cruauté.

Il n'y a qu'une trentaine d'années depuis qu'ont été publiées les discussions du synode qui amena son décret de 815 contre les icônes: on devine les arguments employés pour combattre cette erreur qu'on ne veut plus appeler „idolâtrie“, défendant jusqu'à l'emploi des cierges et des veilleuses, des cassolettes pour l'encens, mais, à côté, il y a une qualification charitable pour la „simplicité féminine“ d'Irène l'orthodoxe². Dans cette mesure il faut voir encore moins que dans celles de Léon IV et de Constantin V une conviction religieuse poussée jusqu'au fanatisme persécuteur: il s'agit, de la part du second empereur militaire, guerrier, comme dans le cas de Nicéphore auparavant, du désir de satisfaire cette armée, à laquelle on avait refusé si longtemps, sous des règnes qu'appuyait la plèbe constantinopolitaine, un rôle qu'elle croyait devoir lui revenir.

Il faut retenir cependant qu'après lui il n'y eut plus de danger du côté des Bulgares. Kroum, qui, ayant demandé, comme nous l'avons dit, la restitution des transfuges, s'était présenté même sous les murs de Constantinople et avait ravagé toutes les provinces d'Europe jusqu'à la muraille de l'Heximilion qui fermait le Péloponèse, fut battu une fois près de Mésembrie. Il vit son pays affreusement ravagé par

¹ Théophane, pp. 756, 760. Cependant telle Vie de saint (*Acta Sanctorum*, novembre, II², p. 344) parle de τὸ εἶδος; εἰσαλεία Νικηφόρου καὶ Σταυρακίου; Michel est ἀγγελώνυμος; *ibid.*, p. 355.

² Serruys, *Les actes du concile iconoclaste de l'an 815*, dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire“, XXIII (1903), pp. 345-351; Ostrogorsky, *Studien* cités. Cf. aussi Pargoire, *L'Église byzantine*, pp. 265-267.

les Impériaux, et enfin toutes les forces du khan des païens furent détruites dans le grand combat qui donna le nom de Mont-Léon, Βουνοῦ Λέοντος, à l'endroit où fut remportée la victoire byzantine. La population barbare elle-même avait été décimée, l'armée emmenant en captivité les hommes et tuant les enfants¹.

On sait encore que, en dépit de la légende créée par la haine de ses adversaires religieux, Léon ne prit pas de repos de tout son règne, inspectant sans cesse une armée qu'il avait complètement réorganisée, élevant partout des fortifications pour défendre les passages que connaissaient et employaient les barbares².

L'Arménien fut de plus un prince attaché aux anciennes coutumes, car on voit désormais le Sénat fréquemment consulté par les empereurs, qui devaient tenir compte de son opinion et de ses sentiments³. Étranger à la cupidité⁴ et aux passions malfaisantes, il s'entourait bien, et ses jugements au Lausiakon restèrent célèbres⁵. S'il condamna le culte des icônes et exila le patriarche Nicéphore, il ne prit aucune autre mesure contre ce prélat vénéré⁶.

¹ Théophane continué, p. 25 et suiv. Sur la paix de trois ans qu'il leur imposa, *ibid.*, p. 26. Cf. l'anonyme à la fin de Léon le grammairien, éd. de Bonn, pp. 342, 348; Bury, *The Bulgarian treaty of A. D. 814 and the great fence of Thrace*, dans l'«English Historical Review», XXV (1910), pp. 276-287; le passage de la Vie de St. Nicéphore, p. 144, que nous avons analysé dans les Mélanges Albertoni, «Studi in memoria di Aldo Albertoni», Pavie 1932. Cf. Runciman, *ouvr. cité*, p. 63 et suiv. (sur la revanche bulgare).

² Sur la paix de 815, après la mort de Kroum (13 avril 814), [voy. notre contribution citée aux Mélanges Albertoni], Théophane cont., p. 30. Sur des prisonniers chez les Bulgares et la mission d'un saint pour les consoler, *Acta Sanctorum*, loc. cit., p. 359.

³ Mais déjà le Sénat avait refusé, en 813, la paix avec les Bulgares à cause de la condition qui regardait les transfuges; qu'on n'avait jamais rendus jusque-là; Théophane cont., pp. 12-13. Cf. *Acta Sanctorum*, loc. cit., p. 356. Le Sénat se mêle aussi des mariages impériaux; *ibid.*, p. 79. Voy. Bury, *The Bulgarian treaty of 814*, déjà cité.

⁴ Χρημάτων κρείττων; Théophane cont., p. 30.

⁵ *Ibid.*

⁶ Théophane cont., pp. 28-30.

Aussi fut-il regretté même par ses ennemis, de même que, jadis, Nicéphore lui-même¹, quand il succomba à une conspiration de palais, terrassé en luttant contre des assassins vulgaires, qui le poursuivirent jusque dans la chapelle du palais et traînèrent son corps mutilé au Cirque, afin de le montrer à la populace, friande de ce genre de spectacles². Il paraît qu'on avait voulu se défaire de l'iconoclaste. Sauf la restitution du passé religieux³, la même fut, du reste, l'attitude de son successeur, tiré du cachot pour s'entendre proclamer empereur, les fers encore aux pieds⁴, l'officier Michel, dit le Bègue (Traulos), camarade, tombé en disgrâce, de Léon. Encore un militaire, continuant la tradition inaugurée par Nicéphore: il lui fallut commencer par combler de dons la plèbe sanguinaire et épouser, selon l'indication du Sénat, Euphrosyne, la fille de Constantin VI⁵.

Originaire d'une grande ville d'Asie, Amorion, où il y avait beaucoup de Juifs et beaucoup de brigands⁶, ancien pâtre, dénué d'instruction, entiché de préjugés religieux étranges et vagues, il ne rendit pas aux orthodoxes les droits que Léon leur avait arrachés⁷. Au contraire, il alla jusqu'à interdire de baiser les images et même d'employer le mot de „saint“⁸.

¹ *Ibid.*, p. 30.

² *Ibid.*, p. 41. Ses fils furent émasculés. Cf. *Acta Sanctorum*, loc. cit., p. 355; Vie de Nicéphore, pp. 144-145. — Voy. aussi sur Léon et sa fin, la Vie de St. Joannice, dans Migne, *Patr. Gr.*, c. 64. — Sur ses débuts, aussi la Vie de St. Nicolas le Stoudite, *ibid.*, CV, c. 827; Vie de St. Théodore Graptos, *ibid.*, CXVI, c. 661. Aussi la Vie de St. Taraise, *ibid.*, CXCVIII, c. 1422. — Il persécuta, d'après le témoignage de Photius, les Manichéens, qui s'enfuirent auprès de l'émir de Mélitène, *ibid.*, CII, c. 77, 79.

³ Georgius Monachus, éd. de Boor, p. 783; Mansi, XIV, pp. 417-422; bibliographie dans Dölger, *Regesten*, no. 408.

⁴ Il avait été condamné à être brûlé dans un four.

⁵ Théophane, p. 769.

⁶ Sur la ville, P. Karolidis, *Ἡ πόλις Ἀμόριον*, Athènes 1908.

⁷ Mais il condamne à mort les Manichéens; Théophane, pp. 771-774.

⁸ Théophane cont., p. 99. Il chasse l'évêque de Sardes, qui fut tué, et

Mais le Bègue, qui se montra généreux envers les parents de Léon, tout en confisquant l'héritage¹, n'avait pas les talents de son prédécesseur et la Fortune lui fut opiniâtrement défavorable². S'il put retenir autour de lui les officiers de l'armée et les nobles du Sénat, les provinces lui échapperont par des invasions ou des révoltes.

Des Arabes d'Espagne, qui couraient la mer en quête d'aventures, descendirent en Crète et ne voulurent plus la quitter³. Les vingt-neuf villes et bourgs de la grande île durent reconnaître la nouvelle domination, et l'évêque de Gortyne, qui en consentit pas à s'y soumettre, fut massacré⁴. Nombre d'îles environnantes tombèrent aussi au pouvoir de ces hardis corsaires. La flotte impériale, qui fut envoyée contre eux, subit un désastre, et les Arabes poursuivirent jusque dans l'île de Cos son commandant fuyard, qu'ils crucifièrent⁵. Un révolté, Euphémus, appela les Africains en Sicile et ici encore il fut impossible de déloger les musulmans, qui se saisirent même de plusieurs ports du continent voisin⁶.

accorde des exemptions d'impôts aux Juifs ; *ibid.*, p. 48. Sur la persécution contre le patriarche St. Méthode le Sicilien (843-847), Pargoire, dans les „Échos d'Orient“, VI, p. 183 et suiv.

¹ Théophane continué.

² Sur la dynastie, Mélioranski, dans le „Viz. Vreménik“, VIII (1901), pp. 1-37.

³ Vie de St. Nicolas le Stoudite, Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 865 ; Brooks, *The Arab occupation of Crete*, dans la „English Historical Review“, XXVIII, pp. 431-443. Voy. le même, *Byzantines and Arabs in the time of the early Abbassides* (déjà cité). Voy. aussi la chronique syrienne (846), présentée par Brooks, dans la „Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft“, LI (1897), pp. 569-588 ; Bury, *Mutasim's march through Cappadocia in A. D. 838*, dans le „Journal of hellenic studies“, XXIX, pp. 120-129. Une tentative de découvrir des tendances communistes en Perse, 830, par K. P. Iuzé, dans les „Izvestia“ de l'Université de Bakou.

⁴ Théophane continué, p. 77.

⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁶ *Ibid.*, p. 82. Voy. aussi plus haut. L'empereur demanda le secours de la flotte vénitienne ; sources dans Dölger, *Regesten*, no. 412. En général Amari, *Storia dei musulmani di Sicilia*, I, seconde édition.

Les habitants de la Dalmatie, qui ne pouvaient recevoir aucun secours de Constantinople, alors que les officiers francs de l'autre rivage ne devaient rien négliger pour les gagner, élurent des gouverneurs qui ne dépendaient plus de l'empereur¹. Depuis longtemps il existait à Cherson, en Crimée, à proximité du grand empire khazar de la steppe, une situation politique analogue².

Mais ce qu'il y eut de plus menaçant pour le gouvernement de Michel-le-Bègue³, ce fut la révolte de l'Asie Mineure, qui se sentait trop négligée depuis quelque temps, et entendait ne pas contribuer aux dépenses exagérées de la Cour de Constantinople sans rien recevoir en échange. Un certain Thomas, d'origine problématique, vieil officier d'une bravoure connue, boiteux, du reste, s'était fait passer pour Constantin VI l'aveugle. Fort de ses prétendus titres à l'Empire, il gagna à sa cause, déjà même sous Léon, un thème après l'autre, et toutes les villes. Les Arabes le soutenaient. On parlait des 80.000 hommes de son armée⁴. Il se saisit de la flotte envoyée contre lui et lui assigna un quartier général dans les eaux de Lesbos, qui dépendait de lui. Couronné par le patriarche d'Antioche, il désigna tour à tour deux Césars: son fils Constante et Anastase, pour le seconder dans sa guerre contre l'autre empereur, celui de Byzance. Il parut sous les murs de la Capitale à la tête de cette armée imposante, ayant à sa disposition un grand nombre de vaisseaux bien armés. Quand il les eût perdus, une autre flottille, qui était en réserve entre les îles de la Grèce, vint participer au siège⁵.

¹ Théophane cont., p. 84; Nicolas le Mystique, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 227; *ibid.*, CV, c. 945; Photius, *ibid.*, CII, c. 777 et suiv.

² Sur un évêché de Soldaïa, Migne, *Patr. Gr.*, CXLI, c. 290 et suiv. Sur les conditions en Gothie aussi, Vie de St. Théodore le Stoudite, *ibid.*, XCIX, c. 137.

³ Sa femme Thecla, Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 736. Sur lui aussi *ibid.*, CXXII, c. 1265; Vie de St. Théodore Graptos, *ibid.*, CXVI, c. 665; Vie de St. Nicolas le Stoudite, *ibid.*, CV, c. 889.

⁴ Théophile cont., p. 55.

⁵ Voy. aussi Vie de St. Théodore le Stoudite, Migne, *Patr. Gr.*, XCIX, c. 221.

Les hostilités des rebelles contre Constantinople durèrent le long espace de trois années. Michel dut appeler à son secours les Bulgares, qui, par leur inévitable victoire, mirent fin à la carrière ambitieuse de Thomas; il fut bloqué dans Andrinople, et l'empereur rival, s'étant emparé de lui par trahison, lui coupa les mains, le promenant un âne, puis le fit mettre à mort d'une manière ignominieuse; son fils, pris à Byzé, ne fut pas épargné, mais les villes de Panion et d'Héraclée persévérèrent dans la rébellion¹.

Grâce à ce concours du khan Oumourtag (Mortagon)², Michel put finir ses jours tranquillement à Constantinople, où le cadavre de l'ancien gardeur de bestiaux fut déposé solennellement aux Saints-Apôtres, dans la sépulture de marbre vert thessalien du grand Justinien lui-même³ (octobre 829).

Devant le danger provoqué par l'empereur de dehors, Michel avait cru devoir se rapprocher des Occidentaux et de leur „empereur nommé par le Pape“, de leur „imperator nominatus“, d'autant plus que l'apparition des Arabes en Sicile devait rendre encore plus nécessaire une collaboration. Dans une lettre donnée aussi au nom de son fils Théophile, qu'il

¹ Voy. aussi *ibid.*, c. 222. Des renseignements sur Thomas dans Gènesius et dans la continuation de Théophane. Cf. Dölger, *Regesten*, no. 403. Une vingtaine de pages dans Bury, *History of the Eastern Empire*, p. 84 et suiv. Cf. aussi le même dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 55 et suiv.

² Sur l'inscription grecque d'un „joupan tarkhan“, officier du „khan“, les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, VI (1900), pp. 116-235. C'est encore en grec qu'est rédigée l'inscription sur le cavalier de Madara: elle aurait mentionné le conflit avec Nicéphore, les relations avec l'empereur au nez coupé“, l'existence de tel kavkhan, un partage de monnaie sous Kroum. mais on peut facilement prouver l'inanité absolue de ces conjectures osées. Voy. Géza Fehér, *Die Inschrift des Reiterreliefs von Madara*, Sofia 1928, et V. Beševliev, dans les „Byz.-neugr.-Jahrbücher“, 1932, p. 1 et suiv.; „Byzantino-slavica“, III, p. 1 et suiv., surtout p. 10. — Leur pirateries sur le Danube, Vie de St. Blaise, *Acta Sanctorum*, 4 novembre (cf. Dvornik, dans les „Byzantinoslavica“, I, p. 35 et suiv.

³ Théophane cont., p. 84.

s'était associé, Louis, l'héritier de Charlemagne¹, devient l'„aimé et honorable frère“, „l'ami et le frère spirituel“, le *socius* de „la joie de notre Empire donné par Dieu“ (*socius gaudii a Deo imperii nostri*). Mais il n'en reste pas moins le „glorieux roi des Francs et des Lombards“ qui est „appelé leur empereur“ („*gloriosus rex Francorum et Langobardorum et vocatus eorum imperator*“). Pour excuser même ce qu'on venait d'accorder, les deux „imperatores Romanorum“ n'oublient pas de mentionner l'origine du pouvoir de ceux avec lesquels est confirmée „l'ancienne paix et amitié“ : ils ne sont pas, ceux-là aussi, des empereurs par la grâce de Dieu, mais bien des empereurs élus, et à savoir par le „fameux peuple des Romains“, par le clergé, la „sacra plebs“, par tous les chefs de „l'ample cité de Rome“, par l'aristocratie et l'armée, par le „très saint Patriarche le Pape“, et on appuie sur la catégorie à laquelle l'„Empire“ des Carolingiens doit sa situation — „notre glorieux patrice“ (*gloriosi patricii nostri*), à la suite venant les „lecteurs“ et „princes“ des „diverses provinces“².

Théophile, fils, associé et successeur de Michel, montra, beaucoup plus qu'aucun autre empereur, non seulement le souci de la dignité impériale, mais aussi la conscience des hauts devoirs qu'elle imposait. Constantinople eut de nouveau un juge actif, sûr et inexorable, qui commença par la punition sévère des assassins de Léon l'Arménien, bien qu'il leur dût

¹ Sur les derniers rapports de celui-ci avec Byzance, A. Vasiliev, dans le „Viz. Vremennik“, XX, p. 63 et suiv. Le temple d'Aix-la-Chapelle reproduit St. Vital de Ravenne. St. Barthélemy de Paderborn fut bâtie par des artistes grecs; Salomon, dans le „Sachwörterbuch des Deutschtums“ (par Hoptacker et Peters, 1930), art. „Byzanz“. Sur la sépulture de Charles et ce qu'elle avait de byzantin, Schrörs, *Bestattung Karls des Grossen*, dans les „Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein“, LXXXIX (1910), pp. 109-114. A la fin de son règne Théophile offrira le mariage de sa fille avec Lothaire; Dandolo, dans Muratori, XII, c. 176.

² Mansi, XIV, pp. 417-422 (la bibliographie dans Dölger, *Regesten*, au no. 408). Sur un secours demandé un peu plus tard aux Francs, voy. plus loin.

la couronne. Chaque semaine, il se rendait à cheval, en grande cérémonie, à l'église des Blachernes pour être plus à la portée de tous ceux qui avaient des plaintes à lui adresser. Il vérifiait lui-même dans les marchés publics le prix et la qualité des denrées, et allait même jusqu'à faire son enquête sur n'importe quelles marchandises. Il interdit le luxe efféminé des longs cheveux tombant sur les épaules. Un vaisseau chargé de produits qu'avait coutume de vendre l'impératrice au profit de sa cassette particulière fut brûlé avec sa cargaison par ordre de son époux.

Occupé toujours du prestige de l'Empire, il chargeait d'objets précieux et de pièces d'or des ambassadeurs qui avaient ordre de les prodiguer à tout venant pour montrer que leur maître n'attaché aucun prix à ces choses parce que les ressources de l'État étaient, comme autrefois, infinies¹.

Comme on le verra en analysant la formule du nouvel art, un groupe de nouveaux palais, d'une splendeur sans exemple : les maisons impériales de Bryos, en style arabe, de Karianos, de Trikonchos, de Sigina, de Tétraseros, dont il sera question plus loin, surgirent sur le bord de la mer bleue, avec leurs parois de marbres et leurs toits d'or et d'argent. Le passé artistique de Justinien paraissait enfin revivre; et néanmoins un riche trésor, tel que l'Empire n'en avait eu depuis longtemps, fut laissé au successeur de Théophile².

Malgré le témoignage haineux des écrivains ecclésiastiques, qui avaient à venger contre cette famille les insultes, les sarcasmes, les persécutions et les mutilations dont avaient souffert les moines défenseurs des images³, — et cependant il

¹ Sur l'ambassade de Jean le Grammaire envoyé aux Arabes, Bury, *The embassy of John the Grammarian*, dans l'„English Historical Review“, XXIV (1909), pp. 296-299.

² Théophane cont., pp. 86-87, 96-98, 105-107, 139. — Sur son mariage romantique, Brooks, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 540-545.

³ Il accuse St. Nicolas le Stoudite de s'opposer „au Sceptre“ (ἡ βίβλος τοῦ ἐπιτοκίου ἀνθίστασθαι; Vie, dans Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 892. Voy. le jugement de l'auteur de la Vie de St. Joannice : ὁ δὲ ἐπιτόκιο τῆς περὶ τὸν χρυσὸν βίβλος καὶ τοῦτου ἠτάτα : *ibid.*, CXVI, c. 81, 85. Cf. Vie

amena dans la guerre d'Asie Saint Méthode¹ — le fils de Michel ne fut pas un mauvais soldat. Son père avait eu bien de la peine à se dépêtrer des rebelles asiatiques ; lui que les Bulgares n'osèrent pas attaquer, eut le courage de poursuivre les bandes pillardes des Sarrasins qui infestaient l'Asie Mineure de leurs razzias incessantes. Il établit à Sinope un camp permanent de Perses qui étaient venus se mettre sous sa protection, et Théophobe, un de leurs chefs, personnage d'origine royale, marié avec la soeur de l'empereur, fut choisi par lui comme général contre les gens de l'émir mésopotamien². Il paraît même que Théophile, qui connaissait donc l'Orient, pensa à une fusion avec les restes échappés à la domination arabe, et probablement à l'Islam aussi, de la grande et belle race perse. On le voit permettre, donnant l'exemple de sa soeur, l'intermariage avec eux. On les trouve en garnison à Sinope : leur nombre serait arrivé à 30.000. A un certain moment ils voulurent faire leur roi de ce Théophobe, au nom grec chrétien, qui refusa. Plus tard l'empereur les divisa en groupes de deux mille, les plaçant dans les différents thèmes, mais leur foi se montra bientôt branlante³.

Il eut la même politique de rapprochement avec les Khazars⁴, auxquels il envoya comme missionnaire le frère de Méthode, Constantin-Cyrille. Cette alliance était naturelle à

de St. Théodore Graptos, *ibid.*, c. 668. — Mais sa femme Théodora bâtit l'église de Ste Anne et le monastère Armamentarion; *Patria*, loc. cit., c. 565; Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1276. Son tombeau et celui de ses filles: Thécla, Anastasie, Pulchérie, Anne, dans Migne, *Patr. Gr.*, CLVII, c. 740. Un officier slave, Damien, est le fondateur de l'église portant son nom; *ibid.*, CXXII, c. 77. Inscription à demi latine de sa monnaie: „Θεοφιλε Avgoust, tu nikas“. Sur ses vers, Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1269.

¹ Théophane cont., p. 116. Cf. Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, dans les „Byzantinoslavica Supplementa“, I, Prague 1933, p. 355 et suiv.

² Il était accompagné de l'Arménien Manuel, qui trahit, passant aux Sarrasins; Théophile cont., pp. 112, 118-119.

³ *Ibid.*, p. 129.

⁴ *Ibid.*, pp. 123-124.

une époque où les Arabes faisaient marcher contre Byzance 10.000 Turcs¹.

Battu quelquefois, vainqueur dans la campagne suivante, l'empereur ne se lassait pas de cette dangereuse guerre d'Asie, qu'il voulait conduire personnellement. Il détruisit Sozopétra en Syrie, parce que cette ville était la patrie de l'„émir“ du calife al-Motassem². Ce dernier, qui brûla Ancyre, put se revancher en ruinant Amorion, le berceau de la dynastie impériale, mais ce fut seulement grâce à la trahison, car la place était très bien garnie³.

Il faisait tout son possible pour obvier aux incursions des Crétois, que leurs légères embarcations portaient à l'improviste sur les côtes de la Thrace, pendant que la flotte impériale sombrait à Thasos⁴. Il intervint même militairement dans les affaires des Francs, en envoyant, avec son gendre Alexis⁵, des mercenaires et ses soldats des thèmes en „Lombardie“ — c'est-à-dire en Italie —, et, après la catastrophe d'Amorion, il demanda à ces mêmes Francs leur secours contre les païens d'Asie⁶.

A la mort de Théophile, en 842, par suite des fatigues de la guerre, l'orthodoxie était presque rétablie; il ne manquait qu'un dernier geste de la part de l'impératrice régente, Théodora (en 843)⁷. Mais elle avait devant elle une société laïque complètement constituée.

¹ *Ibid.*, pp. 126-128. En Asie il eut affaire aussi avec les Pauliciens, qui se réunirent comme pillards aux Arabes de Mélitène; *ibid.*, pp. 165-166. Cf. Dvornik, *Les légendes*, p. 148 et suiv.

² Il demande le tribut en „langue romaine“; Euty chius, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 1134.

³ Théophane cont., pp. 112-116, 118-119, 125-131. Cf. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes sous l'empereur Théophile (829-42)*, dans le „Viz. Vreménik“, VI, p. 380 et suiv.

⁴ Théophane cont., p. 137.

⁵ *Ibid.*, pp. 107-108.

⁶ *Ibid.*, p. 135.

⁷ Pour la date, Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, I, p. 378.

Théophile laissait des filles¹ et un fils de trois ans², sous la tutelle de l'impératrice, de Bardas, un Paphlagonien, frère de cette princesse, et des officiers Théoctiste, homme juste et respecté, et ce Manuel qui s'était signalé par son rôle dans la guerre de Perse³.

Bardas fut le vrai maître de l'Empire, avant et après sa proclamation comme César.

Il fut un protecteur des lettrés et eut même le courage, très critiqué, par Théodore et ses Stoudites, par le Pape aussi, de leur livrer l'Église, jusque-là dominée par les seuls moines⁴. Il se montra bon juge, comme Léon et Théophile. S'il contraignit à la retraite et emprisonna le patriarche Ignace, rejeton d'une ancienne dynastie, s'il le fit battre et torturer, le César donna ensuite à l'Église grecque un chef comme Photius⁵.

Les Bulgares se tinrent cois pendant son gouvernement, et leur khan Bogor ou Boris, sous l'influence de ses sujets chrétiens et travaillé par les influences d'un moine grec captif, Théodore Koupharas, et de sa soeur, qui avait été longtemps détenue à Constantinople⁶, consentit même à se baptiser. Il ne faisait que suivre l'exemple des chefs slaves du royaume morave⁷.

¹ Voy. Schlumberger, *Une monnaie byzantine inédite*, extrait des „Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions“, et „Revue Numismatique“, 1892, pp. 1-6.

² Il avait voulu laisser l'héritage à son gendre, avant la naissance, tardive, de ce fils; Bury, *History*, 1923, I, p. 7, note 6.

³ Cf. Vie de St. Nicolas le Stoudite, dans Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 901.

⁴ Vie de St. Ignace, *Patr. Gr.*, CV. Cf. Papadoupoulos-Kérameus, dans le „Viz. Vrémennik“, VI, p. 13 et suiv.; Vasiliewski, *ibid.*, p. 39 et suiv.; Gelzer, *Kultur*, pp. 96-97; P. P. Sokolov, *Élection du Patriarche à Byzance de la première moitié du IX-e siècle à la moitié du XV-e* (en russe), Pétersbourg 1907. Sur les lettres fausses d'Ignace (voy. „Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions“, 1903), Pargoire, dans les „Échos d'Orient“, VI, p. 375.

⁵ Théophane cont., pp. 148, 172, 193, 199. Voy. plus loin.

⁶ *Ibid.*, pp. 162-163.

⁷ Sur des persécutions antérieures, Runciman, *ouvr. cité*, pp. 79-80 et p. 79, note 2.

Ainsi l'exode des moines iconodoules, naguère persécutés par le gouvernement, eut de grandes conséquences pour l'extension de la foi grecque. Les Moraves furent convertis par les deux frères, désormais célèbres : Constantin ou Cyrille et Méthode, fils d'un officier de Thessalonique, ville grecque dans une région en grande partie slave¹. Ce ne fut pas la faute de ces prédicateurs grecs, si par la nécessité des choses la liturgie slave dut s'imposer, grâce, du reste, à leurs propres efforts dans ce sens, aux peuples nouvellement convertis à l'orthodoxie byzantine et si ce fait détermina en Orient l'apparition d'une civilisation nouvelle, slave pour les Slaves eux-mêmes, mais aussi pour les Bulgares du Volga qui régnaient sur des Slaves et même pour la population d'origine romane des bords du Danube. Ce fut la concurrence de l'Église romaine, toujours très tolérante en ce qui concerne les langues liturgiques de l'Orient, qui assura un développement slave aux nouvelles Églises ; Byzance dut admettre ce que Rome, sa rivale, avait déjà concédé. Et, même, alors que les Byzantins ne s'étaient donné jamais sérieusement la peine d'infiltrer la vraie foi aux barbares du Nord, moins dangereux en tant que païens, ce fut le prosélytisme inlassable et aride de l'ancienne Rome, devenue libre et tendant de plus en plus à la domination universelle, ce fut l'esprit entreprenant du grand Pape Nicolas qui imposa aux orthodoxes de Constantinople le devoir de gagner au Christ les Bulgares, redoutés, mais aussi méprisés par eux.

Bogor-Boris, dont l'oncle Nravota (Voïnos) avait été déjà chrétien², avait éprouvé, lors d'une famine, l'efficacité des prières adressées au Dieu des Chrétiens³ — on se rappelle

¹ Cf. L. K. Goetz, *Geschichte der Slaven-Apostel Konstantin und Methodius*, Gotha 1897 ; F. Grivec, *Die heiligen Slavenapostel Kyrillus und Methodius*, Olmütz-Mayence 1928 ; von Dobschütz, *Methodios und die Studiten*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVIII, p. 41 et suiv. ; „Viz. Vreménik“, X, p. 517 et suiv. ; Dvornik, *Les légendes citées*, *passim*.

² Théophylacte, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXXVI, c. 190 et suiv. ; Run-ciman, *ouvr. cité*, pp. 89-90.

³ Théophane cont., c. 163.

la légende du Franc Clovis – et ne manqua pas de demander, en échange de sa conversion, un cadeau de l'importance de la Zagora, le pays situé entre Sidéra et Débeltos¹. Son peuple, c'est-à-dire la Cour bulgare, dut suivre le chef au baptistère, et un évêque grec fut le premier chef religieux reconnu du pays des Bulgares².

Une „paix éternelle“ fut conclue en même temps par l'„archon Michel“, devenu un „bon chrétien“³, avec l'Empire qui n'était incommodé maintenant que par les courreries sarrasines et les pirateries crétoises.

Le grand événement dans les relations de l'Empire avec les Bulgares ne fut pas cependant le simple passage des sujets de Boris, devenu Michel, au christianisme, mais l'acceptation de la forme slavonne pour la nouvelle loi.

Cyrille et Méthode avaient créé un nouvel alphabet, le glagolitique, conservé en Dalmatie longtemps après avoir été remplacé ailleurs par l'alphabet cyrillique. En même temps ils avaient formé une nouvelle langue littéraire, mêlant au slavons de Macédoine, du territoire environnant Thessalonique, des mots grecs, peut-être aussi quelques éléments de latin vulgaire, à la langue primitive, patriarcale, des barbares païens de cette „Esclavonie“. En ce faisant, ils imitaient la création d'une hardiesse géniale qu'avait eu le courage de réaliser du côté de Durostorum, pour les Visigoths du Bas Danube, au IV-e siècle, ce Wulfila, cet Ulphilas arien qui

¹ *Ibid.*, p. 165. La chronique de Romuald de Salerne, dans Muratori, note aussi les rapports entre Michel et les Bulgares.

² Voy. Papadopoulos-Kérameus, *Lettres de Photius*, pp. 19-38; Vailhé, dans les „Échos d'Orient“, XIV, p. 89; Zlatarski, dans la „Slavia“, II (1923), p. 31 (inscription du baptême de Boris-Michel; cf. Amantos, Βορσετοι γείτονες, p. 27, note 1; inscription grecque d'une église du même en Albanie); „Échos d'Orient“, IV, pp. 80 et suiv., 152 et suiv. Sur la χαλκή ἄλων de la Cour bulgare, Jean de Damas, dans Migne, *Patr. Gr.*, XCV, c. 372.

³ Lettre de Photius à Μηχαήλ, ἄρχων Βουλγαρίας, Papadopoulos-Kérameus, ouvr. cité, pp. 7-8, no. 13. Inscription de Varna: Θεότοκος, εοίθη Μηχαήλ, ἄρχοντα Βουλγαρίας, I, p. 657.

consigna dans le beau manuscrit d'Upsal à lettres d'argent sur parchemin de pourpre le résultat de sa divination. L'Orient à plusieurs langues liturgiques anciennes, et qui venait de fonder un christianisme arménien à part, avec son alphabet particulier, de dérivation grecque lui aussi, permettait ce que l'Occident, de latinité unique, ne consentit jamais à accepter, malgré les premières incertitudes de la Papauté à l'égard des Slaves en Moravie¹.

On ne pourrait pas contester que Byzance avait voulu pour les Bulgares son christianisme grec. Grâce à la propagande de St. Clément, élève des frères thessaloniens, la forme slavonne vainquit. Une littérature sera improvisée dont on a voulu faire bien à tort la manifestation immédiate d'une espèce de conscience nationale², et l'Église bulgare gagna une conscience d'autonomie dont les conséquences politiques devaient être incalculables.

Les musulmans de l'Euphrate furent cependant repoussés par Patronas, frère du régent: l'émir de Mélitène périt et son fils tomba au pouvoir des Impériaux. Puis Bardas voulait couper court aux provocations des pirates par une grande expédition navale³. Il comptait emmener dans cette campagne le jeune empereur Michel, son pupille, qui ne se livrait guère, croyait-on, qu'aux exercices du Cirque⁴ et aux

¹ Cf. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX-e siècle*, Paris 1926.

² Voy. notre communication au Congrès de Varsovie, dans la „Revue historique du Sud-Est européen“, janvier-mars 1934.

³ Théophane cont., pp. 196-199, 203.

⁴ *Ibid.*, p. 197 (à St. Mamas, près de la Mer). Sur ses quatre couleurs, *ibid.*, p. 198. Cependant en province c'était, comme sur ses monnaies, le „grand empereur“; des inscriptions mentionnent en Asie Mineure son règne et ses fondations (ainsi Nicée, en 858); Grégoire, *Inscriptions citées*, p. 24, no. 82 bis (une tour à Smyrne); *Inscriptions historiques byzantines: Ancyre et les Arabes sous Michel l'Ivrogne*, dans le „Byzantion“, IV, p. 437 et suiv.; le même, *Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre, Les sources historiques de Digénis Akritas*, *ibid.* De pareilles inscriptions aussi dans le „Syllogue“ de la Société de Constantinople, XVI, Suppl., pp. 26-301.

plus grossières et indécentes des farces populaires, dans lesquelles il offensait en même temps la dignité de la pourpre et le prestige de l'Église, car il promenait par les rues de Constantinople la parodie des fêtes religieuses, avec un faux patriarche, Gryllus, et des prêtres pour rire¹. Bardas était cruel; il avait tué Théoctiste, chassé de la Cour l'impératrice, qu'il fit enfermer dans un cloître. Le débauché, l'„ivrogne“ qui portait la couronne le prit en haine et se débarrassa de lui par l'assassinat².

Celui qui avait envenimé les relations entre Michel et Bardas et avait assumé la tâche de faire réussir la conspiration contre ce dernier³, l'officier macédonien Basile devint César, dans toutes les grandes formes habituelles.

Mais, peu de temps après, par manière de plaisanterie, au cours d'un repas intime, où il se trouvait, il est vrai, seulement avec l'impératrice et avec son collègue, le cynique Michel jeta le même manteau de pourpre sur les épaules d'un batelier qui avait loué sa dextérité au Cirque. Alors Basile, qui n'entendait pas ce langage et ce traitement, fit répandre le bruit d'une décision du Sénat contre l'empereur dévergondé, qui aurait pensé à l'écartier⁴. Le Sénat avait conservé, de fait, de larges attributions et la régente Théodora lui avait rendu compte de sa gestion⁵. Sans aucun mélange de cruauté, mais de sang-froid, comme s'il eût accompli un

¹ Théophane cont., p. 200.

² Sur son origine, Bées, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, IV, p. 76 et suiv.; Dobschütz, dans la „Byz. Zeitschrift“, XII, p. 203 et suiv.; Der Sahaghian, *ibid.*, XX, p. 165 et suiv.; Vasiliev, dans le „Viz. Vremennik“, XII (1906), pp. 148-165.

³ Théophane, cont., p. 206.

⁴ Michel le craignait au moins; *ibid.*, p. 207.

⁵ Le Sénat et l'armée décidaient sur la nomination d'un César; Théophane cont., p. 172. Sur le sénatus-consulte: βουλὴ τῆς συγκλήτου βουλῆς, *ibid.*, p. 220. Cf. les μεῖζονες τῆς συγκλήτου, *ibid.*, pp. 229, 239.

acte légal de la vie d'État, ayant calculé habilement tous les actes du drame, il supprima le jeune monstre qu'il avait enivré à propos, et fut empereur (23 septembre 867)¹.

¹ Plus tard on dira officiellement qu'il „avait quitté la vie par un dessein inscrutable“; Grégoire, dans le „Byzantion“, VII, pp. 626 et suiv. — Sur ces événements, la Vie de St. Nicolas le Stoudite, dans Migne, loc. cit. (détails sur le meurtre de Bardas); *ibid.*, CXI, c. 1139 (meurtre dans l'église d'une des Iles des Princes); *ibid.*, CXXII, c. 1269; *Patria*, loc. cit., c. 585 (Toxaras, l'assassin). L'histoire est racontée aussi par Liutprand, p. 829 et suiv.

TROISIÈME CHAPITRE.

L'EMPIRE DES JURISCONSULTES ET DES LETTRÉS

I.

LA NOUVELLE CIVILISATION BYZANTINE

De ces longues disputes civiles qui firent verser plus d'encre que de sang, mais dérangèrent tout l'équilibre de la vie morale des „Romains“ d'Orient une civilisation nouvelle résulta, le „second hellénisme“, l'ἑλληγνισμὸς δεύτερος, comme l'appelaient les adversaires, qui opposaient cet hellénisme au christianisme¹, et il s'agit maintenant de le caractériser, autant que les sources le permettent.

Dans la vie publique, dans l'enseignement, dans la littérature, dans l'art, il se détachait de la suprématie, jusque là écrasante, des couvents² pour s'inspirer de l'antiquité, en dépit de tout ce qui séparait ces modèles de la vie réelle, populaire qui s'était lentement formée à Byzance.

Pour faire concurrence à ces fêtes de l'Église qui entretenaient le prestige et accroissaient les revenus des moines, on ressuscita d'anciennes cérémonies païennes, telles que les *brumalia*, si violemment attaquées par les ennemis intéressés

¹ Nicéphore, éd. Migne, *Patr. Gr.*, p. 981.

² Pour les couvents refaits: Kymina (Anatolie): Mercati, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, IV, p. 9; Khanolakkos: Pargoire, dans les „Échos d'Orient“, VI, p. 126; Patmos: Diehl, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 488 et suiv. Cf. Dvorník, *Les légendes*, pp. 68-71.

de cette politique, comme étant „une oeuvre des démons“, qui consacrait le culte de „Dionysos et de Broumos (*sic*), créateurs du vin et des semailles“¹. L'impératrice leur accorda sa protection². Les „broumalistes“ (*βρουμαλισται*) furent présentés par leurs adversaires comme des corrupteurs³. Le continuateur de Théophane reproche lui aussi le goût pour les „brumalia“ au nouveau régime⁴.

Les spectacles du Cirque, moins les massacres, furent repris, et sous Théophile on accorda attention aux luttes, protégées officiellement, comme un retour au passé, entre les Verts et les Bleus.

En fait d'enseignement, déjà Irène l'Athénienne avait honoré l'école de sa cité natale où l'hellénisme avait longtemps persévéré en vertu de la permanence d'esprit qu'impose le même milieu⁵. Théophile lui avait donné une nouvelle direction. Il fit de Jean le Grammairien un patriarche de Constantinople. Bientôt Bardas, le beau-frère de Théophile, fondera l'école du Palais de Magnaure, destinée à cultiver les mathématiques, sous la direction du célèbre Léon, ancien archevêque iconoclaste de Thessalonique⁶. Du reste on n'a qu'à ouvrir la Vie du patriarche Nicéphore pour voir combien on prisait les mathématiques, l'astronomie, la géométrie, la musique, la philosophie, dont les termes réapparaissent comme à l'époque de Socrate⁷. Léon, qui possédait l'ensemble des connaissances requises à cette époque, toute cette „encyclopédie“ non-théologique, avait appris la „poésie“

¹ Βρουμάλιον ἦτοι ἐορτὴν δαμιονιώδη Διόνυσου καὶ Βρούμου εὐφρημιῶν εἰς τὴν αὐτὴν τσελετίν, ὡς τῶν σπερμάτων καὶ τοῦ οἴνου γενεσιουργός; Vie de St. Étienne le nouveau, loc. cit., p. 1165.

² Ἡ ἡμέρα τῆς ἐορτῆς τοῦ ταύτης Βρουμαλίου; *ibid.*, p. 1171.

³ *Ibid.*: παρὰ τῶν φιλοδαμόνων Βρουμαλιστῶν; *ibid.*, p. 1180.

⁴ Théophane cont., p. 147.

⁵ Théophane, p. 687. Voy. aussi J. D. Phoropoulos, ouvr. cité.

⁶ Théophane cont., p. 185.

⁷ Vie de Nicéphore, Migne, *Patr. Gr.*, C, pp. 52, 57, 60.

à Constantinople ; pour le reste il était l'élève d'une école de l'île d'Andros qui nous reste inconnue. Mais la chronique ajoute que pour certains domaines il s'était formé dans les couvents même. Il y eut donc à l'„Université“ laïque un professeur de géométrie : Théodore, un autre d'astronomie : Théodégios, un troisième pour la grammaire : Kométas ¹. Quatre autres enseignants devaient parfaire le cycle des „sept arts libéraux“ ².

Mais désormais il n'y a pas de trace, pas même pour le droit, des *λόγοι λατίνοι*, jadis si honorés ³. Tout l'enseignement repose sur le grec, sur le meilleur grec de l'antiquité. La langue populaire de Théophane et des moines ses successeurs ne sera plus employée par les chroniqueurs de l'Empire, qui veulent être des historiens.

L'iconoclasme devait susciter un art nouveau ⁴. On a observé ⁵ que dans certains domaines, comme celui des gemmes ou des enluminures, où on trouvait plus facile de copier, les traditions de l'antiquité s'étaient conservées sans interruption et sans mélange. Maintenant, après avoir, non seulement détruit les représentations du Christ, de la Vierge, qu'on préférait appeler *χριστότοκος* au lieu de *θεότοκος*, et des saints, mais défendu qu'on continue le métier de peintre d'images, et il y en avait de célèbres, comme un certain Lazare ⁶, on se dirigea vers l'antiquité et vers les réalités de la nature.

¹ *Ibid.*, p. 192.

² Voy. les ouvrages déjà cités : F. Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, Leipzig-Berlin 1926 ; L. Bréhier, *Notes sur l'histoire de l'enseignement supérieur à Constantinople*, dans le „Byzantion“, III et IV.

³ Procope, *Bell. Ital.*, p. 20. Cf. Agathias, pp. 96 (aussi école de Sidon), 324.

⁴ Pour l'ancienne bibliographie voy. aussi F. C. Schlosser, *Geschichte der bilderstürmenden Kaiser des oströmischen Reiches*, Francfort 1812.

⁵ L. Bréhier, *L'Art byzantin*.

⁶ Théophane cont., p. 103.

interprétées dans le même sens¹, vers les souvenirs historiques, pour avoir une peinture nouvelle. A la place de la fresque représentant les synodes on peignait des spectacles du Cirque². Les partisans de la tradition s'indignaient de voir dans les églises des oiseaux et des animaux, dont la tradition passa aux Arméniens, qui surent en tirer pour l'ornementation les plus beaux effets³.

Tout cela n'empêcha pas, bien entendu, les humbles artistes qui se cachaient dans les couvents échappés à la persécution, surtout dans les provinces, ou ceux qui vivaient librement, fût-ce même dans des asiles rupestres⁴, sous les Arabes ou dans l'Italie méridionale de continuer l'ancienne coutume, ravalée de plus en plus jusqu'au folklore et animée par la satire contre les adversaires, vainqueurs pour le moment. On a relevé avec raison l'importance de cet art secondaire, religieux et populaire en même temps, qui est de tout point le correspondant des Vies de Saint à la façon de celles d'un Étienne le Jeune, d'un Théodore de Stoudion, d'un Joannice⁵. On trouve ces naïfs dessins marginaux surtout sur les manuscrits du livre le plus répandu de la Bible, celui qui s'a-

¹ Cf. la description d'un jardin botanique et zoologique créé dans la cour d'un monastère, celui des Blachernes: *ὄπωροφυλάκιον, ὄρνεοσκοπεῖον, ζῆνδρα καὶ ὄρνεα παντοῦρα, θηρία τε καὶ ἄλλα τινὰ ἐγκύκλια διὰ κισσοφύλων, γεράνων τε καὶ κορωνῶν καὶ τακόνων ταύτης περ μουσῶσας*; Vie de St. Étienne le Jeune.

² *Ἰππηλίσιον ..., φιλοδαίμονα ἡνίχρον..., οὐρανικόν*; Vie de St. Étienne le Jeune, p. 1172. Des comparaisons tirées de la peinture, dans Théophane cont., p. 23.

³ *Ibid.*, p. 99. Cf. notre article dans *l'Acropole*, 1^{ère} année, et notre *Brève Histoire de la Petite Arménie*.

⁴ P. Jerphanion, *Églises rupestres* (déjà citées).

⁵ Diehl, *Art. byz.*, p. 378 et suiv. Voy. Bréhier, *Manuel d'art byzantin*, p. 58 et suiv. Sur l'inspiration tirée des scènes dramatiques que l'Église présentait aux fidèles voy. *ibid.*, p. 63 et suiv.; Giorgio Piana, *Le rappresentazioni sacre nella letteratura bizantina, dalle origini al secolo IX, con rapporti al teatro sacro d'Occidente*, Grottaferrata, 1912, et l'ouvrage récent de Mme. Venetia Cottas, *Le théâtre à Byzance*, Paris 1931 (cf. notre "Revue", VIII, pp. 227-230). Aussi, sur le *Χρίστος πάσχων*, Van Cleef, dans les "Transactions" de l'Académie de Wisconsin, VIII (1892).

dapte mieux à tous les mouvements de l'âme, celui, enfin, qui servait à l'enseignement primaire, pouvant donc être un excellent instrument de propagande, le Psautier¹. On pourrait mettre en regard certaines transformations rurales de l'iconographie chez les Roumains, surtout par les prêtres, les moines et les peintres paysans de Transylvanie.

La grande sculpture avait succombé aux attaques des iconoclastes, et sans espoir de résurrection. Après Constantin VI² il n'y a plus de statue d'empereur. Mais on fouille dans le marbre et dans l'ivoire, dans les pierres précieuses non seulement pour des oeuvres de pure ornementation linéaire, de mode arabe, mais aussi pour détacher des figures et des scènes³. Aux Arabes ou même à leurs prédécesseurs sur la même terre on prendra, en même temps que l'ajour des dentelles en pierre, aussi le modèle des étoffes aux oiseaux et aux animaux, aux rosettes et aux palmettes que la Perse avait hérités de la vieille Assyrie. Tout cela passera ensuite aux iconostases en bois dont est pleine la carte entière de l'orthodoxie sous-byzantine³. C'est de là encore que vient le détachement des lignes du sujet sur un champ rempli de mortier coloré. Les coffrets de bijoux, — pourquoi pas aussi quelquefois, malgré les sujets si profanes qu'ils présentent, ceux pour des reliques⁴, — des bas-reliefs, des camées appartiennent à ces travaux dans lesquels, si le sujet est confus et parfois absurde, le travail, très honnête, prouve souvent une très grande finesse. La sculpture en métal, si riche et précise en

¹ Tikkanen, *Die Psalterillustration im Mittelalter* cf. le compte-rendu dans le „Viz. Vrémènik“, IX, p. 506 et suiv. Cf. la lettre de Psellos à l'empereur Constantin Monomaque, dans le *Νέος Ἑλληνομνημίων*, XVI, p. 352 et suiv.

² Sur la statue de Justinien II brisée par Bardas, *Patria*, loc. cit., c. 818 et suiv.

³ Bréhier. *L'art byzantin*, p. 131.

⁴ *Ibid.*, p. 46.

Syrie et dans les régions voisines, au sixième siècle¹, ne nous a rien transmis².

En fait d'architecture, le champ sera conquis de plus en plus par l'église triconque, qui a dû avoir au commencement un sens mystique, représentant la Trinité et, par l'enmanchement du pronaos, donnant la forme de la croix. En même temps, par la séparation d'avec le public elle correspond aux besoins de la chapelle des moines, qui n'admettent à côté de leur propre nombre, important, que certaines catégories de visiteurs. Mais peut-être aussi faut-il en chercher le motif dans le perfectionnement de la musique d'église, aux chœurs étant réservées les absides de droite et de gauche.

En même temps surgissait un art nouveau des palais de caractère composite, avec des éléments empruntés à l'Islam qui lui-même s'était inspiré de la Syrie et de la Perse. La Vie du patriarche Nicéphore mentionne les bâtisses de Léon III et de Constantin³. Le Triconque de Théophile, dû à un Patrikios⁴, avec ses trois absides, représente une forme nouvelle à Byzance, quelles que fussent ses origines asiatiques. C'est dans le même style mixte que Basile I-er fera construire son „nouveau couvent“, la *Néa Moné*, dont on a récemment découvert les tristes restes⁵. On allait jusqu'à reproduire les stalactites sarrasines⁶.

Mais de tout cela bien peu nous reste, comme la basilique de Sainte Théodosie de Constantinople, qu'on a attribuée à l'époque d'Irène⁷, la mosquée d'Atik-Moustafa et une partie du monastère bâti dans la capitale par Manuel le Perse

¹ *Ibid.*, pp. 124-125. La croix de Justin II, dans Bayet, *L'art byzantin*, et dans Oman, *ouvr.*, cit., p. 118.

² Sur les portes de bronze de Ste Sophie (838), N. Brunov, dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*, XLIX, p. 65.

³ Migne, *Patr. Gr. C.*, p. 520.

⁴ Bréhier, *L'art byzantin*, p. 186.

⁵ Ebersolt, *Mission archéologique à Constantinople*, Paris 1921.

⁶ Bréhier, *L'art byzantin*, p. 104.

⁷ Ebersolt, *loc. cit.*

On a la mention des murs élevés par Michel III, Bardas lui-même en étant l'exécuteur¹. Des palais nouveaux, comme la Pigné², l'Hebdomon³, s'ajoutèrent à la vieille construction mixte, appartenant à diverses époques, de l'ancienne résidence¹.

En fait de littérature, les Vies de Saints, devenues de nouveau nombreuses, subissent cependant tout un procès de transformation, qui les rend sensiblement différentes, quant à l'architecture et au style aussi bien qu'à la destination, de celles, d'une simplicité humble, d'une imagination superstitieuse, qui ont été rédigées du sixième au huitième siècle⁵. Écrites dans les monastères rénovés, comme les fondations du patriarche Ignace, les trois maisons des îles de la Propontide et une quatrième à Satyre, sur la côte d'Asie⁶, elles sont capables de satisfaire un public cultivé, ayant maintenant d'autres buts.

Le goût de l'„hellénisme“ déteint aussi sur des ouvrages d'édification dûs à des religieux, comme le diacre Ignace, plus tard évêque de Nicée, auteur de la Vie de St. Taraise,

¹ „Syllogue“ de la Société philologique de Constantinople, XV, Supplément, p. 32.

² Voy. „Échos d'Orient“, XI, p. 18.

³ H. Glück, *Das Hebdomon von Konstantinopel und seine Reste in Makriköi*, Vienne 1920; J. B. Thibaut, dans les „Échos d'Orient“, 1922, p. 31 et suiv.

⁴ J. Labarte, *Le palais impérial de Constantinople et ses abords*, Paris 1851; Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople et le Livre des cérémonies*, Paris 1910. Voy. aussi Diehl, ouvr. cité, p. 367 et suiv.

⁵ Vie de St. Taraise, dans Migne, *Patr. Gr.*, XCVIII; éd. Heikel, dans les „Acta Societatis scientiarum fennicae“, XVII (1889); Fr. Dvornik, *La Vie de St. Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IX-e siècle*, Paris 1926; Papadopoulos Kérameus, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, p. 126 et suiv.; C. Fr. Müller, *ibid.*, III, p. 516 et suiv.; Usener, *Acta martyris Anastasii Persae*, Bonn 1894. Aussi Papadopoulos-Kérameus, dans l'Εκκλ. Ἀληθεύς, 1902, pp. 37-39. Une Vie, conservée en latin, de St. Taraise, Migne, *Patr. Gr.*, XCVIII, c. 1385 et suiv.

⁶ Voy. Pargoire, *Les monastères de saint Ignace*, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, VII¹, pp. 56-91.

de St. Nicéphore et peut-être aussi de la Vie de St. Grégoire le Décapolite¹.

Le sentiment de fierté avec lequel le biographe de Sainte Théodora de Thessalonique († 892) parle du passé glorieux de l'île d'Égine, où il est né, et qui maintenant, déserte, est abandonnée aux Infidèles, l'épithète de „ville aux sept portes“ qu'il donne à Thèbes, nous ferait voir dans cet anonyme encore un des écrivains influencés par l'antiquité qui vivaient aux environs de l'an 900. L'opuscule est intéressant aussi pour l'histoire de l'iconoclasme persécuteur².

¹ Voy. plus haut, p. 98. note 4.

² La Vie a été publiée à Dorpat (Iouriev), en 1899, par l'évêque Arsène; puis par Kurtz, dans les „Mémoires de l'Académie de St.-Petersbourg“, 1902 (8-e série, VI). Cf. P. N. Papaguéorgiou, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 144-158; Maas, dans la „Byz. Zeitschrift“, XII, pp. 614-625. De la même époque: Vie de St. Luc le Jeune, Migne, *Patr. Gr.*, CXI; de St. Joseph l'Hymnographe, *ibid.*, CV; de St. Athanase, *Acta Sanctorum*, avril, III; de St. Georges d'Amastris, éd. Vasiliewski, St.-Petersbourg 1890; de St. Antoine le Nouveau, éd. Papadopoulos-Kérameus, „Soc. Orth. de Palestine“, LVII; de St. Joannice par le moine Pierre d'Agauros, éd. van den Gheyn, *Acta Sanctorum*, novembre, II, pp. 311-345; de St. Méthode, Migne, *Patr. Gr.*, C, c. 1243 et suiv.; de St. Euthyme le Patriarche (éd. de Boor, Berlin 1888); de St. Germain le Patriarche, Papadopoulos-Kérameus, dans le „Syllogue“ de Constantinople, 1884, pp. 11-17 [voy. aussi Fuchs, dans les „Bayerische Blätter für das Gymnasialschulwesen“, LIX (1923), pp. 177-192]; de St. Jean le Psichaïte, P. van den Ven, *La vie grecque de St. Jean le Psichaïte, confesseur sous le règne de Léon l'Arménien (813-820)*, Louvain 1902; de St. Évariste, *Vie de S. Évariste, bigoumène à Constantinople (n. 819)*, éd. par van de Vorst, dans les „Anal. Bollandiana“, XLI, 1923, p. 288 et suiv.; de St. Athanase, *ibid.*, XXV, 1906, p. 1 et suiv.; d'Euthyme le Jeune par l'archevêque Basile de Thessalonique, Petit, *Bibl. d'agiographie orientale*, Paris 1904; de St. Élie le Jeune, *Acta Sanctorum*, août, III; de St. Étienne le Jeune, Vasiliewski, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, 1877, pp. 283-289; de St. Auxence, Clugnet et Pargoire, *Vie de St. Auxence*, Paris 1904, p. 45 et suiv.; cf. P. V. Nikitine, dans les „Izvestia“ de Pétersbourg, 1912, pp. 1099-1115; de St. Paul le Jeune, „Anal. Boll.“, XI, p. 5. et suiv. (cf. les renseignements recueillis par M. Bréhier, dans le Byzantion“, I, pp. 177-190); les actes de soixante martyrs, éd. par Papadopoulos-Kérameus, dans la „Soc. orthodoxe de Palestine“, XII (1892). En général, pour les siècles VIII et IX, Loparev, dans le „Viz. Vrémén-

L'analyse de la Vie de Saint Théoctiste le Paphlagonien, oeuvre écrite après 900 par un certain Nicétas, qui avait transformé, le sachant ou non, l'histoire de Ste Marie l'Égyptienne, montre qu'on recourait plus d'une fois, aux dépens de l'authenticité et avec un sentiment qui n'est pas précisément celui de la piété, à des supercheries vulgaires pour lier son nom à la Vie d'encore un Saint¹. L'auteur, chargé d'une mission en Crète dominée par les Arabes, est jeté par les vents dans l'île de Paros, où un ermite lui révèle cette histoire qu'il tenait lui-même d'un chasseur.

Parfois il faut chercher cependant l'historiographie, dans une forme vivante, émue, pleine de détails tragiques et toujours animée par la passion, dans des Vies de Saint qui ne sont que les chapitres des luttes entre les partis et entre les individualités.

Ainsi, au neuvième siècle, dans l'oeuvre de ce Nicétas de Paphlagonie, esprit ouvert au patriotisme local, qui lui fait célébrer l'Amastris de ses origines, ancienne adoratrice du lotus, comme „presque l'oeil du monde“², l'emporium aux „maisons brillantes“, aux „murailles fortes“, au „port excellent“, où viennent, comme à „un marché commun“, les „Scythes de l'Euxin“, et, en même temps, sensibilité fine, telle qu'il la montre dans sa Vie de Sainte Thécla, où il reconnaît que „l'amour est difficile à porter“³. Cet écrivain qui se console de ce que „les académies et les salles, les promenades philosophiques ont été négligées, avec les occupations, à Athènes et à Thèbes de ceux qui se considèrent philosophes“⁴, donne dans la Vie de St. Ignace, le patri-

nik“, XVI, p. 1 et suiv.; XVIII, p. 1 et suiv. Voy., aussi Tougard, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, Paris, 1874.

¹ Édition Théophile Ioannou, *Μνημεια ἀγιολογικὰ*, Venise 1884, pp. 1-17. Cf. Zerlentis, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 159-165; Delehaye, dans le „Byzantion“, I, pp. 191-200.

² Τῆς οἰκουμένης, ὀλίγο ἔστιν, ἐφθαλμὸς; Migne, *Patr. Gr.*, CV, 422-424.

³ Δύσσοιστον γὰρ ὁ ἔρωσ; *ibid.*, p. 321.

⁴ Ἐντισθῶν ἡμέληγται μὲν αἱ Ἀκαδημῖαι καὶ στοαὶ καὶ περίπατοι, ἡμέληγται δὲ Ἀθήναι· καὶ Θῆβαι· τῶν φιλοσοφῶν οἰομένων αἱ διατριβαί; *ibid.*, c. 232.

arche d'origine impériale, tout un roman passionné, dans lequel il part de l'éducation soignée du jeune prince au milieu d'une famille vertueuse pour faire passer cet exilé, par la volonté de celui qui en trahit a remplacé son père, à travers toutes les injures du corps et les souffrances d'une âme aussi délicate que fière. On nous présente le profane empereur Léon l'Arménien tué dans une chapelle de son palais, „comme un chien sous les coups des épées“, par les conspirateurs qui y avaient pénétré en habit de clercs, puis jeté dans un sac et enseveli en secret dans l'île de Proté. D'autres figures impériales passent, nettement définies. A côté, le jeune clerc grandit sous les yeux de sa mère, la princesse impériale, et sous la direction du patriarche déchu Nicéphore. La figure de Bardas, le Vizir incestueux de l'ivrogne empereur Michel, se lève impressionnante dans sa vigueur et sa complexité. Des histoires sur tel prétendant au trône qui affiche une généalogie de bâtard et finit mutilé et aveugle s'y ajoutent. Ignace est devenu patriarche par la recommandation d'un ermite aimé. Voilà maintenant Photius, continuellement poursuivi par les malédictions de ses ennemis, et le martyr d'Ignace qu'il a remplacé sur le siège patriarcal commence, décrit avec la même impitoyable crudité de coloris que les souffrances de Ste Thécla. Tout un drame se déroule dont le héros, immuable dans le sentiment de son droit et de son innocence, est Ignace. Les conciles qui se contredisent, élevant et laissant tomber tour à tour les deux rivaux, d'un caractère si différent, sont rendus par un témoin qui a assisté aux séances, aux processions, aux supplices des vaincus. La tragédie de Bardas foudroyé „aux jardins“, par la jalousie et les soupçons de Michel, celle de son maître impérial, dont le biographe croit prudent de cacher les motifs et surtout de taire le nom des coupables, se profilent sur le fond du martyrologe. Un cri de triomphe salue la chute de par la volonté de Basile, le nouveau maître, de celui qui croyait n'avoir plus rien à craindre. Le

vieux Ignace pourra mourir sur ce Siège dont l'avaient chassé l'intrigue et l'ambition¹.

On trouve même pendant ce siècle des biographies de laïcs, dans lesquelles est accompli un devoir de reconnaissance, comme c'est le cas pour la Vie, écrite par son petit-fils, Nicéas, en 822, du riche propriétaire anatolien Philarète, dont une des petites-filles avait épousé Constantin IV, une autre le duc lombard exilé Arichis. Dans cet opuscule le rappel des origines paysannes, la statistique des richesses accumulées, la notation des rapports avec le milieu environnant, les plaintes contre le régime fiscal oppressif, l'incident du mariage impérial conclu grâce au rapport des inspecteurs „techniques“, qui, l'aune à la main, traversent les provinces en quête de jolies filles, intéressent vivement².

Des moines laissent même des écrits qui n'ont rien à voir avec leur milieu. Ainsi, en 880, la prise de Syracuse fut-elle décrite dans une lettre de caractère public en grec par le caloyer Théodose³.

Le danger manichéen, devenu pressant au IX-e siècle, suscite, enfin, toute une littérature polémique. Tel sujet sicilien de l'Empire, Pierre, sur lequel on ne sait rien que sa dévotion envers Basile, le „grand basileus“, le chef de toute la *ῥωμαϊκῆ ἀρχῆ*, dévoile sa haine contre la tradition juive et contre la croix, l'ardeur prosélique de ces sectateurs de Manès⁴.

La poésie est représentée par Ignace le diacre, dans ses vers

¹ *Ibid.*, p. 490 et suiv.

² Publié par M. Vasiliev dans les „Mémoires de l'Institut russe de Constantinople“, V (1900). Cf. Bréhier, dans le „Byzantion“, I, pp. 180-182. Voy. aussi la Vie de l'hégoumène Michel Maleïnos, par son élève Théophane, M. Gédéon dans le „Syllogue“ de la Société de Constantinople, Suppl., pp. 94-98. Cf. L. Petit, *Vie et office de St. Michel Maleïnos, suivis du traité ascétique de Basile Maleïnote*, Paris 1903.

³ Zuretti, *Ἱτζλοελληνικά*, I, Palerme, p. 165 et suiv.

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CIV.

dialogués, qui rappellent telle oeuvre populaire du moyen-âge occidental, à Adam sur le péché originair¹, par les exercices rythmiques du patriarche Nicéphore², de ses successeurs Méthode et Ignace, des laïcs aussi³, par les morceaux liturgiques de son irréconciliable adversaire, l'archevêque de Smyrne Métrophane, habile manieur des mètres de l'antiquité⁴.

C'est dans Aréthas de Césarée (n. 880 à Patras, mort après 932), élève de Photius⁵, qu'il faut voir le principal représentant de cette littérature toute artificielle, qui comprend en même temps l'homilie, les scholies, les lettres, des satires, et aussi des vers⁶.

A côté de la littérature historique qui s'attache surtout aux épisodes de la grande bataille chrétienne, se développait une autre, d'un caractère plus élevé, comme pour l'ouvrage du patriarche Nicéphore (806-815)⁷. Auteur d'une „chronologie“

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXVII, c. 1165 et suiv. Éd. C. F. Müller, Kiel 1886. Cf. „Byz. Zeitschrift“, I, p. 415 et suiv.

² Sur son „Oneirokritikon“, F. Drexl, dans sa „Festgabe“, p. 100 et suiv. (cf. *Achmetis Onirocriticon*, édité par le même, Leipzig, 1925).

³ Dans la revue *Eos* de Lwów, 1908, pp. 150-163.

⁴ Voy. Mercati, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 54 et suiv.

⁵ Migne, *Patr. Gr.*, CVI, c. 500 et suiv., 787 et suiv.; *ibid.*, CXXII, c. 1285; Peter Becker, *De Photio et Aretha scriptoribus*, thèse, Bonn 1909; Kougéas, *Ο Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*, Athènes 1913; Comperman, *Aus dem litterarischen Nachlasse des Erzbischofs Arethas aus Kaisareia, Didaskalikon*, 1913, pp. 95 et suiv., 182 et suiv.; le même, dans les „Studi bizantino-neoellenici“, III, p. 3 et suiv.; Dräsecke, dans les „Neue Jahrbücher für das klassische Altertum“, 1915; Νέος Ἑλληνομνήμων, VIII, pp. 301-306; XIV, p. 407; Sokolov, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, VIII, p. 298; Chestakov, dans les „Byzantinoslavica“, I (1929), p. 159 et suiv. Sa lettre à l'empereur Constantin le Porphyrogénète, dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, XIII, p. 205 et suiv. Il se plaint de ce que, à Constantinople, les laïcs empiètent sur les droits des clercs.

⁶ Sur des hymnographes comme David ou Gabriel, Petridès, dans les „Échos d'Orient“, VIII, pp. 295-301, 344-346. Voy. aussi l'„Épilogue“ d'Agathon; Mansi, XII, p. 189 et suiv.

⁷ Éd. Migne, *Patr. Gr.*, C. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 71 et suiv., 349 et suiv. Voy. aussi A. Burekhardt, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p.

populaire, il présente l'histoire religieuse de l'Empire à partir de la mort de Maurice. C'est un récit bref, anecdotique, s'arrêtant seulement aux choses du Palais et de la Capitale, qui sont poursuivies jusqu'en 769: il est utile surtout pour les commencements de la vie politique des Bulgares.

Un moine sans autre prétention que celle de faire converger toute l'histoire du monde au triomphe de l'orthodoxie traditionnelle fut cet „humble“ (*ἐμμετωλός*) hôte d'un couvent inconnu, Georges, qui, sous Théophile, cueillant dans Théophane, dans le patriarche Nicéphore, dans des ouvrages perdus, voulut donner un gros ouvrage, à partir de la création du monde, contenant tout ce qu'un „bon chrétien“ de son époque doit connaître, comprendre et accepter. Ce pauvre produit d'un esprit peu cultivé, qui cependant s'intéresse aux sciences naturelles et se plaît à citer Josèphe, Platon et l'„astronome“ Moïse, recourant aussi à une chronique des patriarches d'Alexandrie et, comme théologien, s'arrête avec compétence sur le manichéisme, eut, à Byzance même, puis chez les peuples slaves et en Géorgie, une fortune qui n'est comparable qu'à celle de Malalás, auquel il est supérieur par le style, mais pas aussi par la liberté d'esprit et par la puissance d'imagination¹. Pour l'époque de 813 à 842, tel qu'il est, il forme la seule

465 et suiv.; Dobschütz, dans la „Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche“, 3-e éd., XIV, pp. 22-25. Traduction bulgare, Zlatarski, dans le „Sbornik“ de Sofia, 1923, pp. 132-182.

La chronique syrienne contemporaine est celle de Denis de Telmahré († 845), éd. J. B. Chabot, Paris 1895 (dans la „Bibl. de l'École des Hautes Études“, 112).

¹ *Georgii Monachi Chronicon*, éd. Carolus de Boor, I-II, Leipzig 1904 (cf. Chestakov, dans le „Viz. Vremennik“, XIII, p. 428 et suiv.); Voy. Krumbacher, *Byz. Litt.* p. 352 et suiv.; C. de Boor, *Zur Kenntnis der Weltchronik des Georgios Monachos*, dans les „Historische Untersuchungen Arnold Schäfer gewidmet“, Bonn 1882, p. 276 et suiv.; Fr. Diekamp, *Der Mönch und Presbyter Georgios*, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, p. 14 et suiv.; F. Lauchert, *ibid.* IV, p. 493 et suiv.; de Boor, *ibid.*, VI, p. 40 et suiv.; Th. Preger, *ibid.*, p. 129 et suiv.; Praechter, *ibid.*, XV, pp. 307-330; „Viz. Vremennik“, II, p. 551 et suiv.; Istrine, *ibid.*, XIII, p. 36 et suiv.; le même,

source contemporaine. On s'imagine bien de quelle façon ce religieux de la „ville de Dieu“, de la „maison de David“ traite le fauve Léon, Saül, Sénacherib, monstre né d'une lionne d'Assyrie et d'une panthère arménienne, le profane Copronyme, qui n'est qu'un simple singe, et l'ennemi de Dieu Théophile.

La chronique contemporaine de Joseph Génésios, vivant sous le successeur de l'empereur Basile, auquel il dédie son ouvrage, en lettré prétentieux, qui entend continuer après 823 Théophane, était destinée surtout à couvrir et à excuser l'acte criminel par lequel une nouvelle dynastie venait d'être installée à Byzance. Le meurtre de Bardas est dû aux querelles entre les partisans d'Ignace et ceux de Photios, et, si l'empereur Michel lui-même succomba, ce fut contre la volonté de Basile, qui avait été cependant averti que son maître veut se défaire de lui¹.

Il y eut aussi comme corollaire de ces récits en forme de chronique la biographie du patriarche Nicéphore, avec tout ce qu'elle contient contre cet Amalécite, ce „caméléon“ de Léon, son patriarche ou „phatriarque“ Iannis, dont, accumulant tous les sobriquets, on se moque sur les marges des psautiers écrits par les orthodoxes, et celle, déjà citée, d'Ignace, destinée à transmettre une odieuse caricature de son rival Photios.

Quant à la „Tactique“ de l'empereur Léon VI, elle dépasse un peu notre époque².

Mais celui qui incorpore, par sa curiosité de savoir, infinie,

dans le „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, mai 1917, pp. 1-25; *Chronik des Georgios Hamartolos in slavisch-russischer Übersetzung*, Pétersbourg 1920-22; éd. de cette version par le même, 1922; P. A. Lavrov, *Zur Frage über den Ort und die Zeit der slavischen Übersetzung der Chronik des Georgios Hamartolos*; Weingart, *Byzantské kroniky v literature církevné slov.*, Bratislava 1922-4; Bidlo, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, VI, p. 194 et suiv.; Kauchčišvili, *Georgii Monachi Chronicon*, Tiflis 1920.

¹ Éd. de Bonn.

² Voy. Milard, dans la „Byz. Zeitschrift“, XII, p. 585 et suiv.; Ostrogorsky, *ibid.*, XXX, p. 396.

par son amour des livres, sans distinction, par son plaisir à discuter et son orgueil de lettré toute cette première période de littérature laïque est le lettré, puis le patriarche Photius, qui est, du reste, relié au mouvement religieux aussi par sa parenté avec les empereurs iconoclastes, le frère de sa mère Irène ayant épousé une soeur de l'empereur Théophile¹.

Photius est le Thomas Becket de Byzance, le savant

¹ Théophane cont., p. 175; Migne, *Patr. Gr.*, CII; *Photii Patriarchae opusculum paraeneticum, appendix gnomica*, éd. Sternbach, Cracovie 1893 („Dissertations de l'Académie“, XX, p. 96 et suiv.); *Analecta photiana*, *ibid.*; Papadopoulos Kérameus, *Sanctissimi Patriarchae Photii, archiepiscopi Constantinopoleos, epistolae XLV*, Pétersbourg 1896; le même, *Monumenta graeca et latina ad historiam Photii Patriarchae pertinentia*, Pétrograde 1899-1901; P. N. Papaguéorguiou, *Φωτίου Πατριάρχου ἀνέκδοτος ἑμιλία καὶ ἐκκεδομένα ἐπιστολά*, Trieste, 1900 (extrait de la *Nῆξ Ἡμέρα* (voy. „Byz. Zeitschrift“, XI, p. 33 et suiv.); R. Reitzenstein, *Der Anfang des Lexikons des Photius*, Leipzig-Berlin, 1927; Edgar Martini, *Textgeschichte der Bibliothek des Patriarchen Photios von Konstantinopel*, I, Leipzig 1911; (voy. le même dans le „Syllogue“ de la Société de Constantinople Suppl., 1881-2, pp. 297; 320); La Rue van Hook, *The literary criticism in the Biblioteca of Photius*, dans la „Classical Philology“, Chicago, IV (1909), pp. 179-189; Papadopoulos-Kérameus, *Ἀναλέκτα*, II, pp. 50-54 (vers, un canon); *Φωτίου... τὰ περὶ τοῦ τάφου τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰ. Χρ. ὑπομνηματίου*, Pétersbourg 1892; éd. Aristarchi (Homélie), Constantinople 1901, 2 vol. — Pour la bibliographie, en dehors de celle donnée par Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 522-524, J; Hergenröther, *Monumenta Graeca*, Ratisbonne 1869; *Monumenta ad... Photium pertinentia*; *Photius, Patriarch von Konstantinopel*, Ratisbonne, 1867; „Revue internationale de théologie“, I (1893), pp. 654-669 (d'après les ouvrages russes); B. Lucaci, *Viața Patriarhului Fotie* (compilation), Baia Mare 1893; Wentzel, dans l'„Hermes“, XXX (1895); Stiglmayr, dans l'„Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft“, XIX (1894), pp. 91-94; Dräsecke, *Die Syllogismen des Photios*, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLIV (1901), pp. 553-589; P. N. Papaguéorguiou, *Φωτίου τοῦ Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως ἑμιλία κριτικόν*, I, Leipzig 1901; Papadopoulos-Kérameus, *Ὁ Ἀκάθιστος Ὕμνος, οἱ ῥῶς καὶ ὁ Πατριάρχης Φώτιος*, Athènes 1903; van Leeuwen, dans la „Mnemosyne“, N. F., XXXIV (1907), pp. 250-270; „Hermes“, 1907, pp. 153-155; Peter Becker, *De Photio et Aretha, lexicorum scriptoribus*, thèse, Bonn 1909; Ruinant, *Le schisme de Photius*, Paris 1910; A. Vonach, *Die Berichte des Photios über die fünf älteren attischen Redner*, dans les „Commentationes oenipontanae“, V, 1910,

l'homme de Cour, même le courtisan, le flatteur et l'intime du maître, devenu, moins peut-être par son ambition que par les intérêts politiques d'autres que lui, chef d'une Église depuis longtemps livrée aux intrigues et attentivement observée par la permanente jalousie d'une Rome qu'on a vu devenir de plus en plus italienne, et dont le chef était néanmoins reconnu à Constantinople par tels hommes de parti comme „patriarche de tous les sièges et Pape du monde entier“¹.

Ce fut avant tout un grand lettré et un patient lecteur. Son expérience, si large, en fait de livres nous a été conservée dans sa „Bibliothèque“, qui, analysant au point de vue du style, aussi bien la littérature sacrée que les produits, admirés, de l'antiquité profane et, en première ligne, les rhéteurs, tous les rhéteurs, est, de fait, le premier ouvrage de critique littéraire: toute une tradition bibliographique nous a été ainsi heureusement préservée². Il a créé le langage même de cette branche de la littérature. Un crédo, bien personnel, se dégage de ces observations et de ses reproches: le dégoût

pp. 14-76; Carolus Rudolfus Moeller, *De Photii Petrique Siculi libris contra Manichaeos scriptis*, Bonn 1910; Martin, dans les „Abhandlungen“ de la Société Saxonne, XXVII (1911); Chrysostôme Papadopoulos, *Περί τῆς ἐπισημοκρατικῆς δράσεως Φωτίου, Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως*, Athènes 1912; Emil Orth, *Photiana*, Leipzig, 1928; Dräsecke, dans le „Byz. Zeitschrift“, V, pp. 4 8-480; N. Papaguéorgiou, *ibid.*, VII, p. 299 et suiv.; Papadopoulos-Kérameus, *ibid.*, VIII, p. 647 et suiv.; Dräsecke, *Ratramnus und Photios*, *ibid.*, XVIII, p. 396 et suiv.; „Échos d'Orient“, III, p. 94 et suiv. (Photius et les Russes); *ibid.*, VI, pp. 30 et suiv., 118 et suiv. (appels byzantins au Pape avant lui); Théarvic, *ibid.*, VI, p. 293 et suiv. (Photius et l'Acathiste); *ibid.*, VIII, p. 163 et suiv. (Photius et l'Acathiste); Jugie, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, 1922-1923, p. 105 et suiv. (son culte); Souarn, dans le „Bessarione“, IV (1898), pp. 35-47 (Photius „évergète“); Jugie, *ibid.*, 1919-20 (extrait, 1921; sur la primauté de Rome); le même, *De Photii morali effigie*, *ibid.*, XXV (1921), pp. 1-32; P. N. Papaguéorgiou, dans la *Néa Héméra*, 190.), pp. 1343-1344. Une thèse de Rostock a été consacrée en 1929 à son „esthétique littéraire“.

¹ Πατριάρχης πάντων τῶν θρόνων εἰκουμένικῶς πάπας; Mansi, *Concilia*, XVI, c. 293 et suiv.; Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 856 et suiv.

² Voy. notre étude, dans le „Byzantion“ de 1927, pp. 23-24.

de tout ce qui est artificiel, „hyper-attique“, archéologique, comme aussi de tout ce qui touche à la vulgarité: il faut écrire d'après lui de façon à réunir la pureté du langage à sa „douceur“, à la facilité de comprendre (*ἡμερότης*). Il lui faut, comme il le constate chez Lucien, une harmonie, un rythme de la prose qu'il saura imiter. Quand il fera l'éloge de St-Paul le simple, qui vainc la technique de Platon, il sera donc conséquent avec son jugement¹.

Aussi ne trouvera-t-on jamais dans les lettres² de ce fin lettré, de ce psychologue pénétrant qu'était Photius la redondance, l'effort vers les difficultés à vaincre qui caractériseront bientôt l'époque maniériste de Psellos. Le style est reposé; on sent une volonté ferme et une âme sereine, équilibrée. Le patriarche, même en parlant à un chef d'État, comme Michel, le nouveau chrétien de Bulgarie³, n'abusera pas de compliments⁴.

Il explique lui-même, dans des pages profondément émues, de quelle façon il fut arraché aux charmes de la vie laborieuse pour affronter les dangers des intrigues personnelles et des discussions sur le dogme⁵. Le 24 décembre 858, de laïc studieux il devint patriarche oecuménique, remplaçant Ignace, le bon moine à l'ancienne façon, honnête et soumis. Prendre une pareille responsabilité était pour cet érudit et cet homme du monde, pour ce Mentor écouté de la société byzantine, un des devoirs du „bon Romain“, d'un sujet obéissant des „pieux empereurs“. Il devait sans doute sa situation au tout-puissant Bardas, qu'il avait su gagner, probablement, lui-même à l'amour des études que le César admiré favorisa par sa grande fondation scolaire.

¹ *Ad Amphiloichium*, dans Migne, *Patr. Gr.*, CI, c. 557.

² Voy. Io. N. Valetta, *Φωτίου ἐπιστολαί*, Londres 1864.

³ Migne, *Patr. Gr.*, CII, c. 628 et suiv.

⁴ Cf. Papadopoulos-Kérameus, *Quarante-cinq lettres inédites*, Pétersbourg 1869.

⁵ Migne, *Patr. Gr.*, CII, c. 765 et suiv. Il avait été *φίλος και σύντεκνος* de l'empereur.

Patriarche de Michel III et de ses suppôts, décriés comme immoraux et profanateurs, il ne pouvait pas être toléré par le dur Basile, qui voulait obtenir d'un saint homme de la façon d'Ignace l'absolution du crime dont le souvenir le poursuivait. Le nouvel empereur employa les formes les plus solennelles de l'Église pour se débarrasser de celui qu'on était arrivé à considérer comme un intrus : dans un synode auquel participèrent les délégués du Pape et des patriarches de l'Orient, cent deux évêques, jusque là ses très chaleureux partisans, le renièrent. Photios préféra être condamné et anathématisé que répondre à des adversaires vils, qu'il avait le droit de mépriser pour leur manque de continuité dans leur attitude et de loyauté envers lui (867).

Il fut exilé et en vain ses plaintes résonnèrent-elles à la porte du maître, auquel il fabriquait une généalogie arménienne allant jusqu'au roi Tiridate. Pendant de longues années d'exil, il s'initia à cette théologie dont la connaissance la plus parfaite était pour lui un devoir ; il se plongea pour des années dans ce travail des commentaires qui devait satisfaire son rationalisme, son amour pour les „lumières“. Dans le but de se venger contre le Pape Nicolas qui avait aidé de toutes ses forces à la perte de l'homme qu'il considérait comme un lettré byzantin entaché de savoir profane, il fit ressortir ce qui lui paraissait une erreur dans la conception romaine de la procession du Saint Esprit.

Très vieux, affaibli par sa façon de vivre, Ignace mourut le jour de la St. Jacques de l'année 878, et son corps décharné fut porté comme celui d'un saint et d'un martyr dans un couvent qui était sa fondation. Aussitôt des amis du Palais, tel Théophane qui devint évêque à Césarée de Cappadoce, et le „mage“ Santabarène, procédèrent à ce qu'il fallait pour la restauration du proscrit. Comme, après la question du baptême des Bulgares, on était dans de mauvais termes avec Rome, où depuis longtemps Nicolas était mort, Photius regagna ce qu'il jugeait être son droit. S'il se vengea contre ses ennemis, ceux-ci l'avaient bien mérité.

Rome ne voulut pas pardonner à celui qui, à la suite d'un synode, avait cru devoir lui demander la réconciliation. Lorsque Basile disparut, les scrupules de son successeur Léon amenèrent pour l'homme qui était cependant la gloire de son époque une nouvelle destitution et un nouvel exil (886), au cours duquel il succomba à la douleur d'une défaite irrémissible (vers 891) ¹.

Du reste, dans cet homme qui a fait tant de bruit, qui a suscité et représenté tant de passions, dans cet agité et ce lutteur il y a au fond le désir, qu'il dut avoir entretenu de sa jeunesse, d'une vie „étrangère à tout le tumulte vain du monde extérieur” ². Il y a aussi sans doute de la sincérité dans les assurances qu'il donne au Pape Nicolas sur le caractère, imposé, par l'empereur, dont il fait l'éloge, et par la clergé, de son épiscopat ³. Il répète cette déclaration: „J'ai déchu de ma vie paisible, j'ai déchu de la douce sérénité, j'ai déchu aussi de la gloire, si certains peuvent avoir un penchant vers la gloire du monde”, et non moins de la société de ses amis ⁴. Il se montre entouré, dit-il, de toute une société qui l'admire, qui fait de lui le dieu de la science et du talent. Ce vulgaire passionné qui se dirige toujours contre ceux qui occupent les places éminentes le dégoûte.

S'il a accepté la première place dans son Église, il faut tenir compte combien tout esprit byzantin était relié à la religion et à ses offices et se rappeler cette parenté, dont il parle, avec Taraise, frère de son père (πατρόςβειος) ⁵. Et on doit bien re-

¹ Voy. surtout la Vie de St. Ignace par Michel le Paphlagonien, Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 544 et suiv. Cf. Vie de St. Jean l'hymnographe, *ibid.*, CV, c. 939 et suiv.

² Εἰ γὰρ μοι καὶ φροντίς ἦν ἐκ παιδὸς συναυξομένη τε καὶ συμπαραθέουσα βιωτικῶν πραγμάτων καὶ θρόνων ἀπηλαχθένον ἢ εὐχὴ καὶ τὰ καθ' ἑαυτὸν ἐπισκοποῦντα διατελεῖν; Migne, *Patr. Gr.*, CII, p. 585.

³ Lettres, *ibid.*, c. 588.

⁴ Ἐξέπεσον εἰρηνικῆς ζωῆς, ἐξέπεσον γαλήνης γλυκίας, ἐξέπεσον δὲ καὶ δόξης (εἴπερ τίσι καὶ κομῆς δόξης ἔφευξ); p. 577.

⁵ *Ibid.*, c. 609. Cf. c. 649. Un frère du même nom, *ibid.*, c. 944, 969 et suiv.

connaître quels ont été ses efforts pour s'initier, quels ont été les fruits de sa lutte contre les hérésiarques.

Mais tout intéresse cet homme d'un esprit si multiple, si varié, cet encyclopédiste à la façon de Byzance: questions de chronologie¹, problèmes de physique comme, les vertus de l'aimant². Mais ce qui retient le plus dans cette personnalité exceptionnelle c'est l'effort qu'elle se donne par devoir pour adapter un esprit originairement profane de tendances aux besoins de la charge religieuse qui lui a été, s'il faut l'en croire, imposée. Le lecteur passionné des oeuvres de l'antiquité en arrive à faire l'éloge de la simplicité de St. Paul, à préférer ce mètèque de la civilisation hellénique au souvenir, qui devait rester intimement chéri au maître des études byzantines, de Platon, Démosthène et Thucydide³. Son intelligence si subtile se dépensera désormais uniquement dans les artifices infinis de ses lettres vides de contenu réel et dans des essais d'interprétation comme celui qui voit dans la révolte d'Absalon contre son père l'image de l'attitude des Juifs envers le Christ³.

Photius a montré dans son premier livre sur les Manichéens⁴, où il raconte le développement des doctrines dualistes jusque vers 850, qu'il peut être au niveau des meilleurs historiens de son époque. Rien ne lui manque: une information précise, un enchaînement serré, une présentation qui montre l'influence des maîtres de l'histoire dans l'antiquité. Il est fier de pouvoir citer comme sources Cyrille évêque de la „ville sacrée“, Épiphane, Titus de Bostra, Sérapion de Thomous, Alexandre „de la ville des loups“. Il montre connaître directement l'Évangile de Scythianos l'Égyptien arabe vivant à Alexandrie, son „Chapitre“, ses „Mystères“, son „Trésor de la vie“, l'oeuvre de l'élève de cet hérétique Térébinthe qui

¹ *Ad Amphiloichium*, Migne, *Patr. Gr.*, CI, c. 736 et suiv.

² *Ibid.*, c. 725.

³ Cf. *ibid.*, c. 269, 557, 576 et suiv. 816 et suiv., 1169. Ses lettres de l'exil, *ibid.*, CII, c. 742 et suiv.

⁴ *Ibid.* CV.

Rome ne voulut pas pardonner à celui qui, à la suite d'un synode, avait cru devoir lui demander la réconciliation. Lorsque Basile disparut, les scrupules de son successeur Léon amenèrent pour l'homme qui était cependant la gloire de son époque une nouvelle destitution et un nouvel exil (886), au cours duquel il succomba à la douleur d'une défaite irrémissible (vers 891)¹.

Du reste, dans cet homme qui a fait tant de bruit, qui a suscité et représenté tant de passions, dans cet agité et ce lutteur il y a au fond le désir, qu'il dut avoir entretenu de sa jeunesse, d'une vie „étrangère à tout le tumulte vain du monde extérieur“². Il y a aussi sans doute de la sincérité dans les assurances qu'il donne au Pape Nicolas sur le caractère, imposé, par l'empereur, dont il fait l'éloge, et par la clergé, de son épiscopat³. Il répète cette déclaration: „J'ai déchu de ma vie paisible, j'ai déchu de la douce sérénité, j'ai déchu aussi de la gloire, si certains peuvent avoir un penchant vers la gloire du monde“, et non moins de la société de ses amis⁴. Il se montre entouré, dit-il, de toute une société qui l'admire, qui fait de lui le dieu de la science et du talent. Ce vulgaire passionné qui se dirige toujours contre ceux qui occupent les places éminentes le dégoûte.

S'il a accepté la première place dans son Église, il faut tenir compte combien tout esprit byzantin était relié à la religion et à ses offices et se rappeler cette parenté, dont il parle, avec Taraise, frère de son père (πατρόθετος)⁵. Et on doit bien re-

¹ Voy. surtout la Vie de St. Ignace par Michel le Paphlagonien, Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 544 et suiv. Cf. Vie de St. Jean l'hymnographe, *ibid.*, CV, c. 939 et suiv.

² Εἰ γὰρ μοι καὶ φροντίζῃ ἐκ παιδὸς συναυξομένη τε καὶ συμπαραθέουσα βιωτικῶν πραγμάτων καὶ θροῦδων ἀπηλαχθένον ἡ εὐχὴ καὶ τὰ καθ' ἑαυτὸν ἐπίσκοποῦντα διατλάειν; Migne, *Patr. Gr.*, CII, p. 585.

³ Lettres, *ibid.*, c. 588.

⁴ Ἐξέπεσον εἰρηνικῆς ζωῆς, ἐξέπεσον γαλήνης γλυκείας, ἐξέπεσον δὲ καὶ δόξης (εἴπερ τις καὶ κοσμῆς δόξης ἔφευγε); p. 577.

⁵ *Ibid.*, c. 609. Cf. c. 649. Un frère du même nom, *ibid.*, c. 944, 969 et suiv.

connaître quels ont été ses efforts pour s'initier, quels ont été les fruits de sa lutte contre les hérésiarques.

Mais tout intéresse cet homme d'un esprit si multiple, si varié, cet encyclopédiste à la façon de Byzance: questions de chronologie¹, problèmes de physique comme, les vertus de l'aimant². Mais ce qui retient le plus dans cette personnalité exceptionnelle c'est l'effort qu'elle se donne par devoir pour adapter un esprit originairement profane de tendances aux besoins de la charge religieuse qui lui a été, s'il faut l'en croire, imposée. Le lecteur passionné des oeuvres de l'antiquité en arrive à faire l'éloge de la simplicité de St. Paul, à préférer ce métèque de la civilisation hellénique au souvenir, qui devait rester intimement chéri au maître des études byzantines, de Platon, Démosthène et Thucydide³. Son intelligence si subtile se dépensera désormais uniquement dans les artifices infinis de ses lettres vides de contenu réel et dans des essais d'interprétation comme celui qui voit dans la révolte d'Absalon contre son père l'image de l'attitude des Juifs envers le Christ³.

Photius a montré dans son premier livre sur les Manichéens⁴, où il raconte le développement des doctrines dualistes jusque vers 850, qu'il peut être au niveau des meilleurs historiens de son époque. Rien ne lui manque: une information précise, un enchaînement serré, une présentation qui montre l'influence des maîtres de l'histoire dans l'antiquité. Il est fier de pouvoir citer comme sources Cyrille évêque de la „ville sacrée“, Épiphane, Titus de Bostra, Sérapion de Thomous, Alexandre „de la ville des loups“. Il montre connaître directement l'Évangile de Scythianos l'Égyptien arabe vivant à Alexandrie, son „Chapitre“, ses „Mystères“, son „Trésor de la vie“, l'oeuvre de l'élève de cet hérétique Térébinthe qui

¹ *Ad Amphiloichium*, Migne, *Patr. Gr.*, CI, c. 736 et suiv.

² *Ibid.*, c. 725.

³ Cf. *ibid.*, c. 269, 557, 576 et suiv. 816 et suiv., 1169. Ses lettres de l'exil, *ibid.*, CII, c. 742 et suiv.

⁴ *Ibid.* CV.

se présente comme un nouveau Boudah, une longue liste des propagateurs de la doctrine lui paraît nécessaire, considérés comme écrivains. Il cherche à fixer d'une façon critique la différence entre les opinions des anciens hérésiarques et celles de Constantin l'Arménien qui cherche à adapter ces croyances à l'opinion générale des chrétiens. Il se complait à découvrir les artifices du nouveau mysticisme, qui changeait les noms des adhérents et recouvrait de mystère les idées de la secte.

On sent bien ce qui froisse surtout ce lettré d'un esprit si vif: toute la vulgarité prétentieuse, la captieuse charlatanerie de ces prêcheurs d'une doctrine absconse, qui se présentent comme le Saint Esprit, qui s'intitulent „étoile splendide“, qui parlent de l'Évangile nouveau qu'ils répandent d'un bout du monde à l'autre. Ces disciples de Baanès et, de Sergius, sans compter les demi-Arabes de Tephriké, Karbéas et son fils Chrysochéir, ces „cynochorites“ et ces „astates“, révoltent son bon sens et la délicatesse de son esprit.

Dans son écrit sur la procession du Saint Esprit il suit la ligne historique, passant d'un pontife romain à l'autre pour démontrer que son opinion a été partagée par Rome elle-même et à cette occasion il laisse paraître son orgueil de représenter une langue beaucoup plus riche que „le pauvre latin“ de l'Église occidentale¹.

Il ne négligea rien pour le relèvement du niveau intellectuel et moral de son clergé, et les instructions qu'il adresse au Bulgare Michel, dont il avait fait le fils spirituel de son Église, sont un vrai modèle de morale à l'usage d'un prince².

II.

L'OEUVRE RÉPARATRICE DE L'EMPEREUR BASILE

L'empereur Basile fut pour l'Empire ce qu'avait été Théophile, avec des talents militaires supérieurs cependant, avec

¹ *Ibid.*, c. 628 et suiv. — Sur ses relations avec l'Église et l'État des Arméniens, *ibid.*, c. 714 et suiv.

² *Ibid.*

une meilleure fortune, avec une constance inébranlable dans l'orthodoxie. Mais ce fils de paysans de Thrace, descendants d'une ancienne colonie d'Arméniens à Andrinople¹, ne fut pas seulement un bon juge, attendant journallement les plaignants à son tribunal suprême du Génikon², il ne fut pas seulement un grand bâtisseur de palais et surtout de monastères, mais laissa aussi la réputation glorieuse de protecteur des pauvres, des humbles et des malheureux. Ainsi, il entretenait à ses frais les bonnes gens de la campagne qui venaient faire un dernier appel à sa justice³.

Il mit les lois à la portée de tout le monde, en supprimant tout ce qu'il y avait de définitivement désuet dans les recueils successifs et en établissant des divisions pratiques dans ce qui restait de l'ancien *jus romanum*: *Procheiros*⁴ ou *Basilika* (870-879), *Épanagôgè* (879-886)⁵.

Basile imposa à ses taxateurs un nouveau système pour la rédaction de leurs codiciles, qui permettait aux contri-

¹ Théophane cont., p. 215.

² *Ibid.*, p. 260.

³ Albert Vogt, *Basile I-er, empereur de Byzance (867-886) et la civilisation byzantine à la fin du IX-e siècle*, Paris 1908; le même et P. Haus-herr, *Oraison funèbre de Basile I par son fils Léon VI le Sage*, dans les „*Orientalia christiana*“, XXV¹ (1932) (cf. Grégoire, dans le „*Byzantion*“, VII, p. 626); Vogt, *The Macedonian dynasty from 867 to 976 and from 976 to 1057 A. D.*, dans la *Cambridge Mediaeval History*, III, pp. 49-118; Brooks, *Age of Basil*, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, I, XX (1911), p. 486 et suiv.; N. Popov, *Concernant l'histoire civile de Byzance à l'époque de la dynastie macédonienne* (en russe), Moscou 1916; cf. Nöldeke, *Sketchs from Eastern history*, trad. Black, Londres 1892; Baynes, *History*, pp. 197-199. Cf. Freshfield, *Les manuels officiels de droit romain publiés à Constantinople par les empereurs Léon III et Basile I (726-870)*, Paris 1829. Aussi Bréhier, *Les populations rurales au IX-e siècle, d'après l'hagiographie byzantine*, dans le „*Byzantion*“, I, p. 177 et suiv.; Christo M. Macri, *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine de 867-1057*, Paris 1925.

⁴ *Πρόχειρος νόμος*, éd. Zachariä von Lingenthal, Heidelberg 1839 (avec l'*Épanagôgè*). Pour les *Basilicales* l'édition de Heimbach, Leipzig 1833-1871, 6 vol.

⁵ Voy. Sokoliski, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, IV, pp. 232-233.

buables de vérifier aisément l'impôt qui leur était réclamé. Il défendit résolument une de ces révisions générales des fiefs et des terres concédées aux particuliers, qui avaient surtout pour effet d'enrichir le Trésor impérial par des spoliations ou des actes judiciaires plus cruels que légitimes¹. Il se peut bien cependant qu'il ait voulu ménager, dans un intérêt dynastique, ces grands propriétaires qui prenaient, miettes par miettes, les terres des pauvres².

Son sens de la justice, ainsi que son zèle pour la religion, lui imposaient également de terminer, d'une manière équitable, dans un synode solennel, cette controverse qui existait depuis quelque temps entre le patriarche Ignace, déposé par le capricieux Michel et par l'inflexible Bardas, et Photius³. On a vu que l'Église romaine avait été consultée à propos de cette querelle et, comme le Pape était alors Nicolas, l'arbitre des conflits entre les rois francs, le vrai créateur et le défenseur énergique de la théorie du Souverain Pontife maître du monde, ayant en ses mains impériales les deux glaives du pouvoir sur les hommes, Rome n'hésita pas à prononcer une sentence favorable à Ignace. Photius, d'autre part, ayant regagné son Siège en 878, après la mort d'Ignace, était trop entiché de sa naissance, de son savoir, de ses talents, trop pénétré du sentiment de la supériorité byzantine sur les barbares de la „Longobardie“ et leur évêque asservi aux Francs, pour se soumettre. Nous avons déjà dit aussi que son esprit inventif chercha, entre le Pape Jean VIII, second succes-

¹ Sur sa nouvelle monnaie, le *σενζύριον*, Théophane cont., p. 173.

² *Ibid.*, pp. 261, 263-265, 276-279, 345, 346.

³ A partir de 858. Il est déposé par le concile de 867. Les sources dans Dölger, *Regesten*, pp. 55-56. Surtout la pièce décisive dans Mansi, XV, p. 187 et suiv. (lettre de reproches au Pape, qui avait écrit dans cette langue „scythe“ qui est le latin et s'était opposé à l'empereur, qui a le droit de lui ordonner). Cf. les objections d'opinions et de coutumes dans la lettre de 867; Mansi, XV, p. 355 et suiv. (cf. Dölger, loc. cit., no. 470). Aussi, sous Basile: déjà, en 867, une lettre dans Mansi, CVI, pp. 46-47 (cf. Dölger, ouvr. cité, no. 474). Sur le concile de 870, Mansi, XV, pp. 180-181 (cf. Dölger, ouvr. cité, nos. 484-486).

seur de Nicolas, les défauts de cuirasse des clercs de l'ancienne Rome et il lui fut facile de prouver que le *filioque* du crédo, qui faisait émaner le Saint-Esprit du Fils aussi bien que du Père, n'est qu'une interpolation tardive des Espagnols¹. Il fit excommunier ainsi comme hérétique ceux qui l'avaient excommunié comme usurpateur.

Mais Basile n'entendait pas pousser plus loin le conflit pour maintenir le brillant patriarche non canonique. S'il ne céda pas au Pape en ce qui concerne la dépendance patriarcale de la nouvelle Église bulgare, à laquelle il imposa un archevêque et des évêques, il entendait maintenir sous tous les autres rapports de bonnes relations avec le Saint-Siège².

Pendant qu'il continuait la persécution de ces Pauliciens d'Asie, décriés comme Manichéens et soupçonnés d'avoir des liaisons avec les Arabes³, il ne déclarait pas la guerre à l'«ancienne Rome» pour ce *filioque*. Au contraire, il proposa au Pape, ainsi qu'aux rois francs, une alliance chrétienne perpétuelle contre les Sarrasins d'Afrique et de Crète.

Lorsque Photius avait été sacrifié, sans cependant souffrir de persécutions, — au contraire, après sa déposition solennelle en 867, il était entré dans le palais de l'empereur comme précepteur des fils de Basile et, quand Ignace finit sa carrière, l'excommunié de la curie romaine redevint patriarche —, si le passé ne fut oublié ni à Rome, ni à Con-

¹ Voy. Duchesne, *Églises séparées*, Paris 1896, p. 81. Elle passa par les Gaules à Rome; *ibid.* Voy. aussi Lapôte, *Jean VIII*.

² Voy. l'étude de Lébédev sur les deux schismes (en russe), Moscou 1900. Sur l'attitude de la population de Constantinople, nettement pour Photius, Gelzer, *Kultur*, p. 99.

³ J. G. C. Anderson, *The campaign of Basil I against the Paulicians in 872 a. D.*, dans la „Classical Review“, X (1896), pp. 136-140. Pour les mesures contre les Juifs, Cumont, *La conversion des Juifs byzantins au IX-e siècle*, dans la „Revue de l'Instruction publique en Belgique“, XLVI, pp. 8-15; E. de Stoop, *Het antisemitisme to Byzance under Basile the Macedonian*, dans les „Verslagen“ de l'Académie flamande, 1913, pp. 449-511 (autres sources dans Dölger, *Regesten*, nos 478-479).

stantinople, ce ne fut pas sans doute la faute de l'empereur, mais bien celle des ambitions inconciliables du Pape et du patriarche. Photius était un trop grand personnage et un trop fin connaisseur de sa théologie pour admettre ledit *filioque* ou la primauté du Saint-Siège, et Rome, à une époque d'expansion, ne pouvait pas céder sur n'importe quel point de dogme ou de hiérarchie aux gens de Constantinople. Elle était peut-être bien aise de ce conflit et de sa conséquence, la rupture avec Photius, car l'Empire byzantin ne pouvait guère entrer dans le grand projet de domination théocratique qui s'élaborait à la Curie¹.

Les Sarrasins d'Afrique et de Crète furent les vrais ennemis de ce règne. Les Bulgares paraissaient avoir laissé dans l'eau de leur baptême, avec tous leurs anciens péchés, la haine contre les Grecs peureux et perfides de Byzance. Les Russes de la steppe, qui étaient venus sous Michel, poussés par un vent favorable, sur de pauvres nacelles de pêcheurs pour insulter la Constantinople impériale², auraient

¹ Voy. Théophane cont., pp. 293-296.

² Théophane cont., p. 196; Wilken, *Ueber die Verhältnisse der Russen zum Byzantiner Kaisertum in dem Zeitraum von 9.-12. Jahrhundert*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Berlin, 1829, pp. 75-135; A. Couret, *Les Russes à Constantinople, 865-1116*, dans la „Revue des questions historiques“, XIX (1876), pp. 69-129; „Viz. Vremennik“, II, p. 581 et suiv.; Gerland, *Photios und der Angriff der Russen auf Byzanz (18. Juni 860)*, dans les „Neue Jahrbücher für das klassische Altertum“, VI (1903), pp. 718-72?; Vasiliewski, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 26; C. de Boor, *Der Angriff der Rhos auf Byzanz*, *ibid.*, p. 445 et suiv. — Pour les traités, Richard Solomon, dans la „Byz. Zeitschrift“, XX, pp. 522-526; A. Dimitriou, dans le „Viz. Vremennik“, II, pp. 531-550; T. Arné, *Les rapports de la Russie avec la Suède et l'Orient au temps des vikings*, dans le „Mondé Slave“, V (1925); Rostovtzev, *Les origines de la Russie kiévienne*, dans la „Revue des études slaves“, I, 1922; Ouspenski, dans le „Byzantion“, IV, p. 488. Cf. Pargoire, *St. Mamas, le quartier des Russes à Constantinople*, dans les „Échos d'Orient“, XI, pp. 203-210. Voy. aussi, sur les rapports avec les Abasges et les Alains, Nicolas le Mystique, dans Migne, CXI, c. 241 et suiv., 336. Demande d'un évêque pour les Khazars, *ibid.*, c. 268.

été aussi gagnés au christianisme¹ après avoir assisté au miracle, commandé pas leur esprit de doute, d'un Évangile retiré intact des flammes où il avait été jeté. Raguse, menacée par les pirates sarrasins, avait reconnu l'autorité impériale qui la sauva du danger²; les autres cités de la Dalmatie suivirent cet exemple, sans perdre le droit, qui les distinguait, d'élire leurs magistrats³. Les princes serbes des montagnes voisines, passés aussi à la religion impériale du christianisme grec, avaient abjuré en même temps, comme les Bulgares de Bogor-Michel, tout sentiment d'inimitié envers Byzance⁴. Comme, sous Basile, l'Empire payait ses soldats et leur donnait des vivres en abondance, on vit même des troupes de ces Slaves de l'Adriatique combattre en Italie contre les Sarrasins⁵.

En Asie, Téphriké, le nid des Pauliciens, fut assiégée et leur chef tué plus tard⁶. Pour quelque temps, l'île de Chypre fut reprise. Il n'y avait plus, à vrai dire, dans ces régions, un calife pour tenir tête au „roi“, au *mélek* du Roum. Basile eut à faire seulement avec l'émir des montagnes de Tarse, avec celui de la Mélitène, avec les petits princes de Syrie (à Tripolis, à Damas, à Tyr, à Beyrouth)⁷, avec les nuées de Kourdes pillards. Aussi l'empereur eut-il le loisir de brûler pour la seconde fois Zapétra (Sozopétra), patrie de Motassem, et Samosate⁸, de bâtir un pont sur l'Euphrate et de s'avancer jusqu'aux murs de Mélitène, qui put lui résister cependant. On lança des raids de cavalerie

¹ Voy. Palmieri, *La conversione dei Russi al cristianesimo e la testimonianza di Fozio*, dans les „Studi religiosi“, I (1901), pp. 133-161.

² Théophane cont., pp. 288-289. Voy. notre étude sur Raguse; extrait de la „Revue historique du Sud-Est européen“.

³ Voy. Dölger, *Regesten*, nos 476-477 (d'après Théophane cont. et Cédrene).

⁴ Voy. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 198 et suiv.

⁵ *Ibid.*

⁶ Théophane cont., p. 275.

⁷ Cédrene, II, pp. 447-448.

⁸ Théophane cont.

jusqu'à la lisière du désert arabe, et le Vaspourakhan arabe, l'Abasgie, le pays des Abazes caucasiens, verra de nouveau des armées romaines¹. Un roi, Achot, fut donné aux Arméniens². Jamais la flotte de ces Sarrasins n'arriva sous ce règne à remporter des succès sur les galères byzantines; commandées le plus souvent par un amiral qui fut le rénovateur des traditions maritimes romaines, Nicétas Ooryphas, rallié bientôt au nouveau régime³.

Mais les Crétois ne se contentèrent pas de piller les côtes de la Thrace⁴: ils infestaient le Péloponèse. A une époque où l'on vit les Asiatiques se présenter devant Euripe, dans l'île de Nègrepont⁵, les insulaires, commandés par un Arabe et par le Grec Photios, vinrent jusqu'à Modon, à Patras⁶. Peu après, des embarcations africaines infestèrent les îles de Céphalonie et de Zante⁷, Samos fut occupée plus tard. Non seulement la Sicile devint en grande partie musulmane, Basile s'efforçant en vain de défendre au moins Syracuse, mais Tarente, Bari, sur la côté opposée, étaient tombées au pouvoir des gens de l'émir „carthaginois“⁸.

Cette offensive générale des musulmans, qui réclamaient la Méditerranée comme leur empire, ne pouvait pas cependant aboutir. Au contraire, elle provoqua une nouvelle imixtion des Byzantins dans les affaires de l'Italie.

¹ Cédrene, II, pp. 456, 464, 477.

² En 885-886. D'après Jean le Katholikos, *Histoire de l'Arménie*, trad. par J. de St. Martin, Dölger, *Regesten*, no. 506. Voy. aussi H. Daghascheen, *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni*, Berlin 1893.

³ Sur Ooryphas et ses cent vaisseaux, Théophane cont., p. 290. Sur le drungaire τῶν πλωτῶν, Siméon Métaphraste dans Migne, *Patr. Gr.*, CXVI, c. 293.

⁴ Théophane cont., p. 300.

⁵ *Ibid.*, p. 298.

⁶ *Ibid.*, pp. 300, 303-304.

⁷ *Ibid.*, pp. 302, 357. Reprise de Samos, p. 397.

⁸ Théophane cont., pp. 306-310. Une offensive byzantine en Sicile; p. 313. Cf. *ibid.*, p. 365 (pour les combats de Taormina).

Dans cette Italie l'„Empire créé par le Pape“ avait fait complètement faillite. Il n'était pas en état de défendre la péninsule contre les Arabes qui essaïaient sur ses côtes, menaçant, à tel moment, Rome elle-même, qui dut se fortifier contre une surprise toujours possible de la part de ces écumeurs de la Mer¹. En vain Louis II, l'arrière-petit-fils de Charlemagne, s'établit-il à demeure au-delà des Alpes entre 855 et 875, comme roi d'Italie, continuateur des Lombards.

Le résultat fut, bientôt, un sentiment de résipiscence de la part de la papauté elle-même. Lorsque Louis, avec sa maigre troupe de Francs, parut devant Rome, le pontife parla de lui fermer les portes, qui ne s'ouvriraient que par son ordre formel, s'il vient „avec une pensée pure et une volonté sincère et pour le salut de la république et de toute la ville, et de cette Église“. On ne consent pas que la „noblesse des Romains „lui prête serment à lui“, „le roi des Lombards“, mais seulement, en vertu de la tradition créée sous Charlemagne, à son père, l'empereur Lothaire I-er². Or, comme des troupes byzantines sont dans le Midi italien, qui se grécise de plus en plus, comme il y a encore une flotte byzantine capable d'affronter les vaisseaux de proie des Arabes, on se dirige instinctivement vers ces anciens maîtres, qui restent des défenseurs possibles. Tel haut fonctionnaire romain s'exprime donc de cette façon: „Puisque les Francs ne font rien de bon et ne nous donnent aucun secours, et, au contraire, nous laissent ce qui nous appartient, pourquoi ne pas appeler les Grecs“ — plus de „Romains!“ — et nous allier avec eux? Pourquoi ne pas chasser le roi des Francs et les siens de notre pays et de notre domination?³“.

L'influence byzantine dans ce Midi, où un empereur

¹ Cf. Hugues de Flavigny, dans les *Mon. Germ. Hist.*, VIII, p. 392; Raoul Glaber; *ibid.*, VII, p. 96.

² *Liber Pontificalis*; Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, Paris 1904.

³ *Liber Pontificalis*. Sur les rapports des Papes avec la grécité, notre *Interdépendance*, pp. 13-14.

Orient avait donné sa nièce au duc Grimoald¹, est tellement forte que le chroniqueur Erchenpert nous présente l'ancien prince lombard Arichis, gendre de Didier, comme une contre-façon d'empereur byzantin, qui a son „très sacré palais“ et bâtit une Ste Sophie dont le nom est donné en grec par cet écrivain dont le continuateur discutera l'étymologie grecque de Bari².

Dans cette situation difficile, Louis II pensa à offrir à Basile le pacte chrétien dont avaient parlé jadis Michel et Théophile. Il n'y a qu'une seule Église et Dieu ne distingue pas entre le Byzantin et le Latin, dont aucun n'a été créé comme seul détenteur du pouvoir légitime; il faut donc un „lien de charité“ (*caritate connexi*) pour redevenir, contre l'ennemi commun, cette unité, cet *unum* moral qui a été jadis³. Basile est traité d'„empereur très-glorieux et très-pieux“, mais seulement de la „Rome nouvelle“. On parlait en ce moment d'un mariage entre l'empereur de Constantinople et la fille du roi franc. Du reste, la main de la fille de Louis avait été offerte à ce collègue *in spe*⁴.

En attendant cette possibilité d'alliance au nom du Christ contre l'avance de l'Islam, Basile agissait par ses propres forces. En 870, les dromons byzantins se présentaient devant les côtes de l'Italie méridionale, où les princes lombards menaient une existence misérable, alors que les villes vivaient par elles-mêmes, de fait indépendantes, fortes de leurs murs et de leurs milices, prêtes à conclure des conventions

¹ Muratori, II, c. 238.

² *Ibid.*, c. 266.

³ *Annales Salernitani*. Cf. Kleinclausz, *La lettre de Louis II à Basile de Macédoine*, dans le „Moyen-Âge“, II, pp. 45-53; Poupardin, *La lettre de Louis II à Basile de Macédoine à propos d'un livre récent*, *ibid.*, VII, pp. 185-202; Walter Henze, *Über den Brief Kaiser Ludwigs II. an den Kaiser Basilius I.*, dans le „Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichte“, XXXV (1909-10), pp. 661-676; Rein, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Berlin, 1919, p. 24 et suiv.

⁴ *Annales carolingiennes*, année 869. Cf. notre *Interdépendance*, p. 8.

avec les Arabes, pourvu qu'ils restent en dehors des ports. Des garnisons furent placées à Naples et à Gaète et, quant aux derniers débris des anciens usurpateurs germaniques, complètement italianisés, et depuis longtemps, mais conservant leurs noms bizarres et redondants, celui de Bénévent, qui osa résister, fut battu, alors que celui de Salerne, le prince Guaimar, se soumit, acceptant du maître revenu dans sa maison le titre de patrice¹. Comme le neuvième concile oecuménique, en 869, comptant parmi ses membres des délégués du Pape Adrien II, avait décidé contre Photius, l'ennemi de Rome, le Pape était favorable à cette restauration.

Poursuivant l'oeuvre de récupération, Basile reprit avec ses quatre cents dromons sous un patrice, mais aussi avec l'aide des „Francs“ et des Slaves, dit la chronique², Bari, alors que Syracuse devint arabe en 878³. En 873 les habitants de Bénévent s'offraient à l'ancien maître. Basile refusait, quoi qu'on ait dit, la reconnaissance d'un collègue intrus⁴.

Pour cette Italie méridionale il resta le „serénissime Auguste“. Sous lui et ses successeurs immédiats tel évêque, Athanase, Grec d'origine et allié aux Grecs, s'entend avec les Sarrasins mêmes contre Guaimar le Lombard; parlant „la langue des Pélasges“, il a des rapports avec le „stratège de l'Auguste“. De son côté, Guaimar doit bien aller à Constantinople „baiser les traces des Augustes“, qui le font patrice, les „visanti aurei“, les besants d'or, courant à travers la province. On prononce même les noms germaniques à la grecque : *Verengarius*, *Adelvertus*⁵, et on a vu que Guaimar est présenté comme gouvernant des „Talianoi“⁶.

¹ *Annales Salernitani*; Gay, ouvr. cité.

² Théophane cont., p. 293. Pour les Slaves *ibid.* Cf. les *Annales Carolingiennes*.

³ Léon le Diacre, éd. Hase, pp. 180-181, et Zuretti, dans le *Centenario della nascita di Amari*, I.

⁴ Un moine prétendit cependant qu'il eût reconnu en plein synode le basileus Louis et l'Auguste Ingelberge (Mansi, XII, p. 418).

⁵ Erchempert, passages cités dans notre *Interdépendance*, pp. 11-12.

⁶ Voy. plus haut, chapitre précédent.

Il ne restait à Louis l'Italien que la faculté de protester. Il le fit d'une façon très énergique, mais fatalement non efficace. Il rappelle l'ordre „impérial“ créé par le saint chrême à partir de Saül, de David et de Salomon, il invoque la division antérieure entre les deux gouvernements de l'Empire. Et puis pourquoi la situation impériale serait-elle réservée à une seule race? Est-ce qu'il n'y a pas eu des empereurs qui étaient Isauriens? Il y en a eu même des Khazares. Et, s'il y a eu ces Isauriens et ces Khazares, pourquoi les Francs ne pourraient-ils pas donner à leur tour des représentants de l'Empire? D'autant plus que l'Empire est de tout le monde... Il convient que vous sachiez que, si nous n'étions pas empereur des Romains, nous ne le serions pas des Francs non plus¹.

Ces prétentions étaient de nulle valeur. Mais le Pape Nicolas¹, qui disputait à Byzance les Bulgares, désireux d'avoir ses conseils même en ce qui concerne leur façon de s'habiller, et faisait lui-même le voyage de Naples, avec des allures de souverain italien, ne consentait de son côté, à reconnaître qu'un „empereur de la ville de Constantinople“ (*imperator constantinopolitanae urbis*). Il reprochait à ce „Constantinopolitain“ son ignorance du latin, que le Grec considère comme „une langue barbare“: „Ne pensez-vous pas qu'il est ridicule de vous appeler empereur des Romains et de ne pas connaître la langue même des Romains?“. Mais il employait lui-même un mot grec, „cacodoxia“, c'est-à-dire l'„erreur religieuse“, la „mala opinio“, pour indiquer que c'est à partir de ce moment que le lien avec l'Orient avait été rompu, ajoutant que les empereurs „ont abandonné non seulement la ville et le siège de l'Empire, mais aussi la nation romaine, perdant aussi la langue pour passer à une autre“³.

¹ Annales citées.

² Voy. Joseph Langen, *Geschichte der römischen Kirche von Leon I. bis Nicolaus I.*, Bonn 1895.

³ „Graeci vero propter cacodoxiam, videlicet malam opinionem, Roma-

A l'égard de Rome, large de ces reproches d'une sincérité brutale, Basile feignait d'être cependant son „très-dévoth fils“. Il se contente d'avoir de fait une base d'avenir dans cette Italie du Sud, où la langue grecque s'était imposée, où les formules de droit sont celles de Byzance, où tel chroniqueur exprime l'opinion nette que le titre d'empereur est dû, non pas aux „rois des Gaulois“, qui ont usurpé ce nom“, mais bien à celui qui préside de fait au „regnum romanum, id est constantinopolitanum“¹.

Mais déjà des autonomies se prononcent. Celle de Venise est déjà bien forte et bien sûre d'elle-même. Mais Amalfi elle aussi, influencée par Byzance, à laquelle elle reste si longtemps attachée, aime à s'appeler, sous ses comtes et préfets, à la fin du neuvième siècle, une „a Deo servata civitas“². Les chefs sont déjà au commencement du dixième non plus des „préfets“, et pas encore des „grands ducs“; ils sont ornés de la dignité byzantine de spatharocandidates ou de patrices, de consuls plus tard, restant, d'après l'ancienne coutume, des „juges“. Seule la domination étrangère de Robert Guiscard mit fin à cette autonomie sous le patronage byzantin. Mais à la fin du douzième un duc qui est aussi sébaste, pansébaste réapparaît³.

L'ensemble de ces actions donne une impression de sécurité, de renaissance politique, qu'un chroniqueur de Cour ose comparer aux anciens temps de l'autre Rome. Basile essaya deux conspirations, mais il sut se maintenir, gardant

norum imperatores existere cessaverunt, deserentes non solum urbem et sedem imperii, sed et gentem romanam et ipsam quoque linguam amittentes atque ad alia transmigrantes“.

¹ Anonyme de Salerne.

² A. Hofmeister, *Zur Geschichte Amalfis in der byzantinischen Zeit*, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, I (1920), p. 94 et suiv., surtout p. 107.

³ *Ibid.*, pp. 106-125. Cf. aussi le même, *ibid.*, IV, p. 328 et suiv., Sur la fondation au Mont Athos de Pantaléon d'Amalfi, Gelzer, *Kultur*, p. 123.

jusqu'au bout toute sa popularité. Il défendit la grande majorité des pauvres, qui purent récolter en paix leur blé, leur vigne et leurs olives, mais il n'osa pas toucher aux privilèges des grands, des *δυναται*, et des propriétaires, dont dépendait parfois une province entière. Il fut l'ami et l'héritier de cette vieille dame du Péloponèse, Danélis, qui lui avait, à ses débuts, fourni les moyens de faire fortune. Elle était comme une „reine“ de la péninsule, ayant des milliers d'esclaves (3.000 d'entre eux formèrent après sa mort une colonie en Italie)¹ et possédait quatre-vingt terres dans les environs de Constantinople. Elle vint à deux reprises devant Basile et son fils Léon avec les allures, le cortège, les présents d'une grande souveraine étrangère².

Si la vindicte de Basile atteignit souvent les *ἐν τέλει*, les fonctionnaires fautifs³, il respecta toujours ce Sénat de riches seigneurs terriens qu'il invitait souvent à ses magnifiques banquets. Il laissa aux grands leurs suites de dignitaires et de gardes, qui rivalisaient parfois avec ceux de la Cour impériale. Il reconnut aussi cette institution du *διακονεῦν*, du *θεραπεῖν*, du *δουλεύειν*⁴, de vieille origine barbare, qui permettait aux jeunes gens de la campagne, des banlieues, des faubourgs, pourvu qu'ils fussent puissants, beaux et braves, de s'élever, par l'appui d'un „puissant“⁵, jusqu'aux plus hautes dignités de l'Empire, jusqu'à la couronne même, comme l'avait voulu son propre sort.

Les moeurs féodales, qui s'imposaient à cette époque en Occident par les mêmes influences et les mêmes besoins (de ce

¹ Théophane cont., pp. 319-321.

² Sur les propriétaires de *κτήματα*, *ibid.*, p. 128.

³ Voy. Mitard, *Le pouvoir impérial au temps de Léon VI le Sage*, dans les „Mélanges Diehl“, I, pp. 217-223.

⁴ Théophane cont., pp. 223-228.

⁵ *Δυνατὸς περιφανής*; *ibid.* On les revêtait de soie, on leur donnait des „protostrators“, mais ils devaient être toujours dans la suite du maître, étant ses clients, ses *οἰκετοί*, comme dans la vieille Rome; *ibid.*, pp. 225-226, 229.

côté-ci, le rôle des Normands est joué par les Arabes), trouvent en Orient, sinon leur pendant, du moins quelque chose qui leur ressemble⁵.

Jusqu'à la grande offensive byzantine contre les Bulgares, sous Léon, fils et successeur de Basile², la politique des empereurs qui succédèrent à Basile I-er reste celle que cet habile diplomate et bon guerrier avait inaugurée. L'Empire devait s'appuyer surtout sur les provinces d'Europe, employer la flotte de l'Hellade et les soldats de la Thrace et de la Macédoine, gagner par des présents et par l'influence nouvelle du christianisme les Bulgares et les Slaves, pour les diriger aussi vers de nouveaux champs de combats. Venise, désormais souvent sollicitée par les ambassadeurs byzantins³, la Dalmatie, que l'Empire se montrait en état de défendre contre les pirates arabes, l'Italie méridionale, que les rois francs en décadence ne sont pas capables de protéger contre les Sarrasins, la riche Sicile⁴, où la domination des musulmans se découvrait moins durable qu'on ne l'avait cru⁵, rentraient, comme nous l'avons vu, dans le rayon de l'intérêt politique byzantin.

¹ Sur le *χορὸς* des *πατριῶται καὶ πραιπόσιτοι*, Siméon le Métaphraste, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXV, c. 293. Sur les protospathaires *ἐπὶ τοῦ μαγλαβίου*, *ibid.*, c. 293. Sur le protospathaire Bardas, frère du patrice macédonien Jean, ami de l'empereur Romain II, *ibid.*, c. 301. Sur les „chartulaires“, *ibid.*, c. 304. Sur les „spatharocubiculaires“, *ibid.*, c. 293.

² Sur ce prince (886-911) et son frère et corégent Alexandre (886-912), voy. N. Popov, *Léon VI* (en russe), 1892; Mitaw, *Études sur le règne de Léon VI*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XII (1903); Lambros, *Leon und Alexander als Mitkaiser von Byzanz*, *ibid.*, IV (1895), p. 92 et suiv.; Fischer, *ibid.*, V, pp. 137-139; VI, p. 671. Cf. aussi Ed. Kurtz, *Zwei griechische Texte über die Heilige Theophano, die Gemahlin Kaisers Leon VI.*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Pétersbourg, VIII, III, 2, 1898 (cf. „Viz. Vremennik“, X, p. 184 et suiv.). Léon apparaît le premier trônant sur ses monnaies (Mouchmov, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 627 et suiv.).

³ En 838 par exemple; Dölger, *Regesten*, no. 437.

⁴ Voy. la mention de Basile dans Romuald de Salerne.

⁵ Gay, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XI.

Il n'y avait plus de guerre au Nord, dans l'ancien sens du mot, une guerre acharnée contre les Bulgares païens qui ne pouvaient pas vivre sans piller. Nous avons déjà dit que la conversion de Boris ouvrait une nouvelle ère dans les relations entre Grecs et Bulgares, également pénétrés désormais de la nécessité du christianisme orthodoxe et du grand idéal de l'Empire. En Asie, il s'agit surtout de détruire de temps en temps des flottes de pirates, de brûler quelque ville de frontière comme Samosate, de punir quelque seigneur syrien auquel la paix commençait à paraître lourde¹. La grande tâche était celle de chasser les Sarrasins de leurs dernières conquêtes, la Sicile et la Crète, de mettre fin à leurs incursions, qui avaient atteint même la ville de Thessalonique, tombée un moment en leur pouvoir; de rendre, en un mot, à l'Empire, plus fastueux que jamais, la domination de la mer, l'hégémonie commerciale et militaire dans la Méditerranée, et de lui donner ainsi les moyens pour se maintenir et se développer.

Ces grands projets, dont la réalisation difficile devait assurer aux „Romains“ la domination de la mer, cette *θαλασσοκρατία*, étendue jusqu'aux Colonnes d'Hercule, jusqu'au détroit arabe de Gibraltar, que proclamait devant les ambassadeurs de l'Occident chrétien méprisé un empereur de Byzance du dixième siècle, furent arrêtés pour quelque temps par une nouvelle guerre, très dangereuse et d'un caractère tout nouveau, avec les voisins du Nord, les Bulgares.

III.

L'OFFENSIVE „IMPÉRIALE“ BULGARE

Le baptême du khagan et de la Cour de Preslav avait établi des relations d'amitié durable entre les dynasties qui gouvernaient d'un côté et de l'autre des Balkans : l'empe-

¹ Cf. O. Vehse, *Das Bündnis gegen die Sarazenen vom Jahr 915*, dans les „*Quellen und Forschungen aus italiänischen Archiven und Bibliotheken*“, XIX, pp. 181-204. Voy. aussi Euty chius, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 1145.

reur était désormais le père spirituel de l'ἄρχων bulgare, qui se reconnaissait, de son côté, fils spirituel du basileus. Le peuple entier des Bulgares était devenu, grâce à la fraternité chrétienne, „les amis bulgares“. Le futur roi du pays récemment converti, Siméon, vint donc à Constantinople apprendre, à l'école de Bardas, ce qu'il fallut savoir pour être considéré comme cultivé dans cet Orient du dixième siècle. Il devint, en étudiant les discours de Démosthène et la logique d'Aristote, un bâtard de la civilisation hellénique, un „hémiarogos“, comme le qualifie Liutprand.

Le résultat de cette éducation, qui groupait la vie politique du monde chrétien civilisé autour de l'idée d'Empire, fut que Siméon sentit surgir en son âme barbare, fière et vindicative, des ambitions impériales. Si les Bulgares païens ne pouvaient que piller et s'enrichir, pourquoi les Bulgares chrétiens, les Bulgares orthodoxes, très-pieux en fait d'offrandes, ne seraient-ils pas appelés à accomplir, dans cette autre moitié de l'ancien *imperium*, le rôle qu'avaient accompli les Francs, que voulaient accomplir les Allemands de „Saxe“ en Occident: proclamer et imposer un empereur de leur race aux descendants dégénérés des anciens peuples dominateurs?

Devenu roi en 893, Siméon prit prétexte de quelques mesures fiscales prises par les Byzantins: élévation des douanes et établissement à Thessalonique du „marché bulgare“, qui avait été tenu jusqu'alors à Constantinople², pour commencer une guerre de conquêtes qui devait lui donner la ville dont dépendait la domination du monde oriental².

L'Empire prit à son service des Khazares, des Magyars, récemment arrivés aux frontières danubiennes de l'Empire³,

¹ Cédrene, p. 357.

² Voy., pour la guerre sous Basile et le siège de Sofia, Léon le Diacre, pp. 172-173; Cédrene, p. 358.

³ Voy. „Byz. Zeitschrift“, VI, pp. 201-202 (origine des Magyars); *ibid.*, VII, pp. 618-619 (ancienne époque); H. Schönebaum, *Die Kenntnis der byzantinischen Geschichtschreiber von der ältesten Geschichte der Landnahme*, Leipzig 1922; Gyula Moravcsik, *Die archaisierenden Namen der Ungarn*

puis les bandes turques des Petchénègues¹, qui, récemment, avaient chassé les Magyars de leurs camps en Bessarabie et les avaient jetés dans les steppes du Danube moyen et de la Tisa, où fut établi un nouvel empire hunnique. Une fois Siméon se vit resserré par les hordes des barbares pasteurs et chasseurs dans sa résidence danubienne de Silistrie, qui s'appelait encore Dourostolon². Mais il parvint à briser les forces de tous ses ennemis coalisés, et les Byzantins, commandés aussi par le „domestique“ Phokas, aveuglé pour avoir été vaincu³, se rappelèrent longtemps de la grande défaite de Boulgarophygon (897), où ils avaient dû s'enfuir devant les armées, organisées maintenant selon le système romain, de leur ancien ami et pupille Siméon⁴. Cet „empereur d'Orient“ de nation bulgare osa même se présenter, en 913, devant Constantinople, où le petit Constantin, surnommé le Porphyrogénète, „l'enfant né dans la pourpre“, fils de Léon-le-Philosophe et petit-fils de Basile, représentait depuis peu la dynastie légitime des „Romains“⁵. Une paix fut néan-

in Byzanz, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 247 et suiv.; Bury, *The coming of the Hungarians, their origin and early names*, dans la „Scottish Review“, juillet 1892; Macartney, *The Magyars in the ninth century*, Cambridge 1930; le même, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, VIII, p. 159 et suiv.; Heisenberg, *Magyarország és Bizáncz*, Debreczen 1928; Syrku, dans le „Viz. Vremennik“, VII, p. 147 et suiv. (aussi d'après un article de Thallóczy, dans la revue „Századok“); Thallóczy, *Die ungarischen Beziehungen der Chronik des Presbyters Diocleas*, dans l'„Archiv für slavische Philologie“, XX, pp. 209-224; Gyula Németh, *A bonfoglaló magyarság kialakulása*, Budapest 1930 (cf. J. Kiss, *Trónbetöltés és ducatus az Arpadkórban*, dans la „Századok“, LXII, 19 s.

¹ On vit pendant longtemps le vallum qu'il fit creuser des Blachernes à la Porte d'Or.

² Léon le Diacre p. 359.

³ Liutprand.

⁴ *Ibid.*, p. 360. Cf. Runciman, ouvr. cité, pp. 146 et suiv.

⁵ Léon le Diacre, p. 385. Voy. Abicht, dans l'„Archiv für slavische Philologie“, XVII (1895); Chestakov, *Zur Geschichte der griechisch-bulgarischen Beziehungen in dem dritten Jahrzehnte des X. Jahrhunderts*, dans les „Byzantinoslavica“, III¹, p. 102; Kouzněkov, dans le „Sbornik za narodni oumotvorenii“ de Sofia, 1900, pp. 179-245.

moins conclue entre le gouvernement de Constantinople et celui qui voulait prendre sa place sur le trône constantinopolitain.

Jusqu'à cette expédition contre Byzance Siméon paraissait vouloir se considérer comme chef, simple „archon“, d'un autre État, celui des Bulgares, qu'il oppose dans l'inscription de frontière de Thessalonique à celui des „Romains“, mais il n'y a pas de „Bulgarie“ opposée à une „Romanie“ ; il met à côté de son nom celui du tarkhan au double nom, païen et chrétien : Olgos et Théodore, qui est „comte“ de Dristra (Dourostoron) sur le Danube¹.

Maintenant, il s'agit de remplacer l'enfant, d'un mariage longtemps condamné par l'Église, qui avait hérité du trône de la Rome orientale. Siméon, l'élève des Byzantins, ce Théodoric bulgare, plus ambitieux que le vieux roi goth, ne veut pas moins que cela. Il le dit au patriarche Nicolas le Mystique († 15 mai 925)², jadis l'adversaire de Léon IV à cause du mariage anti-canonique avec Zoé, la mère de Constantin³, et maintenant l'appui moral d'un trône chancelant, Le patriarche, qui déclare priser les grandes vertus chrétiennes de celui qu'il connaissait bien personnellement⁴, cherche à éluder ces prétentions en offrant un mariage byzantin⁵. Mais le prétendant — car c'est dans cette qualité que Siméon se présente — veut tout simplement que le petit empereur s'en aille⁶. Il demande qu'il soit reconnu lui-même dans les formes légales, par

¹ "Ετους ἀπὸ κτίσεως κόσμου σμ.β' ἡδικοτιῶνος ζ', ὄρος Ῥωμαίων καὶ Βουλγάρων ἐπὶ Σουμεών, ἐκ Θεοῦ ἀρχοντος Βουλγάρων, ἐπὶ Θεοδώρου Ὀλγου τρακανοῦ, ἐπὶ Δρίστρου κομίτου ; Ouspenski, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, III (1898), pp. 184-194. Cf. aussi le „Viz. Vremennik“, VI, p. 215, 217, et Balachtchev, d'après la Vie de St. Marie la Nouvelle, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, 1900, pp. 189-220.

² Nicolas le Mystique, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 196 et suiv.

³ Voy. sur cette querelle *ibid.*, CXIII, surtout c. 1144, 1150, 1151. Zoé était la fille d'un Tzantzès ; *Patria*, loc. cit., c. 612.

⁴ *Ibid.*, c. 101.

⁵ *Ibid.*, c. 112 et suiv.

⁶ *Ibid.*, c. 128.

les „archontes“ et par le „peuple“, d'après l'ancienne coutume, comme „basileus et seigneur“¹. Il pense même à prendre le rôle d'un Justinien en soumettant aussi l'Occident, où il avait ses démêlés avec les Serbes, les Croates, les Francs².

Refusé ainsi, il ne restera plus à Siméon que d'essayer par la force. Au bout de ses efforts, il entrera dans la métropole de l'Orient chrétien, mais sans avoir derrière lui son armée victorieuse : par la porte des cortèges étrangers, et non par la brèche des conquérants³.

Quelques mois seulement après sa première tentative, il se trouvait de nouveau avec ses guerriers sur le territoire romain⁴, et il gagna même Andrinople en 914, grâce à la trahison d'un officier d'origine arménienne⁵. Il fallut rappeler toutes les troupes qui opéraient en Asie contre les Sarrasins pour pouvoir répondre à ce chrétien de si mauvais voisinage⁶. Une nouvelle défaite, à Anchiale (917), rendit la situation encore plus menaçante⁷.

Le jeune Constantin, occupé encore à des études qui devaient

¹ Δέξασθαί σε βασιλέα καὶ κύριον τοῦς ἄρχοντας τῆς βωμαϊκῆς βασιλείας καὶ τὸν λαόν; *ibid.*

² Καὶ γὰρ, dit le patriarche, οὔτε ἡ εἰς τὴν πόλιν εἰσοδος ἀνεκτὴ, οὔτε τὸ ἕτερον, ἔπειρ λέγεις, τῆς πάσης Δύσεως ἢ κυριότης τῇ βωμαϊκῇ βασιλείᾳ τυγχάνει; *ibid.*, c. 176. Sur un ancien projet, dénoncé par Boga, le gouverneur de Cherson, d'une alliance bulgare-petchénègue, *ibid.*, c. 72 et suiv. Cf. *ibid.* et aussi *ibid.*, c. 176, et Chestacov, dans les „Byzantinoslavica“, III, p. 98 et suiv.,

³ *Ibid.* Cf. Runciman, ouvr. cité, p. 156 et suiv.

⁴ Théophane cont., p. 387.

⁵ *Ibid.*, p. 388.

⁶ Voy. Zlatarski, dans les „Mélanges“ Kondakov. Sur l'ancienne frontière déjà mentionnée (ὄρος Ῥωμαίων καὶ Βουλγάρων) les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, III (1898), pp. 184-194. Sur le mur élevé en 928, „Échos d'Orient“, III, p. 303. Relations anciennes avec les Magyars, „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 199.

⁷ Elle fut suivie par une nouvelle paix; Théophane cont., loc. cit.; cf. Runciman, ouvr. cité, pp. 160-161. Sur un raid dévastateur jusqu'à Lampsaque (919), Nicolas le Mystique, loc. cit., c. 301.

faire du descendant de l'empereur-philosophe un des hommes les plus savants de son époque, n'était ni en âge, ni de taille à pouvoir se mesurer avec ce produit rebelle de la civilisation byzantine. On appela à Constantinople, où certains dignitaires opprimaient le Porphyrogénète couronné sans pouvoir servir en effet l'Empire, un vieil officier connu pour sa valeur, son expérience et sa piété, un homme du peuple blanchi sous le harnais, Rhomanos, fils d'un certain Abastaktos¹. Bientôt cet amiral de l'Empire, qu'il défendait depuis longtemps contre les pirates sarrasins, se vit lui-même empereur, comme collègue, régnant et commandant, du jeune Constantin, rejeté dans l'ombre de ses études et de ses compilations savantes (césar, 24 septembre 1919; empereur, 17 décembre)².

Mais Rhomanos ne fut pas plus heureux contre les Bulgares que les généraux de l'empereur mineur. Il dut assister à une nouvelle série de ces pillages bulgares qui avaient passé en proverbe: *λείξ Μυσῶν*. Ses troupes furent battues, même en bataille réglée. Pour la seconde fois Andrinople, en 923, tomba au pouvoir de l'empereur barbare³, et Rhomanos dut se résigner à implorer la pitié du ciel lorsque les armées bulgares se présentèrent, pour la seconde fois, devant Constantinople⁴. Il réussit à conclure une paix, mais, lorsque Siméon fit son apparition au milieu des boïars de sa Cour et de ses soldats, on n'entendit plus les anciens

¹ Νέος Ἑλληνογενῆς, VIII, p. 495. Constantin le Porphyrogénète feint de ne pas comprendre comment Rhomanos est devenu empereur: οὐκ οἶδ' ὅπως; *De adm. imperii*, p. 241.

² Voy. Runciman, *The emperor Romanus Lecapenus and his reign*, Cambridge 1929, et le *First Bulgarian Empire; Byzantium*, IV, p. 736 et suiv. Pour ses lettres, Sakkélion, dans le *Διακόν* de la Société d'Athènes, II (1883), pp. 385 et suiv. Sur sa *protimisis*, Schupfer, dans les „Atti della r. Accademia dei Lincei“, 18.0. Sur un Laomédon Lécapène, „Byz. Zeitschrift“, II, p. 122 et suiv. Cf. Gelzer, *Kultur*, pp. 83-84.

³ Théophane cont.; Cédrene, p. 404. Cf. Runciman, *Bulg. Emp.*, pp. 166-167; *Romanos*, pp. 88-89.

⁴ Cédrene, pp. 406-407.

cris de guerre de sauvages, mais les acclamations rhomâiques, grecques des guerriers couverts de fer, d'argent et d'or¹, s'élevant vers l'empereur du camp ennemi². Même en renonçant à la réalisation de son rêve, ce Bulgare d'un autre âge entendait affirmer devant les légitimistes de Byzance son caractère impérial et ses droits à la suprématie de l'Orient, de l'Anatolè romaine (septembre 924)³.

La guerre contre les barbares fut pour Siméon beaucoup moins rémunératrice que celle qui venait de s'achever contre les détenteurs et les maîtres de la civilisation la plus ancienne et la plus complète⁴. Il continua contre les Serbes, qui se formaient une „Esclavonie“ indépendante dans l'Ouest de la péninsule, la guerre commencée déjà par deux des khans prédécesseurs de Boris; un de leurs chefs, qui s'appelait Pierre, sans doute à cause de ses relations avec le Saint Siège, paraît déjà avoir pris le grand titre d'„archon“ des Serbes de la Zachloumie („au delà du Chlum“, „des collines“), du Canalé ou Konavlé, de la Travounie (le hinterland de Traù, Tragour), de la Dioclée et de la „Moravie“⁵; les villes „romaines“ de Dalmatie, de fait des „Romanies“ complètement autonomes⁶, lui payaient tribut et fournissaient de vin sa table. Il avait été le parrain d'un des fils de Siméon. Ce prince souverain, qui régna vingt ans, patronné par Byzance, fut pris par le roi bulgare, sa place devant être occupée par un client bulgare, Paul, bientôt remplacé, vers 923, par un troisième chef, portant le nom de Zacharie, tiré des Évangiles. Siméon réussit à le chasser en Croatie et à se

¹ *Ibid.*, p. 407.

² Οἱ μέσον αὐτῶν εἰληφότες Συμεῶνα ὡς βασιλέα εὐφύμιον τῇ Ῥωμαίων φωνῇ; p. 407. C'est, du reste, la langue que Siméon employait dans ses inscriptions.

³ *Ibid.*, p. 409. L'empereur lui donna ensuite le baiser de paix. Cf. Runciman, *Bulg. Emp.*, pp. 168-170; *Romanos*, pp. 91-93.

⁴ Cédrene, p. 411.

⁵ Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 691.

⁶ Voy. notre *Raguse*.

saisir de ses „joupans“, chefs des „joupes“, mais ceci le mena à une lutte avec un quatrième „archon“¹.

Ainsi, malgré la prédication de St. Michel Maléinos, le „chien noir“ des Bulgares n'avait pas pu dévorer le „chien blanc“ de Byzance². La mort de Siméon (27 mai 927) suivit de près des insuccès auxquels il n'était pas habitué.

Son fils et successeur, Pierre³, aurait recommencé la guerre profitable contre l'Empire des „Grecs“, qu'on supposait trop facilement dégénérés, mais, après de nouvelles négociations, à Mésembrie⁴, une seconde paix⁵ éleva d'un degré la situation de cet État bulgare, qui devenait ainsi hors de pair au milieu des „gentes“, des peuples, chrétiens ou païens, qui n'étaient pas ennoblis par la domination byzantine. Pour la première fois — avant même le mariage, qui avait donné à Rومانos, le jeune fils de Constantin le Porphyrogénète, une épouse franque, Berthe, rebaptisée Eudoxie, fille de Hugues de Provence, roi d'Italie⁶ —, une alliance de famille fut conclue entre la dynastie impériale de Constantinople et un potentat étranger. Pierre, dont l'éloge, pour ses sentiments pacifiques, avait été fait par le patriarche Nicolas⁷, épousa, à Pégae en octobre déjà, Irène⁸, fille du César Christophe, un des „associés“ de Rومانos, et son propre fils, Jean,

¹ Jireček, ouvr. cité, I, pp. 146-147, 154-158. Le nouveau chef serbe, sous le même patronage impérial, portera le nom indigène de Seslav ou Tcheslav; *ibid.*, p. 159. Cf. aussi *ibid.*, pp. 161-162. Voy. aussi Jireček, *Geschichte der Serben*, I, pp. 121, 198. Sur ces princes et Michel de Chlm, *ibid.*, et Runciman, *Bulg. Emp.*, pp. 165, 167, 175; Rومانos, pp. 95-98.

² Voy. Loparev, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 477. — Sur l'Église bulgare, aussi Gelzer, *Ochrida*, p. 3.

³ Sur un autre fils, Baïan, „le loup“; Liutprand.

⁴ Cédrene, pp. 412-413.

⁵ Voy. „Byz. Zeitschrift“, IV, pp. 615-616. Cf. Jireček, dans l'„Archiv für slavische Philologie“, XXI, pp. 543-557.

⁶ Voy. Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 431. Cf. Dölger, *Regesten*, nos. 654-655.

⁷ Loc. cit.

⁸ Voy. aussi Liutprand, pp. 840-850.

frère de Pierre, reçut aussi une compagne grecque, accordée au nom de l'Empire¹. Ce fut le signal d'un long apaisement entre les deux États.

On vit encore de temps en temps des bandes hongroises, avides de butin, traverser en des courses sauvages les provinces européennes de l'Empire². Mais les Bulgares ne pensaient plus à commettre des déprédations qui complétaient autrefois celles des pirates crétois dans les îles et sur les côtes de la Thrace. Au lieu des anciennes armées assiégeantes on voyait les petites troupes de cavaliers brillants qui accompagnaient à Constantinople la *basilissa* bulgare, Marie, venant avec ses trois enfants rendre visite à ses parents de la Cour impériale³. La première place dans les banquets de cérémonie, présidés par l'empereur, était toujours réservée à l'envoyé, ou aux envoyés, de la Bulgarie, qui venaient, ces „catéchoumènes“ que Liutprand ironise, la tête tonduë à la hongroise et la chaîne d'airain au cou, prendre part aux festivités byzantines⁴. Sous Constantin le Porphyrogénète, le titre de *basileus* fut définitivement reconnu à celui auquel on avait donné jusqu'alors cet autre titre, qui convenait aussi bien aux chefs des „généalogies“ et à ceux des tribus de Petchénègues, aux anciens chefs magyars nommés *voévodes* selon la coutume slave: „archon“ „prince régnant“⁵.

¹ Cédreus, pp. 413-414, 420; Nicolas le Mystique, loc. cit., c. 184 Vie de St. Luc le Nouveau, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 453; Euty-chius, *ibid.*, c. 1151 (Rhomanos y est nommé Domitius). Sur le commerce bulgare à l'époque, Ivan Sakazov, dans les „Izvestia“ de la Société historique bulgare, VI (1924), pp. 135-203.

² Liutprand en signale une jusqu'à Thessalonique. Ils parurent à Tarente, en Campanie, en Pouille (entre 940 et 950); Romuald de Salerne.

³ Cédreus, p. 422.

⁴ Liutprand, pp. 917-918.

⁵ Φίλοι βούλγαροι, dans Constantin le Porphyrogénète, *De caerimoniis*, p. 139. L'empereur est par le baptême de Boris-Michel ὁ πνευματικὸς πάππος τοῦ ἐκ Θεοῦ ἀρχοντος Βουλγαρίας; *De adm. imp.*, p. 681. Le roi est le πνευματικὸς ἔκγονος de l'empereur; *ibid.* Cf. aussi ἀρχων Ἰωάννης (pp. 690-691), ἀρχοντες τῶν Τούρκων (p. 691). Aux repas impériaux les Bul-

La littérature bulgare aurait commencé à cette époque par les traductions, sous Siméon ou après lui, du „Bréviaire“ de Nicéphore, plus tard seulement de l'Hamartole aussi¹. Il y a des réserves à faire sur ce sujet².

En fait d'art, les élèves de Byzance, à Aboba, même à Preslav, les deux capitales bulgares, employèrent des restes anciens ou des artisans byzantins. Pour l'édifice d'Aboba, „bâti par les Romains, ce monument tomba, avec tout le pays, aux mains des Bulgares, qui l'adaptèrent à leur usage. Les pierres et les briques témoignent d'un art primitif et barbare absolument indigne de Rome“. On y a constaté un curieux mélange de paganisme et de chrétienté³.

Les Byzantins venaient d'assurer ainsi, par la puissance du christianisme orthodoxe, des alliances impériales et par l'appât de présents annuels, une de leurs frontières.

Mais, tant que durèrent les complications avec les voisins du Nord, les Sarrasins de Tarse, ceux de Crète et de d'Afrique, les sujets du grand émir et calife de Bagdad, qu'on appelait à Constantinople l'Amérmoumnis (Αμερμουμνή), Émiral-Mouménin, ceux du „prince d'Afrique“, intitulé dans les protocoles : „très-glorieux“ et „maître des musulmans“, un

gares occupent tout au plus la quatrième ou cinquième place (*ibid.*, p. 739). Mais sous Constantin VII: ὁ πεποθημένος βασιλεύς, sur un peuple qui est χριστιανικώτατος (p. 690). Pour Cédrene, Siméon est simplement un ἀρχηγός (II, p. 365).

¹ Miloš Weingart, ouvr. cité. Sur l'„encyclopédie“ bulgare du X^e siècle Chahmatov, dans le „Viz. Vremennik“, VII, pp. 1-35.

² Voy. notre communication au Congrès international d'études historiques à Varsovie, dans notre „Revue historique du Sud-Est européen“, janvier-mars 1934.

³ L. Petit, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 209-211. Voy. surtout les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, X (1905). — Sur les inscriptions bulgares, aussi „Archäologisch-epigraphische Mitteilungen“, XV (1892), pp. 98-99; Škorpil et P. Nicov, dans les „Byzantinoslavica“, II, p. 189 et suiv.; III, pp. 333 et suiv., 383 et suiv.

moment l'allié de Siméon¹, ceux de l'„archon“ de Crète, eurent la partie légère et surent en profiter². Le califat de Bagdad ne représentait presque rien, et le chef des Croyants n'était plus qu'une espèce de dalaï-lama, très-riche et très impuissant, absolument soumis à son officier des armées, le Turc bouïde; il passait son temps à la chasse et aux plaisirs de la table et du harem.

Mais il y avait dans les montagnes du Tarse un prince rusé et brave, tenant à sa disposition les montagnards toujours prêts à moissonner avec l'épée la récolte des campagnes voisines qui appartenaient aux Impériaux. Dans l'ancienne Perse il se conservait des chefs perses ou arméniens qui considéraient les provinces de l'Empire comme leur proie légitime traditionnelle. Chaque année les vagabonds de l'Islam se rassemblaient dans quelque endroit de la Syrie pour se jeter en septembre sur le pays de Roum, qui venait de faire la récolte³. Thessalonique fut surprise par eux en 904⁴. Dans tous les anciens ports de la Phénicie, Béryte, Tripolis, Gaza,

¹ Cédrene, II, p. 365.

² Tel „émir“ est φίλος γλυκυτάτου τοῦ βασιλέως (Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 684). Ceux d'Égypte, de Perse, du Khorassan sont considérés comme ὑποταγέντες et πάντα ἀποστέλλοντες. Ils se déclarent λαός σου καὶ δούλοι πιστότατοι τῆς αὐτοκρατορίας ἡμῶν. On leur écrit avec le titre πρωτορῆμβουλος καὶ διατάκτωρ τῶν Ἀγαρηνῶν. L'émir d'Arménie est le περιφανεστάτος πρῶτος τῆς μεγάλης Ἀρμενίας καὶ πνευματικὸν ἡμῶν τέκνον. On donne au „prince“ de l'Afrique la qualification d'ἐνδοξότατος et d'ἐξουσιαστής τῶν Μουσουλμανῶν; pp. 683-692. Sur les μεγιστάνοι des Arabes à Constantinople, *ibid.*, p. 610. Sur des Sarrasins convertis auxquels on avance de l'argent pour s'acheter des boeufs et des semences, les exemptant d'impôt pour trois ans; *ibid.*, p. 695, et plus bas. A la table impériale les „amis sarrasins“ viennent après les „magistri“; *ibid.*, p. 739.

³ Sur le problème de la résistance de l'Asie Mineure, dans laquelle il y a sans doute la part de la population, voy. Sir William Ramsay, *The attempt of the Arabs to conquer Asia Minor (641-964 A. D.) and the causes of its failure*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XI, p. 1 et suiv.

⁴ A Struck, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIV, pp. 535-562; Νέος Ἑλληνορμάνων, VII, p. 129.

des embarcations attendaient l'heure propice pour se réunir en une flottille légère et audacieuse et aller visiter les côtes et les îles qui appartenaient encore à ces riches chrétiens incapables de se défendre.

En Crète, la domination arabe avait réussi à se gagner la population indigène, qui faisait cause commune avec l'émir et ses pillards. Une grande partie des habitants grecs avaient embrassé l'Islam, qu'ils servaient avec fidélité et bravoure¹.

Enfin l'émir africain ne négligeait rien pour conquérir entièrement la Sicile², où Taormina fut prise en 902, pour s'établir sur le continent chrétien (attaque à Cosenza sous Rhomanos³), où les Byzantins, qui entretenaient contre Landulphe de Bénévent le patrice au nom indigène d'Ursulio⁴, avaient depuis quelque temps leurs garnisons. Le potentat musulman trouvait souvent des alliés inattendus parmi les chrétiens. Les princes féodaux de Capoue, de Salerne, les bourgeois de Naples⁵, maint officier byzantin mécontent ne dédaignaient pas de s'entendre avec lui pour se venger des Grecs, qui apportaient avec eux la dépendance incommode de l'Église constantino-politaine⁶ et un régime de taxes qui paraissait très lourd.

Ça-et-là on cueille dans la chronique des règnes qui suivirent celui de Basile: règne de Léon, d'Alexandre, de Constantin, de Rhomanos, de Constantin restauré, dans son âge mûr, comme collègue de Rhomanos, puis seul régnant,

¹ Cf. Guy Le Strange, *Al Chatib, A Greek embassy to Baghdad in 917 A. D.*, dans le „Journal of the Royal Asiatic society“, 1897, pp. 35-45.

² Victoire sous Constantin VII, Cédrene, pp. 496-497. Un fils de l'émir de Sicile à Constantinople, *ibid.*, pp. 513-514.

³ Romuald de Salerne.

⁴ *Ibid.*, année c. 920. En 875 des Arabes, des „Slaves“ prennent Siponto.

⁵ Cédrene, pp. 454-455; II, p. 355. Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 58.

⁶ Sur ces rapports — des clercs de Sicile font aussi fortune à Byzance —, Gay, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XI, p. 128 et suiv.

des mentions d'exploits des Arabes. Les pirates se présentent à Samos, en Attique, à Lemnos, à Constantinople, à Salonique, que Léon de Tripolis¹, un de leurs chefs les plus connus, conquiert et abandonna en 913, à Strovilo, à Lemnos².

Mais ce second règne de Constantin marqua un changement définitif dans les fastes assez monotones de ces actes de piraterie. L'Empire reprendra l'offensive, qu'il n'abandonna plus désormais. L'idéal de la thalassocratie³ se dessine de plus en plus. De nouveaux temps sont venus, pour tirer la Rome d'Orient de sa faiblesse et de son humiliation.

IV.

ORGANISATION LÉGALE ET CULTURELLE DE L'EMPIRE

L'activité de la dynastie macédonienne, de même que celle des meilleurs parmi les empereurs iconoclastes du septième siècle, porte enfin ses fruits. Byzance se trouve en face d'ennemis qu'elle est parvenue à user par ses victoires comme par ses défaites, par sa conscience supérieure et par son énergie, son opiniâtreté admirable; elle dispose de moyens qui lui faisaient défaut jusqu'alors; elle a définitivement élaboré un système de gouvernement, d'organisation sociale, d'instruction, de défense, absolument adapté aux besoins de l'époque.

Pour consolider la fondation de Basile, son fils Léon crut nécessaire toute une oeuvre de législation qui transformât en formules juridiques aussi bien le résultat de l'évolution lentement accomplie sous les iconoclastes que celui de l'action du grand empereur.

Comme, de nouveau, on ne pense qu'à la restauration, autant que possible, de tout ce qui a été romain, la législation

¹ Sur un émir de Tripolis réfugié plus tard à Constantinople, *ibid.*, p. 502.

² Voy. aussi Cédrene, pp. 490-493 (l'armée de Constantin Karanténos, époux de la soeur de Constantin VIII, fut détruite par le climat).

³ Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 58.

de Léon¹ se tourne, et d'une façon dure, contre les Nouvelles de Justinien, qui représenteraient une dérogation à l'égard de l'ancien droit codifié par lui. Ce droit il s'agit maintenant de le restaurer en entier. Car une loi nouvelle ne peut être qu'erreur².

Le modèle de Léon sera donc plus ancien que le transformateur des institutions, mais ce doit être un chrétien. On s'arrêtera à Constantin, „celui qui le premier par le nom du Christ rendit la couronne de l'Empire plus splendide et auguste“³. Cependant on tiendra compte, au moment où les Carolingiens de l'Occident étaient revenus au passé romain, des „usages admis“ des „receptae consuetudines“⁴. Mais, à côté de cette vénération pour un passé plus éloigné, Léon peut affirmer le grand principe que „les conditions de la vie réelle donnent naissance aux lois, et pour chaque réalité nouvelle qui ne peut pas se rapporter à quelque loi ancienne, il faut faire une loi“⁵. Et, en effet, dans toute cette oeuvre on sent bien l'esprit du temps. L'empereur ne décrète pas; il argumente, il veut convaincre. Il n'hésite pas à descendre dans la lice. Ce despote verbeux n'a plus l'attitude sacrée d'un hiérophante.

Une des innovations capitales est que la différence d'origine pour les fonctions disparaît avec les restes du décurionat. Le principe affirmé par Léon est que tout part de son omnipotence. „Les choses étant maintenant tout autres“, „tout

¹ Cf. Schenk, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 296 et suiv.; Henri Monnier, *Les nouvelles de Léon le Sage*, Bordeaux 1923.

² „Constantinus, is qui primus Christi nomine imperii coronam splendidiorem ac augustiorem reddidit“; Const. XII. Il cite l'édit de Constantin qui crée des revenus pour l'enterrement des pauvres.

³ Nouvelles de Léon, I.

⁴ Préface à ses Nouvelles et Constitution I.

⁵ Constit. XCV : „Ex communis vitae negotiis... legibus nascendi occasio existit et vero propter novam quampiam rem quae ad veterem aliquam legem referrî non potest, lege opus esse videamus“.

dépend du soin du prince¹. Les institutions archaïques, qui, dès les successeurs d'Héraclius et surtout sous les iconoclastes, ont été remises en honneur, doivent donc disparaître. Le Sénat, dit une de ces Constitutions, n'existe plus comme administrateur: sa compétence a passé à la „majesté impériale“². Constantin le Porphyrogénète mentionne encore le Sénat, mais il est précédé par les deux „magistri“, par les consuls (ἀνθύπατοι), par les patrices; après les sénateurs marchent les logothètes³. Le consulat est considéré comme complètement périmé: ce n'est maintenant qu'un titre déchu, accordé souvent à des pauvres qui n'ont pas de quoi s'entretenir⁴.

Un beau principe, tout à fait nouveau, est celui que la loi doit être comprise par tous jusqu'aux enfants⁵. Mais, à côté de l'innovation, il y a dans certains domaines une volonté ferme, presque brutale, de maintenir des usances surannées, de les renforcer même. Ainsi, rigoriste religieux, Léon annule la permission accordée aux paysans, à eux seuls, de travailler aux champs le dimanche et il se rapporte à l'interdiction pour le jour du sabbat chez les Juifs, qui n'avaient que l'„ombre“ de la vraie foi⁶. Comme Basile avait défendu aux Juifs la circoncision et l'observation du sabbat, les invitant au baptême pour leur ouvrir tous les rangs dans l'Empire⁷, son fils, un φιλόχριστος⁸, abonde dans ce sens, manifestant le désir ferme d'en finir avec ce qu'il considère comme une dissidence envers le christianisme⁹.

¹ Const. XLVII: „omnia a principali cura pendent“.

² Const. LXXVIII.

³ Constantin le Porphyrogénète, *De caerimoniis*, pp. 681-682. Des συγκλητικοί aussi *ibid.*, p. 71C. A la table impériale les „magistri“ viennent aussi après le clergé; *ibid.*, p. 739.

⁴ Const. XCIV.

⁵ Const. LXXVII.

⁶ Const. LIV. Dans la Constitution LV les Juifs sont glorifiés pour leur seul passé avant le Christ.

⁷ Constantin le Porphyrogénète, *loc. cit.*, c. 691.

⁸ Vie de St. André de Thessalonique, Migne, *Patr. Gr.*, CXI,

⁹ Constitution LV.

Une tendance bien orientale est visible dans l'oeuvre du „philosophe“ qui s'applique à corriger : celle de renfermer les femmes dans la maison. Léon s'étonne de ce qu'on leur eût permis de figurer comme témoins dans les testaments, les mêlant ainsi d'une façon inconvenante aux hommes, qu'elles doivent éviter¹. Même entre elles les femmes doivent garder une réserve sévère. Il ne leur est pas permis de „parler plus librement que ne le permet la décence féminine“² : l'admettre c'est offenser les hommes, qui en ont seuls le droit.

En même temps, à une époque devenue sensiblement pédante, l'empereur descend jusqu'à prohiber le goût aux boudins — *intestinae tunicae* — parce qu'ils sont faits au sang³. Des mesures sont prises contre les prêtres qui s'adonnent aux jeux de hasard⁴.

On permet le commerce de la pourpre, qui, monopole d'État, était destinée aux cadeaux pour les barbares et dont la distribution aux femmes se faisait par l'impératrice, le jour des *brumalia*. La dignité de l'empereur ne perdrait rien si tout le monde s'en revêtirait⁵. Les femmes peuvent porter autant de bijoux qu'elles veulent⁶. Mais, en échange, il créa ou plutôt maintint les prescriptions multiples qui facilitaient l'administration, mais empêchaient tout progrès, par lesquelles était réglé le marché de Constantinople⁷.

¹ Const. XLVIII.

² „Ad liberius loquendum quam mulieribus decorum sit.“

³ Const. LVIII.

⁴ Const. LXXXVII.

⁵ Const. LXXX.

⁶ Const. LXXXI. — Léon défend les lois décrétées par le Sénat seul ; Migne, *Patr. Gr.*, CVII, c. 586, 588. Cf. les recommandations que lui avait laissées Basile ; *ibid.*, c. XXII et suiv., LVIII et suiv. Contre les fêtes païennes, *ibid.*, c. 96 et suiv. Cf. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin et du droit romain*. — Les vers de Léon, Migne, *Patr. Gr.*, CVII. Homélies et panégyriques, *ibid.*, c. 4 et suiv. Lettre à Omar, *ibid.*, c. 315 et suiv.

⁷ J. Nicole, *Le livre du préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople*, Genève 1893. Deux ouvrages s'occupent

L'ancien édifice ébranlé, et qui paraissait souvent menacer ruine, est remis ainsi à neuf, sans qu'il eût été touché à ses fondements, qui sont en état de le soutenir encore quatre ou cinq siècles. Il se maintient, se complète et s'embellit. L'Orient entier paraît devoir s'abriter encore dans son ombre, et l'Occident même éprouve des appréhensions devant la force de cet ancien organisme et devant l'idéal qu'osent proclamer ceux qui le conduisent au onzième siècle.

Il faut connaître cette organisation, si l'on ne veut pas risquer de mal comprendre l'„épopée“ de *reconquista* qui se développe en Orient, de Constantin Porphyrogénète aux Croisades.

Il n'y a plus désormais dans cet Empire rien de romain dans la nationalité et la langue. A peine quelques mots latins se conservent-ils encore dans le formulaire, le *typique* ancien des cérémonies, des jeux, dans les manuels de commandement des armées. On les écrit en caractères grecs le plus souvent et on les prononce de manière à les rendre méconnaissables. Cependant Constantin le Porphyrogénète aura du regret à dire que l'Empire, „réduit à des frontières plus étroites, en Orient et en Occident, hellénisa et rejeta la langue romaine des ancêtres“¹. Et le nom de *Ῥωμαῖοι* reste immuable, comme un éternel titre de gloire, comme une légitimation de l'orgueil national, du mépris que l'on professe pour les Arabes, les Francs, les barbares, et toutes leurs ambitions. „Ελληνῶν ἐκίβηται ἡ πατρίδις“²; c'est le païen avec ses superstitions,

de cette „économie urbaine“ : celui de Stöckle (*Spätömische und byzantinische Zünfte*, Leipzig 1911), et celui de C. Macri (*L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine*, 1929). Les *brumalia* furent supprimées par Romain Lécapène, comme étant trop „anciennes“ : Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 606.

¹ Στενωθείσης κατὰ τὴν ἀνατολῆν καὶ δυσμῶν τῆς Ῥωμαϊκῆς βασιλείας, Ἕλληνίζοντες καὶ τὴν πατριῶν καὶ Ῥωμαϊκῆν γλῶσσαν ἀποβάλλοντες; *De adm. imp.* III, pp. 12-13.

² Παγανοὶ τὰ τῶν Σκλάβων διαλέκτω ἀβάπτιστοι ἐρμηνεύονται; *ibid.*, p. 163.

avec ses dieux et ses démons; même la littérature hellénique n'est plus attribuée à ce peuple qui n'était pas arrivé à la connaissance du vrai Dieu. Homère, Plutarque, les historiens, les géographes sont revendiqués par la civilisation byzantine, et l'on trouve toujours quelque moyen de les faire entrer dans le cycle d'idées de ce moyen-âge des Grecs et des Orientaux grécisés¹. L'école de Bardas, sur laquelle on voudrait avoir quelques renseignements de plus, remplit parfaitement ce rôle conciliateur dans une société où il reste encore une grande partie des institutions venues de Rome l'ancienne, bien que leurs noms soient mâtinés de grec (on a un *proto-asecretis*)² ou même complètement traduits en cette langue qui s'est imposée en tant que *vulgaire*, en tant que parler du peuple.

Le caractère sacré de l'empereur, ainsi que le montre la législation de Léon, ne souffre aucune atteinte durant l'époque de transformation. Il est toujours le „très-grand“, le „très-pieux en Jésus-Christ“, le „très-doux“, le „victorieux“ basileus, le „grand basileus“ le *roi*, „roi des rois“³, le titre impérial qu'il entend n'étant reconnu à personne et toléré seulement dans une certaine mesure à ce roi des Bulgares qui l'a trouvé dans la corbeille de noces d'une princesse byzantine⁴. Il habite des palais immenses et sans nombre, qui remontent à l'époque de Constantin et de Justinien⁵, il possède des richesses d'art et de monnaies accumulées dans son trésor

¹ Démosthène est cité par le continuateur de Théophane, p. 257.

² *Transfer, paratus* sont écrits en latin par Constantin le Porphyrogénète; p. 699.

³ Rhomanos II est βασιλικώτατος; Vie de St. Samson, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXV, c. 301.

⁴ Le titre de βασιλεὺς Ῥωμαίων καὶ Βουλγάρων est refusé en 925 à Siméon; voy. la lettre publiée par Sakkélion, loc. cit.; cf. Dölger, *Regesten*, nos. 606-608. Cf. aussi *ibid.*, nos. 611-612 (pour le mariage de son successeur Pierre avec la princesse Marie). Pour les titres des souverains étrangers Gelzer, *Kultur*, p. 28.

⁵ Sur une fondation du Léon VI, „Patria“, loc. cit., c. 609. Sur le convent τοῦ Ἀεῖδος sous le Porphyrogénète, Migne, *Patr. Gr.*, CXXII, c. 1268.

privé, son *εἰδικὸν*¹, où il est libre de puiser pour ses plaisirs s'il le juge bon, ou pour les besoins de l'État. Il a autour de lui nombre d'officiers, outre sa cour d'eunuques, auxquels est confiée la charge des divers départements de la Maison impériale; il a des pages, désignés sous le nom romain de silencieux, de *vestitores*, ou sous celui, grec, de *διάκονοι*; il est défendu par sa garde de soldats, les *scholaires*². Le prestige des temps passés, des vieilles formes compliquées et imposantes, des supercheries d'un art savant exaltent sa personnalité aux yeux des sujets et des hôtes étrangers, sinon devant les intimes. Il est, de fait, un évêque, et quelque chose de divin malgré le christianisme, malgré son humilité pompeuse envers le Ciel, s'attache à sa personne. Les rues qu'il suit sont ornées de fleurs³; des libations de parfums sont répandues sur son passage; il entend des chants d'église composés en son honneur ou pour glorifier sa situation impériale.

Les mœurs se sont adoucies sensiblement, à son égard aussi. Il est bien plus rare maintenant que l'on assassine les empereurs comme au temps des vrais Romains ou dans les premiers siècles de Byzance. Le public, l'Église ne resteraient plus indifférents devant un tel forfait. On s'efforça d'atténuer l'impression causée par le meurtre du jeune Michel l'Ivrogne: les chroniqueurs de Cour racontent qu'il passa de vie à trépas sans rien ressentir, au milieu du profond sommeil qui suivait une de ses débauches. Léon le Diacre racontera la fin violente de Nicéphore Phokas avec des détails destinés à inspirer l'horreur et un hymne d'église sera chanté à sa mémoire. Le patriarche Polyeucte défendra l'entrée de l'église à Jean, successeur de Nicéphore, jusqu'à ce qu'il eût désigné et puni les meurtriers, et celui-ci dut faire au moins semblant de se soumettre à cette injonction catégorique. Il n'est pas du tout sûr que Jean périt par le poison.

¹ Sur le *σεκκρέτον τοῦ εἰδικοῦ*, Constantin le Porphyrogénète, loc. cit., p. 673.

² Sur les *σχολάριοι* et les *νέοι σχολάριοι*, *ibid.*, p. 660.

³ Théophane cont., p. 499.

Un empereur trop jeune, trop vieux ou incapable sont souvent remplacés sans que cela donne lieu à des actes sanglants. Un nouveau maître est proclamé, consacré — non pas un César, mais un vrai „Auguste“ —, et il s'associe pour la forme celui qu'il remplace¹.

Les prétendants qui conspirent contre l'empereur régnant ou se font proclamer par les soldats dans quelque province éloignée peuvent maintenant être épargnés s'ils se soumettent à temps. Vaincus et pris, ils souffrent seulement le châtimeut qui leur arrache la vue, et il arrive même quelquefois que l'on se borne à faire semblant de „brûler“ les yeux, en ternissant seulement la vue. Les fils de Rhomanos II (959-963), successeur, mort jeune, de Constantin le Porphyrogénète, seront écartés tour-à-tour, tout en figurant sur leurs trônes vains et dans les actes de cérémonie, sans qu'on attentât à leur vie, et même sans qu'ils fussent soumis à cette *τύφλωσις* ou à l'émasculatlon, qu'on pratiquait aussi: on les laissait mourir dans leurs haillons de pourpre sans les avoir préalablement tondus dans un monastère, comme chez les Francs: l'exil dans une ile lointaine suffisait quelquefois. Quand un empereur succombe, ses partisans, même ses intimes, ne sont qu'exilés à la campagne, sur leurs terres.

Il n'y a plus maintenant en face de l'empereur un clergé riche, puissant, frondeur, toujours prêt à foudroyer des anathèmes renouvelés de la Bible les „fils d'Amalec“ qui oseraient toucher aux droits et aux coutumes de l'Église. Michel l'Ivrogne et ses successeurs de la dynastie macédonienne pouvaient très bien revenir à l'ancienne orthodoxie iconodoule, car l'iconoclastie avait produit tous les résultats que l'État, concentré dans la personne de son chef, attendait des persécutions. Partout les monastères sont en ruines, leurs terres sont usurpées, leur revenus dissipés; les traditions des temps de prospérité et d'influence sont perdues.

¹ Sur le couronnement, Sickel, *Das Krönungsrecht bis zum 10. Jahrhundert*, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 511 et suiv.

Lorsque les dons recommencèrent à affluer, les empereurs en eurent vite vu le danger, et ils intervinrent énergiquement contre l'accumulation des offrandes et l'extension des biens ecclésiastiques, la création de nouvelles maisons religieuses ¹.

On verra Nicéphore Phokas, le créateur du couvent complètement isolé d'Athanase sur les rochers de l'Athos, le second successeur de Constantin le Porphyrogénète, interdire ces actes de piété, qu'il taxe de vanité terrestre, et permettre tout au plus la réparation des anciennes bâtisses délabrées ou l'établissement dans des endroits déserts, au milieu de la solitude des montagnes, d'ermitages qui pouvaient servir aussi à la défense de l'Empire (964) ².

Presque partout les évêques, pour l'élection desquels il faut l'assentiment du maître ³, sont maintenant très pauvres. Il leur sera, du reste, interdit, sous le même Phokas, de détenir des richesses sans la permission spéciale de l'empereur.

Le fier évêque „lombard“ Liutprand de Crémone, habitué à la richesse des sièges italiens, aux nombreuses suites qui entourent les chefs de diocèses en Occident, parlera avec une commisération injurieuse de ces prélats déguenillés, dignes du peuple constantinopolitain aux pieds nus, qui n'ont pas même un serviteur pour ouvrir et fermer la porte de leur taudis monacal.

A chaque vacance, que Nicéphore Phokas prolongera au profit du Trésor; qui nommait l'administrateur du diocèse et prenait sa part des revenus, sont préférés, de par la volonté, maintenant décisive, de l'empereur, les moines qui se sont distingués par une discipline rigoureuse, par un profond mépris pour les choses du monde, auxquelles ils ne se mêleront donc pas dans leur nouvelle situation. Après avoir

¹ Léon le Diacre, p. 310.

² Zachariä von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, p. 292 et suiv. Cf. Dölger, *Regesten*, no. 699.

³ *Ibid.*, no. 703.

élevé à la dignité patriarcale des fils et frères d'empereur et mêlé ainsi en quelque sorte la dynastie et l'ordre religieux, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à ce siècle, le pouvoir civil tira des monastères les plus rigoristes des vieillards fatigués, dont toute la vie n'avait été qu'une abdication¹. Il pouvait arriver, en effet, que quelqu'un de ces vieux saints à la vie irréprochable osât faire des remontrances à l'empereur lui-même et lui défendre l'accès de l'église tant qu'il n'aurait pas fait pénitence entière pour ses péchés et ses crimes. Telle sera la conduite honorable de Polyeucte (956-970) à l'égard de Nicéphore, marié contre les prescriptions de l'Église², et envers Tzimiskès, meurtrier de ce Nicéphore, son prédécesseur. Jadis Léon le Philosophe s'était vu lui aussi défendre l'entrée principale de l'église, à cause des scandales de sa vie privée, et le César Bardas avait essuyé le même affront de la part du patriarche Ignace³. Mais ces patriarches, capables de pareils actes de grandeur morale, ne pouvaient plus organiser un mouvement dont les éléments mêmes manquaient, car les moines besoigneux et rudes du dixième siècle n'avaient plus rien des vertus révolutionnaires de ceux qui avaient combattu contre les iconoclastes impies et blasphémateurs. Si l'on avait sous la main quelque eunuque, on le préférait aux autres candidats; et il y eut même un patriarche tiré des rangs de ces mutilés.

Si on ne fustige plus les patriarches, si on ne les contraint plus à des humiliations publiques, si on ne les torture plus et ne les condamne plus à mort, il arrive que l'empereur dépose, sans assembler de concile, un patriarche incommode et l'exile, sans qu'il y ait pour cela dans cette Constantinople célèbre par ses tumultes le moindre mouvement populaire.

Il ne faut pas oublier que l'école de Bardas, qui donnait

¹ Léon le Diacre, pp. 102, 163-164 (pour les patriarches Basile I et Antoine III).

² *Ibid.*, p. 99.

³ Cf. Runciman, *Byzantine civilisation*, Londres [1932], p. 113 et suiv.

une éducation passablement païenne, avait pris aux moines une grande partie de leur clientèle scolaire et avait détruit leur rôle d'éducateurs supérieurs. Les écrivains sortis de cette école accordèrent un large pardon aux empereurs ennemis des icônes, dont les noms sont accompagnés, dans leurs chroniques, des titres respectueux habituels.

Aux moines de la Capitale, qui peuvent être employés comme instruments des troubles, on préfère ceux qui se sont fixés d'eux-mêmes sur les rochers du Mont Athos. Pour ceux-là, absolument inoffensifs, on aura, pendant tout ce dixième siècle, au cours duquel leur établissement, parti de la cellule d'Athanase, se consolide et s'étend, toutes les attentions et toutes les grâces¹.

Le choix des fonctionnaires a, naturellement, une très grande importance. A chaque changement de règne, fût-il même accompli dans les conditions légales et ordinaires, les actes de nomination se répandent généreusement sur les intimes et les fidèles, les *οἰκεῖοι*, tandis que ceux qui avaient servi l'empereur défunt ou détrôné s'en vont prendre soin de leurs campagnes (*ἐν τοῖς σφετέροις ἀγροῖς*)², de leurs vilains et de leurs parèques ou „voisins“ à demi libres. Cela arrive non seulement pour les grandes charges de la Cour et de la ville, pour les officiers d'Empire dépendants, jadis, de l'empereur (*ταγματικοί*) ou du Sénat décliné (*συγκλητικοί*)², mais aussi pour les commandants et administrateurs des provinces, qui depuis quelque temps ont un caractère tout nouveau.

Dans les anciennes provinces, il y avait des gouverneurs

¹ Dölger, *Regesten*, nos. 627, 660, 687, 689; Gass, *De claustris in Monte Athositis commentatio historica* (aussi sous le titre: *Zur Geschichte der Athosklöster*), Giessen 1865; L. Petit, *Vie de St. Athanase l'Athonite*, dans les *Anal. Bollandiana*. Cf. notre étude sur le Mont Athos et les pays roumains dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II.

² Léon le Diacre, p. 96.

³ Constantin le Porphyrogénète, p. 716. Il y a aussi les *θηματικοί* (*ibid.*).

comme au passé, réunissant dans leurs mains le pouvoir civil et l'autorité militaire, qui portaient des titres différents, dans une dépendance étroite de l'empereur et de la Capitale. Les nécessités de la défense contre les barbares d'Asie et d'Europe, Bulgares, Arabes, pirates, entraînent des changements dans cette organisation qui datait de l'époque vraiment romaine. Pendant que les noms se grécisent, que les *comites* prennent le titre de *stratèges* et la *provincia* devient un thème, la distribution de ces groupements, en relation avec les problèmes militaires de l'époque, devenait toute autre ¹

Les nouveaux thèmes étaient nommés d'après les places fortes, d'après les provinces et d'après certains commandants du passé, comme les Charsianoï ². Les attributions de ces officiers devenaient plus étendues; leur indépendance, leur initiative se développèrent. Disposant d'un riche patrimoine de terres, de revenus, de douane et autres, attachés à sa charge, le stratège était maintenant libre d'exercer selon sa conscience du devoir et sa connaissance du pays les droits impériaux; le maître les lui avait délégués tous pour la durée de ses fonctions dans le thème qu'il devait, non administrer, mais gouverner. Il avait sous ses ordres sans aucune restriction les soldats qui avaient reçu une terre, un fief complet de chevalier, de *καβαλλάριος* (*καβαλλαρικὸς στρατιώτης*) de la valeur de quatre ou cinq livres (*λίτραι*) ou un fief, un *τοπίον*, de matelot (*πλοῦκὸς στρατιώτης*) de trois livres seulement, en échange du service militaire obligatoire sous le commandement du seul stratège ³. Celui-ci a comme officiers subordonnés les *tourmarques*, qui commandent les troupes (ou *τούρμαι*) ⁴, les *drungarii* ou amiraux et tout un personnel administratif. Chacun des militaires jouit de la possession d'un lopin de terre proportionné à son

¹ Voy. Constantin le Porphyrogénète, *De thematibus*.

² *Ibid.*, p. 20. Cf. *De admin. imp.*, p. 651 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 695-697.

⁴ *Ibid.*, pp. 663, 667 (aussi le *κόμης κόρτης*, le *δομέστικος τοῦ θέματος* auprès de chaque stratège).

grade; il y a la catégorie de ceux qui, comme les scholaires, les *thrakésioi*, s'équipent à leurs frais, une autre se compose de ceux qui reçoivent des secours en cas d'expédition, qui s'associent avec des *syndotai*¹ et donc ne sont pas „monoprosopes“; dans une troisième rentrent les commandants.

On trouve les mêmes recommandations dans le traité militaire qu'il faut attribuer à Léon-le-Sage, dans lequel on peut voir combien était soignée la préparation technique de cette armée: „Il n'y avait pas de difficulté à obtenir des officiers de bonne naissance et ayant une fortune en propre, dont l'origine les faisait respecter par les soldats alors que leur argent leur permettait de gagner les bonnes grâces de ces hommes par de nombreux dons d'utilité modeste par dessus leur paie“.

Au commencement d'une campagne générale, que doit conduire l'empereur, un de ses associés ou un lieutenant impérial, les stratèges sont consultés pour savoir ce qu'ils ont à offrir, ce qu'ils „prennent sur eux“: des troupes auxiliaires, des vaisseaux, des armes, des ustensiles, des chevaux, des secours en argent; ils ont le droit de prendre par réquisition des villes, des monastères, des particuliers ce qui leur est nécessaire pour l'armement et les autres préparatifs².

Il y a encore dans l'armée des compagnies d'étrangers, des *étrαγγελαι*, munies de privilèges spéciaux. Ainsi les Sarrasins qui acceptaient le baptême et se fixaient sur le territoire de l'Empire recevaient une étendue de terres inaliénables comme celles des autres soldats et même des semences, et étaient exempts d'impôts pendant quelques années³. Certaines des „hétairies“ étaient fixées sur un point de la frontière qu'elles connaissaient et affectionnaient le plus, et elles y vivaient sous des commandants de leur race,

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, pp. 651-652, 657-658, 665.

³ *Ibid.*, pp. 660-661, 664, 695. Voy. Guignerot, *Des bénéfices militaires dans l'Empire romain et spécialement en Orient au X-e siècle*, Bordeaux 1898.

portant un titre spécial; tels les anciens Mardaïtes, qui, sous leur capitaine ou *katépanos*, défendaient les gorges du Taurus, les Ibères, qui étaient soumis à un couropolite presque indépendant¹, divers groupes d'Arméniens sur les bords de la mer et dans l'intérieur, qui avaient à leur tête des „archontes“² ou princes nationaux.

D'autres étrangers étaient dispersés sur toute l'étendue de l'Empire, et on trouvait ainsi des groupes de Mardaïtes en Épire, dans le Péloponèse et dans le thème céphalonien des Îles Ioniennes; des Russes, dont l'„hétairie“ date du temps de Michel l'ivrogne, font la garde à Durazzo et en Dalmatie; des gens de Palerme sont employés dans les guerres en Orient³.

Par ces mesures, par la création de nouvelles provinces au régime strictement local, par l'établissement d'un état, d'une classe militaire strictement attachée à la terre même, qu'elle doit défendre et qui lui appartient en propre, à elle-même et à ses successeurs, s'ils peuvent remplir le rôle de soldats, par de nombreuses fortifications dans les endroits stratégiques des montagnes, les *clissures* (*κλεισσοῦραι*), par des postes d'observation semés un peu partout, par un espionnage habilement organisé, par le développement de l'art de guetter et de surprendre l'ennemi, l'Empire byzantin était devenu, juste au moment où tous ses voisins s'affaiblissaient, une grande puissance militaire.

Aussi bien il faut constater en même temps un relèvement, tant économique que moral, des classes inférieures. A Constantinople et dans les provinces, elles jouissent d'une attention éclairée et sympathique de la part du gouvernement, et on ne peut pas être leur empereur sans faire jour-

¹ Sur lequel voy. Dölger, *Regesten*, nos 613-614.

² Des *ἀρχοντες τῶν ἀρχόντων*, dans les lettres de Rhomanos Lécapène, publiées par Sakkélion, loc. cit. Cf. Sur les *ἐξουσιασταί* de l'Alanie, Koula-kowski, dans le „Viz. Vremennik“, V, p. 1 et suiv.

³ Constantin le Porphyrogénète, loc. cit., pp. 661, 664, 673 (vaisseaux russes).

nellement prouvé de justice et de charité. Constantin le Porphyrogénète lui aussi prendra soin des pauvres constantinopolitains, pour abriter lesquels on fermera les portiques et pensera même à loger ceux qui viennent des provinces pour lui présenter leurs requêtes ¹.

Les grandes fêtes sanglantes de l'Hippodrome ont cessé depuis longtemps dans la Capitale. Le facteur politique des dèmes, si étroitement lié aux *circensia*, déchoit donc rapidement. Il n'y a plus guère de conflits entre les Bleus et les Verts, rivaux à propos des succès de leurs cochers. Si on trouve encore les noms de ces anciennes factions, c'est uniquement dans les listes des dignitaires, qui gardent ces „démarques“, sans influence désormais, ou bien dans le cérémonial vieilli de la Cour. Les réjouissances populaires à l'occasion du triomphe de l'Empire étaient rares; s'il y avait une victoire, les chefs, qui l'avaient gagnée ne venaient guère à Constantinople pour jouir des acclamations. Une seule fois Théophile, revenu vainqueur d'Asie, fit célébrer l'*ἱππικὸν* et fut salué par l'ancienne acclamation romaine: „Sois bienvenu notre incomparable chef de faction, *φικτολάρη*“. Quand, avec Nicéphore Phokas, il y eut encore des empereurs guerriers, des *imperatores* selon l'ancienne coutume, ils firent rendre des honneurs à l'image miraculeuse de la Vierge tutélaire, qu'ils suivaient dans la procession. L'empereur Michel l'Ivrogne fut le dernier partisan passionné des jeux du Cirque, qui furent célébrés avec sa participation: nouveau Néron, il parut comme conducteur de quadriges à l'occasion de la naissance de son fils. Quelques excès sanglants qui se produisirent au coeur de ces jeux sous le règne de Nicéphore dégoûtèrent définitivement de ce genre de spectacles la plèbe constantinopolitaine.

¹ Dölger, *Regesten*, nos 616-617 (d'après Théophane cont.). Cf. G. Testaud, *Les rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'Empire byzantin au X-e siècle*, Bordeaux 1898 (déjà cité). Cf. Diehl, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 200-202.

Cette population n'aura désormais que la distraction, bien connue, des fêtes de la Cour, où on voyait les vieux costumes usés, les antiques bijoux aux formes démodées ou quelque *προέλευσις*¹, quelque cortège impérial, sur le parcours duquel faisait la haie cette multitude pauvre aux pieds nus².

Mais les empereurs du nouveau régime n'eurent garde de laisser la Capitale sans les provisions auxquelles elle était habituée. Ils lui assurèrent une tranquillité parfaite, et depuis quelque temps on ne voyait plus aux changements de maître la populace courir par bandes les rues en quête de pillage³. La justice était maintenant prompte et sûre. Des hôpitaux s'élevaient pour les malades besoigneux. Des distributions d'argent étaient faites au peuple, par ordre des Augustes charitables, qui n'entendaient pas thésauriser les revenus de l'*εἰδικὸν*. Parfois les chroniqueurs notent des actes de bienfaisance extraordinaire: ceux qui ont bâti sur des terrains de l'État obtiennent la rémission de leur cens annuel; d'anciennes dettes envers le fisc sont annulées. Aussi la population de la Capitale reste-t-elle fidèle à son empereur aux heures de crise, où les troupes des prétendants se dirigent contre lui, et il y aura même bien des regrets cachés à la mort de ce Nicéphore Phokas qui n'avait pas été cependant, avec son teint noir et son gros ventre⁴, un bel officier, et qui, dans sa brutalité innée, ne s'était guère soucié de gagner des sympathies pour sa personne⁵.

Les empereurs „macédoniens“ eurent le courage de réviser l'état de la propriété rurale, qui avait été longtemps en

¹ Léon le Diacre, pp. 46-47.

² Liutprand.

³ Léon le Diacre, pp. 94-95.

⁴ *Ibid.*

⁵ Sur les corporations voy. Hans Gehrig, *Das Zunftwesen Konstantinopels im X. Jahrhundert* et A. Stöcker, *Spät-römische und byzantinische Zünfte*, (déjà cité).

proie aux usurpations des ἀρχοντες, des δυναται, et de la réglementer dans un sens contraire aux intérêts de ces grands.

Un soldat qui ne pouvait pas accomplir ses devoirs parce qu'il était ruiné, était rayé de la liste du contrôle. Il fut décrété que désormais la vente de la terre stratiotique, du fief militaire, n'aurait plus de valeur légale. Il fut interdit aux grands propriétaires d'acheter et de réunir à leurs *latifundia* les champs des pauvres; s'il était prouvé que leurs actes fussent envahissants et leur conduite tyrannique, ils devaient être expulsés de leur héritage et de leurs propres acquisitions¹.

Mais la grande propriété ne devait pas non plus déchoir, dans l'intérêt supérieur de l'Empire; les pauvres ne pourront pas, de par l'édit de Nicéphore Phokas, acheter les fragments d'un grand domaine qui se disloquait. Comme, malgré ces mesures, des latifundiaires prospéraient en Asie, la famille de Phokas comptant elle-même parmi les plus riches détenteurs de terres, Basile II renforcera les édits rendus par ses prédécesseurs et défendra sévèrement la continuation de ces abus². S'il était impossible de donner aux paysans serfs la liberté³, aux prolétaires de la campagne la possession des champs, l'Empire fit du moins tous les efforts pour que l'état de légalité présente ne fut pas outrepassé⁴.

¹ Léon le Diacre, pp. 310, 317-321. Cf. Dölger, *Regesten*, nos. 609, 628, 656, 673 et suiv.

² *Ibid.* no. 783.,

³ Cf. N. A. Constantinescu, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XI. Cf. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, dans le „Byzantinisches Archiv“, 9, Leipzig-Berlin 1920; Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert*, dans la „Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte“, XX (1927), p. 49 et suiv.

⁴ Cf. Rambaud, *L'Empire grec au X-e siècle*, Constantin Porphyrogénète, Paris 1870; Hirsch, *Konstantin VII. Porphyrogenetos*, „Programm“, Berlin 1873; Schlumberger, *L'Empire byzantin au X-e siècle: Nicéphore Phokas*, Paris 1890; *L'épopée byzantine à la fin du X-e siècle*, 2 vol., 1900-5.

V.

LITTÉRATURE DE L'ÉPOQUE

L'Empire paraissait ainsi définitivement formé. Le pacifique Constantin le Porphyrogénète¹ était dominé par cette idée lorsqu'il fit rédiger cette *Summa* de tout savoir politique que fut sa compilation, si utile pour le présent, si désastreuse pour l'intégralité des sources dont il avait fait faire des extraits.

Pour cette oeuvre furent utilisés aussi les annalistes qui avaient voulu continuer l'oeuvre de Théophane et qui se trouvèrent devant des problèmes de morale et de conscience qui auraient effarouché le modeste historien de l'iconoclasme. Entre autres, ce rival de Théophane pour la rédaction d'une histoire universelle, un Constantinopolitain, auquel on a donné sans raison le nom du logothète Siméon (auteur d'un ouvrage allant jusqu'en 948)², un élève de l'école de Magnaure³, qui, arrivant avec une autre chronique du même caractère jusqu'à son époque, garde de la reconnaissance à Léon, son ancien professeur; c'est un archéologue, un amateur d'étymologies et d'anecdotes, mais aussi un copiste de la Vie d'Ignace: il présente le changement de dynastie sans ménager personne, mêle de la façon la plus crue la vie privée de Basile aux scandales affreux du règne de son prédécesseur assassiné⁴ et continue en épargnant tout aussi peu l'impératrice, en signalant, avec la révolte d'un complice, Symbatios, tout ce qui peut compromettre le „nouveau

¹ Sur le projet de mariage entre Constantin et Hedvige, fille de Henri I-er, roi d'Allemagne, Ekkehard, dans les *Mon. Germ. Hist.*, SS., II, pp. 122-123; cf. Mystakidès, ouvr. cité, pp. 17-19.

² Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 359-361 (sur le manuscrit). Voy. Bury, dans la „*Byz. Zeitschrift*, I, p. 572 et suiv.; de Boor, *ibid.*, X, pp. 70-90; Vasiliewski, dans le „*Viz. Vremennik*“, II, p. 79 et suiv.; Chestacov, *ibid.*, IV, p. 167 et suiv.; V, pp. 19-62.

³ Sur le περιφανής και περιδοξον παιδευτήριον de Stoudion, son rival, Vie de St. Nicolas le Stoudite, Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 869.

⁴ Photius aurait été disgracié pour l'avoir traité de „brigand et assassin“; pp. 688-689.

cours" : la mort de Michel, le châtement de ses meurtriers sont présentés d'une façon tout à fait saisissante¹. A côté, Léon le Grammairien, qui emploie Georges de Pisidie et cite des inscriptions sépulcrales, poursuit le récit des événements jusqu'à la même époque².

On croyait terminé, fixé pour toujours, immuable cet Empire sans prévoir les conquêtes et les restitutions territoriales qui l'attendaient et dont Constantin n'avait ni la conception, ni les moyens personnels. C'est pourquoi pour ces frontières restreintes dont il parle non sans regret il veut codifier une philosophie politique basée sur tout le passé, mais tenant compte des fatalités du présent, et y ajouter tout ce qu'un formalisme bien ordonné pouvait donner comme prestige. C'est l'origine de cette oeuvre, utile et déplorable.

Déjà un protospathaire Philothée avait eu l'idée de ces abrégés, lorsque, en 902, il écrivait un opuscule sur „l'ordonnement précis de l'ordre de rang aux très-hautes invitations à dîner“³. De nos jours tout un travail, aux résultats plus d'une fois aléatoires, se dépensera donc pour découvrir les fragments de vie réelle pris dans cette mosaïque officielle, alors que les contemporains, résignés à être séparés des époques glorieuses, étaient contents de voir toute cette histoire, qui leur était devenue indifférente, transformée en recettes à exploiter. C'est ce qu'on fait depuis des années pour „le livre de l'administration“, pour celui des „ambassades“, pour les traités concernant les cérémonies et tout ce qui pouvait servir aux nécessités actuelles de l'Empire⁴.

¹ Éd. Bonn. Cf. Gelzer, *Sextus Julius Africanus*, II¹, 1885, pp. 280 et suiv., 357 et suiv.

² Éd. de Bonn.

³ Voy. Gelzer, *Kultur*, pp. 39-41.

⁴ De Boor, *Excerpta historica jussu imperatoris Constantini Porphyrogenetae confecta*, Berlin 1905-6. (cf. Heisenberg, dans la „Deutsche Literaturzeitung“, 1909, p. 146 et suiv.; aussi 1916, p. 716; Rademacher, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 493 et suiv.), II. De Boor, *Excerpta de legationibus*, Berlin 1903, 2 vol.; III, *Excerpta de insidiis*; IV, *Excerpta de sententiis*. Cf. Krachéninikov, dans le „Viz. Vreménik“, XIII, p. 113 et suiv.;

Le choix des pièces qui forment la vaste collection de membres amputés : manuel de l'administration ¹, manuel des thèmes, manuel diplomatique, manuel des cérémonies, montre aussi combien les Byzantins entendaient se relier, sans aucune déviation, à l'ancienne Rome. Il y a donc dans ce recueil des extraits ou mentions de Denys d'Halicarnasse, de Polybe (surtout pour la Sicile, montrant ainsi combien on tient à sa possession, et pour l'Asie occidentale, qu'on se réservait à intégrer contre les Arabes), d'Appien et de Josèphe, de Diodore et de Dion, un tout petit morceau d'Arrien, d'autres d'Hérodote et de Thucydide et quelques pages seulement de Socrate, l'historien de l'Église, et de cet autre écrivain de l'époque, Eunapius (sur les rapports avec les Perses et les „Scythes“-Goths chassés par les Huns) ², puis on emploie des rapports, d'autres documents officiels, l'ouvrage en vulgaire du magister Léon Katakylas, écrivant au monastère de Sygriane par ordre de Léon le Philosophe, ou Philostéphanos, qui écrivit sur les îles. A peine une mention de St. Grégoire ou quelques actes des martyrs ³. On voit bien dans le choix la direction toute pratique des découpeurs et arrangeurs de fragments. Pour la compilation personnelle, avec les anciens, Homère, Hérodote, Aristophane, Polybe, Isocrate, les grammairiens Hiérocle, Hé-

le même, *ibid.*, VIII, p. 479 et suiv.; X, p. 416 et suiv.; XI, pp. 45 et suiv., 103 et suiv. (sur le $\pi\epsilon\pi\lambda\epsilon\tau\omicron\upsilon\sigma\tau\omicron\varsigma$); *De administrando imperio*, éd. Bonn. Cf. Bury, „Byz. Zeitschrift“, XV, p. 517 et suiv.; *Ἐκτετυπηθεὶς τῶν ἑὺχαρακτῶν σπουδαίων*, VII, p. 138 et suiv.; Armin Pasić, *Cara Konstantina Porfirogeneta De administrando Imperio glave* 29-36; Zagreb 1906. Puis *De caerimoniis*, éd. Bonn. Cf. „Viz. Vremennik“, III, p. 362 et suiv.; Diehl, *Sur la date de quelques passages du Livre des cérémonies*, dans la „Revue des études grecques“, 1903; Bury, *The ceremonial book of Constantine Porphyrogenetes*, dans l'„English Historical Review“, XXII (1907), pp. 209 et suiv., 417 et suiv.; Millet, dans les „Mélanges Kondakov“, p. 281 et suiv. Sur les *De virtutibus et vitiis*, Krachéninikov, dans le „Viz. Vremennik“, XX, p. 149 et suiv. Cf. Bütner-Wobst, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 66-69; XV, p. 88 et suiv.

¹ *De administrando imperio*, éd. de Bonn.

² De Boor, *Excerpta de legationibus*, Berlin 1903 (2 vol.) (déjà cité).

³ *De caerimoniis*, éd. de Bonn, pp. 456-457.

sychius, Nicolas de Damas, secrétaire d'Hérode¹, puis Épiphané de Chypre, Jean le Philadelphe, Lydus, Agathias, Étienne de Byzance, Théophane, Ménandre, Dexippe.

Dans le traité de l'administration (949-952), dédié au fils de l'empereur Constantin, Rhomanos II, toutes les nations voisines sont présentées, avec la recommandation de faire l'impossible pour maintenir la paix, nécessaire à cet Empire dont l'agencement intérieur, jusqu'à des notes sur les dialectes grecs et des renseignements archéologiques, étymologiques, est décrit dans l'ouvrage sur les thèmes.

Une politique se détache de cette oeuvre de mosaïque ou de compilation. On la reconnaît lorsque, ce qui paraît curieux pour le petit-fils du Macédonien, Michel III apparaît comme un „bon chrétien“, alors que, bien entendu, Lécapène est un hypocrite, un violateur des bonnes coutumes², capable de donner une princesse comme femme au faux empereur bulgare. Un neveu de Théophane reçut aussi, de son parent, le même empereur Constantin, la mission de couvrir, dans le récit des événements contemporains, d'un voile d'oubli le crime qui avait installé la nouvelle dynastie, et il eut à sa disposition des pièces officielles ainsi que le récit du grammairien Théophraste sur les événements de Sicile³. Mais, à la fin, l'empereur lui-même entreprit de raconter, sur la base d'enquêtes comme celle contre Santabarénos, d'annales consulaires, de l'oeuvre du protospathaire Manuel, mais se rappelant en même temps tout ce qu'il avait lu dans les oeuvres de l'antiquité et employant pour mieux répandre son ouvrage la forme des Vies de Saint, l'histoire même de la famille régnante, et cette fois tout le monde,

¹ Des anciens inconnus, pp. 107-109.

² *De adm. imp.*, pp. 605, 606.

³ Voy. Éd. de Bonn, reprise par Migne, *Patr. Gr.*, CIX. Cf. Hirsch, *Byzantinische Studien*, p. 118 et suiv.; H. Wäschke, dans le „*Philologus*“, 37, VII, 1877, p. 255 et suiv.; de Boor, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, X, pp. 62-65; „*Viz. Vreménik*“, XXI², p. 15 et suiv.

le Sénat, l'armée sont coupables du crime initial, Basile seul restant indemne de toute culpabilité¹.

Un peu après cette compilation, surveillée par l'empereur lui-même, un moine d'Amalfi, Jean, fut envoyé, entre 950 et 1050, à Constantinople où il prépara sur des textes grecs son *liber de miraculis*².

La partie la plus originale d'une autre compilation, des „Tactiques“ de Léon VI, ouvrage de recommandations minutieuses d'un esprit pratique vérifié par l'expérience et parfaitement réel³, est celle qui présente les ennemis habituels de l'Empire: les Perses qui combattent en se retirant, les „Turcs“, c'est-à-dire les Magyars, qui ne respectent aucun serment, ne tiennent compte d'aucun présent et courent au gain sans se rassasier jamais, redoutables adversaires qui emploient en même temps l'arc et la lance et présentent un front de chevaux bardés de fer, les Bulgares, devenus chrétiens, mais qui ne manquèrent pas d'attaquer l'Empire au moment où il était pris par l'attaque arabe: il a mieux valu que la punition leur fût venue de la part desdits „Turcs“, et l'empereur recommande qu'on observe la paix avec ces voisins à l'égard desquels il ne veut pas donner des conseils militaires. Quant aux „Francs“, faibles de corps, mais faciles à gagner par l'argent, pleins de spontanéité et d'élan, et aux „Lombards“, ce sont en partie des amis, en partie des sujets même: il faut les traiter à la façon dont les „Scythes“ traitent les Impériaux. Les Slaves enfin, plutôt doux et hospitaliers, jadis fiers de leur liberté

¹ Éd. de Bonn, à la suite des continuateurs de Théophane, pp. 211-353 (aussi dans Migne, *Patr. Gr.*, CIX, c. 225-369).

² P. Michel Huber, *Johannes monachus liber de miraculis*, Heidelberg 1913.— Une *Παλαιά βασιλική πρὸς τὸν Πορφυρογέννητον Κωνσταντῖνον*, due à un certain Théophylacte, dans Migne, *Patr. Gr.* CXXVI. Le „Hermippos“, dialogue sur l'astrologie, est peut-être plus ancien (éd. Kroll et Viereck, *Ἑρμιππος ἢ περὶ ἀστρολογίας*, Leipzig 1895. L'original est arabe; comme auteur on nomme Jean Katrarios. Cf. Franz Boll, *Quellen des Dialogs Hermippos*, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Heidelberg, 1912.

³ Il est contre les prédictions par le rêve, mais renvoie, pour l'„astrologie“, à Ptolémée, à Aratus et à Jean Lydus; épilogue, paragraphes 22, 67.

dans leurs anciens quartiers au-delà du Danube, servent comme auxiliaires de l'Empire ¹.

Les pires ennemis, aux attaques foudroyantes, accompagnées du bruit des trompettes et des tambours, sont, bien entendu, les Arabes, montés sur des chameaux et sur leurs chevaux rapides, qui se servent aussi du concours de l'infanterie „éthiopienne“; parfois réunis aux indigènes de la Cilicie, ils attaquent du côté de Tarse et d'Adana; il faut les guetter au passage des montagnes, quand ils reviennent chargés de cette proie sans laquelle cette nation de fainéants ne pourrait pas vivre. Leurs barques de pirates doivent être aussi attentivement surveillées ².

Suivant cet exemple, l'époque des guerres prochaines aura elle aussi sa compilation pour la tactique: comme les manuels précédents étaient ceux de „Constantin“ ³, celui-ci, fondé sur Sextus Julius Africanus, sur le vieux Polyainos et sur le traité antérieur qui passait sous le nom de l'empereur Léon, sera attribué à Nicéphore Phokas, qui l'a même peut-être commandé ⁴. Il semble appartenir, par le système qu'il recommande, applicable à la seule campagne contre des guérilleros, comme ceux du „second Empire bulgare“, aux environs de l'an mille.

¹ Par. XVIII, p. 39 et suiv.; *ibid.*, 78 et suiv.

² *Ibid.*, p. 110 et suiv.

³ Mais le manuel de tactique qu'on lui a attribué serait dû à Constantin VIII (1025-1028); voy. Mittard, dans la „Byz. Zeitschrift“, XII, p. 586.

⁴ Publié à la suite de Léon le Diacre. édition de Bonn., Sur les *Praecepta Nicephori* (περὶ παραδρομῆς πολέμου), parus dans les „Notes et extraits de la Bibliothèque du Roi“, XXXVI, pp. 67-127, et dans les „Mémoires“ de l'Académie de Pétersbourg, 8-e série, VIII, 40, Charles Graux (*Traité de tactique connu sous le titre de Περὶ καταστάσεως ἀπλήκτου*, Paris 1898; Pécz, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 509; Vári, *ibid.*, XXX, p. 49 et suiv.; Koulakovski, dans le „Viz. Vreménik“, V, p. 398 et suiv. (il assigne à la „Tactique“ de Léon la date de 890-1); XI, pp. 547-548; le même VII, p. 646 et suiv.; Pargoire, *ibid.*, X, pp. 63 et suiv., 499 et suiv.; Bernadski, dans le „Byzantion“, VII, pp. 333-335. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 268, 636-638.

Car non seulement on fait la guerre, mais on aime à la décrire, on cherche à la définir. Comme sous Nicéphore Phokas on avait mis par écrit des préceptes d'un caractère plutôt général, sous Basile II encore jeune et ayant besoin d'être dirigé, deux écrivains, dont l'un avait en vue l'attaque et l'autre la formation de l'armée¹, s'occupèrent de ce qui faisait maintenant l'honneur et la gloire de l'Empire. Envers les Arabes, auxquels on rend leurs *καθρσοι*, il y a seulement la défense de la frontière, mais toute l'attention se porte sur les Bulgares. On a cru qu'il s'agit de la fin des campagnes contre ceux du Pont Euxin, et l'époque de Sviatoslav paraît donc lointaine; or, comme les Russes ne sont plus des alliés, mais, comme ces *μαλάρτιοι*, qu'on voudrait bien identifier, des soldats impériaux, comme à chaque pas il est question de klissoures, des régions difficiles à envahir, ou de hauts rochers², comme on ne trouve pas de provisions et surtout du blé, — ce qui ne pouvait pas être le cas pour les régions de l'Est balcanique, si pleines de grécité — il faut penser aux expéditions, si difficiles, à cause du terrain, dans des régions montagneuses, impropres à la culture, de la Macédoine. Il faut donc admettre la moitié du onzième siècle. Les *doukatores* au nom roman (en roumain: *ducători*; cf. *călători* pour les *ἐδίται*) correspondent au même moment. Les Petchénègues dont il est question appartiennent à cette époque précise où la *Ῥωσία* commence à avoir un sens pour les Impériaux³.

La reconquête de la Crète par Nicéphore Phokas fut célébrée par un diacre Théodore, du reste inconnu, dans cinq

¹ *Incerti scriptoris byzantini saeculi X liber de re militari*, éd. P. Vári, Leipzig 1901. Cf. Koulakovski, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 547-558.—Il est question, en effet, d'endroits *ὕψωσις καὶ δύσβατοι*, de la *στεινότης* du terrain, du manque de provisions, de barbares vaincus, d'une garde russe. On pourrait distinguer un auteur pour la „*velitatio*“, un autre pour la „*castrametatio*“.

² *Ibid.*, p. 32: *ἀβάτου τελείου ὄντος τοῦ τόπου*; *ibid.* Il est question de klissoures; pp. 35, 38.

³ *Ibid.*, pp. 28, 29.

„akroases“ d'une poésie médiocre. Il connaissait Homère et Plutarque et croit pouvoir opposer son empereur à Scipion, à Sylla, à César et aux héros de l'ancienne Rome. Dans ses vers brefs, qui ne manquent pas d'harmonie, il imite le vocabulaire et la tournure de phrase de ses modèles. Les beaux discours ne sont pas rares, mais au milieu de ces vers à l'antique on trouve deux autres composés de paroles arabes¹.

Au même domaine, affectionné par cette époque, des compilations, appartient le lexique grammatical et, en même temps, un dictionnaire archéologique et historique, un instrument de travail pour l'érudit, qui est l'oeuvre de Soudas, dont on ne sait que le nom². Un inconnu fit, dans une forme vulgaire, un premier recueil, bientôt ajouté, des récits et des légendes sur les origines de Constantinople qui avait résumé, entre les deux offensives d'Héraclius et de Nicéphore Phokas, toute la vie de l'Empire³.

Pour les Vies de Saints on agit de la même façon, à une époque où on cherchait avant le recueil complet, commode, et, par dessus ce qui sentait le localisme, l'archaïsme et l'individualité, facile à lire.

Cherchons d'abord leur caractère même jusqu'au dixième siècle. Ce siècle, d'un caractère si réaliste, donnera des Vies de Saints comme celle de St. Luc le Jeune, dans laquelle son contemporain et compagnon, qui fait de l'histoire en parlant de la guerre bulgare, de la paix conclue par le Tzar Pierre de l'attaque des „Turcs“ magyars dans l'Attique¹, note les localités de Bathy, probablement sur la côte asiatique de l'Euxin, à côté de cette Attique, et de son voisinage jusqu'à La-

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXIII, c. 993-1058.

² *Suidae Lexicon*, éd. Bernhardt, 2 vol., Halle-Braunschweig 1834-1853; *Suidae Lexicon* edidit Ada Adler, I, Leipzig 1928. Des renseignements abondants, Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 562 et suiv.

³ Preger, *Scriptores originum*; cf. Diehl, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XXX, p. 192 et suiv.; Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 423 et suiv.

risse, jusqu'aux îles voisines, où le moine anonyme montre être bien chez lui¹.

La Vie de Sainte Catherine, martyre sous Maxence (Maximin)², a un caractère rare. La discussion entre le représentant de l'empereur et la sainte est intéressante. D'un côté et de l'autre on discute sur la transmission poétique d'Homère et d'„Orphée“ (sic), dans la „Théogonie“, et sur le rôle des dieux de l'Olympe; Platon est aussi de la compagnie. On le retrouve dans la Vie de St. Eustrate et de ses compagnons, où la discussion porte sur le „Timée“ de Platon³ aussi bien que sur Hésiode.

Telle vie de Saint, celle du démoniaque scythe André le Bon, par son confesseur Nicéphore, offre, avec des longueurs de roman d'aventures, avec le récit de rêves impressionnants, l'aspect de Constantinople contemporaine, avec son marché d'esclaves, ses boulangeries, ses cabarets, ses groupes de jeunes gens dépravés qui se moquent de cet imitateur vagabond du Stylite, ses confesseurs avides d'argent, ses marchands de fruits exposant leurs marchandises dans des vases de verre, ses eunuques suspects, aux longues boucles blondes, ses enfants cruels, qui s'acharnent contre le corps décharné du misérable, avec ses portiques où viennent se coucher les chiens, ses prostituées dont les moyens de séduction sont minutieusement décrits⁴, et aussi la garde, la *vigla* qui court après cette espèce de personnes, le *kerkéton* qui se saisit des souïards, les chars à boeufs des paysans ivres, menés comme au Cirque. Un spectacle d'enterrement luxueux est présenté au lecteur, et la critique d'une vie de plaisir s'y ajoute. La mention précise des localités de la ville impériale montre bien que l'auteur en était originaire.

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXI.

² *Ibid.*, CXVI, c. 284 et suiv.

³ *Ibid.*, c. 490 et suiv. — Sur Ajax et Achille, la Vie de St. Marcel, *ibid.*, c. 705.

⁴ On les entend crier: Πόρνισσον, σαλέ, και κόρμισσον τῆς ψυχῆς σου τὸ ἐπιθύμημα.

Il y a des descriptions comme celle du vent fort qui soulève les tuiles et fait gémir dans leurs cabanes les pauvres, des dialogues recueillis sur les lèvres des contemporains : toute la Byzance populaire des rues et des tavernes revit dans ces pages d'une vie si cocasse. Un élément sentimental s'y mêle qui est presque nouveau, lorsque le saint vagabond cherche à se réchauffer auprès du chien errant, qui lui aussi s'éloigne de sa misère : „Vois-tu“, se dit-il, „malheureux, combien sont grands les péchés, car les chiens mêmes t'évitent et ne t'acceptent pas comme un chien d'entre eux“.

Une riche imagination permet à cet écrivain plein de verve de créer des spectacles de paradis qui contrastent avec le dénuement du pauvre pouilleux qui traverse avec un guide surnaturel les espaces célestes, comme le fera Dante dans sa vision. Il y a de la meilleure poésie dans ces mirages du ciel¹.

La nouvelle hagiographie demi-profane dégénère ainsi et passe parfois dans un autre domaine, celui du roman. Il ne lui manque que l'amour pour ressembler à celles d'un Achille Tatius². L'apocalypse d'Anastasia, fondé sur une confusion, appartient presque à cette catégorie³.

La rareté de ces Vies de Saints contemporaines est caractéristique pour l'esprit du temps⁴.

Mais déjà l'oeuvre de réunion, d'arrangement de tout ce roman des saints⁵ fut accompli par Siméon le Métaphraste,

¹ La prédiction que jamais Constantinople ne sera prise; Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 53.

² Cf. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, dans la „Revue des questions historiques“, XXXVII, 1903, pp. 56-122; *Saint Cassiodore*, dans les „Mélanges“ Paul Fabre, Paris 1901, pp. 40-50.

³ Rudolf Homburg, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLVI (1903), pp. 434-466, et *Apocalypsis Anastasiae*, Leipzig 1903.

⁴ Il faut observer cependant que les faux témoins font partie des ingrédients de ce que le Père Delehaye appelle „les passions épiques“ des martyrs; Delehaye, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 251 et suiv.

⁵ Voy. aussi L. Zopf, *Heiligenleben im X. Jahrhundert*, Tübingue 1908.

leur „traducteur“, d'après l'ordre de son maître, Constantin le Porphyrogénète, avec le plus grand soin, des interprètes devant être engagés pour le latin, le syriaque, l'arabe, l'arménien et le hébreu¹.

Ce Siméon, auteur d'un hymne sur la communion², fut Grand-Logothète sous les deux empereurs guerriers de la seconde moitié du dixième siècle, ainsi que sous Basile II. Défenseur occasionnel de la foi contre les musulmans³, il eut la patience de mettre ensemble comme témoignage de la vraie orthodoxie ces Vies de Saints, d'époques différentes et de style très divers, dont il fit le corpus qui durera à travers les âges et passera dans toutes les langues de l'orthodoxie⁴.

Mais la compilation du Métaphraste n'a aucun vrai ordre intérieur. Elle met ensemble des biographies d'origine diverse et du caractère le plus différent. Il y en a qui présentent des faits historiques sans aucun ornement littéraire, d'autres, au

¹ Voy. *De adm. imperio*, pp. 184, 188; remarqué et commenté par Lampros, dans le *Néoz: Ἐλληνομνήμων*, V, pp. 41-42.

² Voy. Dreves, dans les „*Stimmen aus Maria-Lach*“, XLVI, pp. 529-537.

³ Le moine Théognoste, envoyé par Ignace à Rome, écrivit une „commémoration de tous les saints“; Migne, *Patr. Gr.*, CXLV, c. 850 et suiv., pendant que Nicétas, dit le philosophe, rhéteur du patriarcat oecuménique, combattait les Arabes dans une lettre adressée à Michel III; *ibid.*, CV, c. 808 et suiv. Cf. *ibid.*, CVI, c. 189 (sur le patriarche Antoine). Voy., pour Côme le „vestitor“, *ibid.*, c. 1005 et suiv. — Sur des contemporains et élèves de St. Jean de Damas (Aboukara ou Théodore de Kara et Côme de Jérusalem, évêque de Naïouma), *ibid.*, XCVII et XCVIII, c. 457 et suiv.

⁴ Voy. surtout Vasiliewski, *Le code synodal du Métaphraste* (d'après la Vie de Siméon par Marc Eugénikos), Pétersbourg 1899. Cf. Vasiliewski, *Siméon le Métaphraste*, dans le „*Journal du Ministère de l'Instruction*“ russe 1880, pp. 379-437; Delehaye, dans la „*Revue des questions historiques*“, 1893, pp. 49-85; Vasiliewski, *Siméon le Métaphraste* (étude de mss.; d'après le Synaxaire de Mardough), Pétersbourg, 1899; Ehrhard, dans la „*Römische Quartalschrift*“, 1897, pp. 531-553; „*Viz. Vreménik*“, V, p. 295 et suiv.; Grégoire, dans le „*Byzantion*“, VI, p. 488 et suiv.; Delehaye, dans l'„*American Ecclesiastical Review*“, XXIII (1900), no. 2, pp. 113-120.

contraire, sont de ces esquisses de roman dont nous avons parlé ou contiennent, comme celle de St. Jacques le Moine, une simple anecdote (la résistance du saint à tout piège féminin)¹. On trouve aussi de simples commémorations, et la Vie de St. Androcin a la brièveté d'un procès-verbal², alors que la Vie de St. Jean Chrysostôme est une large glorification de contenu vague. Celle de St. Éphrem le Syrien est toute rhétorique. Les anachronismes ne manquent pas: on voit Trajan combattre les „Scythes“, pour le mettre ensuite devant les Perses. Parfois des sources contemporaines sont citées, quelques noms d'auteurs sont conservés. Il y a des écrits qui visiblement s'attachent à un culte local: Alexandrie, Lampsaque. Par la Vie de St. Auxence on peut connaître la topographie de Constantinople et des environs sous Théodose II³. Il y a de simples fragments comme celui, si riche en données contemporaines, sur St. Théophane⁴.

Le compilateur ne fait que revoir le style et ajouter parfois des considérations morales. Dans les Vies de St. Samson et de Ste Théoctiste, dans l'éloge de la Vierge, oeuvres personnelles, il apparaît cependant comme un habile narrateur, sachant dépouiller ses sources et en harmoniser le récit, ainsi que peut le faire un expert en fait de „tragédies“. Dans la première, l'auteur figure comme témoin. On voit l'homme du dixième siècle, l'amateur des réalités vivantes, le friand d'autobiographie⁵.

La collection du Métaphraste n'a donc pas d'unité, avec ces biographies brèves, dans lesquelles ce qui intéresse est le fait seul, avec ces esquisses de roman, à la façon de la nouvelle littérature, avec ces glorifications très étendues, dans lesquelles à peine un peu de réalité surnage, avec ces sim-

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXIV, c. 1213 et suiv.

² *Ibid.*, CXV, c. 1049 et suiv.

³ *Ibid.*, CXIV c. 1377 et suiv.

⁴ *Ibid.*, c. 10 et suiv.

⁵ *Ibid.*, CXV.

ples anecdotes, et la réfection ne concerne que le style et ces généralités morales ajoutées à l'ancienne trame. Mais il est évident que le Métaphraste a fait un choix dans ses Vies, écartant tout ce qui pouvait nuire à l'orthodoxie, tout ce qui ne cadrerait pas avec les doctrines religieuses et politiques courantes. Il a fait probablement disparaître beaucoup de textes jugés inadmissibles, de même que des témoignages historiques ont péri que le Porphyrogénète a cru devoir négliger.

Le qualificatif même de Métaphraste montre l'oeuvre ardue de traduction que le compilateur a dû accomplir sur des textes non grecs. Mais ce labeur difficile demande une autre explication que la piété envers les saints ou une curiosité littéraire à leur égard.

À une époque où on cherchait à établir, à consolider, à créer des choses définitives, Siméon ajouta donc sa part dans le domaine de la religion. Il ne s'agissait plus, désormais, d'en interpréter le dogme; l'heure était venue pour la fonder sur les sacrifices des martyrs, sur l'exemple des confesseurs et des hommes d'une vie sainte. Il fallait un Plutarque de l'idéal chrétien: le Métaphraste entendit l'être.

La littérature originale manque de personnalité et d'entrain. On est encore à étudier l'antiquité, à la réétudier: plus écoliers qu'érudits, ayant la technique à leur disposition et fiers de pouvoir étaler leur savoir.

On a vu que les empereurs mêmes, bien différents par leur éducation „universitaire“ du fondateur, si simple d'esprit, de la dynastie, écrivent. On connaît des Homélies dues à Léon-le-Sage et à Constantin le Porphyrogénète¹.

Un patriarche byzantin comme Nicolas (901-907, 911-925),

¹ Voy. „Byz. Zeitschrift“, X, p. 166 et suiv; Serruys, *ibid.*, XII, p. 167 et suiv.; L. Petit, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 245-249. Sur Théophane Nonnos, qui rédigea pour Constantin un livre de médecine, L. Cohn, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, p. 154 et suiv.

nommé le „Mystique“ uniquement parce qu'il avait été le secrétaire intime de son empereur, a laissé des lettres politiques qui permettent de le considérer comme une espèce de Cassiodore byzantin¹.

Les lettres de ce prélat († 15 mai 925) se distinguent nettement de l'épistolographie byzantine courante par leur attachement étroit aux réalités, soit qu'il s'agisse de défendre contre les abus des Arabes l'île de Chypre, qui s'était faite tributaire des califes depuis trois siècles², soit que l'écrivain s'adresse pour un acte de générosité ou pour le maintien de la paix au Bulgare Siméon et à son archevêque³. Il emploie les souvenirs de l'histoire, comme Chrysostôme allant dompter le Goth Gaïnas, pour convaincre l'ennemi de l'empereur⁴, Léon de Tripolis, qui voulait aller jusqu'à Constantinople et qui sera puni pour son agression⁵. Il rappelle même l'oeuvre accomplie par le père du chef bulgare, son désir fervent de paix⁶; il présente l'exemple des Arabes, qui respectent l'Empire⁷.

Ce qui frappe dans ces lettres c'est l'abandon du point de vue exclusivement byzantin, l'autorité ecclésiastique que le Patriarche s'attribue à l'égard de Siméon parce qu'il est lui aussi chrétien au pair de ce jeune empereur envers lequel Nicolas prend des airs de tuteur; plus que cela encore le rôle moral qu'il s'arroe à l'égard des Arabes eux-mêmes, auxquels il parle au nom du respect pour les traités, du devoir envers leurs sujets, de ce que nous appelons aujourd'hui

¹ Éd. Migne, *Patr. Gr.*, CXI. Cf. Lampros, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 551 et suiv.; „Sbornik“ de Sofia, X, p. 372 et suiv.; Zlatarski, *ibid.*, XI, pp. 3-54. Voy. aussi Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 458-459.

² Lettre 1; Migne, *Patr. Gr.*, CXI.

³ Lettres 3 et suiv.

⁴ *Ibid.*, c. 133.

⁵ *Ibid.*, c. 156-157.

⁶ *Ibid.*, c. 161 et suiv.

⁷ *Ibid.*, c. 168. Cf. Gay, *Le patriarche Nicolas le Mystique et son rôle politique*, dans les „Mélanges Diehl“, pp. 97-101.

„l'humanité“. Il ose se présenter comme désirant au même degré le salut des Romains et des Bulgares et s'offre à négocier lui-même pour obtenir à Siméon ce qu'il veut: „ou des tributs ou autre chose“¹.

Mais on savait aussi rire à Byzance et on disposait de tous les moyens de coquetterie du style dont a usé et abusé l'Occident moderne. On en a la preuve dans les dix lettres de ce Léon, envoyé par son maître à la Cour d'Otto III, qu'il alla chercher dans sa „Longobardie“, poussant jusqu'en „France“ italienne, et qui fut témoin à Rome de l'élévation de l'anti-Pape Philagathe et des supplices, de la mort de ce malheureux. En écrivant à ses amis de Constantinople, il montre s'entendre en fait de quolibets, tout en se plaisant à citer les anciens².

La poésie n'est représentée que par Jean Kyriotès, dit „le Géomètre“, et Constantin de Rhodes.

Le premier, protospathaire d'abord, évêque ensuite, contemporain et fidèle de Nicéphore Phokas, est un auteur d'épigrammes qui écrivit aussi des éloges de la Vierge et du Christ, de tel saint, des poésies recommandant l'ascèse, qui paraît l'avoir gagné lui-même, sans compter des opuscules en prose².

Le Géomètre, „le Pèlerin“, auteur non seulement de ces vers en l'honneur de la Sainte Vierge, de son Annonciation et de St. Pantéléimon, mais aussi des épigrammes de son „Paradis“, où il s'adresse même à un peintre con-

¹ Εἴτε φόρους, εἴτε τι ἕτερον; Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 120. Et il poursuit: χρυσοῦ ποσότητι, ἡματιῶν, τυχόν δὲ καὶ γῆς τι μέρος; c. 124.

² Édition Sakkéliou, dans le *Σωτήρ*, 1892, pp. 217-222. Cf. E. Schramm, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XXXV, p. 89 et suiv.

³ Éd. Migne, *Patr. Gr.*, CVI, p. 812 et suiv., et Tacchi-Venturi. *De Joanne Geometro*, dans les „*Studi e documenti di storia e diritto*“, XIV (1893), p. 132 et suiv.; Sternbach, *Joannis Geometrae carmen de S. Panteleemone*, Cracovie 1892 („*Dissertations de l'Académie*“, section philologique, XVI, pp. 218-303). Voy. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 169 et surtout p. 731 et suiv. Cf. „*Byz. Zeitschrift*“, V, pp. 481-483; Bury, *ibid.*, VI, p. 134 et suiv.

temporain fait ailleurs l'éloge de l'empereur Nicéphore Phokas, d'un Staurakios, de sa mère, une Niobé. Patriote byzantin, qui parle avec douleur des ravages agarènes en Orient, scythes en Occident, il osera, tout en flattant Jean Tzimiskès, célébrer les exploits de Nicéphore, assassiné par une femme après avoir pendant six ans vaincu „Scythes, Assyriens et Phéniciens“¹. Il connaît Platon et le célèbre dans un de ces morceaux d'une facture si savante².

C'est un poète, et un vrai poète³. Non seulement par la maîtrise de forme d'un vers emprunté à l'antiquité, avec tout le vocabulaire archaïque et la syntaxe difficile, mais surtout à cause du souffle qui anime ses poèmes, dont beaucoup d'épigrammes très brèves et même des morceaux en prose, comme aussi les éloges d'un groupe de martyrs et même de la pomme, dont aucun fruit ne peut effacer la primauté⁴. Il connaît les écrivains du passé hellénique, aime à les citer, d'Homère à Platon, et montre une initiation sérieuse dans l'histoire et la légende des ancêtres grecs, ce qui ne l'empêche pas de mettre en rythme populaire une partie de la Bible⁵.

C'est en même temps, non pas le glorificateur des princes qui règnent, mais celui qui, tout en chantant Jean Tzimiskès, revient, come nous l'avons déjà dit, fidèlement sur le sujet tragique de la mort de Nicéphore⁶. Sa poésie s'attache à la vie contemporaine, et tel morceau est consacré au couvent de Stoudion⁷, un autre à la ville florissante de Nicée⁸. Il n'y a rien de la contrainte des écrivains liés à la

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CVI, c. 812 et suiv., 901-923.

² *Ibid.*, c. 917. Cf. Sajdak, *Joannis Kyriotis Geometrae hymni in SS. Deiparam*, Poznan 1931; cf. dans les *Actes du III-e congrès d'études byzantines*.

³ Migne, *Patr. Gr.*, CVI, c. 812 et suiv., 868 et suiv., 888.

⁴ Il parle aussi des „géomètres de l'Hellade“ et, aussitôt après, des soldats (c. 979).

⁵ *Ibid.*, p. 987 et suiv.

⁶ *Ibid.*, pp. 901 et suiv., 919, 922-923, 927, 934.

⁷ *Ibid.*, p. 942 et suiv.

⁸ *Ibid.*, p. 951.

seule tradition dans les vers simples et touchants, d'une fluence harmonieuse, qui décrivent un voyage sur la côte d'Asie à travers les plaines où les envahisseurs „amalécites“ et l'incendie ont détruit toute une récolte, menaçant de faim la Capitale¹. Les lignes sur la mort d'un père auquel il a rendu les derniers devoirs sont vraiment sincères: un sentiment réel est revêtu d'une poésie aussi discrète qu'harmonieuse². Mais rien dans son oeuvre ne dépasse son hymne au printemps, envoyé par le Christ:

Νῦν ζέφυροι πνεύουσι κατ' ἀνθεα...

Il regrette de ne pas pouvoir participer lui-même, vieux, apauvri, triste à cette joie du monde renouvelé³.

Poète de circonstance, Constantin de Rhodes, dit l'Asécritis, donc encore un secrétaire, chante sous Constantin le Porphyrogénète les beautés de l'église des Saints Apôtres et de Ste Sophie, en dénigrant grossièrement le sens païen du terme de la sagesse⁴.

Il y aura enfin comme un souvenir des meilleurs hymnes anciens de l'Église dans le morceau liturgique qui rappelle celui qui, „même décapité, sanctifie par la rançon de son sang“, Nicéphore Phokas:

Ὅθεν, καὶ τὴν κάραν ἐκμηθεῖς,
Ἀγιάζεις τῷ λύθρῳ τοῦ αἵματος.

Dans cette Byzance où on s'inclinait comme devant un Dieu devant celui qui portait le sceptre, ce beau poème, d'un rythme si alerte, est en même temps la preuve de sentiments qu'on se plaît trop à ignorer⁵.

¹ *Ibid.*, c. 956-959.

² *Ibid.*, c. 262.

³ *Ibid.*, c. 982-987.

⁴ Éd. Ém. Legrand, dans la „Revue des études grecques“, IX (1896), pp. 32-65. Autres éditions mentionnées dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 725. Voy. V. O. Wulff, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 316 et suiv.

⁵ Publié par L. Petit, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, pp. 401-412.

Il est impossible d'assigner des dates à de petits poèmes aussi vagues que celui où l'étranger se plaint de vivre seul¹.

Le Patriarche Euthyme (907-912) a laissé quelques oeuvres littéraires². L'époque suivante aura un grand mystique, Siméon le Nouveau³, dont cependant les théories sont d'une indécision de forme qui fatigue.

La littérature polémique à laquelle Constantin le Rhodien lui aussi a consacré un morceau, qui s'attaque à tel courtisan, est inaugurée de fait par ce *Philopatris*⁴, imité d'après Lucien, que après l'avoir attribué d'abord à ce Voltaire de l'hellénisme agonisant, on a placé à l'époque d'Héraclius, pour le retenir, avec raison, à celle de Tzimiskès⁵.

Ce dialogue, très vivant, dans lequel un nationaliste byzantin rêve de la délivrance de l'Égypte, de la chute de Bagdad, de la main-mise sur les „Perses“, dont le nom doit être compris, en tenant compte des tendances archaïsantes qui régnaient à Constantinople, comme remplaçant celui des Arabes, ne peut appartenir qu'à l'époque des conquêtes dans les îles et en Asie. L'auteur aime l'ombre des platanes, il

¹ Wagner, *Carmina*, pp. 33-220. Des vers de Siméon le logothète, Vasiliewski, dans le „Viz. Vreménik“, II, p. 574 et suiv.

² Jugie, *La Vie et les oeuvres d'Euthyme, patriarche de Constantinople*, dans les „Échos d'Orient“, XVI, pp. 385 et suiv., 481 et suiv.

³ *Un grand mystique byzantin, Vie de Siméon le nouveau théologien (949-1022) par Nicéas Stéthatos*, éd. des PP. Irénée Hausherr et Gabriel Horn, dans l'„Oriens christianus“, XII, 1528. Ses Homélie, dans Migne, *Patr. Gr.*, CXX.

⁴ Éd. Hase à la fin de Léon le Diacre. — Voy. K. J. Aninger, dans l'„Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft“, XII (1891).

⁵ Il suffirait de la mention de l'Arabie, qui n'avait pas d'importance avant cette époque, et du rôle que joue l'île de Crète. Après Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 459-461, voy. E. Rohde, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 1 et suiv. Il a raison de croire que les „Scythes“ qui pillent sont les Russes de Sviatoslav. Cf. aussi Aninger, dans le „Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft“, 1891; Robert Crampe, *Philopatris, ein heidnisches Konventikel des siebenten Jahrhunderts zu Konstantinopel*, Halle 1894 (cf. Carl Neumann, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, pp. 165-168). Cf. aussi *ibid.*, p. 210. M. Rohde a raison de ne pas admettre que l'opuscule soit contemporain d'une lutte entre chrétiens et païens. Il signale aussi la popularité nouvelle de Lucien au X-e siècle.

parle des charmes de la nuit, mais ce n'est pas seulement un rêveur : sa critique atteint la situation fiscale, si malheureuse, qui est la contrepartie d'un règne glorieux. Des types curieux de la société contemporaine, comme les astrologues qui conspirent dans la „maison dorée“, sont très bien rendus. Le style, d'une aristophanesque saveur — Constantin le Rhodien imitait le même modèle¹ —, accroît la valeur de ce pamphlet. Il n'y a, sans doute, rien de réel, ni comme inimitié à l'égard d'un paganisme de pure surface, ni comme dénonciation de conspirateur, dans cet opuscule, du reste, si intéressant².

Mais déjà des oeuvres remarquables sont consacrées à l'histoire, qui revêt de nouveau un vêtement de style châtié, tendant vers la perfection de l'antiquité.

Une partie de ces ouvrages s'est perdue ou on n'en a que des fragments, comme ceux de celui qu'on appelle le „toparque goth“, un bon connaisseur des régions au Nord de la Mer Noire³.

La prise de Thessalonique par les Arabes de Léon de Tripolis, un „Barbaresque“, est décrite simplement, mais non sans une compréhension de la forme, dont l'auteur cherche les modèles dans Homère même, tout en abhorrant les „Hellènes menteurs“, par Jean le Kaméniate, prêtre de cette ville, et „kouboukléios“ de la Métropole, mais originaire, comme

¹ Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 725.

² Voy. aussi Rohde, „*Byz. Zeitschrift*“, VI, p. 475 et suiv. ; X, p. 656 ; Charles Tach, *De Philopatride*, Cracovie 1897 („Dissertations“ de l'Académie, pp. 312-331). Cf. „*Byz. Zeitschrift*“, XI, pp. 578-580, et J. Papadopoulos, dans les „*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*“, 1921, p. 276 et suiv. ; Émèreau, dans les „*Échos d'Orient*“, 1922, p. 182 et suiv.

³ Publié dans la collection de Bonn, mais aussi dans les „*Zapiski*“ de l'Académie russe, V, 2. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 268-269 ; „*Byz. Zeitschrift*“, X, pp. 657-658 ; Fr. Westberg, dans le „*Viz. Vreménik*“, XV, pp. 71 et suiv., 227 et suiv. ; H. Wäschke, dans le „*Philologus*“, 37, VII, 1877, p. 255 et suiv. ; „*Viz. Vreménik*“, XXI², p. 15 et suiv.

la montre son nom, du territoire „esclavon“: il écrit dans son refuge à Tarse ¹.

Théodore Daphnopatès, qui fut le secrétaire de Rhomanos Lécapène et laissa un recueil de lettres ², s'occupant aussi des écrits du Chrysostôme, est mentionné par Skylitzès parmi les historiens, à côté de toute une série d'auteurs dont les oeuvres se sont perdues ³.

Mais c'est dans Léon le Diacre, originaire de Carie, fils d'un Basile de Kaloé, témoin des campagnes de Nicéphore Phokas contre les Arabes, les Bulgares et les Russes et de celles de Basile II ⁴, glorificateur de ces guerres, qu'il faut chercher ce que cette époque a donné de plus remarquable en fait d'histoire ⁵. Lui aussi il s'inspire du passé littéraire antique: Homère, Hérodote, Arrien, le Périple, mais aussi des prophètes d'Israël. Il s'intéresse aux phénomènes de la nature: pluies, éclipses, comètes, tremblements de terre. On trouve chez lui la mention du „très-savant logothète et magister Siméon“⁶. C'est le premier auteur de mémoires qu'ait connu Byzance, et il doit sa tournure d'esprit à cette école laïque qui commençait déjà à former des individualismes franchement dessinés.

¹ A la suite du Théophane de Bonn et dans Migne, *Patr. Gr.*, CIX.

² Un autre, de l'époque du Lécapène, dans le *Νέος Ἑλληνομνημίων*, XIX, pp. 29 et suiv., 139 et suiv.; XX, pp. 139 et suiv., 324 et suiv. Sur celles de Théodore, Métropolitte de Cyzique, *ibid.*, IX, p. 269 et suiv. Voy. aussi Sakkélion, *Ἐπιστολαὶ ἑυζαντινῶν*, dans le *Σωτήρ*, XV (1892), p. 177 et suiv.

³ Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 607 et suiv. Voy. aussi Lampros, dans le *Νέος Ἑλληνομνημίων*, I, p. 186 et suiv. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 459. — Sur une „Synopsis“ allant jusqu'à Rhomanos III, Cumont, *Chroniques byzantines* du mss. 11376, dans les *Anecdota Bruxellensia*, I.

⁴ Pp. 172-173.

⁵ Éd. de Bonn. Cf. W. Fischer, *Beiträge zur historischen Kritik des Leon Diakonos und Michael Psellos*, dans les „Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung“, VII; M. Siouzioumov, dans les „Viz. Obozrianié“, II, 1916, pp. 106-166 (sources).

⁶ P. 169.

QUATRIÈME CHAPITRE.

FLUX ET REFLUX DE LA REVANCHE BYZANTINE.

I.

LES GUERRES DE RÉCUPÉRATION EN ASIE.

Comme idéal et sens de la légitimité, Byzance était même là où depuis longtemps aucun soldat de l'Empire n'avait remis le pied. Jusque dans la Syrie perdue quelque chose restait toujours de ce passé byzantin dans la création duquel sous le rapport de l'art en première ligne, elle avait eu une part si large. Ces patriarches qui plus d'une fois furent persécutés et tués restaient les maîtres spirituels de ceux des Syriens qui étaient restés fidèles à l'ancienne foi. Mais les autres aussi, les rênégats, témoignaient de l'intérêt et du respect à l'Empire, devenu étranger pour eux. On regardait souvent du côté de l'ancienne capitale surtout lorsque l'autorité fut exercée, de la lointaine Alep, par des parvenus turcs aux manières rudes. Pendant le dixième siècle on verra donc un chroniqueur, Yahya-ibn-Saïd¹, considérer avec une sympathie évidente les progrès d'un empereur comme Nicéphore Phokas, auquel personne des musulmans n'oserait résister. Il y a dans les lignes de ce croyant de l'Islam comme un sentiment national lorsqu'il parle des exploits de croisade

¹ Traduction Kratchkowski et A. Vasiliev (dans la *Patrologia Orientalis*, XVIII¹), Paris 1924.

accomplis par les „Grecs“. En Égypte seulement on répondait à la même époque aux provocations byzantines comme la prise de l'île de Crète par la plus nette opposition, mais, au Caire, des églises melchites et nestorienne subsistaient à côté¹. Lorsque, après l'interdiction du contact avec Byzance par ordre des Omméiades, le patriarche de la ville impériale, Théophylacte, demandera, en 937-938, à ses collègues d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem d'être mentionné dans leurs prières, son voeu fut aussitôt exaucé².

C'est dans ces conditions intérieures, assez satisfaisantes, que commencèrent, après la révolte des Slaves du Péloponèse, Ézérites et Milinges (vers 940, 965)³, les guerres de récupération en Asie.

Dans la série des guerriers qui se consacrèrent à la revanche byzantine contre les usurpateurs de toute lignée, Rhomanos Lécapène, le tuteur imposé au Porphyrogénète, avait disparu en 944. Cet homme „digne, humain, sage et pieux“⁴ s'était associé son fils aîné, Christophe, qui mourut, laissant un héritier, Michel, puis ses deux autres fils, avec l'impératrice Zoé,

¹ *Ibid.*, p. 711. Voy. aussi Eutychios, Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 1156. Sur les rapports de la Syrie avec Byzance *Monachi Epiphanii enarratio Syriae*; *ibid.*, CXX. Sur ceux avec l'Occident même, G. Jacob, *Arabische Berichte von Gesandten an germanische Fürstenhöfe aus dem 9. und 10. Jahrhundert*, Berlin 1927. Cf. les annales de Tabari, trad. Zotenberg, Paris 1869-74. Sur l'ouvrage de Moïse bar Cépha, „le Paradis“, Migne, *Patr. Gr.*, CXI, c. 482 et suiv.

² Yahya-ibn-Saïd, p. 782.

³ Dölger, *Regesten*, nos. 636, 637; Westberg, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Pétersbourg, 1898.

⁴ Liutprand, p. 843. Son portrait physique par cet écrivain latin n'est pas non plus flatteur. L'évêque de Crémone fournit aussi des dates sur l'époque où le futur βασιλεωπάτωρ (il écrit : „pater vasilleos“) était seulement droungaire de la flotte. Il le présente comme amant de l'impératrice Zoé, qu'il finit par épouser. Voy. surtout, pour la carrière de celui qui, après avoir été droungaire, ensuite magister, puis hétairiarque, devint empereur, Constantin le Porphyrogénète, pp. 391, 394-398, 420-435. — Romuald de Salerne l'appelle „Heliopolitanus“.

sa fille Hélène étant mariée au Porphyrogénète¹, Étienne et Constantin. Or, ces fils crurent que leur père occupait trop longtemps le Siège impérial dont ils attendaient impatiemment la succession. Ayant forcé l'empereur à quitter le palais (26 décembre 944), l'ayant envoyé ensuite dans l'île de Proté, ils rencontrèrent devant eux, après quarante jours de domination, des adversaires légitimistes qui les contraignirent à chercher eux-mêmes un refuge dans des monastères (27 janvier 945)². Rétabli sur son trône, après avoir si longtemps prié, les cheveux épars sur le dos comme un moine, ou bien compilé et fabriqué des icônes³, le restaurateur des bonnes moeurs⁴, Constantin le Porphyrogénète⁵ ordonna une expédition contre les pillards crétois, qui ne réussit pas (949). Rhomanos II, son fils (959-63)⁶, en organisa une autre⁷, dont il donna le commandement à Nicéphore Phokas, domestique de l'Occident, qui devait bientôt lui succéder. L'île fut enfin (mars 961) soumise jusqu'à la forteresse de Chandax, la Canée des Vénitiens⁸.

¹ Leur frère, Théophylacte, devint patriarche.

² Yahya-ibn-Said, traduction citée.

³ Liutprand, pp. 848-850, 886 : „crines solutus per umellos..., libris incumbentem“. Aussi sur le mariage de ce prince avec Berthe de Provence, *ibid.*, pp. 882-883. Il demandera pour son fils la soeur du roi Lothaire ; *ibid.*, p. 894.

⁴ Constantin le Porphyrogénète, pp. 440-450.

⁵ Le 23 février il associait son fils, Rhomanos ; Yahya-ibn-Said, p. 739. Plus tard les complots des deux fils de Lécapène, qui eurent nez et oreilles coupées, ne réussirent pas plus que les agissements de leur frère, le patriarche Théophylacte, et du patrice Théophane ; *ibid.*, pp. 739-741. Constantin fut tué ; Rhomanos lui-même mourut en juillet 948 (*ibid.*). Sur ses succès, Constantin le Porphyrogénète, p. 425 et suiv.

⁶ Constantin mourut le 2 novembre 959 ; Yahya-ibn-Said, p. 777.

⁷ Léon le Diacre, p. 7.

⁸ *ibid.*, pp. 26-27 Liutprand recueille le bruit d'après lequel il aurait voulu passer à l'ennemi ; Νέος Ἑλληνομνημων, VII, pp. 29-30 ; Xanthoudidès, Ἐπιτομή Ἱστορίας τῆς Κρήτης, Athènes 1903. Cf. Michel Goudas, Τὸ ναυτικὸν τοῦ Βυζαντίου κατὰ τὸν δέκατον αἰῶνα, Athènes 1903.

Sous Rhomanos Lécapène, le général Jean Kourkouas avait gagné des succès importants sur les Arabes. Puis une armée byzantine, commandée par le même Nicéphore Phokas, débarqua heureusement, remporta plusieurs succès sur les guerriers désordonnés du nouvel émir d'Alep, lui prit Anazarbe et Marach (961-2) et mit le siège devant sa capitale. Elle ne se rendit qu'après plusieurs mois, en décembre, mais Phokas eut la persévérance de passer l'hiver entier sur le sol de l'ennemi (962)¹. Pendant ce temps un autre des Phokas, Léon, frère de Nicéphore², chassait des envahisseurs arabes venus de la Cilicie³. Nicéphore, chef des armées d'Asie, généralissime des stratèges de l'Anatolie, aurait ouvert un nouveau cycle d'exploits contre les Infidèles, si n'était survenue la mort de l'empereur⁴.

Ayant appris la mort de Rhomanos II (15 mars 963), Nicéphore se fit proclamer tuteur des enfants impériaux, Basile et Constantin, dont il épousera la mère, Théophano, puis Auguste par ses soldats, à Césarée d'Asie Mineure⁵, laissant le gouvernement supérieur de l'Asie à son camarade d'armes, un Asiatique, Arménien même, Jean, dit „le Petit“, Tschémesghigh⁶, mot que les Grecs devaient prononcer Tzimiskès⁷, qui était „domestique de l'Orient“⁸. Le petit homme blond aux yeux bleus était un chef remuant et habile, qui entendra lui aussi se frayer par ses victoires

¹ Yahya-ibn-Saïd, p. 787.

² *Ibid.*, pp. 781-782. Liutprand mentionne ce logothète τοῦ θρόνου; pp. 917-918.

³ Cédrene, p. 18; Yahya-ibn-Saïd, p. 787.

⁴ Léon le Diacre, pp. 31, 40, 48; Constantin le Porphyrogénète, pp. 434-438.

⁵ Yahya-ibn-Saïd, p. 787. Il fut couronné le 16 août; Gelzer, dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 984.

⁶ Léon le Diacre, p. 454. Pour Yahya-ibn-Saïd, il est „le fils de Tzimiskès“.

⁷ *Ibid.*, pp. 774-775.

⁸ Léon le Diacre, p. 44. Cf. dans les *Ἀρχαία τοῦ Πόντου*, I, pp. 51-52: Κιμισκὴς ὁ Γίζνυς.

la voie au trône, qu'occupait son frère d'armes Nicéphore, époux déjà vieux de la jeune et belle veuve de Rhomanos : de temps en temps il envoyait, dès 958, à Constantinople des prisonniers musulmans qui défilaient par les rues de la Capitale¹. Léon, frère de Nicéphore, l'aidait honnêtement dans cette oeuvre².

Mais Nicéphore revint lui-même comme empereur à la tête de ses armées d'Orient. C'était, du reste, pour lui un devoir de famille. N'avait-il pas combattu sous les ordres de son père Bardas Phokas contre les troupes turques de Seif-ad-Daoulet, à côté de ce camarade arménien, étant tantôt vaincu, tantôt vainqueur dans ces conflits de frontière³? Il prit dans une première expédition, en 964-5, Mopsueste de Cilicie, et dans une seconde Adana et Tarse elle-même, le nid de ces pirates et voleurs de grand chemin qui continuaient après plusieurs siècles l'ancienne guérilla des Ciliciens contre Rome⁴. On avait ainsi libre entrée dans les plaines de la Syrie. Aussi Césarée et Antioche virent-elles aussitôt les drapeaux du basileus⁵. La conquête de Chypre devait suivre (966). Si une armée envoyée de Sicile fut détruite pour n'avoir pas suivi les préceptes de prudence que Nicéphore avait fait rédiger à son intention par un de ses officiers, si elle ternit ainsi la gloire qu'elle s'était acquise à Syracuse et à Taormina⁶, l'empereur, qui continuait, sans se presser, l'exécution de ses projets, conquit, dans l'expédition de 968, Édesse⁷. Il se présenta devant le port de Tripolis, d'où étaient parties si

¹ Yahya-ibn-Saïd, pp. 774-775.

² *Ibid.*, pp. 781-782.

³ *Ibid.*, p. 772 (ann. 954-955, 956-957). Cf. A. Vasiliev, dans le „Viz. Vreménik“, XI, p. 574 et suiv. (Chronique arabe d'Agapius de Manboug); V. Léonhardt, *Kaiser Nikephoros II. und die Hamdaniden*, thèse, Halle 1887.

⁴ Léon le Diacre, pp. 51, 53; Yahya-ibn-Saïd, pp. 794, 795-796 (ann. 964).

⁵ Yahya-ibn-Saïd, pp. 795-796, 801-802, 806.

⁶ Léon le Diacre, p. 66; Yahya-ibn-Saïd, p. 815 (novembre 968).

⁷ Léon le Diacre, pp. 70-71.

souvent, les escadres dévastatrices des pirates¹, et mit le siège devant Antioche, qu'il bloqua. La place se rendit, le 28 octobre 969, quelques jours après le retour de Nicéphore en Europe, et fut brûlée². De nouveau Alep avait succombé à l'attaque de l'armée byzantine³: elle capitula, devenant tributaire.

Bien que la Syrie fût restée sans défense devant lui, Nicéphore ne pénétra pas plus loin. Tzimiskès, exilé dans ses terres, le tua, d'une manière féroce, dans son palais, pendant qu'il dormait, étendu par terre (décembre 969)⁴, au moment même où l'empereur devait partir pour l'Orient.

On n'avait pas trop aimé ce guerrier incommode, toujours absent, cet homme rude qui laissait combattre au Cirque avec des armes vraies, qui se faisait garder étroitement dans un palais fortifié, qui donnait main libre à ses Arméniens, qui allait jusqu'à faire monter sur un bûcher une femme qui lui avait jeté des pierres⁵. La tradition des Macédoniens était sans doute plus douce. Seuls les patriotes, les lettrés, regrettèrent le maître inégalable qu'avait perdu l'Empire⁶.

Un Occidental, qui connaissait les lettres grecques jusqu'à pouvoir citer les épithètes donnés par Homère aux dieux de l'Hellade et à présenter Nicéphore Phokas à la façon d'Agamemnon, roi d'Argos⁷, ce Liutprand, évêque de Crémone, décrit la Constantinople de la revanche asiatique,

¹ Yahya-ibn-Saïd, pp. 801-806, 816-817 ; Léon le Diacre, p. 74. Pour Edesse et l'image du Christ, Dölger, *Regesten*, nos 641, 644.

² Léon le Diacre, pp. 74-75 ; Yahya-ibn-Saïd, pp. 822-823.

³ Le traité, dans Léon le Diacre, pp. 391-394 ; Yahya-ibn-Saïd, pp. 823-824 ; cf. *ibid.*, p. 787.

⁴ Voy., avec Léon le Diacre, Yahya-ibn-Saïd, p. 827 et suiv.

⁵ Léon le Diacre, pp. 63-65.

⁶ *Ibid.*, p. 90 : il montre avec indignation comment le corps de l'assassiné fut jeté dans la neige. Sur son successeur, *ibid.*, p. 91 et suiv.

⁷ En échange, dès le VI^e siècle, il n'y avait plus à Constantinople des connaisseurs du latin ; Jaffé, *Regesta*, année 596, p. 177.

avec son palais des Blachernes, „supérieur à tous les autres en beauté et en puissance“, gardé par de nombreux soldats¹, d'où partent vers toutes les régions du monde des ambassadeurs, des „apocrisiaires“ comme ce Salomon, qui, de son temps, se rendit, non seulement en „Saxe“, mais jusqu'en Espagne. Des *péribolia*, où on peut voir toutes les bêtes rares de l'Orient, l'entourent. Un arbre doré, portant des oiseaux en métal, qui chantent, des lions gardant le trône impérial, qui s'élève et descend, un empereur changeant merveilleusement d'habits, dans sa litière soutenue par des eunuques, des repas de cérémonie dans le logis de l'Hippodrome, qui durent trois jours, des vases d'or très anciens étant employés, des spectacles pour le vulgaire, avec des gymnastes qui escaladent des pieux, des cérémonies d'un caractère invariable, pendant lesquelles la foule recueille les pièces d'or jetées dans la rue, alors que le „majordome“, le „domestique de la mer“, „le droungaire“, les vingt-quatre patrices sont habillés de „scaramanges“ à la façon des barbares auxquels on a l'habitude de les envoyer, ajoutent au prestige². Les accusations injustes et les lourdes ironies comprises dans le rapport aux deux Ottons pour la mission auprès de Nicéphore doivent être interprétées par l'attitude de dénégation que l'Empire conservait avec obstination à l'égard des prétentions de domination italienne et de parité de rang des Occidentaux avec la légitimité „romaine“ de Constantinople. Il lui semble, à ce prélat latin, que cette Rome Nouvelle, si vantée et si sûre d'elle-même, est assez pauvre et encore plus mesquine, qu'on y est mal logé, mal nourri, mal défrayé en route, que les mendiants, même ceux de „langue latine“³, probablement des pèlerins, y abondent, que le formalisme, jusqu'à celui des vieux vêtements, tirés de la garde-robe impériale, envahit, retarde et encombre tout — Liutprand est le quinzième après le Bulgare

¹ P. 886.

² Pp. 895-897.

³ P. 928.

rozia). Pourquoi ces empereurs orientaux n'ont-ils rien fait d'autre qu'exiler les Papes, dépouiller les édifices romains, accepter des usurpateurs de la trempe d'un Adalbert, alors qu'Otto est sur les traces d'un Valentinien, d'un Théodose, d'un Justinien? Les Lombards du Midi italien sont des vassaux, à l'inféodation desquels ont assisté les envoyés même de Constantinople. Le Midi italien, que les Lombards avaient acquis par force, a été récupéré sur les Sarrasins par le Carolingien Louis, et Landulphe de Bénévent a repris par les armes Capoue, rachetée par Rhomanos à l'occasion du mariage de Berthe. Et, en fin de compte, „cette terre que tu réclames pour ton Empire, la nationalité des habitants et leur langue la déclarent appartenir au royaume d'Italie“¹.

Dès la nouvelle du meurtre de Nicéphore, Bardas, fils du couropalate Léon Phokas et par conséquent neveu de l'assassiné, lèvera une armée dans ses vastes domaines et dans ceux de ses amis. Un autre grand „baron“ d'Asie, Bardas Skléros, pourra seul mettre fin à cette tentative d'usurpation, car il avait pour cela largement distribué des fonctions et inscrit les noms des titulaires dans des décrets en blanc que lui avait remis son beau-frère l'empereur².

Maître du pouvoir, Tzimiskès put commencer donc lui aussi sa guerre asiatique contre les émirs abandonnés par le calife et par son maître de la milice turc. De nouveau on fit des préparatifs méticuleux et, s'avançant avec une connaissance parfaite du pays et de la manière de combattre des ennemis, le nouveau souverain pénétra jusqu'à Ecbatane³. Puis, poursuivant ses succès, comparables à ceux d'Héraclius dans la première période, heureuse, de son règne, il promena à travers la Syrie ces drapeaux byzantins qu'on n'y avait pas vus depuis plus de trois cents ans. C'était une vérité

¹ „Terram quam imperii tui esse, narras, gens incola et lingua italici esse declarat“; p. 913.

² Voy. plus loin, et Léon le Diacre, X, pp. 112-113, 117, 122, 125-126; Psellos, éd. Sathas, dans la *Bibliotheca medii aevi*, IV, pp. 6-12, 14; Yahya-ibn-Saïd, pp. 831-832.

³ Léon le Diacre, p. 163.

ble croisade des Grecs, et les Sarrasins, qui mirent à mort le patriarche de Jérusalem comme complice de l'empereur Nicéphore, l'avaient compris; une véritable croisade, moins la naïveté et l'imprévoyance, la grande valeur chevaleresque, plutôt vaine, des croisés d'Occident, qui devaient faire les mêmes campagnes un siècle plus tard.

Èmèse, Apamée furent prises; la splendide ville de Damas, sise dans son oasis comme dans un paradis terrestre, dut se racheter. Balanée, Béryte, Byblos, les ports malfaisants des Sarrasins, furent occupés par des garnisons de gens de Roum, dans ce reflux de victoire¹. Encore une fois Tripolis, la plus importante de ces villes de Phénicie, fut en danger de succomber (974-5)². On disait que les Byzantins auraient vu Nazareth, seraient montés sur le Mont Thabor; ils auraient reçu des ambassades de la part des gens de Ramleh et de Jérusalem, auraient recueilli partout des reliques pour les églises de Constantinople et soumis au tribut les émirs, grands et petits, de ces régions. Se vantant un peu, le petit Arménien qui avait fait ses preuves de grand capitaine pouvait écrire à son compatriote et allié d'Asie, le „roi“ d'Arménie Achod: „Toute la Phénicie, la Palestine, la Syrie sont délivrées de la tyrannie musulmane, et obéissent aux Romains“³. En vrai croisé victorieux, Tzimiskès fut le premier empereur „romain“ qui fit battre des monnaies d'or et de cuivre portant l'image du Christ⁴.

¹ *Ibid.*, p. 163 et suiv.

² Sur la chronologie, Anastasiévitch, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 400 et suiv.

³ Matthieu d'Édesse, dans la *Bibliothèque arménienne* de Dulaurier, Paris 1858, pp. 16-24. Sur l'opinion, récemment émise, que la lettre est fautive, voy. Vasiliev, ouvr. cité, I, p. 411. Cf. Ioannésou, dans le „Viz. Vreménik“, X, p. 91 et suiv.; Hagob Thopdschian, *Politische und kirchliche Geschichte Armeniens unter Ašot I. und Sembat I.*, Berlin 1901. Pour les années 976-986 voy. Vasiliewski, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, 1876, pp. 117-178.

⁴ Voy. le Νέος Ἑλληνομνήμων, XVII, pp. 350-351.—Pour son manteau et sa couronne (ainsi que ceux de Nicéphore), voy. „Échos d'Orient“, XVII, p. 476 et suiv.

II.

LA RECONQUÊTE DU DANUBE

Une seconde oeuvre de récupération fut accomplie du côté du Nord, où le Danube fut délivré ainsi que l'avaient été en quelque sorte en Asie, l'Euphrate et le Tigre.

Nicéphore avait rompu avec son „fils spirituel“ de Preslav, qui lui avait demandé par une ambassade les „présents annuels“ et qui ne voulait ou ne pouvait pas empêcher le passage des hordes hongroises pillardes¹. Comme ses pensées étaient tournées surtout du côté de l'Orient, comme il comptait intervenir aussi dans les affaires de l'Italie, où la descente du roi german Otto avait abouti à la création d'un nouvel empire d'Occident, qui détenait Rome et réclamait aussi la possession du thème byzantin de Longobardie, la suzeraineté sur les provinces de Capoue, Salerne et Bénérent, tributaires de l'empereur², il voulut confier à des auxiliaires payés la tâche de châtier les „amis bulgares“. Il s'adressa aux Russes, aux „dromites“, aux „vagabonds“ païens, qui se présentaient souvent dès les jours d'Igor (Inger), dont parle Liutprand³, sur des barques louées à d'autres barbares, comme marchands et ambassadeurs, à Constantinople que venait de visiter leur grande-princesse Olga⁴. Leurs rapports de commerce avec les Chersonites les avaient, du reste, initiés aux choses de Byzance et de l'Orient⁵.

Sviatoslav, l'„archon“ scandinave de ces barbares puissants et féroces, aux longs cheveux et aux vêtements crasseux, s'offrit volontiers; il battit les Bulgares, leur prit Silistrie⁶, et même la capitale de Preslav. Mais ensuite il ne voulut pas

¹ Cependant Byzance avait traité le mariage des fils de Rومانos avec des princesses bulgares; Léon le Diacre, p. 79.

² Sur la décision de Nicéphore de ne plus payer le tribut aux Arabes de Sicile, qui le vainquirent, Cédrene, II, p. 452.

³ Pp. 883-884.

⁴ Voy. Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, pp. 70-76.

⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁶ Voy. aussi la chronique de Yahya-ibn-Saïd, p. 813.

vider la place, attendant peut-être pour lui et les siens des récompenses que l'Empire ne pouvait ou ne voulait accorder. Nicéphore ne se montrait pas si méprisant envers le prince de „Saxe“ et les gens d'Occident, pour consentir à flatter des „Tauruscythes“.

Du reste, les Russes se tinrent tranquilles dans leurs nouveaux quartiers; ils n'étaient pas assez sûrs des Bulgares pour pouvoir manifester des intentions ambitieuses, et ils n'entendaient pas abandonner encore leur ancienne patrie du Dniéper, parmi les villages des Létitchés et Krivitchés, dans la froide plaine aux lacs sans rivages.

Mais Byzance ne pouvait pas tolérer plus longtemps cette intrusion. Nicéphore eût balayé sans doute en quelques semaines cette engeance sauvage qui détenait une des provinces de l'héritage de Justinien. Quand les Russes apprirent la mort du vaillant empereur et la terrible révolte de l'Asie, ils se mirent en mouvement, et leurs bandes, qui comprenaient aussi des éléments bulgares, pénétrèrent jusqu'à Philippopolis, qu'ils prirent; les prisonniers furent empalés, selon leur coutume cruelle¹. Un poète du temps fit écrire sur le tombeau de Nicéphore, dans le mausolée de Constantin-le-Grand, des vers douloureux qui imploraient l'âme héroïque du vieux maître tué.

Bardas Skléros, qui employa aussi des troupes d'Asie, fit d'abord contre les Russes une campagne d'automne, qui réussit. Mais bientôt le grand danger apparut en Asie le rappela sur ce champ de guerre². Les Russes parvinrent à repousser rudement le général chargé par Bardas de continuer les opérations contre eux³. La flotte danubienne ne put pas atteindre ses buts⁴.

Au printemps, Tzimiskès en personne partit cependant

¹ Léon le Diacre, p. 105.

² Combat entre Bardas Skléros et un Petchénègue, Zonaras, éd. Migne, c. 136.

³ Léon le Diacre, pp. 110-111, 126-127.

⁴ *Ibid.*, p. 129.

contre ces pirates audacieux. Il réussit à franchir les montagnes sans empêchement et se saisit après le combat de la capitale bulgare et du „basileus“ Bogor (Boris) lui-même¹. Sviatoslav livra une bataille décisive, qui fut acharnée, sous les murs de Silistrie. Tuant les Bulgares traitres, la „droujina“ kiévite, le cnèze en tête, vêtu de blanc, aux deux nattes de cheveux sur le dos et orné d'une boucle d'oreille, combattit à pied, fidèle à ses grandes traditions guerrières, avec un acharnement sans exemple. Dans leur désespoir, les Russes préférèrent la mort à la captivité. Les cadavres brûlèrent sur les bûchers, avec les esclaves, tandis que, d'après des rites sauvages et obscurs, enfants et coqs étaient jetés dans le Danube. On ne put déloger les restes de cette armée qu'en permettant à Sviatoslav une retraite honorable et en lui assurant que le commerce avec Constantinople pourra être continué².

Mais les Petchénègues, qui d'habitude fournissaient de chevaux, de brebis et de boeufs leurs voisins³, le guettant au passage, le tuèrent. Le basileus légitime des Bulgares, Boris II, fut déposé. Deux cités byzantines s'élevèrent à la place où s'étaient livrés les deux combats: la cité de Jean et celle de Sainte Théodora, patronne des armes byzantines⁴.

L'État bulgare était par terre. Mais pas aussi l'Église.

¹ *Ibid.*, pp. 134, 136. Cf. „Échos d'Orient“, 1928, p. 92; William Miller, *The rise and fall of the first Bulgarian Empire*, dans la *Cambridge Mediaeval History*, III, pp. 230-245. Cf. Anastasiévitch, dans les „Byzantinoslavica“, III, p. 103 et suiv.—Pour la formation d'un second Empire, F. L. Ouspenski, dans les „Zapiski“ de l'Université de la Nouvelle Russie, XXVII, Odessa, 1879.

² Léon le Diacre, pp. 139, 143, 149-150, 151-152, 156-157. Cf. Anastasiévitch, *La chronique de la guerre russe de Tzimisès*, dans le „Byzantion“, VI, p. 337 et suiv. (la bibliographie des travaux de cet auteur relatifs à la guerre contre les Russes, dans la même revue, VII, pp. 387-388); „Journal du Ministère de l'Instruction“ bulgare, décembre 1908 (par N. Znoïko).

³ Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, p. 69.

⁴ Léon le Diacre, p. 138.; Yahya-ibn-Saïd, p. 833. Cf. Iorga, *Notes d'un historien*, loc. cit.

Basile, dont la politique religieuse fut envahissante aussi à l'égard de l'Arménie¹, voulut la supprimer en réduisant à un simple archevêché, relégué dans une sauvage vallée macédonienne, à un Siège de langue grecque ce qui avait été un fier patriarcat slavon, pour tous les Slaves, car les Serbes, en tant qu'ils n'étaient pas catholiques sur la Primorié, n'avaient pas encore une organisation hiérarchique de leur Église, restée pendant longtemps, comme chez la population romane, simplement populaire.

Mais cette Église résista. C'est elle qui, bien qu'admise à nommer son chef, à le prendre momentanément parmi les Bulgares eux-mêmes, fomentera la révolte et la soutiendra de tous ses efforts².

Il aurait fallu maintenant pénétrer dans cette Bulgarie occidentale, dans ces possessions de Macédoine où régnait depuis longtemps le chaos, l'usurpation de quelques riches maisons de boïars; il aurait fallu fixer encore une fois les relations du côté de l'Adriatique. Mais Tzimiskès vainqueur fut pris bientôt par les affaires d'Asie, par cette „guerre sainte“ qui devait l'absoudre d'un horrible assassinat. A son retour, il succomba rapidement, et on le crut assassiné. Sa mort prématurée signifiait une guerre civile, qui fut longue et difficile.

III.

ACCOMPLISSEMENT DE L'OEUVRE DE RESTAURATION SOUS BASILE II.

La croisade de Syrie et l'expulsion des Russes, la conquête, la *reconquista* de la Bulgarie orientale, du vrai et ancien pays bulgare, ces grands exploits du nouvel Empire avaient été accomplis par des usurpateurs, par des empereurs-soldats qui occupaient auprès des petit-fils de Constantin le Porphyro-

¹ Voy. la lettre qu'adressa par son ordre le patriarche oecuménique Nicéas au roi d'Arménie, traité de simple „archon“, Migne, *Patr. Gr.*, CV, c. 587 et suiv.

² Cf. Gelzer, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, p. 40 et suiv.

généte la place de mandataire général, orné du titre impérial entier, et non plus de celui, plus modeste, de César, que Rhomanos Lécapène avait occupée auprès de Constantin lui-même, de même que le fondateur de la dynastie, le premier Basile, auprès du pauvre Michel. Nicéphore Phokas, Jean Tzimiskès avaient gagné leurs titres au pouvoir suprême par leurs campagnes victorieuses contre les Sarrasins, par leurs exploits en Asie ou dans les îles, par leurs commandements heureux en Orient. Cet Orient, plus étendu, plus riche, plus cultivé jouissait depuis longtemps d'une paix et d'une sécurité que l'Occident byzantin, ravagé par les bandes bulgares, russes, hongroises, petchénegues, devait lui envier, paraissant désormais destiné à donner au „monde romain“ réduit des chefs, choisis parmi les généraux les plus braves, et les plus grands propriétaires des vallées d'Asie Mineure.

On le vit bien après la mort de Tzimiskès. On avait attribué cette fin prématurée du vaillant croisé au poison versé par des conspirateurs, qu'aurait gagnés l'argent du richissime eunuque Basile, bâtard d'empereur, qui, orné du titre de „parakoiménos“, grand cubiculaire, aspirait lui-même, malgré sa mutilation, à la couronne de son père et de son aïeul. Tzimiskès mort, les jeunes princes Basile et Constantin eurent nominalement le pouvoir, mais, pour le moment, tout se faisait par la volonté de l'eunuque. Dans une époque où le clergé supérieur comptait nombre d'eunuques parmi les archevêques et les patriarches, où, comme sous Justinien, ils jouaient aussi un rôle dans l'État, faut-il s'étonner que ce malheureux personnage, dont le nom même devait être un ferment d'ambition, osât aspirer à la couronne ?

Mais les généraux d'Asie ne l'entendaient pas de cette manière. Pendant de longues années, avant et après la disgrâce et la mort de Basile l'eunuque, ils réclamèrent l'héritage des deux empereurs stratèges, dont ils se croyaient dignes d'être les successeurs.

Voici d'abord Bardas Skléros, qui, sans chausser les co-

thurnes de pourpre, se soulève¹. C'est en vain que l'empereur envoie contre lui à plusieurs reprises des troupes asiatiques restées fidèles et les contingents d'Europe. Il faut recourir, pour se défaire de lui, à son homonyme, Bardas, le parent de Nicéphore Phokas. Alors Skléros est réduit à s'enfuir sur le territoire du calife, à Ecbatane²: il embauchera contre les Turcs 3.000 brigands, qu'il avait fait tirer des prisons de Syrie³. Mais à peine a-t-on savouré à Constantinople la joie de la victoire, que ce Bardas Phokas⁴, aidé par les dynastes d'Asie et par les Ibères, (tandis que Skléros avait eu surtout des soldats, et, parmi les voisins de l'Empire, dans ces parages, des Arméniens et des Arabes), se proclame lui-même empereur. Il arrive jusqu'à Abydos, où vient le trouver le jeune Basile avec ses mercenaires russes, envoyés par le mari de sa soeur Anne, le prince de Kiev, Vladimir, successeur chrétien du vaillant Sviatoslav⁵. Un coup de soleil ou une attaque d'apoplexie terrasse Phokas (avril 989), au moment où il se précipitait contre l'empereur d'Europe, et on attribua cette mort subite à la protection que la Vierge accordait au maître légitime de sa ville de Constantinople.

A la nouvelle de la proclamation de Phokas, le fuyard Skléros, l'autre „Auguste“ Bardas, était revenu de son exil. A la tête de soldats qu'il traitait en camarades⁶, il poursuivait maintenant une politique de duplicité qui devait lui assurer dans tous les cas des avantages. Mais, lorsqu'il vit que la fortune tournait décidément du côté du jeune Basile, il

¹ Dölger, *Regesten*, nos. 761-765, 769, 773.

² Léon le Diacre, p. 170 et suiv.

³ Cédrene-Skylitzès, II, p. 441.

⁴ Dölger, *Regesten*, no. 771.

⁵ Cédrene-Skylitzès, p. 444. — Cf., pour le passé chrétien des Russes Aurelio Palmieri, *La conversione dei Russi al cristianesimo e le testimonianze di Fozio*, dans les „Studi religiosi“, mars-avril 1901; G. Bonnet-Maury, *Les premiers témoignages de l'introduction du christianisme en Russie*, dans la „Revue historique des religions“, XXII (1901), pp. 223-224.

⁶ Dölger, *Regesten*, no. 759.

offrit de négocier. L'empereur le vit arriver devant lui et déposer tranquillement les insignes de la dignité qu'il avait usurpée. Il était vieux et avait même perdu la vue au cours de ces événements malheureux, Basile, qui le fit boire dans sa coupe, se fia à sa parole et, selon les sentiments, beaucoup adoucis, de son temps, il le laissa achever en paix sa vie à la campagne, sur une de ses propriétés¹.

Les troubles en Asie étaient terminés. Il n'y avait plus de vrai danger à craindre de la part des anciens ennemis. L'oeuvre de Tzimiskès restait entière. Une coalition des émirs de Phénicie avec celui de Damas ne fut pas en état de reprendre la belle et grande ville d'Antioche². Les musulmans d'Égypte se bornèrent à détruire l'église du Saint-Sépulcre et à persécuter les moines, qu'ils soupçonnaient d'être d'intelligence avec leur empereur chrétien. Des héritages s'offraient à l'Empire rajeuni, refait, réconforté dans son esprit et dans ses moyens d'action, en Ibérie, en Arménie, où dépérissait l'État du Vaspourakhan³, qui a laissé les grandes ruines d'Ani, puis en Abasgie.

Basile ne se borna pas à accepter ces territoires qui s'offraient à lui. Infatigable à la guerre, comme aux affaires de l'État, qu'il résolvait rapidement, contre toutes les formes d'antique solennité, cet homme supérieur, surgi du milieu d'une famille de condition médiocre, alla partout recevoir lui-même la soumission des pays gagnés par sa diplomatie, rassurer ses nouveaux sujets, apaiser les mécontentements, fortifier les villes et les défilés, imposer à tous ce respect pour la personne impériale qui restait encore la principale base de l'action politique byzantine. Jusqu'aux Arabes du

¹ Cf. Léon le Diacre, pp. 117, 122, 125-126; Cédreus-Skylitzès, pp. 419, 429, 431, 437-438, 441, 445-447; Psellos, éd. citée, pp. 6-12.

² Dölger, *Regesten*, nos. 791-792, 809 (le roi Sénakerim), 796-797, 813 (le roi d'Arménie Jean Smbat), 801, 810-811, 814-816 (le roi Georges d'Abcasie), 760-761, 780 (ibérie). Voy. la chronique d'Aristarque Lastivertzi, dans la „Revue de l'Orient“, XV.

désert, tous les voisins asiatiques sentirent sa main. Jamais l'Asie n'avait eu une vie si tranquille, si quiéttement heureuse, que celle dont elle jouit pendant ce règne de cinquante ans. Il faut ajouter que les abus des „puissants“ furent, encore une fois, sévèrement défendus.

Les riches ne purent plus poursuivre leur lente acquisition de la terre¹, et, malgré l'opposition des plus grands dignitaires et du patriarche lui-même, Basile rétablit la loi de l'*allilengion*, astreignant ces riches à payer la part d'impôt personnel des petits propriétaires de leur voisinage, réduits à la pauvreté notoire².

En même temps, la Mer restait le domaine incontesté des Byzantins. Un prince russe, venu à l'improviste, essayait de se nicher à Lemnos: les officiers de l'Empire surent le tromper par leurs artifices, et le massacrèrent avec tous les siens³. Les fastes des pirates étaient désormais clos. Si les armées romaines ne furent pas heureuses dans les conflits incessants avec les potentats de la Calabre⁴, Basile n'accordait pas une trop grande attention à ces choses de „Longobardie“. Le mariage du fils du doge de Venise avec Marie⁵, la fille d'un dignitaire byzantin, Argyropoulos, et de la soeur de l'empereur Rhomanos II, fut un évènement politique important, et les contemporains en sentirent la portée⁶.

Revenant en arrière sur ces choses d'Italie, notons d'abord que, malgré les dures récriminations et les sanglantes offenses que reproduit Liutprand, Tzimiskès avait donné pour le fils de l'usur-

¹ Cédrene-Skylitzès II. p. 448.

² *Ibid.*, p. 486. Cf. Dölger, *Regesten*, no. 783.

³ Cédrene-Skylitzès, p. 478.

⁴ Cf. Palmieri, dans le „*Viz. Vréménik*“, X, p. 586.

⁵ Cédrene-Skylitzès, p. 452. Voy. nos *Commencements de Venise*.

⁶ Cf. pour ce mariage et le privilège de 992 notre *Venise* et Dölger *Regesten*, no. 781. Cf. Lenz, *Der allmähliche Übergang Venedigs von faktischer zur nominellen Abhängigkeit von Byzanz*, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, II, p. 64 et suiv.

pateur „lombard“, pour son associé au trône, Otto II, la princesse byzantine, de la lignée des Macédoniens, Théophano, „nièce“ de l'empereur régnant. Et le chroniqueur allemand Thietmar présentera le mariage comme imposé à ces „Grecs“ qui avaient refusé d'abord une fille d'empereur, tuant des ambassadeurs qui les avaient offensés, pour que, en guise de revanche, Siegfried, „marquis de Calabre“, coupe des nez d'Orientaux¹. Mais ce fut tout: aucun secours oriental ne vint soutenir, dans la lutte difficile contre les Arabes, ce fils d'Adélasia, qui combattait pour sa propre patrie italienne. Otto II († 983), le conquérant de Tarente, eut donc à subir des défaites humiliantes, pouvant à peine sauver sa vie par la fuite.

Otto III, le fils de Théophano, fut élevé de façon à devoir se considérer comme maître du monde entier. Celui qui faisait ouvrir à Aix-la-Chapelle la tombe de Charlemagne pour rendre hommage à l'ancêtre pouvait bien nourrir, même contre un parent aussi puissant que Basile, des rêves orientaux². On a observé avec raison que le nouvel Empire, tout en empruntant à Byzance le titre de „couronné par Dieu“, la bulle de plomb, la table séparée pour le souverain et tels détails du costume, comme les pendeloques de la couronne, en imitant les formules et la frappe des monnaies, en acceptant l'adoption de saints byzantins (Nicolas, Georges, Pantéléimon, Catherine), n'osa pas ajouter pendant longtemps au titre d'„empereur“ le corollaire de „romain“³. Mais la mort d'Otto III écarta ce danger pour Byzance.

¹ Sur les négociations du mariage, aussi la continuation de la chronique de Régino; Hugues de Flavigny, *Mon. Germ. Hist.*, SS., VIII, p. 374. Avant tout, Mystakidès, *Byzantinisch-deutsche Beziehungen zur Zeit der Ottonen* (déjà cité). Cf. John Moltmann, *Theophano, die Gemahlin Ottos II., und ihre Bedeutung für die Politik Ottos I. und Ottos II.*, Schwerin 1878; Fr. Harrison, *Theophano*, Londres 1904; Karl Uhlirz, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 467 et suiv. Otto II s'intitulait, à la byzantine, „invictissimus, magnus, pacificus, perenniter augustus“. Cf. Steinberger, *Kaiserin Theophano*. Une église de Ste. Théophano bâtie par le Porphyrogénète, *Patria*, loc. cit., c. 609.

² Cf. Ganshof, dans le „Byzantion“, VI, pp. 872-874.

³ Voy. R. Salomon, dans le „Sachwörterbuch des Deutschtums“ de Hof-

De son côté, bien avant que des empereurs germaniques descendent en Italie pour y chercher d'abord un simple titre impérial, Rome en était arrivée à se considérer autonome comme avant l'appel aux Francs. Elle paraît même se byzantiniser à nouveau avec des chefs à titres byzantins comme celui de „vestarius“ (féminin grec: „vestarissa“), qu'on écrit, par ignorance, aussi „vestararius“ et dont les noms mêmes sont grecs: Théophylacte, Théodora¹. On osait demander pour ces potentats des princesses byzantines². Dame Marozzia fut invitée donc à Constantinople. Cette famille, qui donna aussi des Papes de la qualité de Jean XIII, eut même, dans la lignée de Crescentius I, l'honneur du patriat byzantin. Les Papes Benoît VIII et Benoît IX s'étaient appelés d'abord Théophylacte. L'ami des Byzantins, leur parent par alliance, le roi Hugues de Provence, s'était mêlé aussi de ces affaires romaines³.

On vit de nouveau des Papes à Constantinople, comme un de ces Benoît de piteuse mémoire. Un Jean XVI, Pape contesté, renversé et tué, était originaire de Calabre, où il avait été archevêque, et son premier nom avait été Philagathos, et nous avons vu que, au moment de son élection, il y avait un envoyé de Byzance à Rome⁴.

Parmi ces rois d'Allemagne, successeurs des Ottons, le second après Henri le Saint, le Franconien Conrad II (1024-1039),

pfaetter et Peters (1930), p. 204. s. v. Byzanz. Voy. Ganshof, loc. cit., p. 872. — Dans Sakkélios (Σωτήρ, XV, nos. 86, 87) offre de mariage entre Otto III et une fille du Porphyrogénète (les Annales de Quedlinbourg et de Magdebourg, *Mon. Germ. Hist.*, SS., III, p. 74; XVI, p. 16'), confirment.

¹ Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, dans les „Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'École de Rome“.

² Pitra, *Analecta novissima*, I, p. 469; Duchesne, loc. cit., p. 276.

³ Sur une proposition de mariage en Italie de Léon VI, Constantin le Porphyrogénète, *De adm. imp.*, chap. 26. Il s'agit de celui de sa fille avec Louis l'Aveugle, „le neveu de Berthe“. Cf. Gay, *L'Italie méridionale*, pp. 153, 224.

⁴ Voy. plus haut, p. 169.

reprenant l'oeuvre de restauration dans le Midi italien, où il pénétra jusqu'à Troia, demanda en mariage pour son fils, qui sera Henri III, la fille de Constantin VIII le Macédonien, puis celle de Rhomanos Argyre, en 1028¹.

On suivait attentivement à Venise, habituée à dater d'après les règnes byzantins, et en Sicile, en Italie méridionale, la successions des maîtres légitimes, qu'on ne pouvait pas oublier. Par des mentions dans les chroniques des „Deux Siciles“ on a pour les empereurs du onzième siècle des sobriquets inédits. Michel III est qualifié de „Catalectus“; pour le onzième siècle, Michel le Paphlagonien sera intitulé chef des „hétairies“ („Etherarchis“), alors que son successeur, le „Parapinace“, dont on signale les rapports avec les Varègues scandinaves („Garangi“), apparaîtra comme „Archontopathios“ („Arcontopathiu“); Michel le Stratiotique portera le nom de Michel le Nouveau („Novicius“) et Constantin Ducas celui de „Diolizi“ (Doukitzès)². Les fastes du Midi italien pendant cet onzième siècle seront écrits par ce Lupus qui se glorifie du titre byzantin de protospathaire³.

La chronique constantinopolitaine de Skylitzès n'oublie pas de raconter jusqu'aux derniers détails les expéditions personnelles de Basile contre les „Bulgares“ de Macédoine. Elles furent longues et difficiles, mais intéressantes et profitables, sans qu'il soit besoin d'exagérer leur importance.

Lors de l'établissement de Sviatoslav à Preslav et à Silistrie, certains boïars avaient cherché un refuge dans les régions occidentales de l'Empire bulgare, qui menaient, depuis les insuccès du grand Siméon contre les Serbes et les Cro-

¹ Cf. Gay, *L'Italie méridionale*, p. 443 et suiv.

² Romuald de Salerne. De même dans Ricobald de Ferrare Léon l'Arménien est „Macazenus“. Son fils Michel aurait envoyé à un Carolingien le célèbre livre de Denis l'Aréopagite sur les „Hiérarchies des Anges“ p. 235.

³ Muratori, V.

ates¹, une vie passablement indépendante. A leur tête se trouvaient les fils d'un certain Chichman, „baron“ du village de Trnovo en Thessalie. C'étaient déjà, à ce qu'il paraît, des bogomiles convertis au paulicianisme, à l'hérésie qu'avaient importée d'Asie des colons persécutés pour leur religion par les empereurs macédoniens. Le bogomilisme admettait un mauvais Dieu *qui est* et combat contre le bon Dieu *qui sera*; ils mêlaient le culte de la douleur à des penchants orgiastiques; ils faisaient leur choix dans les Livres de la Bible, croyant à l'esprit, et non aux formes sèches, écartant la tradition hébraïque²; gouvernés par des „synecdèmes“ et des „notaires“, ces rebelles contre la croix avaient, non pas des églises, mais de simples maisons de prière³. Malgré leur haine contre le Vieux Testament, les chefs bulgares, les *comitopoules* des Byzantins, les „fils de boïars“, s'appelaient David, Moïse, Aaron, Samuel. Leur archevêque, indépendant de Byzance, un patriarche schismatique, s'appelait lui-même David⁴.

Ils trouvèrent dans ces régions du Drin, dans ces montagnes de Macédoine, dans ces pays riverains de l'Adriatique, des princes serbes menant une vie pauvre, mal assurée et barbare, des clans d'Albanais et des descendants de l'an-

¹ Sur le roi croate Trpimir, Dandolo, dans Muratori, XII, p. 227; cf. Dölger, *Regesten*, no. 789.

² Migne, *Patr. Gr.*, CII, c. 24. Voy. notre *Création religieuse dans le Sud-Est de l'Europe* (extrait de la „Revue historique du Sud-Est européen“).

³ Sur les bogomiles et les pauliciens, Ter Mkkrtschian, *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien*, Leipzig 1893; G. Ficker, *Die Phundagiagiten*, Leipzig 1908; „Byz. Zeitschrift“, V, pp. 64-65; IX, p. 199; Thallóczy, dans les „Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegowina“, III, pp. 298-371; Papadopoulos-Kérameus, dans le „Viz. Vreménik“, II, pp. 720-723; Jugić, *Phoundagiagites et Bogomiles*, dans les „Échos d'Orient“, XII, p. 257 et suiv. Un acte de résipiscence d'un bogomile, dans Giannino Ferrari, *Formulen* („Byz. Archiv“), p. 11, no. 9. Cf. notre *Création religieuse dans le Sud-Est européen*,

⁴ Cédrene-Skylitzès, pp. 435; 463. Un Δαδδδ ἀπὸ Ἀρχιεπισκοπῆς, *ibid.*, p. 479. Un Aaron Ducas, *ibid.*, p. 628.

cienne population romaine d'Illyrie, ces Vlaques pasteurs, qui erraient avec leurs troupeaux des plaines de la Thessalie, tout autour de Larisse, jusque dans les Balcons — on trouve la mention de leur Long Champ, Câmpulung¹, — arrivant à Trnovo, à Triaditza ou Sofia². Ces gens qu'incommodait le régime des taxes byzantines se rallièrent aux boïars de Bulgarie et leur constituèrent une armée. Les noms des officiers du nouvel État bulgare, qui reçut, paraît-il, du Pape, pour de vaines promesses, le titre royal, mais ne fut jamais reconnu en cette qualité par les Byzantins, sont d'un caractère tout nouveau, vlaque et serbe. Tous ces Nicolitza (de Serrès)³, ces Nestoritza, ces Ivatzès, ces Ilitza, ces Zaritzès, ces Dragchane, ces Dobromirs, ces Vladislav, ces Krakras (au trente-trois châteaux près de Pernik)⁴, ont un timbre inaccoutumé et étranger. Les doubles noms „rhomaïques”⁵ ne manquent pas, comme d'habitude chez les Serbes⁶, pour certains de ces chefs, dont l'un s'appelait en même temps Gabriel et Rhomanos, mais l'influence byzantine était très faible au milieu de ces populations d'une grande énergie sauvage, d'une rare rapidité et élasticité guerrières.

Ainsi fut établi, sous Samuel, héritier de ses frères, morts ou tués par lui-même, avec, aussi, les fils d'un d'entre eux, Aaron, sauf Vladislav, un royaume de la révolte et de la déprédation⁷,

¹ *Ibid.*, p. 457: Κίμειν Λόγγου, Λόγγος; *ibid.*, p. 465.

² Léon le Diacre, pp. 172-173; *Caecumeni strategicon et incerti scriptoris de officiis regis libellus*, éd. Vasiliewki et V. Jernstedt, Pétersbourg 1896. Cf. Vasiliewski, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction” russe, 1880, p. 242 et suiv.; 1881, pp. 102 et suiv., 316 et suiv.

³ Voy. V. Valdenberg, dans le „Byzantion”, III, p. 95 et suiv.

⁴ Cédrene-Skylitzès, pp. 452-453, 455, 460, 462, 463, 465, 467.

⁵ Cf. plus tard ce Radomir Aaron, beau-frère de l'empereur Isaac Comnène; „Byzantinoslavica”, III, p. 404 et suiv.

⁶ Voy. notre ouvrage *Formes byzantines et réalités balcaniques*, p. 111 et suiv.

⁷ Des fils de Bogor-Boris II, l'un avait été tué; l'autre, Rhomanos, dit aussi Siméon, était eunuque; Cédrene-Skylitzès, pp. 435, 455.

qui avait son centre près du lac de Prespa¹, ensuite dans la nouvelle ville d'Ochrida, cachée au fond d'un défilé, tandis que ses branches s'étendaient à l'Est jusqu'à Triaditza, jusqu'au Grand-Preslav, arraché un moment aux Byzantins, à l'Ouest jusqu'à Durazzo, qui leur fut reprise par trahison, au Nord, jusqu'au Vidine du Danube², au Sud, enfin, jusqu'à Thessalonique, qu'ils n'arrivèrent jamais à forcer, et jusqu'aux frontières de cette Thessalie qu'ils ravagèrent tant de fois dans tous les sens³. Des ententes avaient été établies à Andrinople⁴. Des chefs presque indépendants, très peu sûrs envers leur roi, commandaient dans des nids d'aigles perchés sur les montagnes à la bouche des défilés, anciens *φρουρία* des Romains, que les bandes bulgares avaient surpris et garnisonnés⁵.

Basile ne négligea aucun effort pour réduire ce pays de montagne⁶, qui cachait dans ses vallées et ses forteresses un danger perpétuel pour toutes les provinces de l'Occident et coupait les communications que le nouvel Empire voulait ouvrir du côté de l'Adriatique et de l'Italie voisine⁷. L'argent, les titres, la trahison, les supplices, l'aveuglement en masse⁸ aidant, la fortification des points stratégiques et l'action militaire de l'empereur furent employés tour-à-tour. Rarement les Bulgares parvenaient à reprendre ce que les „Romains“ leur avaient une fois arraché. Sofia⁹, puis Preslav furent

¹ Voy. Ivanov, dans le „Bulletin de la Société Archéologique“ bulgare, I (1910), pp. 55-80.

² Cédrene-Skylitzès, p. 454.

³ Le chroniqueur contemporain de Byzance appelle leur chef *μόναρχος Βουλγαρίας ἀπάτης*, ses subordonnés, à la façon des joupans serbes, étant les *λοιποὶ τοπάρχαι*; *ibid.*, pp. 435, 447. Seul Bryennius l'appellera *βασιλεὺς*; p. 19. Voy. Presbyter Diocleas, p. 41 : „qui imperatorem vocari jussit“.

⁴ Cédrene-Skylitzès, p. 452.

⁵ Sur Prosek, voy. Radojic, dans le „Létopis mat. srpské“, LXXXV (1909).

⁶ Pour les *Μογλένζ*, Meglen, Migne, *Patr. Gr.*, CXXVI, c. 216.

⁷ Sur l'occupation de Durazzo, Dölger, *Regesten*, no. 786.

⁸ Sur le défilé de „15.000“ aveugles, *ibid.*, p. 458.

⁹ Cédrene-Skylitzès, p. 436.

bientôt reprises¹, et les Impériaux ne perdirent pas cette Silistrie² qui surveillait et travaillait les Petchénègues³. Triaditza resta bloquée. Les châteaux furent pris avec une admirable persistance l'un après l'autre, oeuvre extrêmement difficile, même pour une armée moderne.

La fortune s'y mit. Samuel, déjà blessé en Thessalie, avec un de ses fils⁴, mourut⁵; des prétendants disputèrent sa succession à son fils, Gabriel, qui, né d'une Larissiate, était aussi un Rhomanos⁶; le dernier, Vladislav Jean⁷, périt au siège de Durazzo⁸, et sa veuve, Marie, livra ce qui restait de l'héritage; les trésors volés d'Achrida se déployèrent aux pieds de ce Basile que la postérité surnomma „le Tueur de Bulgares“ : *Boulgaroktonos*⁹.

Partout l'administration grecque, la liturgie grecque, la langue grecque furent imposées. Le patriarche bulgare devint un simple archevêque grec à Achrida¹⁰. Comme la

¹ *Ibid.*, p. 452.

² Voy. Yahya-ben-Saïd, loc. cit., p. 813. Cf. Bojidar A. Prokitch, dans le „Glas“ de Belgrade, LXIV, pp. 107-145; Gelzer, *Byzantinische Inschriften aus Westmakedonien*, dans les „Mitteilungen des kais. deutschen archäologischen Instituts in Athen“, XXVII (1902), pp. 431-444.

³ Vasiliewski, *Byzance et les Petchénègues (1034-1094)*, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, 1872, pp. 116-165, 243-332.

⁴ Cédrene-Skylitzès p. 450.

⁵ *Ibid.*, p. 458. — Pour la date de sa mort cf. aussi la chronique italienne, Muratori, V, p. 148: „Mill. XV, ind. XIII, obiit Samuil rex, Reg[navit] post filius ejus“. Celle de son fils, tué, est datée 1016.

⁶ Cédrene-Skylitzès, p. 458. Un fils Troïan, Bryennius, éd. de Bonn, p. 106.

⁷ Cédrene-Skylitzès, p. 459.

⁸ *Ibid.*, p. 487. Sa femme, Marie, *ibid.*, p. 467. Une nièce de Samuel épousa Isaac Comnène, le futur empereur (Bryennius, p. 19).

⁹ Une tentative d'établir tous les incidents de cette longue guérilla, dans Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, I. Cf nos *Notes d'un historien*, loc. cit.

¹⁰ Mais le premier archevêque fut un Bulgare de Dibra, élu par ses suffragants; Zlatarski, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 484. Cf Snégarov, *Histoire de l'archevêché d'Ochrida* (en russe), Sofia 1924. Cf Zlatarski, *L'archevêché de Bulgarie* (en bulgare), dans l'„Izvestia istor-drouz.“, Sofia,

Croatie, le Sirmium se soumirent, comme les Hongrois faisaient encore leur crise religieuse (Saint Étienne, premier roi chrétien, avait reçu, de même que Samuel, de Rome son titre royal), et même sous une forte influence grecque, des moines de cette nation s'étant établis dans le nouveau royaume, y apportant cet art qu'on distingue pour ce onzième siècle dans les fresques de l'église de Feldebrö et le roi Étienne donnant ses documents en grec¹, l'Empire atteignait l'Adriatique²; il avait le Danube, et la péninsule balcanique et ne connaissait pas d'autre maître (1019)³.

C'est dans cette conviction que mourut, en 1025, Basile, âgé de soixante-douze ans, après avoir accompli tout seul, sans stratèges, sans auxiliaires, sans conseillers, cette grandiose oeuvre de restauration politique⁴.

Il avait créé un nouvel ordre de choses dans la vie inté-

VI (1924), pp. 49-76.; Gelzer, *Achrida*; Novakovitch, dans le „Glas“ de Belgrade, LXXVI (1908), pp. 1-62; Balachtchev, *Περὶ ληπτικῆ πραγματεία περὶ τῆς οἰκονομικῆς καταστάσεως τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Ἀχρῖδων καὶ πόλεως Βουλγαρίας*, Sofia 1906; le même, dans le „Sbornik“ bulgare, XVIII, pp. 137-170.

¹ Voy. Marczali, *Magyarország története az Árpádok korában (1038-1301)*, Budapest 1896, à la p. 282; G. Fehér, *A bolgár egyház kísérletei és sikerei hazánkban*, dans le „Századok“ LXI, pp. 1-20. Cf. Moravcsik, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, VIII, p. 452; A Péter, *A magyar művészet története*, Budapest 1930. — Pour le caractère byzantin de la couronne de St. Étienne voy. surtout Otto von Falke, dans l'„Archaeologiai Értesítő“, XLIII (1929); cf. Béla Czobor et E. de Radisich, *Les insignes royaux de Hongrie*, Budapest 1896. Aussi Darkó, dans l'„Arch. Értesítő“, 1907, pp. 580-603; dans la *Néz 'Εστία*, V (1931), pp. 120-125, 195-198. La donation en grec, „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 669-670.

² Sur les rapports très étroits de l'Empire avec la Dalmatie cf. Jos. Srebrnić, *Le Pape Jean X et ses relations avec Byzance et les Slaves des Balkans* (en slovène), „Bogoslovni Vestnik“, II (1922), pp. 205-240; Novak, dans les „Actes du III-e congrès d'études byzantines“, p. 108.

³ Des Bulgares en Occident contre Tornikios; Michel Attaliatè, éd. de Bonn, p. 29.

⁴ Cédrene-Skylitzès, p. 475. Voy. W. Fischer, *Studien zur byzantinischen Geschichte des XI. Jahrhunderts*, „Programm“, Plauen; 1883; Rosen, *Basile le Bulgaroctone* (en russe), Pétersbourg 1883. Cf. Anastasiévicić, dans les *Mélanges Ouspenski*.

rieure de l'Empire, comme dans les relations extérieures du monde romain. Il faut caractériser ce nouvel ordre avant de suivre le développement de l'État, de la société, des relations extérieures, jusqu'au moment où des conflits nouveaux, des institutions nouvellement établies créèrent, après la décadence de ce système basilien, une nouvelle époque.

Basile, qui finit dans le rêve de devenir aussi empereur en Occident, avait donc, malgré ses relations de famille avec les nouveaux Césars germaniques, certainement devant les yeux le grandiose idéal de Justinien. Ayant gagné sur le Danube la frontière naturelle, définitive, celle du sixième siècle, il avait soumis, en dépassant cette époque, tout le littoral balcanique de la Mer italienne. La Croatie lui était venue sans lutte, le Sirmium par trahison¹.

Cependant une Serbie libre s'était formée, par dessus les organisations duciales de l'époque d'Héraclius², dans l'Esclavonie du rivage adriatique, en face de l'Italie et derrière les „Romanies“ florissantes de Raguse, de Cattaro, à côté des premières fondations albanaises et sous cette Dalmatie que depuis longtemps, avec ses villes autonomes, Zara, Traù (Troguir), Sebenico, Spalato (Split), se disputaient, pour le simple honneur de la suzeraineté, les formations slaves des Croates et Venise, elle-même une „Romanie“, de tout point pareille³. Elle reposait sur des souvenirs francs, ce nouvel État n'étant que la partie du Sud, par égard à la Croatie, du duché fondé par Charlemagne, et sur des fondations avars⁴.

¹ Cédrene-Skylitzès, p. 476.

² Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 104; Iorga, *Formes byzantines et réalités balcaniques*, p. 82. Sur les Slaves au Mont Gargano (642) et à Siphonto (926), *ibid.*, p. 84, note 1.

³ Cf. notre *Raguse et Les commencements de Venise*. Les renseignements du prêtre de Dioclée (*Popa Dukljanina letopis po latinsku*, éd. Ivan Crncić, Kraljevici 1874) n'est qu'une collection de légendes, mais rédigée pendant ce onzième siècle.

⁴ Nos *Formes byzantines*, p. 82 et note 2. Les „joupes“ sont le rayon du bourg hérité des Carolingiens; *ibid.*, p. 85, note 1.

Les liens avec l'Empire furent d'abord très étroits. Après un Tchoslav et un Étienne Voïslav, le contemporain du premier roi croate Tomislav, Michel (1051-1081), est „duc (voévode) des „gens des collines“ (Chlm) (*dux Chlmorum*). Si Samuel tua son gendre serbe Vladimir, qui fut compté parmi les martyrs, c'est peut-être à cause de ces rapports¹. Michel, ce chef des „joupans“, dut sans doute reconnaître cette situation envers Byzance, qui accordait aux „rois de Croatie et de Dalmatie“ eux-mêmes, pour les retenir dans sa clientèle, des titres comme ceux d'„éparques“ et même de patrices. L'influence de l'Italie y soutenait cependant les droits de Rome, qui avait pour ces Esclavons l'ancien archevêché d'Antivari.

Mais il fallut le choc de la révolte bulgare en territoire „esclavon“, albanais et roumain de l'Ouest pour amener une consolidation de la nouvelle fondation politique, de si anciennes racines.

Des officiers byzantins commandaient aussi dans les forteresses du Pinde, dans les nids d'aigle et de vautour des kleïssoures. Les Albanais, les Vlaques de Thessalie, dont, nous l'avons dit, les troupeaux paissaient pendant l'été sur les plateaux herbeux du Pinde, les Slaves du Péloponèse, disséminés dans leurs villages d'agriculteurs, lui obéissaient; des „archontes“ indigènes ou tirés de la noblesse agraire de la province² surveillaient et commandaient ces peuplades remuantes, toujours prêtes à prendre prétexte du plus léger conflit avec les collecteurs d'impôts pour se soulever en une révolte sauvage, un *μουλτος*³.

Basile avait, sous un „chef de tout l'Occident“, *ἄρχων πάσης ὀύσεως*⁴, un duc à Durazzo, un autre à Thessalonique; Constantinople envoyait un juge de l'Hellade⁵. Sur le rivage

¹ Thomas de Salerne, éd. Rački, 1894, p. 38. Cf. aussi *ibid.*, p. 35.

² Cf. A. Soloviev, *Les archontes grecs dans l'Empire serbe au XIVe siècle* dans les „Byzantinoslavica“, II (1930), p. 275 et suiv.

³ Voy. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I.

⁴ Cédre-ne-Skylitzès, p. 449.

⁵ *Δικαστής Ἑλλάγων*; Cédre-ne-Skylitzès, p. 542.

d'en face, Bari, Tarente, Reggio, Otrante, Brindisi, où il y avait un archidiacre, tous les grands ports du Sud italien se maintenaient encore sous la domination byzantine, et le conquérant aurait voulu finir son règne par une expédition de „Longobardie“, destinée à recouvrer les droits de l'ancien et vrai Empire sur les pays qu'avait gouvernés autrefois la Rome laïque de l'Occident.

La Méditerranée méridionale était désormais byzantine, et il n'y avait plus de ces pirates hardis qui apparaissaient au dixième siècle dans les petites escales aux magasins en bois appartenant à quelque seigneur ou à quelque fondation pieuse aussi bien que dans les grands ports impériaux aux édifices de marbre et aux vieilles églises étincelantes d'or et de pierres précieuses. La flotte byzantine avait balayé les embarcations des voleurs. La Crète, Chypre (960-961) avaient été réunies à l'Empire¹. On avait vu encore une seule fois les vaisseaux légers des Russes de Kiev se montrer en ennemis devant Constantinople, pour venger une offense. Les galères impériales, munies du célèbre „feu grec“ (grégeois), avaient eu bientôt raison de ces pauvres barques de pêcheurs, qui sombrèrent sous les murailles colossales de la Capitale byzantine². Une partie des Russes restèrent, après cette leçon comme auparavant, de bons soldats mal gouvernés de l'empereur, qui employait aussi bien à Otrante qu'au fond de l'Asie³ ces doux Varègues, portant d'un bras assuré leurs énormes hallebardes. Mais déjà le knèze russe Vladimir, s'étant baptisé, avait obtenu, en 989, la main de la princesse byzantine Anne, et Kiev, dont on commençait à faire l'éloge, osant la mettre à côté de Constantinople même, vivait en paix avec les Byzantins de Cherson et de Sogdaïa⁴. On verra Oleg, fils de Sviatoslav, en 1079, à Byzance

¹ Yahya-ibn-Saïd, pp. 782, 794-795.

² Cédrene-Skylitzès, pp. 551-555, 666-667, 737-738 ; Psellos, p. 143 et suiv.

³ Cédrene-Skylitzès, pp. 503, 515, 532.

⁴ Voy. Dölger, *Regesten*, nos. 776-778 (pour le mariage, année 989).

et à Rhodes¹. Les Sarrasins, qui attaquèrent les Cyclades sous Constantin VIII², n'eurent pas un meilleur sort que les pirates du grand prince du Dniéper; les forces navales de Samos et de Chios les coulèrent bas. Plus d'une fois les officiers impériaux bordèrent le rivage de la mer de pirates sarrasins empalés.

Du côté de l'Orient régnait une bonne paix sans précédent. Les petits États tapageurs avaient disparu. Si une armée impériale envoyée contre les Sarrasins d'Alep, sous Romanos III, n'eut pas de succès, l'émir de cette ville, voisin du duc byzantin d'Antioche, offrit la paix. Édesse fut reprise³. Comme nous l'avons déjà dit, l'émir de Tripolis en arriva à trouver un refuge à Constantinople⁴. Alexandrie d'Égypte elle-même fut pillée une fois par des vaisseaux grecs⁵. Un traité formel permit la réparation du Saint Sépulcre⁶. Si Constantin le Monomaque (1042-1054) fera une expédition

Voy. l'éloge de Kiev dans Adam de Brème. Surtout Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI-e siècle* (déjà cité). L'inscription de Cherson, 1055 ou 1059, pour un patrice et stratège *Χερσῶνος καὶ Σουγδαίας*, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 245; Latychev, dans le „Viz. Vreménik“, II, p. 184 et suiv.

¹ Sur Théophane, „archontissa de Russie, femme de Mouzalon“, Loparev, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, pp. 228-229; „Viz. Vreménik“, I, p. 159 et suiv.

² Voy. aussi Cédrene-Skylitzès, pp. 499, 511.

³ *Ibid.*, pp. 498, 515-516, 521; Aristarque, loc. cit., et Mathieu d'Édesse. Voy. R. Duval, *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade*, Paris, 1892 (extrait du „Journal Asiatique“, XIX, 1892, p. 11 et suiv.); J. Laurent, *Des Grecs aux croisés, Étude sur l'histoire d'Édesse entre 1071 et 1098*, dans le „Byzantion“, I, p. 367 et suiv.; la chronique de Mathieu d'Édesse dans Dulaurier, *Bibliothèque des historiens arméniens*, Paris 1858-9 et dans les *Historiens arméniens des croisades*; L. Hallier, *Untersuchungen über die edessenische Chronik*, Leipzig 1892. Cf. Albert Harrent, *Les écoles d'Antioche*, Paris 1898.

⁴ *Ibid.*, pp. 501-502.

⁵ *Ibid.*, p. 502.

⁶ *Ibid.*, p. 501. Cf. Dölger, *Regesten*, no. 824.

en Arménie, ce sera pour présider à un arrangement pacifique des affaires de ce pays, dont il créa magister le prétendant. La Persarménie, l'Alanie, d'où vint l'impératrice de Michel Ducas¹, l'Abasgie furent pacifiées facilement grâce au même système d'habile diplomatie.

Le califat, dépouillé de son oeuvre guerrière, moisissait à Bagdad dans les grandes salles d'apparat, dans l'arome lourd des parfums. L'émir séparatiste de l'Égypte se vantait d'avoir le Mont Sinaï et la bande littorale palestinienne, avec la ville triplement sainte de Jérusalem; il ne cherchait pas même à compléter sa frontière par l'annexion de la Phénicie voisine. Les forces jeunes, l'esprit confiant et aventureux, la puissance d'expansion, le sens de l'honneur chevaleresque, le goût des conquêtes brillantes manquaient depuis longtemps dans ces grands États musulmans vieilliss.

Dans les steppes de l'Asie Centrale, dans le désert de sable qui s'étend entre l'Iran blanc et la Chine jaune, rôdaient les brigands turcs, sous des chefs de genre patriarcal, des begs aux moeurs simples. Quelques-uns des leurs avaient quitté le pays barbare où le pasteur menait ses troupeaux, où le chasseur cherchait sa proie et le bandit poursuivait les caravanes, pour venir à Bagdad se faire soldats du calife magnifique. Ces aventuriers heureux n'étaient cependant que l'exception; bien que devenus musulmans, la masse des Turcs vivait encore la bonne vie traditionnelle entre les dangers fascinateurs des combats et la paix douce de l'aoul pastoral, plein de marmaille et de troupeaux bêlants. L'heure n'était pas encore venue où ils devaient se jeter sur la Perse, où un Turc avait établi sa dynastie à la place de celle du chah arabe, et faire de l'Iran riche en villes le patrimoine des begs nés pour les guerres sans relâche. Les gardes du maître de la Perse défendaient aux Turcs le passage du pont de fer bâti sur l'Araxe. Les Byzantins ne connaissaient ces Turcs

¹ Gelzer, *Ochrida*, pp. 7-8.

que par des bandes qu'engageaient contre eux les émirs de Syrie¹.

Cet Empire était défendu par une flotte et une armée de premier ordre, que Basile n'avait guère laissée déchoir dans l'inaction. Il fit toutes ses guerres avec des „Romains“, employant seulement d'une manière subsidiaire les barbares du Danube, les Petchénègues, ou quelques cadets de famille du monde latin, échoués sur les plages „grecques“². Une surveillance rigoureuse avait maintenu les fonctionnaires dans les bornes de leurs devoirs.

L'autorité impériale, très ébranlée par les usurpations des Césars et des Augustes précédents, avait été vraiment remise à neuf. L'empereur redevint un être hors pair, au-dessus de toute influence, de toute pression, de tout danger. Il n'y eut plus de tuteurs, de collègues, de „successeurs désignés“; on ne vit plus de mentors, de favoris et de parasites, qui entretenaient les suspicions et organisaient les complots. On ne trouvait même plus le type du rhéteur, du philosophe, du *logios* pareil à l'„abbé de Cour“ ou au philosophe à la mode du dix-huitième siècle occidental, à l'homme de lettres courtois. Basile ne permit même pas à son frère et héritier présomptif³ de marier ses trois filles, dont l'aînée prit le voile, pendant que les deux autres, Zoé et Théodora, confinées dans leur gynécée, menaient une vie aussi recluse que celle du cloître. Quelques misérables eunuques, qui ne pouvaient pas avoir d'ambitions supérieures, furent seuls admis dans l'intimité impériale.

L'*autokrator* est renseigné par une surveillance qui ne se laisse pas tromper: celui qui se rend suspect de vouloir usurper le trône est aussitôt puni par la perte de la vue: on lui arrache les yeux.

¹ Voy. notre *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

² Voy. sur „Pierre, le neveu du roi allemand“, Dölger, *Regesten*, no. 766.

³ Voy. Bury, *Roman emperors from Basil II to Isaac Comnenus*, dans l'„English Historical Review“, IV (1889), pp. 41-84, 251-285.

IV.

ÉTAT INTÉRIEUR DE L'EMPIRE APRÈS LA REVANCHE

Grâce à cette discipline de fer imposée à tout le monde, à la Cour, à l'armée, à la plèbe même, autrefois redoutée, Basile put transmettre le pouvoir à ce frère Constantin, doux vieillard, peureux et goûteux, large de dons, occupé de Cirque et de dés¹ ainsi qu'à rêver des nombreuses amours de sa jeunesse, alors que cette police impériale poursuivait la recherche des suspects qu'il fallait aveugler. En mourant², Constantin, l'homonyme de son aïeul, le philosophique Porphyrogénète, maria Zoé, sa fille ainée, qui héritait de l'Empire, à Rhomanos, dit Argyropoulos, de la famille patricienne des Argyri: il avait attendu son agonie pour décider de ce mariage.

On eut donc, de 1029 à 1034, après les deux années du règne de Constantin, une nouvelle ère de paix, Rhomanos³ était un philosophe, influencé par les nouvelles idées du temps: il savait le latin et avait devant ses yeux le modèle des Antonins⁴. Car l'école de Bardas, l'activité littéraire de Photios avaient eu leurs conséquences, créant à Byzance un véritable esprit nouveau, qui devait amener bientôt la fondation du grand „Musée“ de Constantin le Monomaque (1042-1054), école de droit et de philosophie qui surpassait de beaucoup l'ancienne⁵. Le directeur de cette école, le „président des philosophes“, était le très savant lettré, maître des „logoi“, Constantin ou Michel Psellos, la gloire littéraire de son siècle⁶.

¹ Psellos, pp. 26-28; Cédreus-Skylitzès, p. 484.

² La date précise de sa mort, dans la chronique italienne de Lupus le Protospathaire (Muratori, V): à la veille de St. Martin 1029.

³ Constantin avait pensé d'abord au patrice Constantin Dalassénos, qu'il voulait faire son gendre; Cédreus-Skylitzès, II, p. 484.

⁴ Psellos, pp. 30-31.

⁵ Attaliatè, p. 21. Sur le *πρόεδρος τῶν φιλοσόφων*, *ibid.* Sur les registres de sentences, *ibid.*, pp. 21-22.

⁶ Voy. plus bas.

Les plus grands éloges s'adressaient à ceux des empereurs qui, comme le vieux Rhomanos, avaient goûté à la philosophie hellénique remise au jour. Cette société, confiante dans l'éternité de la durée de l'édifice impérial remis à neuf, semblait croire que le temps était venu maintenant de se livrer, comme dans une nouvelle Athènes, à la vie molle, riche, occupée à des discussions fines, de ces cités antiques que l'on ne pouvait admirer assez. Une fraîche brise de renaissance soufflait sur les miasmes de ce vieux Byzance.

Rhomanos III ne s'était guère soucié d'associer au pouvoir suprême la princesse Zoé, épousée à l'âge de cinquante ans. Il avait éloigné du Palais et enfermé dans un monastère Théodora, soeur de Zoé et héritière de l'Empire au même titre de porphyrogénète. On vit dans la maladie de l'empereur une vengeance de Zoé, et, lorsqu'il fut trouvé mort dans son bain, l'opinion publique crut à un crime, qui, du reste, n'eût abrégé sa vie que de quelques mois peut-être. L'assassin aurait été le beau courtisan Michel, originaire de Paphlagonie, et d'abord simple artisan, que son frère avait su faire attacher à la Cour¹. Le patriarche Jean fut contraint de venir célébrer, pendant cette nuit du Jeudi Saint où arriva la mort du vieil empereur, le mariage de sa veuve, la sexagénaire Zoé, avec le jeune favori.

Ces vilaines choses ouvrent une ère de déchéance pour l'autorité impériale, par suite de l'avilissement ou de l'insignifiance des personnages qui l'exercent. Le principe dynastique, si puissamment établi par Basile, eut cette conséquence désastreuse : le règne dissolu de Zoé, le règne timide de Théodora et, après leur disparition, la rapide série malheureuse des empereurs „adoptés“, qui ne finissent pas toujours sur le trône.

¹ Une chronique italienne, déjà citée, l'appelle „Bringa“ (le Phrygien), son successeur devant être „Utringa“ (ὁ Φρύγιος). Dans une chronique vénitienne citée par Iorga, *Venise*, le premier est nommé „Brica“.

Le Paphlagonien épileptique¹ tomba bientôt dans le marasme et finit avant la vieillesse (décembre 1041). On le vit à Constantinople passer dans les fêtes, comme un fantôme déplorable du robuste et florissant gaillard qu'il avait été, et les gens pieux croyaient reconnaître dans son malheur la punition de son crime. Il fit adopter par Zoé le fils de sa soeur, un autre Michel, auquel le peuple donnait le sobriquet de *Kalaphatès* : le Poisseur, à cause du métier qu'avait exercé son père.

Cet adolescent, devenu César, voulut éloigner Zoé, et la fit même sortir du Palais. Mais le sentiment dynastique de la populace se révolta; et il se trouva un patriarche, des nobles du Sénat et de l'armée, pour organiser la révolte, car Zoé, représentant le principe de légitimité, devait avoir des prétendants pour de nouvelles noces. Michel, abandonné de ses amis, fut pris, et pour la troisième fois depuis bien longtemps un empereur fut aveuglé dans Constantinople, sous les regards d'une foule sauvage, qui se repaissait de ce spectacle des souffrances de son maître de la veille². C'était pour le prestige impérial un degré de déchéance de plus.

Théodora, tirée de son monastère par une bande de rebelles, avait été proclamée, elle aussi, impératrice. Mais Zoé sut l'écartier, et, aussitôt, prit un troisième mari dans la personne de Constantin X, dit le Monomaque (12 juin 1042-1054). C'était encore un des *πολιται*, des sénateurs; il débuta par des largesses au peuple, et ne tarda pas à rogner sur les dépenses de l'armée.

Le nouveau régime des économies militaires et des taxes lourdes qui devaient permettre de faire des largesses au peuple et d'édifier des églises somptueuses, le système des empereurs strictement constantinopolitains, des souverains orientaux enfermés dans leur capitale et dans leur Palais sacré, avait déjà

¹ Psellos, p. 57; Guillaume de Pouille (*De rebus Normannorum*) le dit aussi.

² Cédreus-Skylitzès, pp. 507, 521-522, 525-526, 534, 536-537, 539. Cf. Schlumberger, *Une révolution de palais en l'an 1042 à Byzance*.

produit des conséquences. Vers l'an 1040, avant même qu'une vingtaine d'années se fût écoulée après la mort du grand Bulgaroctone, avaient commencé les révoltes des provinces, n'ayant plus à leur tête des chefs indigènes, mais des hôtes, des pupilles, des fonctionnaires d'origine étrangère de la Cour de Byzance.

La Serbie en donna le signal. Dès environ 1034 Étienne Voislav s'était soulevé, dans la région dalmatine de la Zenta et du Stagno¹, près de la ville de commerce, alors florissante, de Raguse: il fut pris par les Impériaux, mais put revenir dans son royaume et s'y maintenir. Une armée byzantine, surprise dans les défilés, fut détruite dans la Dioclée, sous Michel ou Michaïlas, son fils, qui conclut avec l'empereur une paix lui laissant la possession de cette Serbie du Sud³.

Les boïars bulgares d'autrefois étaient maintenant disséminés presque partout avec leurs familles. Ils n'avaient pas gardé d'attaches dans leur pays, et ne pensaient pas tout d'abord qu'il dût y avoir une révolution dans leur empire national. On dut donc apprendre avec surprise à Byzance que Pierre, dit Délianos, petit-fils de l'empereur Samuel, ayant quitté la capitale, avait suscité des troubles du côté de Belgrade et de la Morava, dans la Serbie danubienne actuelle⁴. Il avait probablement l'appui des Vlaques⁵ et des Hongrois.

Délianos entretenait des relations amicales avec les gens de la Zenta, avec ces Vlaques des montagnes qui durent être, cette fois aussi, parmi les combattants du restaurateur bar-

¹ „La plage“ (ς την ἄμμον). La forme byzantine est Στάμνος.

² Cédrene-Skylitzès, pp. 515, 526.

³ Voy. Cédrene-Skylitzès, II, pp. 544-545, 607; Kékauménos, pp. 25, 27. Il épousa une Byzantine, et ses fils de ce mariage s'appellent: Nicéphore et Théodore; Presbyter Diocleas, p. 52. Cf. Miklosich, *Monumenta Serbica*, p. 60.

⁴ Cédrene-Skylitzès, I, pp. 531-533; Psellos, pp. 69 et suiv., 73 (sur ce Dolianos“).

⁵ Entre les siens on trouve un Litovoïu (Λιτοβόγις) de Diavol (Kékauménos, p. 25). Un Litovoïu fut, au XIII-e siècle, le créateur de l'État ol-ténien de la Valachie.

bare. La garnison de Durazzo ne put pas empêcher l'extension des troubles; après quelque temps cette résidence de duc byzantin tomba au pouvoir des Bulgares. D'autres chefs s'arrogèrent l'indépendance: un Tichomir, qui fut tué, un Ivatzès¹, un Alousianos, ce „célèbre guerrier²“, fonctionnaire byzantin honoré, lui aussi, du titre de patrice, qui habitait Théodosiopolis et se targuait d'être le fils puiné du „comitopoule“ Aaron³. Délianos promettait le rétablissement des anciennes prestations du temps de la liberté, où les sujets du prince bulgare donnaient seulement à titre d'impôt un muid de blé, un muid de millet et une mesure de vin pour chaque paire de boeufs qu'ils employaient et, conséquemment, pour le zygos de terre qu'ils labouraient. L'empereur Constantin le Monomaque, qui se trouvait à Thessalonique, s'enfuit devant les mutins, et la grande ville fut assiégée par les Bulgares⁴. Mais, à la fin, des dissensions éclatèrent. Délianos eut les yeux arrachés par ses adversaires, alors qu'Alousianos, battu par le Franc Crispin, se soumit aux Impériaux à Mosynopolis et Ivatzès tomba en leur pouvoir⁵.

L'Occident balcanique était regagné. Le sort paraissait vouloir rendre à l'Empire, dirigé vers l'Occident, du moment qu'il n'y avait plus à l'heure présente un péril arabe, l'Italie. Lorsque le même empereur fut associé au trône par Zoé, c'est-à-dire lorsque l'impératrice se résigna à abdiquer le pouvoir entre les mains de cet homme de Cour, de ce Constantinopolitain, il y eut sans doute dans les provinces des mécontentements parmi les officiers.

Constantin fut assez imprudent pour pousser à bout le meilleur homme de guerre que l'Empire possédait à cette

¹ Cédrene-Skylitzès, pp. 528-529.

² Θρυμαστός ἑκστὸς στρατιώτης; Kékauménos, pp. 27-28. Délianos est pour lui un simple *τοπάρχης* (*ibid.*).

³ Cédrene-Skylitzès, I, p. 531.

⁴ *Ibid.*, pp. 527-530.

⁵ *Ibid.*, pp. 532-533.

époque, Georges Maniakès¹, le conquérant d'Édesse², un Asiatique que Zoé avait nommé stratège plénipotentiaire de la Sicile et de l'Italie méridionale, envahie récemment par des aventuriers normands venus de France³. Il réunit des Italiens, et même un fils de roi norvégien, futur roi lui-même, Harald Handrada⁴, et défendit énergiquement la terre de l'empereur; il put même reconquérir Messine. Constantin le Monomaque craignait la réputation et les talents de ce général; il le rappela. Alors Maniakès chaussa les brodequins de pourpre, et on le vit débarquer à Durazzo avec ses cadets de famille francs, ses francopoules⁵. Il mourut au milieu de sa victoire sur l'armée envoyée pour le combattre⁶. Mais, pendant que les Normands poussaient opiniâtement leur oeuvre de conquête dans les „Deux-Sicules“, où on les acceptait volontiers, pourvu qu'ils n'entrent pas dans les villes, prêtes à se racheter⁷, les „Maniakites“ errèrent pendant longtemps dans ces régions de l'Occident où leur brillant chef était tombé dans la mêlée.

Maintenant, dans l'Italie méridionale, envahie par les Nor-

¹ Sources italiennes, dans Dölger, *Regesten*, no. 856.

² Cédre-ne-Skylitzès, p. 530.

³ Voy. Gabotto, *La leggenda di Maniace*, dans l'„Archivio storico messinese“, I; Amari, *Biblioteca Arabo-Sicula*, Turin-Rome 1880-9; *Documenti per servire alla storia di Sicilia*, quatre séries.

⁴ Voy. G. Storm, dans la „Historisk Tidskrift“, 1884; Lujo Brentano, *Die byzantinische Volkswirtschaft*, p. 25, note 2 (les richesses qu'il rapporte, en 1047, de Constantinople). Cf. Michel A. Dendias, *Οἱ Βάρβαροι καὶ τὸ Βυζάντιον*, Athènes 1925; *Ἀρχαία Πόντου*, I, p. 51; Vasiliewski, dans le „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, 1874-5. Cf. sur les „Kulpingues“, C. Neumann, dans la „Byz. Zeitschrift“, III, p. 374 et suiv.; *ibid.*, IV, p. 239 (des Kylfingar du Nord). Église des Varègues à Constantinople, „Échos d'Orient“, 1924, p. 448 et suiv.

⁵ Lupus le Protospathaire le présente fuyant devant les „Longobards“, c'est-à-dire les Normands, qui voulurent se saisir de lui; Muratori, V, c. 151.

⁶ *Ibid.*, p. 521; Attaliote, pp. 18-19; Psellos, p. 138 et suiv. Voy. aussi Bréhier, *Hommes de guerre byzantins: Georges Maniakès*, Tours 1902.

⁷ Voy. son sceau dans l'Ἐπιτομή τῶν ἑσθ. σπουδῶν, IX, p. 123 et suiv.

mands, l'Empire conservait seulement Brindisi, Otrante, Tarente et Bari. La Sicile même fut en danger d'être perdue par l'incapacité ou le manque de moyens d'Étienne, successeur de Maniakès. Les habitants préféraient les Sarrasins aux Grecs de Byzance. A peine Katakalon „le Brûlé“ (Kékauménos), „archonte du thème des Arméniques“, put-il sauver cette belle cité de Messine¹.

Et voilà maintenant que les Ouzes ou Coumans arrivent sur le Danube² et les Petchénègues détalent devant le danger qui les menace de la part de ces parents laissés jadis dans la steppe. Le khan Kégen, qui avait soumis à ses ordres tous les chefs petchénègues, trouve un concurrent dans Tyrach, qui commandait une des tribus. Tour à tour, dans leur lutte acharnée, les gens du rebelle et ceux du khan passent le Danube du côté de la Dobrogea.

Byzance vit dans l'arrivée de ces soldats d'avant-garde, peu coûteux, une bonne fortune. On fit baptiser les barbares, encore tout dépaysés dans ce milieu nouveau, qu'ils avaient connu seulement par leurs anciennes expéditions; les chefs furent affublés de beaux habits de soie et de grands titres byzantins; ils durent obtenir des terres par des privilèges solennels, des chrysobulles. Mais, lorsqu'on les envoya en Asie contre les Turcs, ils firent volte-face avant même d'avoir vu l'ennemi, et, repassant la mer sur des barques, ils se mirent à dévaster d'une manière effrayante la contrée du côté du Pont. Les Coumans, de leur côté, ne tardèrent pas à arriver par Vidine, et ils traversèrent la péninsule jusqu'à Thessalonique³.

L'Empire dut se résoudre encore une fois à négocier, à corrompre, à soudoyer et à conclure des traités avec ces barbares incorrigibles, dont un christianisme superficiel n'avait pas changé l'âme⁴. Ils restèrent maîtres de régions entières qui

¹ Cédrene-Skylitzès, pp. 523-524, 545 et suiv.

² La *νῆσις ποταμῖα*, Cédrene-Skylitzès, p. 583, est la région valaque de la Borcea.

³ Cédrene-Skylitzès, p. 654 et suiv.; Attaliote, p. 83 et suiv.

⁴ Cédrene-Skylitzès, p. 597.

figuraient encore pour la forme dans les registres de l'administration et des finances. Leur poussée alla jusqu'à Andrinople¹. Des chefs petchénegues résidèrent ainsi pendant longtemps à Preslav, la capitale de l'ancien „empire“ de Bulgarie², dont ces nouveaux barbares paraissaient entendre être les héritiers. Grâce à leur voisinage, et à leur concours, des chefs de la population romaine, qui se conservait de ce côté aussi, dans cette région bien peuplée³, se saisirent des villes danubiennes, encore florissantes, se détachant encore une fois de la „Romania“.

Un de ces toparqués, Tatos, puis Satzas, dont le nom se conserve dans la ville d'Isaccea, sise au gué du Danube, à l'entrée de l'ancienne Scythie Mineure⁴, se maintinrent longtemps dans une situation prépondérante. À côté, dans cette même région, un Sesthlav, un Chalis au nom petchénegue apparaissent dans les mêmes sources, alors que le Danube, fortifié par l'Empire, était défendu par un duc du Paristrion⁵. Soutenu aussi par les Coumans, par les Hongrois.

¹ *Ibid.*, p. 600.

² *Ibid.*, pp. 483, 486, 525, 582. Aussi Psellos, p. 247; Attaliatè, p. 67 et suiv. Cf. notre *Gesch. des rumänischen Volkes*, I. Kékauménos est vaincu par eux; Cédrene-Skylitzès, p. 599.

³ Πολλὰ καὶ μεγάλα πόλεις ἐκ πάσης γλώσσης συνηγμένον ἔχουσαι πλῆθος καὶ ὀπλιτικὸν οὐ μικρὸν ἀποτρέφουσαι; Anne Comnène, p. 204. Elles recevaient, dans leur complète autonomie, des subsides annuels de l'Empire et fournissaient des denrées aux „Scythes“ (Petchénègues). Prises par le logothète Nicéphore, elles admirent le patronage des Petchénègues (*ibid.*, p. 205). — Sur Silistrie byzantine voy. Iorga, dans la „Revue historique du Sud-Est européen“, année 1931, pp. 226-227.

⁴ Nommé aussi Τάτρος dans Anne Comnène. En roumain Tatul. On a proposé aussi une étymologie arménienne.

⁵ Voy. Cédrene-Skylitzès, p. 719; Attaliatè, pp. 207-210. Notre article dans la „Revista Istorică“, V, et les travaux ultérieurs de M. N. Bănescu, *Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 439 et suiv.; *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas Danube*, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, II; *Nouveaux duchés byzantins: Bulgarie et Paristrion*, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, 1923; cf. le même, *Paristrion*, dans les „Analele Dobrogei“, II (1921), pp. 313-317.

Tatos ne ut même pas être délogé par l'expédition que l'empereur Isaac Comnène mena en personne contre lui¹. Le fonctionnaire byzantin Nestor, qui fut envoyé pour détruire le Silistriote et ses alliés, finit par faire cause commune avec eux².

Sous le règne de Michel Ducas (1071-1078), fils de l'empereur Constantin³, éclata une nouvelle révolte bulgare. Des chefs de cette nation, autres que ceux qui gouvernaient à proximité des Petchénègues danubiens, demandèrent un empereur à Michel ou Michailas, le souverain des Serbes de l'Adriatique, qui avait étendu, à ce qu'il paraît, ses frontières jusque vers le royaume hongrois. Michailas leur donna son propre fils, Constantin Bodine, proclamé à Skopi, qui prit, comme empereur bulgare, le nom du fondateur de cette „Esclavonie“, Pierre⁴. La révolte gagna Kastoria, Prespa, l'ancienne résidence de Samuel: elle se propageait donc le long de la montagne, soutenue certainement par les Vlaques, les Albanais et ce qu'il restait de „Maniakites“. Des bandes paraissaient à Niche. L'hiver favorisait leurs progrès. Ce ne fut que grâce aux francopoules que l'Empire put recouvrer ses droits dans ces régions. Bodine fut pris et interné à Antioche, d'où il sera délivré par des marchands vénitiens; il sera plus tard le successeur de son père et de son oncle Radoslav en Serbie⁵. Comme roi serbe, Bodine n'oublia pas, du reste, son ancienne ambition, et, appuyé par les Croates, dont le pays prospérait, par les pirates de Dioclée, par les Petchénègues et Coumans et sûr des Hongrois, il osa tenter par deux fois, jusqu'à l'époque de l'avènement d'Alexis Comnène (1081), d'enlever les villes de Niche et Skopi, tout en avançant du côté de Syrmium et de Vidine⁶. Comme chef serbe, Rome l'avait reconnu roi:

¹ Voy. Anne Comnène, I, p. 57: ἀγαλμα φύσεως.

² Cédrenc-Skylitzès, pp. 719; Attaliatè, pp. 207-210, L'empereur Nicéphore le Botaniatè pacifia, un moment, le Danube; *ibid.*, p. 302.

³ Cédrenc-Skylitzès, pp. 644-645, 646.

⁴ Un chef Πέτριλος; *ibid.*, I, p. 716.

⁵ *Ibid.*, p. 718.

⁶ Bryennius, p. 100.

„Bodinus, rex Slavorum gloriosissimus“¹. Il avait épousé une Italienne de Bari, „la reine Jacinthe“². Quelques années après la révolte de Bodine, Nicéphore Bryennios, duc de Durazzo, qui avait été rappelé, se dirigea avec des troupes vers Andrinople, où l'attendait une femme d'une grande influence, la Batatzène, et fut proclamé à Traïanoupolis, étant reconnu par les villes voisines, Rhodostos, Panion; Héraclée, qui refusa de l'accepter, fut brûlée. Il put passer tranquillement l'hiver dans son camp d'Atira (1078). Mais, au printemps, le jeune Alexis Comnène, employant des bandes petchénegues³ et des vaisseaux russes, put en finir avec lui⁴.

Puis un autre prétendant byzantin, Nicéphore Basilakios, de Durazzo lui aussi, refit la carrière de rebelle de Maniakès et vint, avec ses alliés petchénegues, échouer du côté de Thessalonique, où il avait mené ses francopoules, ses Albanais et ses Vlaques. Alexis, maintenant „sébasté“, le vainquit, lui aussi⁵. A cette époque, peu avant l'ère nouvelle ouverte par la dynastie des Comnènes, il y avait à Philippopolis aussi un révolté de religion paulicienne qui portait le nom albanais de Lékas, — c'est l'avènement d'une nouvelle race —, et Mésembrie, désobéissante envers l'empereur, avait pris pour chef un Bulgare du nom de Dobromir⁶.

Une conscience provinciale séparatiste s'était formée aussi en Macédoine, parmi les „Rhomées“ du côté de Philippopolis, d'Andrinople, des villes du littoral, Sélymbrie, Rhodostos, Panion,

¹ Voy. dans le recueil de Smičiklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae*, etc. II, Agram 1904, p. 26, les „filii regis Bodini“. Il y eut aussi des combats contre le Serbe Vikan; Cédrene-Skylitzès, pp. 368, 413, 436, 439; cf. Attaliatè p. 148.

² Il participe au combat de Durazzo (Bryennius, pp. 213-214). Cf. *ibid.*, pp. 368, 411.

³ Attaliatè, p. 290; cf. Kékauménos, pp. 17, 22-24.

⁴ Cédrene-Skylitzès, pp. 729-731; Attaliatè, p. 242 et suiv.

⁵ Cédrene-Skylitzès, pp. 739-740. Sur la ἐρύσις τοῦ Βασιλακίου; *ibid.*, p. 741. Aussi Attaliatè, p. 298 et suiv.; Bryennius, pp. 37 et suiv., 104-105.

⁶ Cédrene-Skylitzès, p. 741 et suiv.; Attaliatè, pp. 300-302.

qui soutiendront plus tard ce prétendant Nicéphore Bryennios. Un officier d'origine asiatique, Léon Tornikios, avait été disgracié et tondu comme moine. De grands propriétaires du thème macédonien, gens très riches et puissants — une ville entière, Rhodostos, était, pour ainsi dire, la propriété de la puissante famille des Batatzès —, le prirent avec eux et l'enlevèrent de Constantinople. Bientôt Léon, proclamé empereur, eut pour lui la Macédoine entière. Il n'hésita pas alors à assiéger Constantinople, et les habitants de la ville impériale eurent pendant des semaines d'anxiété le loisir de voir l'usurpateur, magnifiquement vêtu et armé, faire le tour des murs, accompagné d'un cortège luxueux, pendant que son armée couvrait d'injures et d'imprécations le pauvre vieux Monomaque, qui, tout transi, tellement il était malade et usé, grâce à des agréments du pouvoir tels que la belle, Skléraina¹, les esclaves ibères² de sang royal et autres, paraissait comprendre à peine ce qu'on lui disait.

Il y eut un moment où Constantinople devait forcément et nécessairement succomber, mais la fortune préféra au somptueux Léon ce goutteux Constantin IX. L'usurpateur, que défendaient jusqu'à des Sarrasins et des Bulgares³, et son principal appui, Batatzès, furent aveuglés, et le dernier fit entendre pendant cet affreux supplice ces seules paroles, dignes des temps les plus beaux de l'antiquité: „l'Empire romain perd en moi un bon soldat!“⁴. Le principe s'établit ainsi que tout rebelle contre le „basileus de Romanie“, „qui cherche à détruire la paix“, „doit périr lui-même“ (1047)⁵. Une seconde fois la Macédoine manifesta ses préférences et

¹ Cédrene-Skylitzès, p. 556.

² Cf. Attaliatè, pp. 44-45.

³ Attaliatè et Bryennios. Cf., pour la participation des Sarrasins à la vie de l'Empire, Attaliatè, pp. 34, 78.

⁴ Psellos, p. 262; Cédrene-Skylitzès, pp. 562, 564-566.

⁵ Kékauménos, p. 73: Οὐδέποτε γὰρ τις ἐτόλμησεν ἀνταρσίαν ποιῆσαι κατὰ τοῦ βασιλέως τῆς Ῥωμανίης, πειρώμενος διαφθεῖραι τὴν εἰρήνην, καὶ οὐ αὐτὸς διεφθάρη.

ses intentions en proclamant contre Michel Ducas Nicéphore Bryennios. Ce second usurpateur macédonien se maintint aussi contre le prétendant, venu d'Asie, Nicéphore Botaniate, „le Jardinier“, et fut enfin aveuglé par ordre de ce dernier¹. Cependant lorsqu'on apprit la mutilation de ce bon général, une partie de la garnison de Constantinople se leva contre le vainqueur, qui échappa difficilement à la colère des soldats (1078).

Mais ce qui rendait impossible les gouvernements de Capitale, de Palais et d'antichambre, c'était l'état dans lequel se trouvait cette Asie qui formait depuis longtemps la partie la plus florissante et la plus digne d'intérêt de l'Empire.

V.

LA NOUVELLE LUTTE POUR L'ASIE MINEURE

Vers le milieu du onzième siècle les Turcs avaient enfin passé le „pont de fer“ de l'Araxe². Ils étaient devenus, par une grande victoire, les maîtres de la Perse. Leur beg, Togroul, fils de Seldchouk³, se faisait appeler Sultan iranien⁴. Le calife de Bagdad était à ses ordres. Seigneurs de champs étendus et de nombreux villages, les anciens chefs de larrons du désert étaient devenus les conducteurs de maintes petites armées, toujours prêtes à combattre pour l'honneur, pour le butin, ou simplement pour le plaisir.

Ces armées, avec un autre tempérament national, avec l'élan d'un peuple jeune, sans retenue et sans intérêt du-

¹ Sur cette révolte voy. Robert Schütte, *Der Aufstand des Leon Tornikes im Jahre 1047*, „Programm“ de Plauen, 1896. Cf. Gfrörer, *Byz. Geschichte*, III (1877), pp. 451-464.

² Attaliate, p. 726; Cédrene-Skylitzès, pp. 621-622, 737: Psellos, p. 138 et suiv. Sur son couronnement par lui-même, Bury, *History*, 1913, I, p. 11.

³ Sur ces débuts Cédrene-Skylitzès, II, p. 566 et suiv.; le pont *ibid.*, pp. 567, 569-570.

⁴ Sur ses origines *ibid.*, p. 567.

⁵ *Ibid.*, p. 569.

nable, d'un peuple chevaleresque et impatient de toute organisation étroite et de toute contrainte, devaient rouvrir l'ère des guerres entre l'Asie Mineure et l'Iran, pour la domination des pays intermédiaires du Caucase et de la Mésopotamie¹.

Le Vaspourakhan arménien², la Persarménie, l'Ibérie, encore toute florissante³, avaient été annexées par les Byzantins. Le roi arménien Gaghik fut amené à se retirer dans l'Empire avec un titre de magister sur les terres qu'on lui avait données. Les Byzantins intervinrent aussi dans l'Arménie perse, dans les pays où un Liparite et un Bagrat combattaient pour la possession de l'Abasgie⁴. Elles furent attaquées bientôt par les Turcs. La grande place de repos des caravanes, Erz, près de Théodosiopolis, sera détruite. Le commandant byzantin Aaron, fils de Vladislav et frère de Proussian, et Kékauménos, puis Isaac Comnène aussi, avaient cependant fait tous leurs efforts⁵. Le satrape Liparite, pris, fut par la suite délivré par le Sultan, qui se montrait toujours parfait gentilhomme envers les vaincus. Ani sera conquise plus tard par ce Sultan en personne⁶. Mais ce dernier n'intervenait que très rarement et il avait déjà offert aux gens

¹ Cf. avec *Quelques chapitres de l'abrégé du Seldjouq Namèh* composé par l'émir Nassir Eddin Iahia, „Publications de l'École des langues orientales vivantes“, série 3, V, pp. 3-102, J. Laurent, *Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie Occidentale jusqu'en 1081*, Nancy-Paris-Strasbourg, 1914-1919; le même, *Byzance et les Turcs Seldjoucides en Asie Mineure*, dans la *Βυζαντινὴ*, II, pp. 101-126; E. H. Parker, dans l'„English Historical Review“, juillet 1896, et dans l'„Academy“ du 21 décembre 1895; Mélioranski, *Seldchouk-Namèh*, dans le „Viz. Vrémènik“, I, p. 613 et suiv. Cf. De Morgan, dans les „Mélanges“ Schlumberger, II, p. 290.

² Voy. Cédrene-Skylitzès, II, pp. 570-571; cf. Iorga, *Brève Histoire de la Petite Arménie* (déjà citée).

³ *Ἐθναρίων χωρα*, Psellos, p. 653. Sur la mort du roi David et son frère Georges dans l'ἔνδοτερον Ἱερίτα; Cédrene-Skylitzès, p. 447.

⁴ *Ibid.*, pp. 557-558, 559 et suiv., 572-573.

⁵ *Ibid.*, pp. 574-575, 611, 625.

⁶ *Ibid.*, pp. 577-581.

de „Roum“ la paix s'ils voulaient condescendre à lui payer un tribut, ce qui fut d'abord refusé¹.

Les bandes pillardes agissaient surtout pour leur propre compte. On les vit bientôt en Mésopotamie. Sous Eudocie, veuve de Constantin Ducas, elles arrivèrent en Syrie, où elles nouèrent des relations d'amitié fraternelle avec les chefs sarrasins, jusqu'ici soumis aux Impériaux, de ces contrées². Césarée fut prise et Antioche se vit souvent en danger³.

L'Empire, contre la politique fiscale duquel se levaient ces provinces, appelant les nouveaux barbares⁴, ne pouvait plus leur opposer une armée apte à fermer les passages, à traquer les bandes, à faire de longues marches pour se porter rapidement au secours des places menacées. Des Petchénègues envoyés en Asie sous leurs propres chefs trahissaient⁵. Il aurait fallu des provinciaux dévoués, bien armés, bien équipés, pourvus de bons chevaux, des „stratiotes“ disciplinés, intéressés à mener une guerre perpétuelle pour la défense de leurs propres terres.

Mais, pour avoir de l'argent destiné à gorgier les favoris, à nourrir l'oisiveté de la plèbe constantinopolitaine, des ἀργοὶ et des πένυτες qui se traînaient sous les portiques de la grande ville⁶, on avait eu recours non seulement au monopole de la vente des blés, qui valut à Michel Ducas le sobriquet

¹ Ibid., p. 581.

² Psellos, p. 663.

³ Des détails dans notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I. Cf. J. Laurent, *Byzance et les origines du Sultanat de Roum*, dans les „Mélanges“ Diehl, I, pp. 177-182. Sur le „pont de fer“ près de la ville, aussi Kékauménos p. 78.

⁴ Ibid., p. 18.

⁵ Cédrene-Skylitzès, II, p. 588. On y envoie un eunuque, moine défroqué, comme φαίτωρ et stratopédarque (ibid., p. 593).

⁶ Attaliote, pp. 275-276. Aussi οἱ τῆς ἀγορᾶς, οἱ ναζιπατοὶ (des nazirs turcs), οἱ προσκαίται; ibid., pp. 270, 276. Voy., sur l'état de la capitale au X-e siècle, Nicole, *Le livre du Préfet*, Genève 1893.

de „Parapinakès“¹, mais aussi aux dédommagements que chaque propriétaire de terre stratiotique était libre de payer pour s'exempter du service militaire². Il en résulta que ceux-là seuls qui ne pouvaient pas verser au Trésor cette *stratia*, cette taxe militaire, apparaissaient, après la proclamation du *ban* impérial, sous la conduite des stratèges, qu'on ne laissait jamais vieillir à la même place, par crainte des usurpations.

Ce fut l'armée³ que l'empereur Rhomanos Digénès mena par trois fois contre les Turcs, du côté d'Erz, du côté de Sivas, dans les montagnes de la Tephriké, vers Germanicée et vers Alep, à Césarée, à Rhomanopolis, dans le Taurus, à Sébaste, conquérant Hiérapolis, comme chef de bandes errantes parfois, contre les chefs d'autres bandes errantes, étant devenu, lui-même, une espèce de guerrier „à l'arabe“; mais le Turc qui se soumettait pouvait devenir un „proèdre“⁴. La troisième fois, ses soldats, les Francs à côté des Coumans, le trahirent de toute façon, grâce aussi à des intrigues qui avaient leur point de départ à Constantinople, où l'impératrice et son fils, Michel Ducas, voulaient se débarrasser d'un époux, d'un tuteur, gênant.

A Mantzikert, reprise, Rhomanos combattit longtemps tout seul, entouré de son *alaï* à la sarrasine (*ἀλλήλων*)⁵,

¹ Cédreus-Skylitzès, p. 714. Sur les *φούνδακες* et les *φουνδακίροι* du logothète Nicéphore, la révolte de Bryennios devant les détruire, sur les échelles de bois appartenant aux puissants, aux couvents, aux hôpitaux, auxquels, contre l'ordonnance de Michel, le Botaniate les restitua, *ibid.*, pp. 202-203, 249, 277 et suiv.

² Cédreus-Skylitzès, p. 608.

³ Pour l'armée et le système proniaire, voy. aussi Baynes, *History*, p. 138 et suiv. Sur les donations de terres, Giannino Ferrari, ouvr. cité, p. 10. Sur les *antiducs*, *ibid.*, p. 20, no. 32. Sur une *σύστασις κάστρου*, *ibid.*, pp. 15-16, no. 18.

⁴ Psellos, p. 688. Cf. Attaliatè, p. 115 et suiv.

⁵ Attaliatè, pp. 149-150. Pour les Immortels, *ἀθάνατοι*, *ibid.*, pp. 211, 243. Cf. Cédreus-Skylitzès, II, p. 727. Sur les soldats de Constantinople, ivres le soir, Attaliatè, p. 295.

puis tomba au pouvoir du Sultan. Ce dernier le reçut comme un prince, le fit son commensal, et, après avoir conclu avec lui une paix éternelle, le renvoya revêtu de riches vêtements orientaux.

Cependant les Byzantins lui firent une réception digne de leur abaissement moral. Ils s'armèrent contre lui et lui arrachèrent les yeux d'une manière si cruelle qu'il en mourut¹.

Une des conséquences de ce crime grossier fut la rupture du traité avec les Turcs, et, bientôt, après quelques nouvelles victoires sur les médiocres armées impériales, on vit les Turcs partout, sur toutes les routes, à Iconium, à Nicée, à Chrysopolis², à Chalcédoine en face de Constantinople, qui se maintenaient grecques seulement grâce aux accommodements conclus avec les chefs de bandes. Du reste, ces ennemis étaient pleins de révérence envers l'empereur du „Roum“ : ils le recevaient à Nicée les mains sur la poitrine comme des esclaves, ils ployaient les genoux devant lui. Les titres impériaux alléchaient leurs chefs et les simples brigands étaient désireux d'être engagés comme mercenaires de l'Empire³. Bryennios comme prétendant fut battu par les archers des deux fils de Coutloumouz, et les Turcs aidèrent, en 1079, la révolte de Nicéphore Méliissénos, époux d'Eudocie, la soeur des Comnènes, et il leur confia la garde des places qui le reconnaissaient⁴.

Toute l'Ibérie, toute l'Arménie⁵, tout le rivage de Trébizonde, appartenaient maintenant aux routiers. Pour avoir le trône,

¹ Attaliatè, pp. 691 et suiv., 704-705, 700-707 ; Psellos, Cf. Bryennios, pp. 37, 42 et suiv., et Guillaume de Pouille, *De rebus Normannorum*. On l'enterra à Proté (Attaliatè, loc. cit.). Voy. Ἡ ἀπέρευσις τῶν αἰσθητῶν ἐφ' ἑαυτῶν Ῥωμανῶ βασιλέως τοῦ Διογένους, dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 131.

² Attaliatè, pp. 200, 269, 272, 277. Mais des Turcs aidèrent le même empereur contre Bryennios (*ibid.*, pp. 288-289).

³ Attaliatè, pp. 241, 266, 269.

⁴ Bryennios, pp. 158-159, 164.

⁵ Cédrene-Skylitzès, p. 590 et suiv.; Attaliatè, pp. 80, 93 et suiv. 93-94.

Nicéphore Botaniate, à court d'argent¹, dut s'allier à eux, et les habitants de Constantinople soumise au nouvel empereur entendaient chaque nuit le bruit des grossiers tambours turcs qui célébraient dans le camp barbare de Chrysopolis leurs succès guerriers².

Pendant ce temps, les chefs de la nation, Mansour et Soliman, fils de Coutloumouz, étaient peut-être encore en Europe, où ils avaient aidé à battre les Impériaux, commandés par un eunuque, devant Nicée, qui, comme les autres villes asiatiques, payait tribut aux barbares. Il n'y avait pas encore d'État turc de Roum; les bandes pillardes, qui essaïaient sans cesse de la Perse, ne cultivaient pas de relations entre elles; elles n'aimaient pas le séjour des villes, qu'elles ne prenaient que pour en tirer des revenus; les émirs menaient la vie errante et ne reconnaissaient pas un Sultan établi dans sa capitale. L'organisation turque en Asie Mineure ne devait venir que plus tard³.

Nicéphore espérait encore pouvoir chasser ces hôtes impériaux; mais les troupes qu'il envoya contre eux se révoltèrent et cette tentative contre les gens de Seldchouk fut la dernière. Quelque temps auparavant, le duc d'Antioche, Isaac Comnène, était tombé au pouvoir des Turcs qui rôdaient en Syrie et dut se racheter au prix d'une grosse somme de besants d'or⁴.

Des généraux avaient tâché de sauver l'Empire, tout en satisfaisant leur propre ambition. Encore une fois on vit les stratèges d'Orient, pareils à Phokas et à Tzimiskès, briguer la couronne et l'obtenir. Après la mort du Monomaque et les quelques mois du règne de sa belle-soeur, Théodora, Isaac Comnène, d'une grande famille d'Asie Mineure, remplaça le vieillard Michel Stratiotikos⁵ (1056-1057), qui, regardant ses

¹ Anne Comnène, p. 225.

² Τουράνων ήχη.

³ Notre *Gesch. des osm. Reiches*, I.

⁴ *Ibid.*

⁵ Sur lequel Cédrene-Skylitzès, p. 612 (aussi révolte du proèdre Théodose).

cothurnes rouges, soupira: „Ce n'est pas pour ceci que Michel versera du sang“, et abdiqua¹.

Mais Isaac, qui se fit représenter en soldat sur les monnaies, selon une coutume nouvelle², n'eut pas un long règne. Après une expédition jusqu'au Danube, mal conçue et mal exécutée, il abdiqua (1059) et mourut bientôt des suites d'un refroidissement pris à la chasse, car il était un passionné Nemrod³.

Il avait désigné pour son successeur un homme très compétent en matière de droit, Constantin Ducas, et celui-ci fit ensuite régner sa femme, Eudocie. Cette dernière, devenue veuve, se vit contrainte de s'assurer, en l'épousant, cet officier qui avait lui-même combattu sur le Danube, Rhomanos Digénis, dit, à la manière hellénique Diogène, le futur vaincu de Mantzikert, et c'est Michel, le fils aîné d'Eudocie, qui donna l'ordre d'arracher les yeux à son tuteur (1071).

On a vu aussi qu'un autre général asiatique, Nicéphore le Botaniate, qui se prétendait descendant des Phokas et des Fabii même, chassa (en 1078) du pouvoir ce jeune monstre, prit son trône et sa femme et fit de lui un moine, plus tard un archevêque.

Il trouva lui-même des rivaux dans deux collègues. L'un, déjà mentionné, ce Mélissénos, errant en Asie dans des provinces qui, dévastées et occupées par les Turcs, ne pouvaient plus imposer un empereur. L'autre, le jeune Comnène, Alexis, originaire de Castémouni⁴, ancien sébaste⁵,

¹ *Ibid.*, p. 726. Voy. Heinrich Mädler, *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos*, „Programm“, Plauen, 1894; Diehl, *Figures byzantines*, 1-ère série (sur Zoé); Benešević, portraits de Zoé, Théodora et Constantin le Monomaque, dans les *Sinaitica*, I, pl. 30 (cf. Νέος Ἑλληνομνημῶν, VII, p. 399 et suiv.). La monnaie de Théodora, „Revue numismatique“, 3-è série, XIII, pp. 88-90.

² Τῷ ἑασιλικῷ νομισματι σπαθηφόρος διαχαράττεται; Attaliatè, p. 641. Il nomma couropalates son frère Jean et Kékauménos (*ibid.*, p. 642).

³ Psellos, p. 250.

⁴ Cédrene-Skylitzès, p. 622.

⁵ Attaliatè, p. 299 et suiv. Cf. Bryennios, pp. 120-121.

qui avait commencé par faire la besogne de son empereur contre les prétendants, et qui enfin, faisant passer traitreusement dans Constantinople une armée de Macédoniens et de barbares d'Europe, gagna le pouvoir, le 1-er avril 1081.

Une chronique italienne nous présente d'une façon circonstanciée cet avènement plus que clandestin. Le Grand Domestique, chargé de rassembler une armée à Andrinople, en agit comme, jadis, Bélisaire. Il se fait prêter serment par les soldats et les paye de sa poche de riche propriétaire asiatique. Aussitôt il s'entend avec un des chefs des „mauvais Allemands“, Arno, qui lui ouvre „la porte qu'on appelle : des Bulgares“. La horde se livre au pillage de trois jours, coutume „sarrasine“, que respecteront les Turcs osmanlis; rien n'est épargné, des biens et des personnes; on dépouille les églises, on viole les nonnes, on se moque du Saint Sacrement. Alexis a, du reste, beaucoup de Turcs sous ses ordres. Pardonnant à Nicéphore, qui s'offre à être tondu, il écarte Michel Ducas, mais prétend avoir travaillé pour le fils homonyme de ce dernier, qu'il s'associe de forme¹.

L'Empire avait cru trouver dans ces circonstances difficiles une nouvelle catégorie de défenseurs dans les „cadets francs“, les „francopoules“ dont il a été déjà fait mention. Sauf quelque rare aventurier de très haute lignée, qui faisait son

¹ Romuald de Salerne, c. 173-174. Cf. Anne Comnène, I, pp. 124, 151. L'impératrice aurait voulu son fils, Constantin Ducas, *ibid.*, p. 86 et suiv. Nicéphore avait pensé à adopter Synadénos (*ibid.*). Andrinople, se rappelant qu'Alexis avait battu Bryennios le Macédonien (Nicétas Choniata, éd. de Bonn, p. 2), resta contre lui (Anne Comnène loc. cit.). Les fils du César, Jean et Michel, représentaient eux aussi des concurrents (*ibid.*, p. 111). Ceux de Rhomanos Digénis, Léon et Nicéphore, aux noms impériaux, étaient vivants (*ibid.*, pp. 204, 334), et Nicéphore conspirera contre l'„usurpateur“, d'entente aussi avec le jeune Ducas (*ibid.*, pp. 440-442; II, p. 6 et suiv.: le faux Léon Digénis; p. 153 et suiv.: conspiration des frères Anémas). Mais Thessalonique s'offre à Alexis; Mélissénos lui promettait de partager l'Empire; *ibid.*, pp. 116-117. On lui imposa de couronner en même temps l'impératrice Irène (*ibid.*, pp. 142-143), et il dut accepter comme collègue Constantin Ducas (*ibid.*, p. 151).

métier de wiking avant de porter une couronne, c'étaient, comme Hervé et Oursel ou Roussel, des Normands de famille médiocre, qui, ayant connu les Grecs en Italie, ayant appris leur langue et s'étant initiés à leurs coutumes, passaient la mer et venaient s'offrir comme mercenaires étrangers, ἰδοῦξενοι, aux Byzantins. Mais dans la seconde moitié de ce siècle arrivèrent aussi des Allemands, des Ἀλαμάνοι, Νέμιτσοι.¹ (parfois ces *Kako-Alémani* ou „mauvais Allemands“), des Italiens, qui étaient appelés communément Lombards ou „longobardopoules“². Ainsi un Randolphe le Franc assiste à la proclamation de l'empereur Isaac, un „Latin“ introduit le système de guérilla dans la lutte avec les Petchénègues³.

Leur pauvreté, le manque d'occupations dans l'Occident, qui commençait à avoir un excédant dans sa classe de chevaliers, les rendaient très modestes quant aux conditions : ils ne recevaient ordinairement que la nourriture et l'habillement, ἄρτιον καὶ ἱμάτιον⁴.

Tout au plus leurs chefs étaient-ils promus à la dignité de spathaire ou seulement de spatharo-candidat ; quelques-uns restaient à Constantinople même ; on envoyait les autres dans les pays infestés par l'ennemi, et ils étaient répartis dans les petites garnisons. Ils y portaient les coutumes, la manière de vivre et de se comporter des Occidentaux, les coutumes féodales.

Ces Francs ressemblaient, malgré une notable différence

¹ Psellos, p. 679 ; Cédre-ne-Skylitzès, p. 679 ; τάγμα τῶν Νεμίτζων ; *ibid.*, p. 691 ; ἰδοῦξενοι, *ibid.* Ce sont pour l'Attaliatè (p. 147) de vieux Sarmates. Un Pierre est présenté comme neveu de l'empereur germanique ; Kékauménos, p. 97. Leur chef Γιλμπράχτος (Gilbrecht), Bryennius, p. 122.

² Cédre-ne-Skylitzès, p. 716. On en fait venir par l'évêque de Diavol ; *ibid.*, p. 739. Cf. Attaliatè, p. 297 ; Bryennius, p. 135. Des Francs maniakites, *ibid.*, p. 126. Un Ἀρεμάνος (ou Constantin) Ὀμπαρτόπουλος, *ibid.*, pp. 97, 199. Cf. Anne Comnène, I, p. 324 et suiv.

³ Cédre-ne-Skylitzès, p. 630 ; Attaliatè, p. 85.

⁴ Kékauménos, p. 96.

de civilisation, et malgré l'influence du christianisme, dont ils étaient les très-dévots fidèles, à ces Turcs qu'on les envoyait combattre. Comme eux, ils aimaient l'aventure, les grands coups d'épée, sans dédaigner le butin; comme les Turcs, ils mettaient avant tout l'honneur, sans pour cela savoir résister à la tentation d'une trahison habile; comme eux, ils étaient hardis, fiers et inconstants¹. „Pour un liard ils vendent ce qu'ils ont de plus cher“, dit Anne Comnène². C'est pourquoi ils n'arrivaient, comme les Varègues aussi, qu'à ce rang de spathaire³. On en arrivait à leur préférer, comme l'aurait déclaré l'empereur Michel, les Turcs eux-mêmes⁴. Ils étaient, dit Bryennius, bien inférieurs comme loyauté aux Scandinaves, l'engeance venue de „l'île près de l'Océan“, „depuis longtemps fidèle aux empereurs romains, qui porte des écus et des hallebardes sur les épaules“⁵. Mais il arrivait que les Varègues s'ajoutent aux Francs⁶. On voit l'un d'eux, Crispin, indigné de ce que le Bulgare Alousianos l'avait attaqué le jour même de Pâques⁷. D'un camp à l'autre ils s'interpellent en français, et s'entendent⁸.

Aussi l'Empire ne retirait-il pas de leur concours un trop

¹ Voy. Cédreus-Skylitzès, II, p. 679: ἀπιστον καὶ ἀπληστον γένος, μᾶλλον δὲ καὶ ἀχάριστον. Attaliatè, p. 125: γένος ἀπιστον.

² P. 290.

³ Kékauménos, pp. 95-96.

⁴ Προηρσε τὸ μᾶλλον τοῦς Τούρκους τὰ Ῥωμαίων ἔχειν καὶ ἀγειν πράγματα ἢ τὸν Λατίνον τούτον ἐν ἐνὶ τόπῳ χωρεῖσθαι, καὶ ἀπαίρειν τὰς ἐκείνων ἐπιθρομὰς (Attaliatè, p. 199).

⁵ Kékauménos, p. 52. — Sur Harald Handrada et ses cinq cents, envoyés en Sicile, *ibid.*, p. 97. — Des Varègues à Durazzo, Bryennius, pp. 146-147.

⁶ *Ibid.*, p. 74. Sur les πλεγκόφοροι anglais, Anne Comnène, III, p. 8. Aussi Cinnamus, p. 8; cf. p. 10. Cf. Geoffroi Malaterra sur les „Angli quos Warengos appellat“ et leurs „caudati bidentes“. Sur des Espagnols, *ibid.*, II, p. 172. Voy. aussi Janin, *Les Francs au service des Byzantins*, dans les „Échos d'Orient“, 1930, p. 61 et suiv.

⁷ Attaliatè, pp. 123-124.

⁸ *Ibid.*, p. 171. Oursel les rassemble de partout jusqu'à 3.000; *ibid.*, pp. 188-189.

grand profit. Si, en Bulgarie, ils prirent et saccagèrent, jusqu'aux saintes images, à Prespa, s'ils écartèrent quelques prétendants, ils se firent en Asie les camarades de prouesses de quelques Turcs de noble lignée et de large bravoure; ils négligèrent les ordres reçus et firent la guerre pour leur propre compte. Ils s'établirent sans demander permission à personne dans des châteaux¹ lointains qu'ils étaient prêts à défendre contre quiconque aurait osé faire mine de les attaquer. Ils firent des prisonniers et se laissèrent prendre, reçurent et partagèrent des rançons; ils furent enfermés un peu partout, torturés, puis appelés au secours; à tel moment ce même Oursel de Bailleul, le camarade de Hervé² et de Crispin, mit le siège devant Constantinople avec ses trois mille Francs, et proclama un empereur. Les Grecs les haïssaient et devaient cependant recourir à eux³.

Ils allèrent même plus loin. Pour se défaire des Turcs, ils proposèrent une alliance à leur grand ennemi, Robert, le duc de Sicile. Un mariage entre les deux dynasties avait même été arrangé par Michel Ducas pour son fils Constantin avec la fille de Robert⁴. On parlait dans les ré-

¹ Comme celui de Maurokastron en Arménie pour Crispin; Cédrene-Skylitzès, p. 679. Les siens pillent jusqu'en Mésopotamie (*ibid.*, p. 680), où s'enfuit Oursel (*ibid.*, p. 695). Cf. Psellos, p. 285. Sur Oursel aussi Cédrene-Skylitzès, pp. 702-703, 708, 710, 710-711, 713-714 (les Turcs le battent avec des nerfs de boeuf), 734; Attaliatè, pp. 158, 253; Bryennius, pp. 58-59, 83, 85, 89, 127-128; Anne Comnène, I, pp. 14-15.

² Sur lequel voy. surtout Cédrene-Skylitzès, pp. 618-619.

³ Aussi notre *Gesch. des osm. Reiches*, I, *passim*.

⁴ Voy. le document, signé aussi par les deux fils (le second s'appelait Andronic; il mourut avant le changement de règne) et par le patriarche de Constantinople, dans Bézobrazov, „Viz. Vrémènik“, VI (1899), pp. 140-143. Voy. Sathas, *Deux lettres inédites de l'empereur Michel Ducas Parapinace à Robert Guiscard, rédigées par Michel Psellos*, dans les „Annales de l'association pour l'encouragement des études grecques“, VIII (1874), pp. 193-221. Sur le remplacement de Michel et l'aveuglement de son fils, le renvoi de la petite Normandie (cf. aussi Arthur Pusch, *Das Χρόνικον ἐπιτομῆς*, thèse Iena, 1907) Ordéric Vital, éd. Auguste Le Prevest, Paris 1838-55, III, pp. 166-168. Cf. Kurtz, dans la „Byz. Zeitschrift“, III, p. 630 et suiv.

gions vers l'Adriatique d'une prochaine descente du „grand Lombard“.

Un chapitre important dans les relations internationales de l'Empire commençait. Il devait trouver une suite naturelle dans les Croisades, qui allaient mettre aux prises les ennemis d'Occident et ceux d'Orient des Byzantins et changer maintes conditions dans la vie de l'Empire

VI.

L'ESPRIT BYZANTIN À LA VEILLE DES CROISADES

L'esprit nouveau de cette époque se retrouve dans cette personnalité riche et remuante, très habile, qui n'a cependant rien de grand ni de noble qu'est Constantin ou, comme moine, Michel, Psellos. Car la simple rhétorique, la curiosité pour les sciences naturelles, la fabrication des vers d'occasion, la dialectique mise au service de la théologie ne sont que des occupations de l'esprit subsidiaires ou préparatoires.

Le but principal du *logios*, comme lui, qui doit être un grand rhéteur, un naturaliste, un théologien passable et quelque peu un médecin, est de connaître d'une manière intime le commerce des idées de l'antiquité hellénique, qui jouit maintenant d'un respect universel parmi les gens cultivés, „ayant fait des études“, et de montrer sa *virtù*. Aristote, commenté, entre autres, par Eustrate, Métropolitte de Nicée¹, ne suffit

Cf. L. Tafel, *Kommenen und Normannen*, 2-e édition, 1870; Heine-
mann, *Geschichte des Normannen in Unteritalien und Sicilien*, I, Leipzig
1894; C. Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den
Kreuzzügen*, Mannheim 1894 (traduction française, Paris 1905; extrait de
la „Revue de l'Orient Latin“); K. Schwartz, *Die Feldzüge Robert Guis-
kards gegen das byzantinische Reich*, „Programm“, Fulda, 1854; Wilken, *Re-
rum ab Alexio I, Johanne, Manuele et Alexio Comnenis, etc., gestarum libri
II*, Heidelberg 1811; J. Chalandon, *Essai sur le règne de Alexis I Com-
nène (1081-1118)*, Paris 1900; Albert Gruhn, *Die byzantinische Politik zur
Zeit der Kreuzzüge* (dans le „Jahresbericht“ de l'École Réale), Berlin 1904.

¹ Cf. Dräseke, dans la „Byz. Zeitschrift“ V, p. 319 et suiv.

pas : il est trop formaliste, et on l'a trop compromis en le mêlant sans cesse aux différends des écoles théologiques ; le onzième siècle de l'ère chrétienne ose contempler à Byzance le „divin Platon“ lui-même. Le dogme chrétien, dont il n'est pas permis de s'émanciper, reste de côté, et on emprunte à Platon, dont on suit le système jusque dans les écrits des mystiques, toute la tournure de la pensée, tout l'élan idéaliste, un peu vague et mièvre.

Tel fut, à force de persistance, Psellos ; tels étaient, dans une moindre mesure, les autres lettrés de son temps.

Mais l'école de Bardas, où ce polygraphe fit ses études, sous le règne du Porphyrogénète¹, n'a pas produit quelqu'un que, de loin, on puisse placer à côté de l'homme, sans conscience et sans moralité, capable de flatter et de dénigrer tour à tour, qui connaissait tous les raffinements de la pensée antique, qu'il chercha non seulement chez Platon lui-même, mais aussi chez ses continuateurs, Plotin, Porphyre, Jamblique, et tous les moyens d'un style qu'il imite avec le plus grand soin et avec les résultats les plus satisfaisants pour le plus exigeant même des puristes de son époque. Il fut, ainsi, le maître des récits et le plus habile des portraitistes.

Très Constantinopolitain, mais d'origine obscure, réussissant „par la langue plus que par le sang“², sans intérêt pour la vie des provinces, il méprise les philosophes étrangers à la vie³, s'attache avant tout à la Cour, seul milieu dans lequel, avec ses voluptés et ses tragédies, ses pompes vaines et ses mensonges cyniques, il croyait pouvoir vivre. L'impératrice Zoé donne un peu de son auréole à tous ceux auxquels elle offrit sa main jusqu'à ce que sa beauté sexagénaire arracha encore des hommages au flagorneur attitré du palais byzantin ; si

¹ P. 30 de l'éd. Sathas, dans la *Bibliotheca Graeca medii aevi*. Il se moque des philosophes de cette époque, qui ne dépassaient pas Aristote (*ibid.*).

² Μέη ἢ γλώττα μᾶλλον ἢ τὸ γένος ἐκέρυττε ; p. 261.

³ P. 50. Aussi ceux qui étudient pour obtenir des fonctions ; p. 18.

le regard de l'empereur se tourne cependant vers une courtisane, elle bénéficiera des mêmes compliments du „proèdre“ des „gens de lettres“ de son époque. Aucun des détenteurs du pouvoir n'échappe à une sympathie qui ne s'arrête que devant des malheurs comme celui de l'aveuglé Rhomanos III, le „Diogène“ de cet archaïsant. Ceux qui ont joui de la *παιδεία ἑλληνική* passent, bien entendu, devant les autres¹.

On voit Psellos expliquer en vulgaire, d'après le désir de l'empereur, son maître, le *Cantique des Cantiques*; il y ajoute des vers faciles de sa façon: on croit y découvrir un fragment oublié de la poésie populaire, mais il emploie le langage classique pour donner des explications théologiques au basileus Michel Ducas: on y trouve aussi toute une psychologie originale et profonde, pareille à celle du traité sur l'âme et du commentaire sur Platon, et, à côté, des glosses naïves sur des questions d'histoire naturelle et de physique, d'astronomie: ainsi l'empereur voulait savoir quelle sera la fin du monde et pourquoi l'eau de la mer est salée, pourquoi les bergers donnent du sel à leurs troupeaux, pourquoi les larmes des sangliers sont douces et celles des cerfs amères. Cet esprit universel connaît les vertus des pierres; il met aussi en vers pour l'usage du même maître une profession de foi et un résumé des lois, et ce n'est pas sa seule contribution à la jurisprudence. Il écrit un dialogue de coupure platonicienne pour renseigner l'empereur sur les oeuvres des démons, qui savent parler „grec, chaldéen, persan ou syrien“ il s'intéresse, du reste, aux oracles de la Chaldée. Et, en même temps, sa critique sur les oeuvres des grands Pères de l'Église sont libres de ton et dénuées de rhétorique, avec des distinctions subtiles.

Au fond, et quoi qu'il eût été déjà dit, et d'excellent, sur lui, on ne pourra jamais définir complètement une âme comme celle de Psellos, où il y a en même temps tant de délicatesse et

¹ Pp. 50, 113 et suiv. (sur Constantin le Monomaque, qui n'avait pas eu les loisirs de s'instruire).

de bassesse aussi. Il s'admire, parle de son bel accent, du „charme naturel de ses propos“, pleins de grâce; la nature l'avait fait, dit-il, tel que l'admiration s'imposait d'elle-même. Il a oublié de dire qu'il était beau, peut-être parce qu'on se moquait de son nez. Il cherche à montrer à chaque occasion sa valeur, et la sincérité est presque toujours bannie de son exposition historique aussi bien que de ses lettres. Ses portraits du physique et du moral des personnages de son temps sont faits d'après des modèles à peu près dans la même mesure que d'après sa riche expérience de courtisan.

Lavigueur manque cependant dans ces pages pouléchées, où on sent à chaque moment le „m'as-tu vu“ d'un vaniteux incorrigible. On peut être fier d'avoir passé à travers toute cette rhétorique opulente et forcée pour arriver à un grain de réalité discutable; mais pour quiconque cherche un homme aux prises avec les adversités et capable de réagir contre l'esprit faux de son époque, mieux vaut chercher ailleurs: chez des „barbares“ qui valent infiniment mieux.

¹ Voy., en dehors de Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 433 et suiv., pour la bibliographie, Bées, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, pp. 180-181. Pour sa vie, Rambaud, *Psellos*, dans la „Revue historique“ (et extrait), 1877; *Esquisses byzantines*, p. 109 et suiv.; Diehl, *Esquisses byzantines*, 1-ère série, *Une famille de bourgeoisie à Byzance au XI-e siècle*; *Figures byzantines*, I, ch. XI; Bréhier, *Psellos*, dans la „Revue des études grecques“, XVI (1903), pp. 375-414; XVII (1904), pp. 34-76; Miller, *Les ambassades de Michel Psellos*, dans les „Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions“, N. S., III (1867); A d'Alès, *A Byzance, Psellos et Céru-laire*, dans les „Études publiées par les PP. de la Compagnie de Jésus“, 168 (1921), pp. 178-204; „Byz. Zeitschrift“, III, pp. 602-603 (sur sa mort). Portrait supposé de Psellos, *Νέος Ἑλληνομνημίων*, XII, p. 241. Sa biographie en général: Diacre Narcisse, dans la *Νέξ Στόν*, XVII (1922), pp. 93-100. — Éditions: Sathas, Londres 1899 (critique, par Kurtz, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, p. 492 et suiv.); *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, texte établi et traduction par Emile Renauld, Paris 1928; le même, *Lexique choisi de Psellos*, Paris 1920. Cf. Gertrud Redl, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, VII, p. 305 et suiv.; aussi William Fischer, dans les „Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung“, 1886, p. 359 et suiv. Sur la composition de sa Chronographie (1059-63), J. Sykoutris, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX,

On ne peut plus attendre à une efflorescence des Vies de Saints. À peine a-t-on celles de St. Photius de Thessalonique, de St. Lazare le Galériote († 1054) et de St. Philarète († 1070)¹. Le clergé laisse le soin de prêcher la morale à des laïcs ou à des imitateurs de l'antiquité comme, à la fin de ce siècle, le „solitaire“ qui écrivit la *Dioptra*, le „Miroir“, présentant

p. 61 et suiv. ; Paul Tannery, *Psellos sur la Grande Année*, dans la „Revue des études grecques“, V (1892), pp. 206-211 ; Bruno Rhodius, *Beitrag zur Lebensgeschichte und zu den Briefen des Psellos*, Plauen 1892 ; Sternbach, dans les „Wiener Studien“, XXV (1903), pp. 10-39 (sur un morceau poétique injurieux) ; le même, dans „Eos“, IX (1903), pp. 5-10. (sur Jean Psellos) ; Dräseke, *Psellos et le Cérullaire*, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLVIII (1905), pp. 194-159 ; „Journal du Ministère de l'Instruction“ russe, 1910, pp. 1-25 ; *Commentationes oenipontanae*, V (1910), pp. 14-76 ; Maas, *Περὶ τῶν ἀθηναϊκῶν τέπων*, dans le „Philologus“, LXXII (1913) ; P. Würthle, *Die Monodie des Michael Psellos auf den Einsturz der Hagia Sophia*, Paderborn 1917 (aussi dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, pp. 39-40) ; Zervos, *Ūn philosophe néoplatonicien du XI-e siècle, Michel Psellos*, Paris 1920 ; Sidéridis, *Psellos (pour le miracle des Blachernes)*, dans l'Ὀρθόδοξία de Constantinople, 1928 ; Michel Psellus, *Épître sur la Chrysope*, publiée par Joseph Bidez, Bruxelles 1928 (cf. Grégoire, dans le „Byzantion“, IV, p. 728 et suiv.) ; K. Svoboda, *La démonologie de Michel Psellos*, Berne 1927 ; Bréhier, *Un discours inédit de Psellos (contre le Cérullaire)*, dans la „Revue des études grecques“, XVII (1900) ; Tannery, *Psellos sur les nombres*, dans la „Revue des études grecques“, 1892 ; „Byz. Zeitschrift“, VII, pp. 599-602 ; Papadopoulos-Kérameus, dans la „Byz. Zeitschrift“, XV, pp. 121-124 ; Kurtz, *Zu Michael Psellos*, *ibid.*, pp. 590-598 ; A. Mayer, *ibid.*, XX, p. 27 et suiv. (Psellos et Grégoire de Nazianze) ; Gertrud Riedl, *Περὶ τῆς κινήσεως τοῦ χρόνου*, dans le „Byzantion“, IV, p. 197 et suiv. ; Kurtz, dans le „Viz. Vréménik“, XIII, p. 227 et suiv. (style de Psellos) ; „Byzantion“, II, p. 607 et suiv. ; IV, p. 716 et suiv. (observations) ; Gertrud Riedl, dans le „Byzantion“, V, p. 229 et suiv. (chronologie de Psellos) ; Jahn, dans le „Hermes“, XXXIV, pp. 315-319 ; E. R[uelle], *Psellos, Περὶ παραδόξων ἀναγνωσιμῶν*, dans la „Revue de philologie“, XXVII (1903), p. 188 ; Émile Renauld, dans les „Mélanges“ Schlumberger, p. 133 et suiv. (passages traduits). Cf. A. Catoire, *Philosophie byzantine et philosophie scolastique*, dans les „Échos d'Orient“, XII, p. 193 et suiv.

¹ Évêque Arsène, *Vie de St. Photius (en russe)*, Novgorod 1897 ; *Acta Sanctorum*, novembre, III, p. 508 et suiv., *ibid.*, avril, I, pp. 606-618.

l'éternel combat entre le corps et l'âme¹. Ce clergé s'emploie maintenant à battre en brèche l'hérésie, surtout celle des bogomiles, qui viennent de rédiger leur „clé de la vérité“² Euthyme Zygabénos, originaire de Phrygie, moine du couvent de Périblepte et écrivain connu par d'autres travaux, se lève pour donner la réponse, dans son „Arsenal dogmatique“ (Πανοπλίχ δογματική), qui ne s'arrête pas à ces seuls adversaires³. Contre les Latins, à l'époque du second schisme, dont il sera question dans la suite, il y a comme combattant l'archevêque d'Ochrida, Léon, qui écrivit sur les azymes⁴.

L'évêque est parfois un Byzantin sorti des écoles nouvelles, qui sent toujours le besoin de vivre dans un milieu hautement cultivé, parmi des hommes capables de le comprendre. Tel ce Théophylacte, adversaire, lui aussi, des Latins, auquel fut confié le siège d'Ochrida, après avoir été le précepteur de Constantin, fils de l'empereur Michel Ducas. Alors qu'on a oublié ses traités et ses vers, son commentaire des Écritures est resté célèbre, étant préféré le long des siècles par les traducteurs à tout autre travail pareil d'exégèse. Ses lettres présentent l'état où se trouvaient les provinces regagnées dans l'Ouest de la péninsule des Balkans⁵. Le livre

¹ Préface de Psellos. Éd. Migne, *Patr. Gr.*, CXXVII, c. 709 et suiv.; ses *Κλαυθμοί* ont été publiés par Emmanuel Auvray, dans la „Bibl. des Hautes Études“, 1875, et par Struckburgh (*The soul and the body*, Cambridge 1894). Le „sage Longibardos“ est contemporain (voy. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 591).

² Fr. C. Conybeare, *The key of the truth, a manual of the paulician church of Armenia*, Oxford 1898.

³ Éd. Migne, *Patr. Gr.*, CXXVIII-CXXX. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 82 et suiv.; „Byz. Zeitschrift“, XII, pp. 582-584; Jugie, dans les „Échos d'Orient“, XV, p. 215 et suiv.

⁴ Cf. Dräseke, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLVIII (1905), pp. 112-120; Lavriotis, dans *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, IV (1887), pp. 150-162. Cf. pour un Jean de Prizren Chrysostôme Papadopoulos, dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, XXIII (1903), pp. 355-362 Pour un Grégoire de Corinthe, Maas, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, II, pp. 52-55.

⁵ Ses oeuvres dans Migne, *Patr. Gr.*, CXXIII-CXXVI. Cf. Karl Roth, *Studie zu den Briefen des Theophylaktos Bulgarus*, „Programm“, Ludwigs-

d'éducation (*Παιδεία βασιλική*) de Théophylacte à l'usage de Constantin Ducas, son élève, est conçu, ainsi que le dit ce prélat, „à la façon doriennne“ sévère. C'est un beau travail littéraire, qui commence par la description des avantages et des charmes de la Capitale, par un portrait du prince orné de tous les dons de la nature; l'éloge des parents, et surtout de la mère, ne manque pas. Les caractères de la tyrannie sont énergiquement combattus. Le flagorneur croira plus tard retrouver le type du prince idéal, pareil à Adrien, à Marc-Aurèle et à Commode (*sic*), dans Alexis Comnène¹.

Il y a dans ce prélat constantinopolitain, si amoureux de ce milieu élevé, quelque chose de St. Jérôme, sauf la disposition à chercher le désert. Car il abhorre Ochrida, son Siège archiépiscopal, avec tout ce qu'elle contient. On ne l'y comprend pas, et il en est furieux. Lorsque l'invasion des Francs, la *φραγγική διάλασις*, s'y ajoute, il est au désespoir. Il console son collègue de Vidine, troublé par les Coumans, en lui montrant combien il souffre lui-même de la rudesse des paysans, de la brutalité des Bulgares, de l'insolence des exacteurs envoyés par Constantinople, qui emmènent un enfant sur cinq pour les dettes des parents².

Ou bien on a à faire avec quelqu'un qui, comme Jean Mauropous, Métropolitte des Euchaites, est franchement poète, et poète d'une certaine élévation, j'allais dire aussi : d'une relative sincérité. Auteur d'Homilies et de biographies hagiographiques, mais aussi professeur de philosophie sous le Monomaque, l'„Euchaïte“ a du sens pour ce qui touche à la vie environnante, et on trouve dans ses morceaux variés une pointe contre ceux qui veulent faire des vers sans s'y entendre³. Il n'est pas seulement, dans ses iambes savants, un

hafen, 1900; Mercati, *Poesie di Teofilatto di Bulgaria*, dans les „Studi bizantini“, 1924, pp. 173-194; Dräseke, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 515-529; cf. *ibid.*, XIII, p. 494 et suiv.; Praechter, *ibid.*, I, p. 399 et suiv.

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXXVI.

² *Ibid.*, c. 336-337. Cependant ses élèves bulgares, lettre XLVIII.

³ *Patr. Gr.*, CXX, c. 1039 et suiv. Cf. *Joh. Euchaitensis Metropolitae quae*

glorificateur de ses patrons célestes, un prôneur de son empereur, Constantin le Monomaque, qui conquiert d'un regard, et des deux soeurs, les Augustes, les *δισσαὶ ἀγασσαι*, et l'auteur d'épithames pour les courtisans du maître, vestarques, chartophilaires; il est en même temps un donneur de préceptes techniques, un critique sévère de ceux qui s'embrouillent dans les „mesures“. Il a devant lui le modèle de Pindare et la mystique le charme. Il pense bien aux Pères de l'Église, mais l'image de la mort, du caractère passager des choses humaines ne se présente pas à lui comme à un chrétien. L'esprit des anciens épigrammatistes revit en celui qui dispose en maître de leur forme¹. Aussi l'a-t-on placé très haut à côté de Psellos; à cause de la beauté de ses hymnes et canons.

Élevé par ses oncles, dont l'un aida à convertir les Bulgares, cet écrivain de race, qui arriva sans passer par un couvent à un siège d'évêque, a son âme à lui, et il la montre en chantant le départ de sa maison vendue:

ἀπαίρει φεύγων ἔνθεν οὗ Θεοῦ φέρεται.

Il y sera donc le locataire des autres au lieu du maître d'hier, un pauvre intrus au lieu de l'„indigène“. Pourtant Constantin le Monomaque le relèvera de sa misère, et les deux porphyrogénètes l'aident aussi. Ami de Constantin Lichoudès et de Jean Xiphilin, celui qui fut le maître de Psellos finit, à cause de son amour pour la vérité, en exil dans cet évêché lointain, dont il décrit l'aspect sauvage. Rappelé à Constantinople au moment où Tornikios l'assiège, il lance à la ville corrompue son anathème². Il lui fut donné ensuite d'assister

in codice vaticano gr. 676 supersunt, ed. J. Bollig et P. de Lagarde, Göttingue 1882; A. Berndt, *Johannes Mauropus*, Plauen, 1887; Reitzenstein, *M. Terentius Varro und J. Mauropus von Euchaita*, Leipzig 1901: „Syllogue“ de la Société de Constantinople, XV-XVIII, pp. 36-45; „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 553.

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXX, c. 1076 et suiv.

² Voy. aussi Dreves, *Stimmen aus Maria-Laach*, XXVI²; Dräseke, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, p. 461 et suiv.

à la victoire de l'empereur, à la querelle de Michel Kérourarios avec Rome, pour finir en travaillant dans son modeste diocèse.

Ce poète-évêque avait pris comme modèle un autre auteur de vers, qui vivait dans la première moitié de ce même onzième siècle (jusque vers 1050), Christophe de Mitylène, qui, proconsul, patrice, secrétaire impérial, juge, dédaigna d'entrer dans les ordres, représentant, comme Psellos, le type nouveau du haut fonctionnaire, du client impérial et du courtisan qui s'impose par des travaux littéraires. Sa poésie s'attache, comme de coutume dans ce milieu byzantin, à tout ce qui autour de lui attire sa curiosité ou sollicite nécessairement son attention¹. Ce dilettante connaissait aussi bien que Psellos lui-même la technique de style des anciens, mais ses vers, d'une facture compliquée, dédiés aux empereurs qui régnaient, à la tragédie de Rhomanos Digénis, à des amis parmi les lettrés du monde et les moines, ses énigmes ne montrent que l'habileté à imiter ses modèles.

C'est aussi l'époque où Constantin Képhalas recueillit les matériaux païens de goût hellénique de son *Anthologie Palatine*². Nous avons déjà mentionné l'oeuvre littéraire de ce Siméon dit le Mystique, Paphlagonien, du couvent de St. Mamant à Constantinople³, qui finit seulement en 1040 une vie commencée en 960.

¹ Éd. Antonio Rocchi, *Versi di Cristoforo Patrizio*, Rome 1887. Cf. Ed. Kurtz, *Die Gedichten des Christophorus Mitylenaios*; *Byz. Zeitschrift*, XV, pp. 639-641, „*Viz. Vréménik*“, XI, p. 622 et suiv.; Kurtz, dans le *Νέος Ἑλληνομνύμων*, II, p. 169 et suiv.; Sternbach, dans l'„*Eos*“, V, pp. 7-21.

² Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 728.

³ Éd. Venise, 1790, en appendice à Denis de Zagora; puis Migne, *Patr. Gr.*, CXX. Voy. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 152-155; Maas, *Aus der Poesie des Mystikers Symeon*, dans la „*Festgabe*“ Ehrhard; Irénée Hausherr, *Un grand mystique byzantin, Vie de Syméon le Nouveau théologien par Nikéias Stéthatos*, Rome 1928; cf. L. Petit, dans les „*Échos d'Orient*“, 1928, p. 463 et suiv.; *ibid.*, 1929, p. 431 et suiv. Sur les oeuvres du patriarche Michel le Cérulaire, Migne, *Patr. Gr.* CXX, c. 724 et suiv.

Les historiens qui appartiennent à cette époque font montre d'érudition, autant que leurs moyens le leur permettent, mais leur but, et leur mission, de même que leur disposition d'esprit, est de donner des mémoires. C'est ce qui rapproche un Léon le Diacre, historien des campagnes sur le Danube, contre les Russes, et Michel d'Attalie, même Jean Skylitzès, alors que le provincial Kékauménos, dans sa vallée balcanique, espèce de Xénophon borné, inaugure une historiographie populaire dans une prose dont la qualité correspond à celle des vers, dont il sera question plus loin, de la célèbre épopée de l'Akritis.

La littérature historique devient donc savante et individuelle pour une époque héroïque, où de grandes personnalités surgissent et veulent que leurs gestes soient proclamés par des écrivains participant à leurs campagnes, comme jadis Procope auprès de Bélisaire, et vivant dans leur entourage.

Si rien n'est caché à Psellos, hôte et commensal du Palais, dont il est aussi l'ornement, si l'historiographie d'antichambre et de boudoir commence avec lui, il y a maintenant des historiens qu'on charge d'écrire et d'autres que la vie mouvementée de cette société ressuscitée par le succès attire.

Certains font de l'histoire comme ils feraient, dans la multiplicité de leurs occupations littéraires, une homélie, une Vie de Saint, un commentaire, une collection de lettres, un petit poème. Tout leur agrée, parce que tout leur est également facile, à ces experts, parfois à ces maîtres de la technique.

Jean Xiphilin, de Trébizonde, ami intime de Psellos, est d'abord professeur de droit, puis moine dans une retraite du Mont Olympe, pour revenir à Constantinople et y devenir patriarche, en 1064; Psellos prononça en 1075 son discours funèbre. Il écrivit le Martyre des Saints de Trébizonde et abrégéa en même temps Dion Cassius¹. A la même époque le patrice Théodore Daphnopatès,

¹ Voy. Paranikas, dans le „Viz. Vréménik“, XIV, p. 12 et suiv. Ses homélies, Migne, *Patr. Gr.*, CXX, c. 1201 et suiv.

auteur aussi de lettres officielles, fait un recueil des Homélie du Chrysostôme, écrit des vers et met ensemble une chronique de son époque, qui n'a pas été conservée¹.

Georges Skylitzès, haut fonctionnaire, couropalate, proto-vestiaire, auquel on doit un grand ouvrage d'histoire allant de 841 à 1079, est en même temps auteur de canons².

On n'aura jamais la biographie de ce „caniche“ (Skylitzès), du thème des Thrakésioi, qui croit que cette époque de hauts faits mérite qu'on lui présente d'une autre façon qu'avant lui l'histoire intégrale du monde. Il s'agit maintenant d'une chose toute nouvelle, car on ne peut plus s'arrêter uniquement aux „miracles mosaïques“, laissant de côté ce que racontent les historiens profanes et même les poètes dans leurs fables, qui doivent contenir un grain de vérité. A côté de Némrod il y aura donc Saturne, à côté d'Assur, le Thur biblique, Mars confondu avec Baal; les dieux, de Jupiter-Picus à Vénus, sont des rois d'Italie dont les filles sont libres de se marier à Adonis. Avec cela, beaucoup d'aversion contre les Juifs et une orthodoxie qui ne pardonne à aucun hérétique.

Un moine Georges, dit Kédrenos, continua, copia, abrégéa cette chronique, d'une belle tenue, en appuyant un récit plus maigre sur le texte de Michel d'Attalie³.

Cet Asiatique Michel d'Attalie, établi à Constantinople comme juge, mais qui, lui aussi, en arrive à suivre les armées de l'Empire, met ensemble un Manuel de droit et rédige pour l'empereur Nicéphore le Botaniate un autre livre d'histoire, qui va de 1034 à 1079⁴.

¹ Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 170, 459.

² Éd. Bonn, sous le nom de Cédrene, qui copie sa chronique. Cf. De Boor, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XIII, p. 356 et suiv.; le même, *ibid.*, XIV, pp. 409 et suiv., 757 et suiv.; Pétridès, dans le „*Viz. Vréménik*“, X, p. 460 et suiv.

³ Il accuse P'sellos, ce hâbleur (μισγανξι), de trahison (p. 702).

⁴ Éd. Bonn. Cf. Waldemar Nissen, *Die $\beta\iota\alpha\tau\alpha\iota\epsilon\varsigma$ des Michael Attaleiates von 1077*, Iena 1894.

C'est, comme Léon le Diacre, un ancien officier, mais après avoir été juge à Constantinople. Élève de l'Académie qui créait les savants et que son protecteur impérial favorisait tant, il ne manque pas de citer Hésiode, mais, à côté, il y a Saint Paul; Psellos est son modèle aussi quant à l'esprit de flatterie qui lui fait accorder au pauvre Nicéphore, excusé dans toutes ses erreurs et dans tous ses actes de cruauté, les Fabii comme ancêtres.

Quant à l'officier thessalien, qui est en même temps un riche propriétaire rural¹, apparenté non seulement à des dignitaires byzantins, dont l'un du même nom, mais aussi au chef des Roumains de cette région, Nikolitza², il se borne à donner des directions au fils en bas-âge dont il veut faire un digne héritier sur ses terres, l'engageant à servir n'importe qui aura Constantinople et, pour le reste, à se méfier de tout le monde. Il a lu Dion Cassius, et son jugement est assez impartial pour faire l'éloge des qualités militaires de Samuel³.

Ajoutons que les rapports littéraires continuaient aussi pendant ce onzième siècle avec les territoires perdus. Pour preuve, la traduction, par le moine Artène, de Georges le Moine en langue grusine et la version dans cette même langue d'une Vie de St. Hilarion d'Ibérie⁴.

Tout autre est le cas pour les personnages appartenant à une dynastie, comme Anne Comnène, ou représentant une candidature au trône vaincue, comme Nicéphore Bryennios,

¹ Sur ces questions de propriété, Dölger, dans le „Bulletin of the international Committee of historical sciences“, 18 (février 1933), p. 5 et suiv.

² C'est son πάππος.

³ Στρατηγώτατος; éd. du „Stratègikon“ par Vasiliewski et Jernstädt. Il regrette que l'„éducation hellénique“ lui manque (p. 75). Un Kékauménos dans Cédrene-Skylitzès, p. 642.

⁴ S. Kauchičšvili, *Georgii Monachi chronicon*, Tiflis 1920. Cf. le même, *Épisode de l'histoire de l'hagiographie géorgienne*, dans le „Bulletin de l'Université de Tiflis“, 1919-20, no. 1, pp. 39-67.

qui sentent le devoir, un devoir politique, envers leur famille, de commémorer des événements qui les intéressent au plus haut degré.

Bryennios, regrettant de ne pas être un Thucydide, ni un Démosthène, ne peut donner que des mémoires, de facture assez simple¹.

Le fils d'un candidat au trône qui avait payé de sa vie une si grande ambition avait été élevé, comme futur mari de la princesse Anne, à la Cour, y étant introduit dans le cercle d'études que nous connaissons par ses prédécesseurs, ce qui lui permet de mêler dans son travail, bien écrit, mais sans horizon et sans élan, Homère, Thucydide et Démosthène. Il a ce qu'il faut d'habileté pour y faire entrer le souvenir de son père et celui des Ducas remplacés à la loyauté envers le nouvel empereur, dont il vante l'„ancienne généalogie“, la *κοινηνική αρχαιογονία*², par égard aussi pour la femme qu'il appelle „son âme et sa pensée très sage“³.

La princesse Anne, femme extraordinairement cultivée⁴, experte aussi bien en fait de philosophie, celle de Platon et aussi celle d'Aristote, que de physique, de géométrie, d'astrologie, de géographie, de tactique et de médecine, connaissant toutes les ressources de style de l'antiquité et, en même temps, esprit fin, capable de compulsier des pièces d'archives, a une ambition infiniment plus haute, dépassant tout ce que jusque là on cherché à voulu accomplir dans toriographie. Elle veut faire en même temps un plaidoyer

¹ Éd. Bonn. Cf. Seger, *Byzantinische Historiker des 10. und 11. Jahrhunderts*, I, Nikephoros Bryennios, Munich 1888. Cf. Mordtmann, dans le „Sylloge“ de la Société de Constantinople, XI.

² P. 13 de l'éd. de Bonn. — Il écrit, dit sa femme, „d'après l'ordre de l'impératrice“, δι' επιταγής τῆς βασιλίδος; éd. de Bonn, I, pp. 7, 336-337.

³ Ὡ σοφωτάτη μοι φρήν καὶ διάνοια (p. 14). Mais voy. aussi p. 50. Il déplore les souffrances de Digène, mais le présente comme manquant de science et de talent (p. 55).

⁴ Τὸ ἑλληνίζειν ἐς ἄκρον ἐσπουδακύνει (I, p. 4). Cf. l'éloge de Psellos (I, p. 258).

juridique pour son père ¹ et un poème épique à sa mémoire. Influencée par cet Occident dont plus d'une fois nous découvrirons dans la suite l'envahissement de tout côté, elle a avant tout, avec une poésie dans les portraits qu'on dirait prise aux chansons de geste de la France ², tout le sens des grandes personnalités qui se dégagent du milieu, des hauts faits qui dépassent la mesure moyenne, des entreprises hardies qui n'ont pas d'autre but, des gestes de chevalerie, quelle que soit la nation et le caractère social de ceux qui les accomplissent, la même admiration leur étant due de la part d'une âme romantique ³.

Nous avons déjà remarqué que, comme en Occident, le texte sacré pouvait être présenté ou transformé en dialogue. Des traces de ce „théâtre“, de ces „mystères“ se sont même conservées. On y trouve l'ordonnance de la scène, en même temps que les éléments du dialogue. Sans doute, les apocryphes y sont mis largement à contribution. Il faudrait cependant avoir la date approximative de ces représentations, et alors on se rendrait compte s'il ne s'agit pas de l'imitation, dans une ville de Syrie ou d'Europe même, où résidaient des marchands occidentaux, d'une dramatisation si familière aux Occidentaux ⁴.

¹ Elle l'absout du meurtre de Bryennios : „si quelque chose de mal est arrivé à Bryennios, c'est à cause de quelques-uns de l'entourage de l'empereur“ (I, p. 38). Elle lui pardonne aussi d'avoir pris ce qui revenait à son frère Isaac (I, p. 112).

² Mais elle se rapporte à Phidias, à Polyclète, à Apelle.

³ Éd. Bonn et éd. M. Reifferscheid, 2 vol., Leipzig 1884. Cf. E. Oster, *Anna Komnena*, „Programm“, Rastatt, 1868-71, 3 parties; Elisabeth A. S. Dawes, *The Alexiad*; Louis de Sommerard, *Deux princesses au XII-e siècle: Anne Comnène, témoin des croisades, Agnès de France*, Paris 1907; Naomi Mitchison, *Anna Komnena*, Londres 1928; Georgina Buckler, *Anna Komnena*, Londres 1929 (cf. „Byzantion“, IV, p. 684 et suiv.); Grégoire, dans le „Byzantion“, III, p. 311 et suiv.; K. Dieter, dans la „Byz. Zeitschrift“, III, p. 386 et suiv.

⁴ Bréhier, *Byzance, l'Orient et l'Occident*, dans la „Revue archéologique“, janvier-avril 1918; *Les miniatures des „Homélies“ du moine Jacques et le Théâtre*

Cette littérature n'était pas délimitée par le territoire que l'Empire avait conservé ou reconquis. Elle était recherchée en Occident par dessus la Mer, car dans le Midi italien entre la moitié du onzième siècle et la troisième décade du douzième vivait même tel „scholarios“ Sabbas, riche propriétaire, qui avait réuni une bibliothèque grecque¹.

Du reste, avec le nouvel idéal que les „Francs“ de toute nation apportaient dans les plis de leurs drapeaux devait finir aussi la civilisation que les iconoclastes avaient contribué à fonder, civilisation basée exclusivement sur l'antiquité, passionnée pour le costume et le décor archaïque, habile aux contrefaçons et aux placages; au fond, dénuée d'originalité et un peu sèche dans la perfection de ses formes.

Dès le commencement du onzième siècle, si l'Asie, sans cesse ravagée et bientôt occupée même, çà et là, par les Turcs envahisseurs, ne donne rien de nouveau, l'Europe s'orne de bâtiments religieux de proportions très modestes, d'un appareillage peu coûteux, de simple placage, mais percés de grandes fenêtres et recouverts d'arcades aveugles sur plusieurs rangs ou agrémentés par des lignes de dents de scie et surtout par la polychromie des applications de marbres colorés ou sculptés, de fragments cueillis au hasard ou des combinaisons, pleines d'un caprice charmant, de briques et de moëllons, ayant en plus l'accent du tambour de plus en plus élevé, sous l'obsession des clochers de l'Occident, — un art qui se distigue surtout par le sens de l'harmonie antique.

Si, à Constantinople même, il n'y a, en fait de nouvelles

religieux à Byzance, dans les „Monuments Piot“, XXIV (1920), p. 101 et suiv.; le même, dans le „Bulletin de l'Académie Roumaine“, XV. Plus récemment A. Vogh, *Études sur le Théâtre byzantin*, dans le „Byzantion“, VI, p. 37 et suiv. Les ouvrages de M. La Piana et de M-me Cottas ont été déjà mentionnés.

¹ Francesco lo Pasco, dans les „Atti“ de l'Académie de Naples, nouvelle série, I' (1910), pp. 207-286.

constructions, que la Parigoritissa, création de l'empereur Nicéphore III, et la Kécharitoméné, due à l'impératrice Irène, qui s'y retirera avec sa fille Anne Comnène, la Saint Georges du Monomaque vint s'y ajouter¹, ce n'est pas non plus, — sauf pour l'architecture des trois églises plus anciennes—, au Mont Athos, très rigoriste en fait d'innovations et dont les édifices ont été, du reste, si souvent refaits et transformés, qu'il faut chercher cette note du temps². Elle est très sensible dans les menues églises de l'ancienne Grèce, Athènes y comprise, qui revient instinctivement à la grâce des petites proportions, s'opposant nettement à la parade des marbres et de l'or, habituelle dans la Capitale, profondément orientalisée.

Car en province seulement les petites églises à plan triconque s'accumulent depuis deux siècles. Celle du Cynège (τοῦ κυνήγου), celle „des philosophes“ sur l'Hymette, celle de Skripou, due au protospataire Léon (874). Déjà le premier Basile avait élevé la maison de Prousos dans le Péloponèse, celle de St. Grégoire le Théologue à Thèbes (866-867)³. C'est de la même époque que vient le charmant édicule de Daphné, „attique“ dans le choix du site, dans les lignes de son architecture délicate, dans ses mosaïques, qui sont un hommage à la grâce et à la vie⁴. De la ville de l'immortelle beauté vient aux fresques de ce vrai petit temple hellénique aux lignes si pures la vie puissante unie à l'élégance des attitudes, à la flexibilité des mouvements, à la sérénité qui domine les scènes tirées des épisodes d'une religion

¹ Cédrene-Skylitzès, p. 608.

² Voy. Diehl, *Choses et gens de Byzance*, Paris 1926, p. 1 et suiv.; Jos. Müller, *Historische Denkmäler in den Klöstern des Athos*, dans la *Slavische Bibliothek*, I, 1851; Langlois, *Le Mont-Athos*; Heinrich Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*, Leipzig 1891; 2-e édition, *ibid.*, 1924; Mercati, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, IV, p. 10. Donation d'Alexis I, Vasiliewski, dans le „Viz. Vreménik“, III, p. 12 et suiv.

³ Voy. „Byz. Zeitschrift“, XIII, pp. 3-4.

⁴ Millet, *Le monastère de Daphni*, Paris 1899. Cf. D. A., dans le „Viz. Vreménik“, VIII, p. 131 et suiv.

aimant la souffrance et s'agenouillant devant le martyr. On voit bien non seulement l'influence de l'inégalable atmosphère, mais aussi, chez les artistes inconnus, la permanence de la race. Au même niveau, l'édifice de proportions plus étendues, mais à juste titre célèbre par une ornementation pareille, de St. Luc de Phocide¹. Il ne faut pas oublier non plus la Νέα Μονή, le „nouveau couvent“ de Chios².

Le type basilical est désormais abandonné, sauf dans des édifices secondaires, surtout en province : à Nicée, par exemple, et à l'étranger. Maintenant on enferme les lignes de la croix dans un carré, le tout surplombé par la grande coupole centrale et celles qui, aux quatre angles, la gardent.

Il n'y a pas de doute que par les pèlerins et aussi par les marchands qui menaient une vie double : en Orient pour le gain, en Occident auprès de leurs familles, par les artistes mêmes, la forte architecture dite romane passe, avec ses ouvertures en plein cintre, avec ses voûtes basses, avec ses arcades aveugles et ses chapiteaux fantastiques, une sculpture prise sur les sarcophages s'y ajoutant, jusqu'au fond de l'Oc-

¹ R. W. Schultz et S. H. Barnsley, *The monastery of St. Luke of Stiris in Phocis*, Londres 1901. Cf. L. H. Vincent, *Le plan tréflé dans l'art byzantin*, dans la „Revue archéologique“, V-e série (1920), XI, pp. 82-119. Pour les influences sur l'Occident au XI-e siècle : Th. Graham Jackson, *Byzantine and romanesque architecture*, Cambridge, 2 vol., 1913 ; J. Park Harrison, *The influence of Eastern art on Western architecture in the 11th half of the eleventh century*, dans l'„Archaeological Journal“, LIV, septembre 1899 ; Strzygowski, *Der Ursprung der „romanischen Kunst“*, dans la „Zeitschrift für bildende Kunst“, IX (1903) ; Bréhier, *L'art du moyen-âge est-il d'origine orientale?*, dans la „Revue des deux Mondes“, 1909, pp. 650-670 ; Strzygowski, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 228-230 (rapports avec l'Italie) ; R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane : ses origines, son développement*, Paris 1912. Cf. Bréhier, *Les origines de la sculpture romane*, dans la „Revue des deux Mondes“ 15 avril 1912 ; le même dans les „Mélanges“ Schlumberger, II, p. 425 et suiv.

² Cf. Grégoire Photino, *Τὰ Νεαμονήσια*, Chios 1865. Sur la nouvelle fondation de Christoudoule à Patmos, Paul Renaudin, dans la „Revue de l'Orient chrétien“, V, pp. 214-215.

cident¹. Mais l'esprit n'est plus le même ; les contours se précisent, un air de liberté anime les figures². Dès le onzième siècle l'art byzantin de la mosaïque pénètre lui aussi en Occident. Les rois normands des Deux Siciles l'adoptent, pour les églises splendides de Palerme : la Chapelle Palatine, avec les princes latins à genoux comme des empereurs devant le même Christ et la Vierge de pitié, la Martorana. Plus tard on verra le même chose dans les peintures byzantines des rois de Pologne, comme à Lublin³ : il y a là plus que l'inspiration, double, des mosaïques de la Kahrié et des fresques de l'Église Princièrè d'Argeş ; le scénario vient de Constantinople ou des Slaves byzantinisés, mais les personnages ont visiblement une autre origine, et, dans la peinture des Roumains de Transylvanie et même dans celle de l'Église Épiscopale d'Argeş, qui est du seizième siècle commençant, on observera le même phénomène : les maîtres étaient des Saxons ou formés chez les Saxons, mais la psychologie de l'exécuteur passe aussi dans la peinture.

Maintenant, à une époque de laïcisme affiché, le Grand Palais de Constantinople et les fondations qui s'y sont ajoutées rencontrent la rivalité des nouveaux édifices impériaux, empreints d'antiquité dans leurs ornements.

On a d'abord, au commencement même de cette époque qui part, pour l'architecture civile surtout, de la fin du neuvième siècle, l'ensemble de bâtiments dû à Basile I-er, à son sens de la splendeur impériale, nécessaire pour relever le prestige déchu de l'État.

D'abord l'ensemble touffu dû au Macédonien : ses fondations personnelles, comprenant la „Nouvelle Église“ et le „Nouveau Palais“, la „Néa“ et le „Kénourgion“, l'édifice à cinq coupoles où sont logés, séparément, le Trésor, le Vestiaire, les bains, le „Jeu de Paume“ (Tzykanestèrion). Le

¹ Voy. surtout les études plus récentes, qui seront citées dans la suite, de M. Puig i Cadafalch sur les origines de l'art roman.

² Voy. Okounev, sur l'église de Nérézi, *Actes du III-e congrès d'études byzantines*, pp. 246-247.

³ Voy. C. Osieczkowska, dans le „Byzantion“, VII, p 241 et suiv.

Porphyrogénète travaille ensuite au chrysotriclinium, à la salle du Trône à cinq coupes, avec le même extraordinaire luxe des matériaux précieux, d'après l'exemple de Ste Sophie. Mais, sous Nicéphore Phokas, malgré les belles statues d'animaux regardant la Mer, au Boukoléon (cf. les „Bous“), c'est, la forteresse qu'on a eu surtout en vue ¹.

Dans les nouveaux palais les mosaïques, qui restent à la mode ², présentent, sous l'impulsion du courant vers les actions d'éclat sur les champs de bataille, à côté des ornements habituels pour les iconoclastes, les portraits de l'empereur victorieux et, aussi, ses oeuvres, surtout dans le domaine militaire, de même que le beau Psautier de la Marcienne nous fait voir Basile armé, couvert d'une cote de mailles, la lance à la main, foulant aux pieds les ennemis qu'il a terrassés.

Les arts mineurs seront cultivés avec passion et avec goût. On a, de cette époque, des reliquaires, des bijoux ³ et telle couverture de livre en ivoire avec les portraits, d'un réalisme impressionnant, des empereurs régnants.

Car à cette époque de bibliophiles c'est au livre qu'on pense avant tout, à ce livre aimé qu'on veut avoir toujours à côté, propriété individuelle, élément presque de l'âme pour celui qui le possède. Alors que les peintures de l'Athos qui se forme tardent encore ⁴, la miniature, d'un trait délicat, sans plus rien de la gaucherie de celle qui imite la peinture murale des anciens et de la dureté des écoles

¹ Voy. les belles présentations dans l'*Histoire de l'art byzantin* de M. Diehl, I, p. 392 et suiv. Cf. Paspatis, *The great Palace of Constantinople*, Londres 1893.

² Constantin le Porphyrogénète, *Vie de Basile*, p. 332.

³ Voy. F. de Mely, *L'émeraude de Basile II et la médaille du Christ*, dans la „Gazette des Beaux-Arts“, 1898, pp. 487-493; Schlumberger, *Un reliquaire byzantin portant le nom de Marie Comnène, fille de l'empereur Alexis*, dans les „Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions“, 1902.

⁴ Voy. Millet, *Monuments de l'art byzantin*, V, *Monuments de l'Athos*, I, *Les peintures*, 1927. Cf. le même, dans la „Revue archéologique“, 1927, p. 274 et suiv.

asiatiques, comme celle de Syrie, fleurit; on regrette de ne pas pouvoir seulement fixer la localité et le maître.

Car cette miniature byzantine mérite sans doute une étude plus précise que celles qui lui ont été consacrées, et sous un rapport moins influencé par les considérations théoriques, d'autant plus fausses qu'elles cherchent à serrer de plus près une matière aussi fuyante¹.

Pour le onzième siècle on est mieux fourni sous ce rapport. A Pétrougrade, à Moscou² de beaux manuscrits présentent, dans les frontispices et dans les majuscules mêmes, des figures humaines d'un travail soigné, qu'on peut au moins dater sinon localiser, car il y a eu sans doute plus d'une école, et l'existence des individualités même dans l'école ne doit pas être totalement exclue. On voit, par exemple, dans le ms. 72 de Pétrougrade, en dehors de l'ornement floral, cette belle figure de l'apôtre écrivant qui contient la majuscule du chapitre. Un autre manuscrit du même onzième siècle et dans la même collection, le Psautier no. 267, présente toute une scène où on voit le roi David agenouillé à côté du mur où un écrivain recueille ses prières. Dès le même onzième siècle, le ms. 382 (9/IX) du Synode de Moscou rend d'une façon dramatique les Vies des Saints. L'illustration entreprend aussi les Actes des apôtres (ms. 2 de l'Université de Moscou), la miniature figurant en même temps dans le frontispice et dans les majuscules³.

¹ Cf. W. Ritter von Hartel et Wickhoff, *Die Wiener Genesis*, Vienne 1895; Hans Gerstinger, *Die griechische Buchmalerei*, Vienne 1926.

² Cereteli et Sobolevski, *Exempla codicum graecorum. Codices mosquenses*, Moscou 1911; *Codices petropolitani*, Moscou 1914; William Henry Paine Hatch, *Greek and Syrian miniatures in Jerusalem*, Cambridge Mass. 1931.

³ Cf. encore, Omont, *Évangiles avec peintures byzantines du XI-e siècle*, Paris; Muñoz, *I codici greci miniati delle minori biblioteche di Roma*, Florence 1905; *Il menologio di Basilio II*, Turin 1907; Delatte, *Les mss. à miniatures et à ornements des bibliothèques d'Athènes*, Liège 1926. Cf. Kirpitchnikov, dans la „Byz. Zeitschrift“, IV, p. 109 et suiv.

VII.

ÉPILOGUE DES GUERRES DE RESTAURATION

Le règne d'Alexis Comnène prépare un nouvel état de choses qui sera fixé sous son second successeur, Manuel, produira une réaction violente, criminelle sous l'indigne Andronic Comnène et amènera enfin la création de cet Empire latin de Constantinople dont l'apparition fut moins inattendue qu'on ne s'accorde généralement à le croire.

Ce qui caractérisera cette époque, ce sera le déversement, lent ou saccadé, pacifique ou guerrier, de l'Occident, dans ses forces d'action, masses aussi bien que monde restreint des chevaliers : il déborde sur l'Orient affaibli, appauvri, décimé par les longues guerres turques et petchénègues du onzième siècle et par l'action délétère de la centralisation impériale.

Pour comprendre ce grand influx transformateur, il faut se rendre compte d'abord de l'état dans lequel se trouvait alors, à l'avènement des Comnènes, le „Moyen Empire“ de la Thrace et de l'Asie-Mineure, l'État macédo-anatolien constitué au cours des trois derniers siècles.

Il y a, sans doute, un ralentissement de la vie dans les provinces. C'est une conséquence naturelle des récentes invasions et du caractère persistant de volerie qu'elles revêtaient. Les peuples brigands ont en effet pris la place des anciens peuples migrants, qui se cherchaient sans cesse un nouveau champ d'activité, de nouveaux foyers. Petchénègues, Coumans¹ ou Ouzes, Turcomans, ces différents représentants de la race „nomade“ des Turcs, ces petits Scythes laids se ressemblent parfaitement sur ce point : ils ne veulent pas „s'établir“ ; leur territoire de conquête c'est uniquement la zone dans laquelle ils peuvent dépouiller les sujets de l'Empire, rançonner les

¹ Les Khazars se sont fondus dans les nouveaux Touraniens. Voy. Paul Cassel, *Der chazarische Königsbrief aus dem 10. Jahrhundert*, Berlin 1877.

bourgeois, pressurer, au moyen du tribut, du kharadj, les indigènes qui ont fait leur soumission et admis la nécessité du gouvernement „barbare“.

Les Petchénègues, d'abord, s'approchent de leur fin. Ils sont dans un état d'agitation perpétuelle, qui s'explique quand on pense que leur ancienne hégémonie sur les laboureurs du Danube, sur les pâtres des Carpathes a passé à leurs congénères, plus frais et plus nouveaux, les Coumans. Les deux „nations“ se coalisent, du reste, une tribu petchénègue suivant à la guerre une tribu coumane. Ils peuvent très bien se distinguer entre eux malgré cet amalgame guerrier, cette camaraderie dans le pillage; pour les Byzantins cependant, même pour ceux qui ont la pratique de ces rivages danubiens, c'est chose impossible. Ils assistent avec un étonnement craintif à cette incessante agrégation et désagrégation des unités „scythes“ que sont les barbares transdanubiens. Pour les provinciaux, il est bien indifférent de payer la rançon au vieux Turc ou au nouveau. Quelquefois des officiers d'expérience se retrouvent dans ce chaos hostile qui tombe en avalanche de Silistrie et de Vidine jusque vers Andrinople, jusqu'aux abords de Constantinople même, qui vit à plusieurs reprises se renouveler le temps des Avars, et alors ils attisent la jalousie entre les chefs qui se partagent le pouvoir.

C'est une des bonnes manières de combattre le danger. Car, après l'apparition d'Isaac I-er sur la frontière du Nord, périclitée, les brillantes campagnes d'Alexis et de Jean Comnène finiront d'une manière malheureuse, donnant parfois aux barbares le spectacle d'un basileus qui s'enfuit, devant leurs cavaliers menus, tenant à la main, comme une vieille défroque gênante, le grand étendard de l'Empire. Les razzias habiles, la longue guerre des petites bandes de cavalerie, atteignent beaucoup mieux le but. Après avoir ainsi affaibli par l'or et par les embûches ces ennemis infatigables, on put enfin leur tomber dessus dans une grande bataille meurtrière, à Léboundion (29 avril 1091). „Il s'en fallut d'un jour“, chantèrent les femmes du peuple dans les villages grecs, si sou-

vent dévastés, „pour que les Petchénègues vissent eux aussi le mois de mai“. Beaucoup de Coumans partagèrent sans doute le sort de leurs frères ennemis.

Si Manuel Comnène fera encore des campagnes contre les Scythes, jusqu'au-delà du Danube, une fois même jusqu'aux Carpathes¹, les Coumans ne seront plus une perpétuelle menace à la frontière du Nord. Comme un de leurs chefs porte le nom de Lazare², il faudrait admettre que le christianisme, la religion de leurs sujets roumains avait pénétré enfin parmi eux. Dans la phase où ils étaient, ce changement de religion devait plutôt hâter leur dissolution. Mais on peut s'imaginer dans quel état se trouvaient, vers l'an 1100, ces villages de la Moesie et de la Thrace, ces villes si souvent menacées, jusqu'à la Philippopolis des Pauliciens, que l'empereur Alexis venait de dévaster en la purifiant de l'hérésie manichéenne.

Débarassées dorénavant des pillards, ces régions n'obtinrent aucun répit de la part des agents du fisc, qui venaient pour le *καπνικόν*, pour la *stratia*, pour la dime, pour les corvées et les prestations, car l'Empire était trop serré de toutes parts pour pouvoir accorder une trêve d'humanité, de pitié, à tant de souffrances.

Cependant la misère était parfois si atroce qu'on voyait des gens se vendre aux puissants pour échapper aux charges qu'imposait l'État. Ces *γυμνοί*, ces „nus“, qu'on rencontrait par masses dans tout l'Empire, préféraient à cette oppression fiscale la domination des Normands, et d'autant plus celle des Turcs, qui donnaient aux terres abandonnées des maîtres beaucoup plus humains.

A l'avènement d'Alexis Comnène, les Turcs étaient répandus sur toute l'Asie Mineure, sur toute la Syrie, de même qu'ils tenaient la Perse et le désert, la Mésopotamie sinon

¹ Voy. notre *Gesch. des rumänischen Volkes*, I.

² *Ibid.*

l'Égypte, restée arabe. Un grand nombre de villes leur obéissaient, Nicée étant, depuis longtemps, leur tributaire.

Dans les derniers jours de son règne, le Botaniate reçut la mauvaise nouvelle que Cyzique avait suivi cet exemple. Des chefs de bandits s'étaient nichés même dans les ruines qui bordaient la mer en face de Constantinople. Ces „maîtres de l'Asie“ étaient les routiers de tous les grands chemins, et on ne voyageait guère qu'en se rachetant sans cesse. Ils avaient des chefs qu'on honorait du titre d'émirs et étaient pour les écrivains savants de Byzance des „satrapes“, des „archi-satrapes“. Certaines tribus avaient même proclamé un Sultan, dans la personne de Soliman, qui „habitait“ à Nicée, c'est-à-dire avait des quartiers dans cette ville. Ce Sultan dépendait néanmoins du Grand Sultan de la Perse, et, lorsque l'émir de Syrie, vicaire de ce prince, Toutouch, marcha contre lui, Soliman, abandonné par les siens, succomba.

Ce Soliman, „Sultan de Nicée“, fils de Coutloumouz et descendant de l'ancêtre glorieux Seldchouk, fut appelé même à Antioche de Syrie, par les fils du gouverneur, un Arménien, ce fut cette nouvelle conquête qui le mit aux prises avec le puissant Toutouch et amena sa mort.

Avant de partir pour sa dernière campagne, Soliman avait laissé un lieutenant à Nicée. D'autres émirs commandaient à Smyrne, à Nicomédie et ailleurs, sans se soucier trop de ce que désirait le Sultan. Un certain Tzachas, ancien turcopoule, un des mercenaires turcs au service de Byzance, et il y en avait tant, portant le costume et les armes et parlant la langue de la nation, s'était établi dans Smyrne, où il avait fait construire par des Grecs à ses ordres une flotte qui le rendait redoutable. Il s'était taillé un petit royaume de la côte et des îles voisines. Celui-ci restait toujours dans sa capitale, où il tenait sa famille et ses richesses, et il gouvernait à la romaine, comme il l'avait vu faire lorsqu'il se battait pour l'empereur¹; quant aux autres, ils menaient la vie no-

¹ Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

made de leurs ancêtres, gagnant et perdant alternativement les villes qui restaient grecques, quant à leur population et où il n'y avait pas de garnison stable, intriguant les uns contre les autres, se repaissant de mangeailles, s'enivrant tant que durait la paix et se targuant d'avoir de belles dames dans leur harem.

De temps en temps un mandataire du Grand Sultan, ou bien le fils du Sultan Soliman, quelque prince seldchouk ou quelque officier seldchoukide, apparaissait avec une petite armée brillante de vigoureux Turcomans qui ne savaient pas ce qu'étaient les charmes de la civilisation du Roum. Puis il s'en allaient en quête de prouesses nouvelles, et l'Asie Mineure restait ce qu'elle avait été depuis un demi-siècle: le royaume des voleurs errants, ou milieu duquel se maintenaient encore certaines villes plus ou moins fidèles, certains stratèges plus ou moins soumis qui n'envoyaient pas de revenus à Byzance et un nombre de châteaux appartenant à des chevaliers occidentaux.

La population s'était habituée à la longue, comme l'avait fait, quatre siècles auparavant, celle de Syrie avec les Arabes, et peut-être payait-on moins en cadeaux au chef turc le plus voisin qu'en impôts au basileus que l'on ne tenait guère à revoir: parfois même son apparition amenait une révolte contre l'Empire oppresseur¹.

On n'a pas de preuves que les Turcs aient tenté d'imposer leur religion aux sujets qu'ils se gagnaient ainsi; et, comme le paysan „romain“ gardait son Christ et ses Saints, il avait tout ce qu'il lui fallait. C'était comme une réplique de la féodalité occidentale, avec des villes payant des droits seigneuriaux, avec des châteaux, des serfs taillables et corvéables à merci et des seigneurs qui ne restaient jamais chez eux, occupés qu'ils étaient sans cesse à moissonner sur les grandes routes.

¹ Συνθήκη τῶν κοινωνησάντων Ῥωμαίων αὐτοῖς καὶ κατὰ τῶν ἠμογενοῦν ἔπαν ἢ ταμένων; Attaliat, p. 306.

Le gouvernement de l'Empire assistait impuissant à ce spectacle; il ne pouvait que faire des razzias contre les faiseurs de razzias, poursuivre les bandits par des bandits, reprendre des villes aujourd'hui pour les reperdre demain. S'il eût été possible de détruire l'armée d'un prince seldchouk, l'on en eût vu arriver le jour suivant une autre, du Khorassan, de la Mésopotamie ou de la Syrie, car cette race de brigands paraissait inépuisable. Le seul succès notable remporté par l'Empire avant l'arrivée des croisés fut la reprise des îles occupées par Tzachas¹ et la soumission de quelques autres qui s'étaient révoltées et, par suite, le rétablissement de la „thalassocratie“ orientale.

Avec la retraite des armées d'Orient s'éteignit la race des généraux-prétendants au trône: Le principe dynastique, imposé par Basile II, en revint à la surface. Nicéphore le Botaniate avait compris la nécessité de légitimer son usurpation par cette légende qui le faisait descendre des Phokas, et même, comme nous l'avons aussi dit, des Fabii de Rome. Alexis Comnène était le neveu d'un empereur, le fils d'un prince qu'on avait considéré quelque temps comme l'héritier du trône: il était apparenté aussi aux Ducas, et sa femme, Irène, était une enfant de cette famille; il avait été préféré à son frère aîné, Isaac, à cause de cette supériorité de ses titres dynastiques, et un des conjurés ne se gêna pas de dire que c'était pour Irène Ducas qu'il avait travaillé, et qu'il fallait la proclamer Augusta sur-le-champ.

S'il y eut dorénavant des conspirations dans le but de s'emparer du trône, elles n'étaient guère que de méprisables complots dont on devinait bientôt les instigateurs parmi les membres de la famille impériale même. Alexis aura beaucoup à souffrir jusqu'au bout, par le fait de ces parents; il ne fera cependant jamais mettre à mort, ni aveugler personne, se

¹ Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I; J. Laurent, *Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1085*, Paris 1913; *Byzance et l'origine du Sultanat de Roum*, dans les „Mélanges Diehl“ (déjà cités).

bornant à envoyer promener ignominieusement par les rues les coupables qu'on pouvait poursuivre; on rasait les cheveux et la barbe, on entourait les têtes ambitieuses de couronnes de boyaux, et on s'arrêtait là. Il n'y aura même plus de moines malgré eux. Cela prouve que le sentiment dynastique était bien établi.

Les empereurs vont maintenant conduire en personne leurs petites armées; ils peuvent s'enfuir même sans que leur défaite ait des conséquences funestes pour leur vie ou pour leur pouvoir. Après une époque où Nicéphore le Botaniate paraissait comme une contrefaçon de roi oriental, — et les monnaies du Paphlagonien et du Monomaque ont le même caractère pompeux, alors que les Comnènes se font représenter debout —, entre les eunuques aux longs bonnets de feutre et d'autres serviteurs, portant le vêtement de cérémonie parsemé de lions de l'Orient¹, après la mode lâche d'une Cour où les *vestai* passaient au-dessus des patrices et le chef de l'Empire vivait au milieu des *θλαμήπολοι*, des pages, comme sous le même Monomaque², il y a une nouvelle armée, et cette armée appartient à l'empereur.

Alexis doit en être regardé comme le créateur. Il garda les auxiliaires étrangers, les fidèles Varègues, les Némitzes, les „Lombards“ normands, les „Celts“ de France, les aventuriers anglais; il usa largement des turcopoules, baptisés ou non, qui lui gagnèrent nombre de succès. Il eut toujours à son service des corps de Petchénègues légers, qui faisaient un peu la police des camps. Il y eut même, sous son règne, des levées de Vlaques. Mais, à côté de ces étrangers, il organisa des corps d'élite, composés uniquement de Grecs. Auprès des Chomatianes, des „immortels“, les uns et les autres de provenance asiatique, derniers débris de l'armée d'Orient, et de la cavalerie thessalienne³, il y a sous ce règne et grâce

¹ Bayet, *L'art byzantin*, Sur les bouffons, Νέος Ἑλληνομνημων, VII, p. 372 et suiv.

² Attaliatè, pp. 22, 24, ; 44-45.

³ Bryennius, pp. 120, 131, 136, 139, 170; Cédrene-Skylitzès, p. 727; Attaliatè, pp. 306-307.

à ces empereurs une milice d'enfants de soldats, élevés dans l'enceinte du Palais, parfaitement préparés à la guerre, absolument dévoués à l'empereur, qui est leur général et les exhorte dans les combats, en les appelant par leur nom. Ce sont les 2.000 „cadets grecs“, les „archontopoules“, le noyau de l'armée nouvelle et son principal soutien ¹. Il paraît que la troupe d'élite composée des fils de soldats morts pour l'empereur s'en distingue en quelque sorte ².

De nouveaux titres brillants, des couronnes même, mais sans l'ἐπισφίρωμα et les boucles d'oreille, sont décernés à certains membres de la famille impériale, aux généraux et aux fonctionnaires de marque pour les retenir dans le devoir, pour les garder fidèles dans la conduite des armées. Être sébastocrator, titre créé déjà pour Isaac Comnène, panypersébaste, droungaire-sébaste ³ suffisait à la plupart des ambitieux qui, autrement, auraient trahi et pris les armes ⁴.

En attendant, sous Alexis lui-même et ses deux premiers successeurs, un nouveau courant religieux viendra animer cette société que les empereurs constantinopolitains, les lettrés, les philosophes, les juristes du onzième siècle semblaient vouloir ramener au paganisme éclairé de Platon et aux mystiques, allant jusqu'à un regain d'iconoclasme, car sous le Botaniate un évêque avait soulevé la question du sens de l'adoration des images ⁵ et un synode avait été rassemblé pour admettre que l'argenterie des églises peut suppléer aux besoins d'un Trésor presque vide ⁶. On prend de nouveau

¹ Attaliatè, p. 359. Des θεράποντες combattent aux côtés de l'empereur, *ibid.*, p. 378. Sur la σταίρων τάξις, *ibid.*, p. 41.

² Anne Comnène, I, pp. 359-360.

³ Bryennius, pp. 147-148.

⁴ Sur le droit de s'adresser directement à l'empereur, Ferrini, *ouvr. cité*, p. 21, no. 33. Sous Jean Comnène, Alexis Aristénoç rédigea un commentaire des lois; avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 608 et suiv., „Viz. Vreménik“, XX, p. 189 et suiv.

⁵ Si le sens est λατρευτικός ou seulement σχητικός, Anne Comnène, I, p. 230.

⁶ *Ibid.*, pp. 225-229, 275.

des mesures contre les hérétiques. Toute une école procédant de Psellos, celle du moine Italos, le second „proèdre des philosophes“, un peu idéologue et iconoclaste, fut poursuivie par le gouvernement, et fermée¹. Une nouvelle ordonnance impériale fixa strictement le dogme. Un patriarche simple et opiniâtre, Eustrate Garidas (1081-4), fut installé pour faire la police des hérésies. Les bogomiles – dont la doctrine avait gagné de nombreux adeptes grâce à la puissance de la dialectique qu'employait leur chef, Basile, – se virent interdire leur propagande.

Des bûchers s'allumèrent même à Constantinople, comme à Rome, comme en Espagne. Niphon, qui attaquait le Dieu des Juifs, eut à pâtir pour ses idées; et, comme le patriarche Cosmas (1075-81) s'était laissé séduire, il fut chassé de son Sièg^e. Un patriarche élu d'Antioche eut le même sort. Le dernier représentant du néoplatonisme byzantin, Démétrios, se vit clôre la bouche par ordre de la Cour. Il fut proclamé que l'empereur seul, „à cause de sa dignité“ (διὰ τὸ ἀξιωματ), avait le droit de prononcer sur les questions concernant le dogme³. Eustrate, commentateur d'Aristote, présentant des opinions contraires aux dogmes, dut rétracter⁴.

Un ton de piété, de gratitude envers ses parents, d'amour pour son mari, pour ses enfants distingue le prologue du testament d'Anne Comnène, qui y rappelle modestement ses études et son activité littéraire⁵. L'empereur Alexis lui-même

¹ Bibliographie, par Bées, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, p. 181. Ses oeuvres, Tzereteli, *Itali opuscula selecta*, fasc. 1-2, Tiflis 1924-26. Son procès, Ouspenski, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, II, pp. 1-29. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 444-445.

² Sous le Botaniate il y avait eu un mouvement du patriarche, de son synode et du Sénat; Bryennius, p. 122.

³ Cédre-ne-Skylitzès, p. 733; cf. *ibid.*, pp. 742-743. Sur Niphon, Cinname, pp. 64 (τὸν τῆς Ἐβραίων ἀποπροσποιήτο θεόν), 65-66, 177, 251 et suiv., 255.

⁴ Dräseke, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 219.

⁵ Kurtz, *ibid.*, XVI, pp. 58-101. On ne peut pas penser qu'un esprit comme celui d'Anne eût confié à une autre personne la rédaction d'un acte aussi intime.

fonda le monastère du „Sauveur aimant les hommes“ (Sotër Philanthropos)¹; le couvent des „Autels d'Hélie“ est de la même époque, et on accorde un soin particulier aux nouveaux typiques qui règlent la vie monastique².

Encore une fois l'image de la Vierge mère figure dans les processions triomphales sur le char d'argent, devant lequel marche à pied l'empereur victorieux. Manuel Comnène portera sur ses épaules la pierre, rapportée d'Éphèse, sur laquelle se distinguaient les larmes figées de Marie³. L'armée ne partait pas pour une campagne sans demander à la Panagia des Blachernes le miracle accoutumé. Des présages sur le sort des batailles étaient tirés par l'empereur, la veille d'un combat, du livre des Évangiles, après une nuit passée en prières, tandis que les cierges brillaient à la pointe des lances⁴.

Mais une autre force, un autre esprit, une autre direction pénétreront lentement dans cette société qui veut se renouveler pour pouvoir vivre : ceux des Latins.

La première des guerres contre les Bulgares avait dévasté les bords du Pont; les campagnes d'anéantissement contre les rebelles de Macédoine avaient laissé l'Occident de la péninsule dans un état d'encore plus lamentable ruine. Restait, avec les îles à peine regagnées et qu'il fallait d'abord restaurer, l'Asie Mineure.

Depuis Romain Lécapène, et malgré les scrupules religieux de Basile II à l'égard des monastères, on avait cherché à conserver avec la liberté paysanne et les fiefs des soldats la

¹ Sidéridis, *Περὶ τῆς μονῆς τοῦ Σωτῆρος τοῦ Φιλανθρώπου*, Constantinople 1898. Cf. „Échos d'Orient“, 1930, p. 29 et suiv. Pour les couvents en général, W. Nissen, *Die Diataxis des Michael Attaleiates von 1072, ein Beitrag zur Geschichte des Klosterwesens im byzantinischen Reiche*, Iena 1894. Voy. aussi *Philosophie et Théologie ou épisodes scolastiques à Byzance de 1059 à 1117*, dans les „Échos d'Orient“, 1930, p. 132 et suiv. Sur la persécution d'Italos, *ibid.*, p. 141 et suiv.

² Voy. Hergès, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 40-49.

³ Cinname, p. 277. Cf. Choniata, pp. 106 et suiv., 205-206.

⁴ Bryennius, p. 403.

VII.

EPILOGUE DES GUERRES DE RESTAURATION

Le règne d'Alexis Comnène prépare un nouvel état de choses qui sera fixé sous son second successeur, Manuel, produira une réaction violente, criminelle sous l'indigne Andronic Comnène et amènera enfin la création de cet Empire latin de Constantinople dont l'apparition fut moins inattendue qu'on ne s'accorde généralement à le croire.

Ce qui caractérisera cette époque, ce sera le déversement, lent ou saccadé, pacifique ou guerrier, de l'Occident, dans ses forces d'action, masses aussi bien que monde restreint des chevaliers : il déborde sur l'Orient affaibli, appauvri, décimé par les longues guerres turques et petchénègues du onzième siècle et par l'action délétère de la centralisation impériale.

Pour comprendre ce grand influx transformateur, il faut se rendre compte d'abord de l'état dans lequel se trouvait alors, à l'avènement des Comnènes, le „Moyen Empire“ de la Thrace et de l'Asie-Mineure, l'État macédo-anatolien constitué au cours des trois derniers siècles.

Il y a, sans doute, un ralentissement de la vie dans les provinces. C'est une conséquence naturelle des récentes invasions et du caractère persistant de volerie qu'elles revêtaient. Les peuples brigands ont en effet pris la place des anciens peuples migrants, qui se cherchaient sans cesse un nouveau champ d'activité, de nouveaux foyers. Petchénègues, Coumans¹ ou Ouzes, Turcomans, ces différents représentants de la race „nomade“ des Turcs, ces petits Scythes laids se ressemblent parfaitement sur ce point : ils ne veulent pas „s'établir“ ; leur territoire de conquête c'est uniquement la zone dans laquelle ils peuvent dépouiller les sujets de l'Empire, rançonner les

¹ Les Khazars se sont fondus dans les nouveaux Touraniens. Voy. Paul Cassel, *Der chazarische Königsbrief aus dem 10. Jahrhundert*, Berlin 1877.

bourgeois, pressurer, au moyen du tribut, du kharadj, les indigènes qui ont fait leur soumission et admis la nécessité du gouvernement „barbare“.

Les Petchénègues, d'abord, s'approchent de leur fin. Ils sont dans un état d'agitation perpétuelle, qui s'explique quand on pense que leur ancienne hégémonie sur les laboureurs du Danube, sur les pâtres des Carpathes a passé à leurs congénères, plus frais et plus nouveaux, les Coumans. Les deux „nations“ se coalisent, du reste, une tribu petchénègue suivant à la guerre une tribu coumane. Ils peuvent très bien se distinguer entre eux malgré cet amalgame guerrier, cette camaraderie dans le pillage; pour les Byzantins cependant, même pour ceux qui ont la pratique de ces rivages danubiens, c'est chose impossible. Ils assistent avec un étonnement craintif à cette incessante agrégation et désagrégation des unités „scythes“ que sont les barbares transdanubiens. Pour les provinciaux, il est bien indifférent de payer la rançon au vieux Turc ou au nouveau. Quelquefois des officiers d'expérience se retrouvent dans ce chaos hostile qui tombe en avalanche de Silistrie et de Vidine jusque vers Andrinople, jusqu'aux abords de Constantinople même, qui vit à plusieurs reprises se renouveler le temps des Avars, et alors ils attisent la jalousie entre les chefs qui se partagent le pouvoir.

C'est une des bonnes manières de combattre le danger. Car, après l'apparition d'Isaac I-er sur la frontière du Nord, périclitée, les brillantes campagnes d'Alexis et de Jean Comnène finiront d'une manière malheureuse, donnant parfois aux barbares le spectacle d'un basileus qui s'enfuit, devant leurs cavaliers menus, tenant à la main, comme une vieille défroque gênante, le grand étendard de l'Empire. Les razzias habiles, la longue guerre des petites bandes de cavalerie, atteignent beaucoup mieux le but. Après avoir ainsi affaibli par l'or et par les embûches ces ennemis infatigables, on put enfin leur tomber dessus dans une grande bataille meurtrière, à Lébonion (29 avril 1091). „Il s'en fallut d'un jour“, chantèrent les femmes du peuple dans les villages grecs, si sou-

vent dévastés, „pour que les Petchénègues vissent eux aussi le mois de mai“. Beaucoup de Coumans partagèrent sans doute le sort de leurs frères ennemis.

Si Manuel Comnène fera encore des campagnes contre les Scythes, jusqu'au-delà du Danube, une fois même jusqu'aux Carpathes¹, les Coumans ne seront plus une perpétuelle menace à la frontière du Nord. Comme un de leurs chefs porte le nom de Lazare², il faudrait admettre que le christianisme, la religion de leurs sujets roumains avait pénétré enfin parmi eux. Dans la phase où ils étaient, ce changement de religion devait plutôt hâter leur dissolution. Mais on peut s'imaginer dans quel état se trouvaient, vers l'an 1100, ces villages de la Moesie et de la Thrace, ces villes si souvent menacées, jusqu'à la Philippopolis des Pauliciens, que l'empereur Alexis venait de dévaster en la purifiant de l'hérésie manichéenne.

Débarrassées dorénavant des pillards, ces régions n'obtinrent aucun répit de la part des agents du fisc, qui venaient pour le *καπιτιόν*, pour la *stratia*, pour la dime, pour les corvées et les prestations, car l'Empire était trop serré de toutes parts pour pouvoir accorder une trêve d'humanité, de pitié, à tant de souffrances.

Cependant la misère était parfois si atroce qu'on voyait des gens se vendre aux puissants pour échapper aux charges qu'imposait l'État. Ces *γυμνοί*, ces „nus“, qu'on rencontrait par masses dans tout l'Empire, préféraient à cette oppression fiscale la domination des Normands, et d'autant plus celle des Turcs, qui donnaient aux terres abandonnées des maîtres beaucoup plus humains.

A l'avènement d'Alexis Comnène, les Turcs étaient répandus sur toute l'Asie Mineure, sur toute la Syrie, de même qu'ils tenaient la Perse et le désert, la Mésopotamie sinon

¹ Voy. notre *Gesch. des rumänischen Volkes*, I.

² *Ibid.*

l'Égypte, restée arabe. Un grand nombre de villes leur obéissaient, Nicée étant, depuis longtemps, leur tributaire.

Dans les derniers jours de son règne, le Botaniate reçut la mauvaise nouvelle que Cyzique avait suivi cet exemple. Des chefs de bandits s'étaient nichés même dans les ruines qui bordaient la mer en face de Constantinople. Ces „maîtres de l'Asie“ étaient les routiers de tous les grands chemins, et on ne voyageait guère qu'en se rachetant sans cesse. Ils avaient des chefs qu'on honorait du titre d'émirs et étaient pour les écrivains savants de Byzance des „satrapes“, des „archi-satrapes“. Certaines tribus avaient même proclamé un Sultan, dans la personne de Soliman, qui „habitait“ à Nicée, c'est-à-dire avait des quartiers dans cette ville. Ce Sultan dépendait néanmoins du Grand Sultan de la Perse, et, lorsque l'émir de Syrie, vicaire de ce prince, Toutouch, marcha contre lui, Soliman, abandonné par les siens, succomba.

Ce Soliman, „Sultan de Nicée“, fils de Coutloumouz et descendant de l'ancêtre glorieux Seldchouk, fut appelé même à Antioche de Syrie, par les fils du gouverneur, un Arménien, ce fut cette nouvelle conquête qui le mit aux prises avec le puissant Toutouch et amena sa mort.

Avant de partir pour sa dernière campagne, Soliman avait laissé un lieutenant à Nicée. D'autres émirs commandaient à Smyrne, à Nicomédie et ailleurs, sans se soucier trop de ce que désirait le Sultan. Un certain Tzachas, ancien turcopoule, un des mercenaires turcs au service de Byzance, et il y en avait tant, portant le costume et les armes et parlant la langue de la nation, s'était établi dans Smyrne, où il avait fait construire par des Grecs à ses ordres une flotte qui le rendait redoutable. Il s'était taillé un petit royaume de la côte et des îles voisines. Celui-ci restait toujours dans sa capitale, où il tenait sa famille et ses richesses, et il gouvernait à la romaine, comme il l'avait vu faire lorsqu'il se battait pour l'empereur¹; quant aux autres, ils menaient la vie no-

¹ Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

made de leurs ancêtres, gagnant et perdant alternativement les villes qui restaient grecques, quant à leur population et où il n'y avait pas de garnison stable, intriguant les uns contre les autres, se repaissant de mangeailles, s'enivrant tant que durait la paix et se targuant d'avoir de belles dames dans leur harem.

De temps en temps un mandataire du Grand Sultan, ou bien le fils du Sultan Soliman, quelque prince seldchouk ou quelque officier seldchoukide, apparaissait avec une petite armée brillante de vigoureux Turcomans qui ne savaient pas ce qu'étaient les charmes de la civilisation du Roum. Puis il s'en allaient en quête de prouesses nouvelles, et l'Asie Mineure restait ce qu'elle avait été depuis un demi-siècle: le royaume des voleurs errants, ou milieu duquel se maintenaient encore certaines villes plus ou moins fidèles, certains stratèges plus ou moins soumis qui n'envoyaient pas de revenus à Byzance et un nombre de châteaux appartenant à des chevaliers occidentaux.

La population s'était habituée à la longue, comme l'avait fait, quatre siècles auparavant, celle de Syrie avec les Arabes, et peut-être payait-on moins en cadeaux au chef turc le plus voisin qu'en impôts au basileus que l'on ne tenait guère à revoir: parfois même son apparition amenait une révolte contre l'Empire oppresseur¹.

On n'a pas de preuves que les Turcs aient tenté d'imposer leur religion aux sujets qu'ils se gagnaient ainsi; et, comme le paysan „romain“ gardait son Christ et ses Saints, il avait tout ce qu'il lui fallait. C'était comme une réplique de la féodalité occidentale, avec des villes payant des droits seigneuriaux, avec des châteaux, des serfs taillables et corvéables à merci et des seigneurs qui ne restaient jamais chez eux, occupés qu'ils étaient sans cesse à moissonner sur les grandes routes.

¹ Συνηθίχη τῶν κοινωνησάντων Ῥωμαίων αὐτοῖς καὶ κατὰ τῶν ἑμογενηῶν ἔπαν ἢ ταμένων; Attaliat, p. 306.

Le gouvernement de l'Empire assistait impuissant à ce spectacle; il ne pouvait que faire des razzias contre les faiseurs de razzias, poursuivre les bandits par des bandits, reprendre des villes aujourd'hui pour les reperdre demain. S'il eût été possible de détruire l'armée d'un prince seldjouk, l'on en eût vu arriver le jour suivant une autre, du Khorassan, de la Mésopotamie ou de la Syrie, car cette race de brigands paraissait inépuisable. Le seul succès notable remporté par l'Empire avant l'arrivée des croisés fut la reprise des îles occupées par Tzachas¹ et la soumission de quelques autres qui s'étaient révoltées et, par suite, le rétablissement de la „thalassocratie“ orientale.

Avec la retraite des armées d'Orient s'éteignit la race des généraux-prétendants au trône: Le principe dynastique, imposé par Basile II, en revint à la surface. Nicéphore le Botaniate avait compris la nécessité de légitimer son usurpation par cette légende qui le faisait descendre des Phokas, et même, comme nous l'avons aussi dit, des Fabii de Rome. Alexis Comnène était le neveu d'un empereur, le fils d'un prince qu'on avait considéré quelque temps comme l'héritier du trône: il était apparenté aussi aux Ducas, et sa femme, Irène, était une enfant de cette famille; il avait été préféré à son frère aîné, Isaac, à cause de cette supériorité de ses titres dynastiques, et un des conjurés ne se gêna pas de dire que c'était pour Irène Ducas qu'il avait travaillé, et qu'il fallait la proclamer Augusta sur-le-champ.

S'il y eut dorénavant des conspirations dans le but de s'emparer du trône, elles n'étaient guère que de méprisables complots dont on devinait bientôt les instigateurs parmi les membres de la famille impériale même. Alexis aura beaucoup à souffrir jusqu'au bout, par le fait de ces parents; il ne fera cependant jamais mettre à mort, ni aveugler personne, se

¹ Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I; J. Laurent, *Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1085*, Paris 1913; *Byzance et l'origine du Sultanat de Roum*, dans les „Mélanges Diehl“ (déjà cités).

bornant à envoyer promener ignominieusement par les rues les coupables qu'on pouvait poursuivre; on rasait les cheveux et la barbe, on entourait les têtes ambitieuses de couronnes de boyaux, et on s'arrêtait là. Il n'y aura même plus de moines malgré eux. Cela prouve que le sentiment dynastique était bien établi.

Les empereurs vont maintenant conduire en personne leurs petites armées; ils peuvent s'enfuir même sans que leur défaite ait des conséquences funestes pour leur vie ou pour leur pouvoir. Après une époque où Nicéphore le Botaniate paraissait comme une contrefaçon de roi oriental, — et les monnaies du Paphlagonien et du Monomaque ont le même caractère pompeux, alors que les Comnènes se font représenter debout —, entre les eunuques aux longs bonnets de feutre et d'autres serviteurs, portant le vêtement de cérémonie parsemé de lions de l'Orient¹, après la mode lâche d'une Cour où les *vestai* passaient au-dessus des patrices et le chef de l'Empire vivait au milieu des *θλαμῆπολοι*, des pages, comme sous le même Monomaque², il y a une nouvelle armée, et cette armée appartient à l'empereur.

Alexis doit en être regardé comme le créateur. Il garda les auxiliaires étrangers, les fidèles Varègues, les Némitzes, les „Lombards“ normands, les „Celts“ de France, les aventuriers anglais; il usa largement des turcopoules, baptisés ou non, qui lui gagnèrent nombre de succès. Il eut toujours à son service des corps de Petchénègues légers, qui faisaient un peu la police des camps. Il y eut même, sous son règne, des levées de Vlaques. Mais, à côté de ces étrangers, il organisa des corps d'élite, composés uniquement de Grecs. Auprès des Chomatianes, des „immortels“, les uns et les autres de provenance asiatique, derniers débris de l'armée d'Orient, et de la cavalerie thessalienne³, il y a sous ce règne et grâce

¹ Bayet, *L'art byzantin*, Sur les bouffons, Νέος Ἑλληνομνημῶν, VII, p. 372 et suiv.

² Attaliatè, pp. 22, 24, ; 44-45.

³ Bryennius, pp. 120, 131, 136, 139, 170; Cédreus-Skylitzès, p. 727; Attaliatè, pp. 306-307.

à ces empereurs une milice d'enfants de soldats, élevés dans l'enceinte du Palais, parfaitement préparés à la guerre, absolument dévoués à l'empereur, qui est leur général et les exhorte dans les combats, en les appelant par leur nom. Ce sont les 2.000 „cadets grecs“, les „archontopoules“, le noyau de l'armée nouvelle et son principal soutien ¹. Il paraît que la troupe d'élite composée des fils de soldats morts pour l'empereur s'en distingue en quelque sorte ².

De nouveaux titres brillants, des couronnes même, mais sans l'ἐπισπαίρωμα et les boucles d'oreille, sont décernés à certains membres de la famille impériale, aux généraux et aux fonctionnaires de marque pour les retenir dans le devoir, pour les garder fidèles dans la conduite des armées. Être sébastocrator, titre créé déjà pour Isaac Comnène, panypersébaste, droungaire-sébaste ³ suffisait à la plupart des ambitieux qui, autrement, auraient trahi et pris les armes ⁴.

En attendant, sous Alexis lui-même et ses deux premiers successeurs, un nouveau courant religieux viendra animer cette société que les empereurs constantinopolitains, les lettrés, les philosophes, les juristes du onzième siècle semblaient vouloir ramener au paganisme éclairé de Platon et aux mystiques, allant jusqu'à un regain d'iconoclasme, car sous le Botaniate un évêque avait soulevé la question du sens de l'adoration des images ⁵ et un synode avait été rassemblé pour admettre que l'argenterie des églises peut suppléer aux besoins d'un Trésor presque vide ⁶. On prend de nouveau

¹ Attaliatè, p. 359. Des θεράποντες combattent aux côtés de l'empereur, *ibid.*, p. 378. Sur la ἐπαίρων τάξις, *ibid.*, p. 41.

² Anne Comnène, I, pp. 359-360.

³ Bryennius, pp. 147-148.

⁴ Sur le droit de s'adresser directement à l'empereur, Ferrini, ouvr. cité, p. 21, no. 33. Sous Jean Comnène, Alexis Aristénoç rédigea un commentaire des lois; avec Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 608 et suiv., „Viz. Vréménik“, XX, p. 189 et suiv.

⁵ Si le sens est λατρειολόγος ou seulement σχηματολόγος, Anne Comnène, I, p. 230.

⁶ *Ibid.*, pp. 225-229, 275.

des mesures contre les hérétiques. Toute une école procédant de Psellos, celle du moine Italos, le second „proèdre des philosophes“, un peu idéologue et iconoclaste, fut poursuivie par le gouvernement, et fermée¹. Une nouvelle ordonnance impériale fixa strictement le dogme. Un patriarche simple et opiniâtre, Eustrate Garidas (1081-4), fut installé pour faire la police des hérésies. Les bogomiles — dont la doctrine avait gagné de nombreux adeptes grâce à la puissance de la dialectique qu'employait leur chef, Basile, — se virent interdire leur propagande.

Des bûchers s'allumèrent même à Constantinople, comme à Rome, comme en Espagne. Niphon, qui attaquait le Dieu des Juifs, eut à pâtir pour ses idées; et, comme le patriarche Cosmas (1075-81) s'était laissé séduire, il fut chassé de son Siège². Un patriarche élu d'Antioche eut le même sort. Le dernier représentant du néoplatonisme byzantin, Démétrios, se vit clôre la bouche par ordre de la Cour. Il fut proclamé que l'empereur seul, „à cause de sa dignité“ (διὰ τὸ ἀξιωμαχ), avait le droit de prononcer sur les questions concernant le dogme³. Eustrate, commentateur d'Aristote, présentant des opinions contraires aux dogmes, dut rétracter⁴.

Un ton de piété, de gratitude envers ses parents, d'amour pour son mari, pour ses enfants distingue le prologue du testament d'Anne Comnène, qui y rappelle modestement ses études et son activité littéraire⁵. L'empereur Alexis lui-même

¹ Bibliographie, par Bées, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, p. 181. Ses oeuvres, Tzereteli, *Itali opuscula selecta*, fasc. 1-2. Tiflis 1924-26. Son procès, Ouspenski, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, II, pp. 1-29. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 444-445.

² Sous le Botaniate il y avait eu un mouvement du patriarche, de son synode et du Sénat; Bryennius, p. 122.

³ Cédrene-Skylitzès, p. 733; cf. *ibid.*, pp. 742-743. Sur Niphon, Cinname, pp. 64 (τὸν τῶν Ἑβραίων ἀποπροσποισίτο θεὸν), 65-66, 177, 251 et suiv., 255.

⁴ Dräseke, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 219.

⁵ Kurtz, *ibid.*, XVI, pp. 58-101. On ne peut pas penser qu'un esprit comme celui d'Anne eût confié à une autre personne la rédaction d'un acte aussi intime.

fonda le monastère du „Sauveur aimant les hommes“ (Sotër Philanthropos)¹; le couvent des „Autels d'Hélie“ est de la même époque, et on accorde un soin particulier aux nouveaux typiques qui règlent la vie monastique².

Encore une fois l'image de la Vierge mère figure dans les processions triomphales sur le char d'argent, devant lequel marche à pied l'empereur victorieux. Manuel Comnène portera sur ses épaules la pierre, rapportée d'Éphèse, sur laquelle se distinguaient les larmes figées de Marie³. L'armée ne partait pas pour une campagne sans demander à la Panagia des Blachernes le miracle accoutumé. Des présages sur le sort des batailles étaient tirés par l'empereur, la veille d'un combat, du livre des Évangiles, après une nuit passée en prières, tandis que les cierges brillaient à la pointe des lances⁴.

Mais une autre force, un autre esprit, une autre direction pénétreront lentement dans cette société qui veut se renouveler pour pouvoir vivre : ceux des Latins.

La première des guerres contre les Bulgares avait dévasté les bords du Pont; les campagnes d'anéantissement contre les rebelles de Macédoine avaient laissé l'Occident de la péninsule dans un état d'encore plus lamentable ruine. Restait, avec les îles à peine regagnées et qu'il fallait d'abord restaurer, l'Asie Mineure.

Depuis Romain Lécapène, et malgré les scrupules religieux de Basile II à l'égard des monastères, on avait cherché à conserver avec la liberté paysanne et les fiefs des soldats la

¹ Sidéridis, *Περὶ τῆς μονῆς τοῦ Σωτήρος τοῦ Φιλανθρώπου*, Constantinople 1898. Cf. „Échos d'Orient“, 1930, p. 29 et suiv. Pour les couvents en général, W. Nissen, *Die Diataxis des Michael Attaleiates von 1072, ein Beitrag zur Geschichte des Klosterwesens im byzantinischen Reiche*, Iena 1894. Voy. aussi *Philosophie et Théologie ou épisodes scolastiques à Byzance de 1059 à 1117*, dans les „Échos d'Orient“, 1930, p. 132 et suiv. Sur la persécution d'Italos, *ibid.*, p. 141 et suiv.

² Voy. Hergès, dans les „Échos d'Orient“, III, pp. 40-49.

³ Cinname, p. 277. Cf. Choniate, pp. 106 et suiv., 205-206.

⁴ Bryennius, p. 403.

prospérité à cette vaste région sur laquelle, maintenant, tombait l'Empire de tout son poids. On a eu peut-être raison de croire que dans l'idée de la responsabilité collective pour les impôts, l'*allilengion*, qui faisait des riches les garants des pauvres, il y avait la même intention de „démocratie“ sociale.

Mais, comme dans chaque pays où on prend de pareilles mesures contre l'extension de la grande propriété, ceci a dû mener les „puissants“ asiatiques dans les offices militaires, dans le monde d'intrigues et d'ambitions de la Capitale. De là ces tendances vers la couronne de la part des latifundiaires évincés voyant désormais de loin entre les mains des Turcs, favorables aux ruraux, ces exploitations agricoles qui avaient été pour eux une source de revenus et la base même de leur situation.

Les relations de Byzance avec l'Occident étaient représentées depuis longtemps surtout par la domination grecque en Italie, et par ces mercenaires, ces aventuriers francs qui servaient dans les armées impériales. La coiffure des Occidentaux aux longs cheveux, leur habillement étriqué, qui paraissait mesquin et indécent, leurs chaussures aux longues mèches, leur lourde armure tissée en anneaux de fer, leurs lances puissantes, leurs grands boucliers en pointe, leur pétulance, leur loquacité, leur amour naïf pour les belles choses d'or et d'argent, pour les brillants *numismata* des empereurs, leur langue, „germaine“ (française) ou „allemande“, leur caractère national même étaient connus de tout le monde.

Déjà depuis longtemps, grâce à la domination en „Lombardie“ des Impériaux, des bourgeois d'Amalfi s'étaient établis dans les villes de l'Empire, et même à Constantinople. Après eux, les Vénitiens, des „bourgeois de l'Empire“ en dépit de leur exterritorialité, firent valoir en Orient leur richesse, leur talent pour les affaires, leur vaillante hardiesse¹. Sous Alexis I, Durazzo, résidence des ducs d'Occident, appar-

¹ Voy. nos *Commencements de Venise*, *passim*.

tenait plutôt à ces hôtes, qui étaient considérés comme des „esclaves“, des *douloi* de la majesté de l'empereur, de leur empereur à eux, de longue tradition. La Capitale recérait aussi une nombreuse population de marchands de cette nation. Pour le moment, les Vénitiens rendaient de grands services et n'étaient nullement envahissants. Leur doge, décoré de titres byzantins, avait, malgré ses aspirations en Dalmatie, son rôle assigné dans les guerres qui devaient porter du côté de l'Occident les flottes de l'Empire¹. Les Génois, les Pisans arrivèrent à leur tour, beaucoup moins partagés en fait de privilèges².

Nous avons déjà dit qu'on appréciait les vertus des Latins, leur intrépidité, leur faculté de se contenter de peu, leur esprit inventif, la supériorité de leur armement et leur caractère indomptable, — mais sans les aimer. Ils apparaissaient aux Byzantins comme des gens sans éducation et sans savoir-vivre, des soldats sans connaissances stratégiques et sans direction, des „Lombards“, qui ne pouvaient pas se ployer aux règles de

¹ *Ibid.*

² En dehors de Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, trad. Furey-Reynaud, cf. Neumann, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 366 et suiv. (sur les sources des rapports vénéto-byzantins, surtout sous les Comnènes); Aug. Bär, *Die Beziehungen Venedigs zum Kaiserreich in der staufischen Zeit*, Innsbruck 1887; Horatio F. Brown, *The Venetian quarter in Constantinople to the close of the 12th century*, dans le „Journal of historical studies“, XL (1920), pp. 78-88; Melchior Roberti, *Intorno alla colonia veneziana in Costantinopoli nel secolo XII*, dans les „Miscellanea“ Manfroni, Padoue 1925, pp. 137-147. Sur le morceau byzantin „Venise“ dans Wagner, *Carmina*, voy. „Ateneo Veneto“, XXV, I, fasc. 2; Νέος Ἑλληνομνημιων, VI, p. 369 et suiv.; XVII, p. 85. — Pour les Génois: O. Langer, *Politische Geschichte Genuas und Pisas im 12. Jahrhundert*, Leipzig 1881; Heyck, *Genua und seine Marine im Zeitalter der Kreuzzüge*, Innsbruck 1886; Caro, *Genua und die Mächte am Mittelmeer*, Halle 1895-9, 2 vol.; Sanguinetti et Bertolotto, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' Impero bizantino*, dans les „Atti della società ligure di storia patria“, XXVIII², 1897-8; Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero bizantino e i Turchi*, *ibid.*, XXVIII³, 1898; Eug. H. Byrne, *Genoese shipping in the twelfth and thirteenth centuries*, 1930.

l'étiquette ; bref, des barbares comme les Turcs ou les Petchénègues, aussi faux et avides de gain que les gens de ces peuplades.

Leur „empereur“, leurs „rois“ (ἡμπεράτωρ, ῥήγες) n'étaient que des usurpateurs, comme les anciens „basileis“ perses et surtout les Sultans actuels.

Mais c'étaient des chrétiens. Malgré la différence du rite, de la langue liturgique, de certains dogmes qu'on conservait des deux côtés sans les discuter trop et en dépit de la querelle de Photius avec Rome, une certaine unité religieuse fut maintenue pendant tout ce temps entre Rome et Byzance, ou plutôt entre l'Occident latin et l'Orient grec. La collaboration était entretenue par l'adoration fervente des mêmes reliques, par le même désir de revoir Jérusalem — on se rappelle les croisades byzantines de Tzimiskès et de Phokas, et plus tard Jean Comnène expiera en Cilicie avec la douleur de ne pas avoir pu accomplir son pèlerinage —, enfin par l'ennemi commun, le „Sarrasin“, le Turc.

On ne peut pas accorder, si l'on se place au point de vue des contemporains, une trop grande importance au „grand schisme“, déclaré au temps du patriarche Michel Kéroularios (1043-58). Des envoyés du Pape vinrent à Constantinople pendant le règne de Constantin le Monomaque, un empereur de cabinet, très faible. Ils n'avaient certainement pas de mission religieuse. Constantinople ne pouvait songer à imposer aux Latins une nouvelle organisation ou un nouveau dogme. Rome, même dans cette période agressive de sa politique, n'allait pas baser des espérances sur ces points. D'un côté et de l'autre, on faisait une politique d'opportunisme, dans le désir de trouver des alliés, et on n'avait aucun intérêt à rouvrir d'anciens débats pénibles. Il arriva cependant que les envoyés romains, gens imprudents, eurent envie de discuter ; ils trouvèrent en Kéroularios un patriarche peu ordinaire, qui se targuait de faire les empereurs et proclamait, en chaussant ses cothurnes de pourpre, „qu'il n'y a

aucune différence essentielle entre l'Église et l'Empire et que l'Église surpasse même l'autre en ce qui concerne l'honneur (ιερωσύνης γὰρ καὶ βασιλείας τὸ διαφορὸν οὐδέν, ἢ καὶ ὀλίγον εἶναι, ἐν δὲ γὰρ τοῖς τιμιωτέροις καὶ τὸ πλεον τάχα καὶ ἐρίτιμον)¹. Comme on le voit, il avait, grâce à l'échange d'idées incessant entre l'Empire et l'Italie méridionale, les mêmes idées que les Clunistes et que Grégoire VII concernant les rapports entre le pouvoir civil et la dignité suprême de l'Église; il devait avoir aussi la même ambition hiérarchique universelle².

¹ Cédreus-Skylitzès, II, p. 643 (mais il le dit ὑπ' ὀνόματι).

² La vraie opinion est celle que je trouve dans les „Échos d'Orient“, III, p. 125: „Un antagonisme de race... L'orgueil national, le sentiment de sa supériorité intellectuelle que tout Grec suce avec le lait, telle est la vraie cause de la scission du XI-e siècle“. De fait, il y avait toujours eu deux Églises et on ne pouvait pas rompre un lien qui n'avait jamais existé. Cf. Delehay, *Sanctus*, p. 255: „le schisme grec ne fut pas l'affaire d'un jour et il ne faut pas chercher à fixer la date de la séparation totale d'avec Rome“. Cf. Tournebize, ouvr. cité, pp. 12-3; Migne, *Patr. Lat.*, CXLV, c. 633 et suiv. Voy. Diehl, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX, p. 553: „Il fut la conséquence dernière d'une longue évolution historique, la manifestation officielle d'une séparation accomplie en fait depuis longtemps“. Cf. Iorga, *My american lectures*, Bucarest 1932, p. 32 et suiv.; Corn. Will, *Acta et scripta quae de controversiis ecclesiae graecae et latinae saeculo XI extant*, Leipzig-Strasbourg 1861; Al. Pichler, *Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen dem Orient und Okzident*, Munich 1864-5; Theiner et Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiarum*, Vienne 1872; G. B. Howard, *The schism between the oriental and western churches*, Londres 1893; Fil. Ermini, *Michele Cerulario e lo scisma d'Oriente*, Rome 1898 (cf. Palmieri, dans la „Rivista bibliografica italiana“, 1898, fasc. 25); Bréhier, *Le schisme oriental du XI-e siècle*, Paris 1899; le même, *The Greek church, its relations with the West up to 1054*, dans la *Cambridge mediaeval history*, III, pp. 246-273; Seppelt, *Das Papsttum und Byzanz*, dans *Sdralk, Kirchengeschichtliche Abhandlungen*, II, Breslau 1904; „Viz. Vreménik“, XII, pp. 517-518. Cf. Walter Norden, *Prinzipien für eine Darstellung der kirchlichen Unionsbestrebungen im Mittelalter*, dans la „Historische Zeitschrift“, CII (1909), pp. 277-303; Anton Michel, *Bestand eine Trennung der griechischen und römischen Kirche vor Kerullarios?*, dans le „Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft“, XLII (1922), pp. 1-11; le même, *Der Autor des Briefes Leos von Achrida, eine Vätersammlung des Michael Kerullarios*, dans les „Byz.-

Il y eut donc ainsi une nouvelle querelle entre Latins et Grecs, à coups d'excommunications, comme de coutume. Le fait n'avait pas une trop grande portée : c'était de la part du clergé une manière d'interrompre les négociations, quitte à laisser l'empereur les reprendre aussitôt qu'un besoin politique les imposera¹.

Car tous les souverains qui succédèrent au Monomaque entretenirent des relations politiques avec les Papes, et parmi les envoyés étrangers on dut voir de temps en temps à Constantinople ceux du Pontife romain. La „vieille Rome“ appela à son secours le „basileus“ contre l'„imperator“, et Constantinople s'adressa au Pape pour avoir des auxiliaires contre les Turcs. Du reste, Isaac Comnène avait fait arrêter Kéroularios parce qu'il ne lui convenait pas à lui, et l'avait fait conduire par ses Varègues dans un couvent du Proconèse², où il mourut. L'Église grecque ne manifesta plus de prétentions envers l'Empire³. Au contraire, des bénéficiaires laïques envahirent les couvents. Les patriarches durent se contenter des „centenaires“ d'or que leur servait la Cour et des cadeaux laissés sur l'autel de Ste Sophie par les

neugr. Jahrbücher“, III (1922), pp. 49-66; le même, *Humbert und Kerullarios*, I, Paderborn, 1925. — Sur l'oekuménikos, Pétridès, dans les „Échos d'Orient“, VI, p. 307 et suiv. Sur le synode permanent de Constantinople aux XI-e et XII-e siècles, Ouspenski, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, V (1900). Cf. aussi Gerhard Ficker, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites*, Kiel 1911. Sur les églises latines de Constantinople, d'Alessio, dans les „Échos d'Orient“, 1926, pp. 21 et suiv., 308 et suiv.; lettre du patriarche Nicolas III à Alexis, Leunclavius, *Jus graeco-romanum*, I, p. 271 et suiv.

¹ Voy. W. Holtzmann, *Die Unionsverhandlungen zwischen Alexios I. und Papst Urban II. im Jahre 1089*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXVIII; Lopaiev, dans Vasiliev, ouvr. cité, II, p. 131. Sur le rôle de médiateur d'un Moïse de Byzance, Migne, *Patr. Gr.*, CLXXXVIII; cf. *ibid.*, CXLIII.

² Cédreus-Skylitzès, p. 644. Cf. Psellos, p. 240 et suiv.; Attaliatè, pp. 61-62 (il se croit μισιον ἢ κατὰ τὴν αὐτοῦ ἀξίαν ἐπὶ τῶν ὄλων).

³ Cf. W. Holtzmann, *Studien zur Orientpolitik des Reformpapsttums und zur Entstehung des ersten Kreuzzuges*, dans la „Hist. Vierteljahrschrift“, XXII (1924), pp. 167-199.

empereurs qu'ils couronnaient ou dont ils célébraient le mariage. Un tel chef d'Église n'est guère fait pour réclamer la souveraineté spirituelle du monde entier, et les chefs d'État avaient autre chose à faire que de prendre à leur compte les revendications de la Byzance cléricale.

On n'arrivera pas à mettre le conflit de Kéroularios avec le Pape en rapport avec tel projet politique byzantin dirigé contre l'invasion normande dans l'Italie méridionale, alors qu'il n'y eut que quelques incidents de la querelle traditionnelle. Une lettre contre les Latins fut envoyée en Italie sous le nom de l'archevêque d'Ochrida, Léon, et un synode constantinopolitain devait approuver bientôt l'attitude du patriarche. Mais l'existence de bons rapports politiques ne fut guère empêchée par ces vieilles discussions qui traînaient quelque temps pour que les passions de tel moment amènent ensuite un nouvel éclat. L'Église byzantine conservait envers Rome l'ancienne attitude de méfiance, facilement transformée en inimitié. Un exclusiviste occidental comme le cardinal français Humbert était tout fait pour le produire le conflit et un Pape comme Léon IX pour l'approuver pleinement¹. En vain Antioche, sous le joug turc, qui pensait à une aide latine, intervint-elle pour la pacification. Mais parler d'une rupture dans le vrai sens du mot est une erreur. On pouvait reprendre à chaque moment des discussions dans lesquelles des esprits naïfs seuls pouvaient voir un moyen de rétablir l'unité dont l'existence a été toujours purement théorique.

Ce ne fut donc pas le „grand schisme“ qui créa à Constantinople une atmosphère défavorable aux Latins à la veille des croisades, mais l'invasion normande.

On ne pourra jamais raconter dans les détails la conquête,

¹ Voy., à côté de la bibliographie indiquée plus haut, Bréhier, *Normal relations between Rome and the churches of the East before the schism of the 11 century*, dans le „The constructive quarterly“, New-York; Michel, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, pp. 406-407; cf. Percy Ernest Schramm, dans l'„Hist. Zeitschrift“, IV (1916), pp. 645-672.

lente, mais définitive, de l'Italie méridionale par le groupe d'aventuriers normands, appelés contre les Arabes pour que, dès le lendemain, sous le patronage du Pape, ils s'attaquassent aux garnisons byzantines, chassant en même temps, sans distinction, les „Grecs“ et les rebelles de la façon d'un Maniakès. Nous avons déjà dit que les villes ne leur opposèrent jamais la moindre résistance et que beaucoup d'évêques orthodoxes consentirent à transiger avec ces Latins. Pour la population il n'y avait, du reste, qu'un changement dans le caractère national des étrangers qu'ils nourrissaient et payaient pour cette défense contre les Musulmans, qui eux-mêmes n'étaient pas considérés comme des ennemis avec lesquels on ne puisse pas s'entendre¹. Leurs chefs, Robert, son fils Bohémond, Tancred, cousin de celui-ci, remplacent donc tout simplement les anciens dynastes locaux de l'espèce d'un Mélos, d'un Argyros, qui, à la tête des milices locales, avaient pris plus d'une fois des attitudes d'indépendance. Argyros, patrice et *vestis*, avait été même, en vertu de son succès, „duc, et prince d'Italie“. Or, pour de pareils chefs de l'Italie méridionale le premier devoir d'une ambition naissante était de prendre le plus possible de terre byzantine et de s'ouvrir le chemin vers Constantinople.

Mais, pendant la première période de la nouvelle invasion, les Normands étaient encore des Latins d'apparence irréductible, et il leur faudra du temps pour s'assimiler aux indigènes, devant former plus tard avec ceux-ci et avec leurs souvenirs arabes une civilisation de triple essence qui est un des éléments les plus précieux dans la vie morale de l'humanité².

Déjà sous l'empereur Michel Ducas les Normands avaient risqué des attaques de pirates, qui furent affrontées par

¹ Voy. surtout l'ouvrage, si large, de M. Gay et les études de Chalandon, dans les „Mélanges d'histoire et philologie de l'École de Rome“, XVII.

² Saints byzantins à nom latin dans la cathédrale de Cefalù (XII^e siècle), Joh. B. Authem, *Das Drachenvunder des H. Georg*, dans le „Byz. Archiv“, Leipzig 1911.

les trirèmes d'un Bryennios¹. Le vieux Robert Guiscard, duc, — dans le sens byzantin du mot: duc d'Empire, d'origine usurpatrice, — de la „Longobardie“ qu'il avait patiemment arrachée à l'empereur, voulut être aussi „duc de Dalmatie“. Il avait des chevaliers disponibles, une flotte, et ne trouvait pas d'issue en Italie, où il se fût heurté au Pape, qu'il voulait ménager. Et il connaissait parfaitement les choses byzantines.

Nous avons déjà parlé de l'alliance de famille entre sa fille, qui avait pris à Constantinople le nom d'Hélène, et Constantin, le fils de Michel Ducas², une alliance pour pouvoir s'immiscer ensuite dans les affaires de l'Empire. Arrivé au pouvoir, Alexis avait dû rompre le traité. C'était un bon prétexte pour la guerre que le „guiscard“ qu'était Robert préparait depuis longtemps au su des Dalmates et des provinciaux du voisinage. Le duc italien fit donc semblant de reconnaître dans un moine mystérieux l'empereur détrôné qui avait dû être son parent.

Il l'embarqua sur sa flotte, espérant faire impression sur les sujets de l'Empire dont plusieurs adorèrent en effet le charlatan ivrogne qui chevauchait vêtu de brocart d'or entre des doryphores normands³. Aulona, Canina, les petits ports en face de Bari furent pris, et Durazzo assiégée⁴. Les chefs serbes du continent s'unirent à l'envahisseur⁵, pendant que l'Empire cherchait des mercenaires parmi les Manichéens bulgares ayant leur centre à Béliatova⁶, et les Vlaques nomades⁷.

¹ Bryennius, p. 103. — Projet de mariage entre Robert et une princesse byzantine, Gerbert, *Lettres*, éd. Havet, pp. 101-102.

² Sa soeur avait épousé Raymond de Barcelone; Anne Comnène, I, pp. 49 et suiv., 62.

³ Guillaume de Pouille, *De rebus Normannorum*, éd. Muratori.

⁴ Anne Comnène, I, p. 70. Cf. les chroniques italiennes contemporaines.

⁵ Michailas, Bodin; *ibid.*, p. 76. Cf. Radojčić, dans le *Glasnik* de Skoplië, III, pp. 13-24.

⁶ Anne Comnène, I, pp. 199, 223, 273-274, 279 et suiv., 340. Il y avait aussi des chefs à Glavinitza et à Silistrie; *ibid.*, p. 280. Un Bulgare Radoimir est présenté comme parent de la Doukaina (nous avons déjà dit que Catherine, fille de Samuel, avait épousé Isaac Comnène); *ibid.*, p. 399.

⁷ Βλάχοι ἐπόσει τὸν νομάδα εἰόν εἰλοντο; Anne Comnène, p. 395.

Sa flotte fut cependant battue par les Vénitiens, qui s'étaient empressés d'envoyer leurs galères¹. Les hostilités traînèrent en longueur, malgré les victoires manifestes remportées par les colosses normands sur les petits Petchénègues et Turcs et les quelques soldats constantinopolitains d'Alexis, apparu lui-même seulement pour donner le spectacle de sa fuite. Les *βουργέζοι* italiens de Durazzo livrèrent enfin la ville².

Mais le duc normand fut rappelé par l'invasion du César allemand³, que Byzance avait su gagner. Son fils, Bohémond, un autre colosse roux, indomptable et „guiscard“, avisé, plus que personne parmi ses contemporains, prit la conduite de l'armée. Il paraît avoir voulu gagner Thessalonique. Maître de Durazzo et de cette seconde capitale de l'Occident, il n'aurait plus eu rien à craindre : la Macédoine entière lui aurait soumis ses vallées et ses kleissoures ; l'„empire“ bulgare de Samuel, de Délianos et d'Alousianos, celui que Maniakès avait de nouveau esquissé, aurait ressuscité, vêtu en latin, sous une armure normande.

Le nouveau chef prit en passant l'Ochrida „impériale“ et Skopi, puis le pays de Méglen, où habitaient des colons petchénegues, et Castoria. Partout, la population acclamait cette conquête chevaleresque⁴. Bohémond descendit en Thessalie, au milieu des Vlaques : son but n'était plus éloigné⁵. Mais il ne put pas l'atteindre, car ses soldats, travaillés habilement par les Grecs de l'empereur, qui était accouru (et avait même remporté quelques succès qu'il ne faut pas exagérer) se mutinèrent. Bohémond revint donc à Aulona, où

¹ *Ibid.*, p. 194.

² Voy. A. Jenel, *Der Kampf um Durazzo*, dans le „Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft“, CXXXVII (1916), pp. 283-352.

³ Anne Comnène, I, p. 233.

⁴ Cf. *ibid.*, pp. 212, 236, 239, 242.

⁵ Ἐξέδην, χωρὶον ἐλαχίστον ; *ibid.*, p. 245.

il s'embarqua pour Salerne, vaincu sans avoir été battu¹. Car il fallait une armée autre que celle de ces compagnons féodaux, de ces aventuriers et des mercenaires à bon marché du pays italien pour accomplir une oeuvre de cette importance; et, malheureusement pour lui, Bohémond partit sans emporter cette conviction salutaire.

Robert voulut reprendre aussitôt la guerre². Il retrouva devant lui les Vénitiens, qui furent trois fois vainqueurs, avec un seul succès maritime du côté des Normands. Le vieux duc avait attaqué Céphalonie et paraissait maintenant vouloir se tenir dans un autre cercle d'action, poursuivant la conquête des Îles Ioniennes et de la Morée. Durazzo restait, du reste, en sa possession. Il ne vit pas la perte de sa brillante conquête, car il mourut dans l'île qu'il avait envahie³.

Mais de nouveaux horizons de contact entre les nations s'ouvraient au milieu de ce désordre et de cette misère.

Ce monde byzantin n'était guère aussi fermé qu'on se l'imagine. On s'intéressait même au calendrier des Perses, sur lequel écrivent Théodore de Melitène et Georges Chrysokkès, Isaac Argyros et un anonyme⁴. Et des rapports avec la poésie persane ont été constatés dans l'épopée populaire grecque du onzième et du douzième siècles⁵. De l'Orient lointain, des régions de l'Inde était venu ce *Stéphanite et Ichnélate* („Kalilah et Dimnah“) sur l'éducation des princes⁶,

¹ *Ibid.*, p. 256, 280-281.

² Reprise d'Aulona, prise de Butrintò; *ibid.*, pp. 283 et suiv., 288.

³ Reprise de Durazzo par les Impériaux, *ibid.*, p. 290.

⁴ L. H. Gray, dans la „Byz. Zeitschrift“, XI, p. 468.

⁵ Voy. Pizzi, *Storia della poesia persana*, II, Turin, 1894, pp. 439-442. Cf. aussi, pour les Arabes, qui dérivent, sous ce rapport, des Grecs, Carnard, *Un personnage de roman arabo-byzantin*, Alger 1932; Grégoire, dans le „Byzantion“, VI, p. 371 et suiv.; Goossens, *ibid.*, VII, p. 303 et suiv. („Geste d'Omar“).

⁶ Rystenکو, dans les „Izvestia“ de l'Université d'Odessa, VII (1902), pp. 237-280; le même *Stéphanite et Ichnélate* (en russe), Odessa 1909: „Byz. Zeitschrift“, XIX, pp. 571-572.

et de Mélitène, donc d'Arménie, par Michel Andréopoulos, le „livre de Sagesse“ de Syntipas ¹.

L'image même de la vie journallement commune entre Byzantins grecs, Francs d'aventure et Turcs ressemblant à cette chevalerie d'exploits et de rapines nous est donnée par l'épopée à demi populaire, tant de fois remaniée², brisée en morceaux, transformée, comme „le Cid“, en épisodes, mais gardant quand même son caractère premier, chevaleresque, désordonné, sentimental et romantique à l'occidentale, qui est le „Digénis Akritas“, poème sur Basile Digénis, nom réunissant celui de deux empereurs guerriers, Basile II et Rhomanos Digénis, que des commentateurs ingénieux ont voulu fixer à une époque antérieure, précisant jusqu'aux derniers détails de l'action qu'elle représente.

Il est question d'un vaillant chevalier. d'un preux, qui s'en va chercher fortune de guerre et fortune d'amour. Il les trouvera grâce à sa bravoure et à un appui céleste qui ne l'abandonne jamais. C'est un Achille — et l'histoire même d'Achille sera assaisonnée de cette façon, l'ancien nom seul surnageant après la destruction de tous les souvenirs qui s'y rattachent—, mais un Achille chrétien³. Sa foi réelle et profonde ne lui interdit pas cependant les rapports avec ce monde des émirs environnants où il y a des guerriers qui le provoquent et des jeunes princesses qui l'attendent⁴.

¹ Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 891 et suiv.; Iorga, *Livres populaires* (extrait des „Mémoires de la section historique de l'Académie Roumaine“).

² Voy. Georges Soumélidis, dans les *Ἀρχαία Πόντου*, I, p. 59: „Ἡ ἀκριτικὰ περίοδος κλείει μετὰ τὴν ἀλωσὴν τῆς Κωνσταντινουπόλεως καὶ τῆς Τραπεζοῦδος. Cf. *ibid.*, pp. 27, 56 et suiv.

³ *Le roman d'Achille*, publié par C. N. Sathas, dans l'„Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques“, Paris 1880. Voy. Benedikt Haag, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XXX, p. 113 et suiv.; cf. Praechter, *ibid.*, I, pp. 445-488. Puis Benedikt Haag, *Die Londoner Version der byzantinischen Achilleis*, Munich 1919; Xanthoudidis, dans les „*Byz.-neugriech. Jahrbücher*“, II, p. 199 et suiv. Cf. aussi Νέος Ἑλληγομνήμων, XV, p. 367 et suiv.

⁴ Krumbacher admet le XII^e siècle; Diehl (*Figures byzantines*, II, p. 314),

C'est par l'action de ces aventuriers que surgit en Occident aussi ce cycle des chansons de geste qui concerne les emprises orientales de Charlemagne, dont le souvenir des guerres sarrasines d'Espagne ressuscitait ainsi. Cette façon d'être, et de combattre, cette fierté de l'aventure, ce mélange d'amours et de prouesses ne nous paraît guère pouvoir être rapporté à

le X-e, mais il reconnaît (préface aux „Esquisses byzantines“ de Rambaud, p. 93, note 1) „un remaniement postérieur de l'épopée primitive du X-e siècle“. Sur les textes (versions de Trébizonde, d'Andros, de Grottaferrata, de l'Escurial): Sathas et Legrand, *Digénis Akritas*, dans la Collection de monuments“, Nouvelle série, VI (cf. *ibid.*, I, p. 182 et suiv.), 1875; éd. Lambros, *Collection de romans grecs en langue vulgaire*, Paris 1880; Legrand, *Bibl. grecque vulgaire*, VI; éd. Sabbas Ioannidis, Constantinople 1887; éd. Antoine Miliarakis, Athènes 1881. Cf. St. Kyriakidis, 'Ο Διγενής Ἀκρίτας, Athènes, s. d.; Sideridis, Ἀκρίτας, Constantinople 1908; Étienne Xanthoudidis, Διγένης Ἀκρίτας (ms. de l'Escurial), Herakléion de Crète 1913; P. Karolidis, Τὸ ἔπος Διγενῆ Ἀκρίτα κατὰ τὸ χριστόγραφο Μαδρίτης ἢ Ἐσκουριάλ, dans l'Ἐπιστηρὶς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν, 1926; Οἱ δέκα λόγοι τοῦ Διγενῆ Ἀκρίτη, éd. Démètre Paschali, 1928 (dans la Λογογραφία, X, pp. 305-440). Aussi Gidel, dans le „Syllogue“ de Constantinople, XVIII (1844), p. 53 et suiv.; Georg Wartenberg, *Das mittelalterliche griechische Heldenlied von Basileios Digenis Akritas*, Berlin 1897; St. Kyriakidis, dans la Μεγάλη Ἐγκυκλοπαίδεια, art. Ἀκρίτα; Krumbacher, dans les „Mémoires“ de l'Académie de Munich, 1904², pp. 309-356 (cf. *Byz. Litt.*, p. 827 et suiv.); „Byz. Zeitschrift“, XIV, pp. 313-314; Bréhier, *Un héros de roman dans la littérature byzantine*, Clermond-Ferrand 1904; Karolidis, dans l'Ἐπιστηρὶς de l'Université d'Athènes, 1906, pp. 188-246; le même, dans l'Ἐπιστηρὶς βυζαντινῶν σπουδῶν, III, pp. 329-332; Dawkins, *Modern Greek in Asia Minor*, dans le „Journal of hellenic studies“, XXX (1910), p. 288; „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 217 et suiv.; Dieterich, *ibid.*, XIII, p. 53 et suiv. (continuations néo-grecques); *Une nouvelle version du roman de Digénis Akritas*, dans le „Byzantion“, IV, p. 171 et suiv.; St. Kyriakidis, 'Ο Διγένης Ἀκρίτας, ἀκριτικὰ ἔπη, ἀκριτικὰ τραγούδια, ἀκριτικὴ ζωὴ, Athènes 1926; Hesseling, *La plus ancienne rédaction du poème épique de Digénis Akritas*, dans les „Mededeelingen“ de l'Académie d'Amsterdam, 1927; Ἐπιστηρὶς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν, VII, p. 236 et suiv.; N. N. Spéranski, *Exploits de Digénis Akritas* (en russe), Léningrad 1922; Grégoire, *Le tombeau et la date de la mort de Digénis Akritas* (Samosate, vers 940 après J.-Chr.), dans le „Byzantion“, VI, p. 481 et suiv. Cf. N. Politis, Περὶ τοῦ ἔθνικοῦ ἔπους τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων, Athènes 1905.

une époque comme celle des conquérants d'État, tels Nicéphore Phokas et Jean Tzimiskès, ni à celle où on traînait à Constantinople une pauvre vie veule, occupée des amours de deux vieilles femmes héritières de l'Empire.

N'oublions pas aussi que le terme même d'Akritis ne paraît que pendant ce onzième siècle¹, dans le sens des Normands, qui eux seuls introduisent la notion du château dont partent tout au tour et jusqu'au fond des possibilités de pillage et d'exploits² les raids de gloire et de pillage, et que Rhomanos est un „digénis“, non pas à cause de sa famille, mais à cause de ce héros de légende toute récente et éminemment populaire.

Digénis porte le nom de Basile, mais il s'agit du souvenir du grand Basile, „le tueur de Bulgares“, infiniment mieux connu que le premier; même le chef des pauliciens sous Alexis Comnène s'appelle ainsi. Le héros est né d'un père musulman et d'une mère chrétienne; or, pour que les masses byzantines adoptassent un paladin de cette origine il fallait que les rapports fussent devenus très étroits, non pas avec les Arabes, pour le temps desquels on ne connaît aucun cas semblable, mais avec les Turcs, qui, venant de l'Iran, apportaient la vieille coutume persane de la guerre pour le plaisir de la guerre. C'est aussi maintenant que paraissent les turcopoules, les guerriers nés turcs de l'Empire, et Digénis Akritis en est un. Je ne crois pas non plus que les „apelates“, ses adversaires, soient des voleurs de bétails; leur nom peut signifier *fuorusciti*, de l'espèce du vieux Manuel le Persan. Enfin jusqu'aux rencontres en Cappadoce et du côté d'Édesse, où sont placées par les quatre formes du poème les preuves de vaillance de ce „Cid byzantin“ on n'aurait pas eu l'idée de localiser

¹ Dans Kékauménos, p. 24.

² D'après Guillaume de Pouille, *De rebus Normannorum*, l'empereur Rhomanos s'appelle ainsi parce qu'il avait „la barbe fourchue“: „quia barba difurcis“!

l'action de ce vaillant Oriental¹. Lorsqu'on examine la monnaie du chef de croisés Tancrede, devenu baron d'Orient, on reconnaît dans la croix entourée de la formule „Tankre[édos]“, dans l'invocation au Seigneur et surtout dans sa figure barbue, coiffée du turban, alors que la main tient un court glaive, bien différent de l'épée des Occidentaux², la même synthèse, qui ne se produit qu'à cette époque.

Un chercheur allemand, M. Wartenberg³, avait déjà observé que la rencontre entre le „Cid“ byzantin et l'empereur Basile-car seuls les manuscrits plus récents substituent le nom d'un empereur Rhomanos, — l'égalité de ton entre le représentant de la vaillance et celui du pouvoir, les conseils que celui-ci doit recevoir de la part de l'autre fixent le poème à l'époque des Comnènes, d'autant plus qu'il est question de conquêtes à faire dans le Sultanat d'Iconion. Le même critique a remarqué l'indication chronologique qui réside dans la mention des Turcs et dans l'emploi, pour ces nouveaux ennemis, du terme archéologique de „Perses“⁴.

Un passage extrêmement précieux d'un écrit d'Aréthas de Césarée montre, il est vrai, que dès le dixième, le neuvième siècle même, il y avait une épopée populaire, de petits poèmes, des ᾠδᾶι chantées „de maison en maison“ par des Paphlagoniens qui en avaient fait un métier⁵, et M. Grégoire,

¹ Cf. aussi les deux études allemandes par A. Luber (Salzbourg 1885) et Georg Wartenberg (Berlin 1897).

² Reproduite dans Jacques de Morgan, *Histoire du peuple arménien*, Nancy-Paris-Strasbourg 1919, p. 169.

³ Voy., du même, *Das mittelgriechische Nationalepos*, dans l'„Allgemeine Zeitung“ de Munich, 6 février 1899.

⁴ On pourrait mettre en rapport la mention des „médecins de l'armée“ avec la grande oeuvre sanitaire entreprise par Alexis Comnène. Voy. Georg Wartenberg, *Das mittelgriechische Heldenlied von Basileios Digenis Akritas*, Berlin 1897.

⁵ Le passage est cité d'abord par M. Kougéas, dans la *Λαογραφία*, IV, p. 239. Cf. une mention pareille de Psellos, qui parle des chants d'Andronic, de Constantin, *Ἀρχαία Πόντου*, I, p. 58. Pour le Ptochoprodome (éd. Hesselting, II, pp. 339-340) Manuel Comnène est un νέος Ἀκρίτης.

auquel ces études sur le „Digénis“ doivent et devront tant, a eu raison d'insister sur l'ancienneté et les qualités de forme de la „geste d'Armouris“¹, d'origine orientale, sans doute persane². Dans le second prologue d'une des rédactions du „Digénis Akritas“ il y a la mention des gestes du „vieillard Philopappos“, de Kinnamos et de Ioannakis comme déjà anciennes, non authentiques et de nulle valeur³. Mais ce qu'on ne pourra pas contester — alors que tout effort de fixer dans ce poème ce qui est historique doit rester aléatoire, même lorsqu'on y apporte l'extraordinaire érudition et la subtilité employées par M. Grégoire pour identifier le héros avec le tourmarque Diogène, mort en 788⁴, — c'est l'atmosphère toute „latine“, toute „franque“ et occidentale du poème, qui est animé du sentiment de la bravoure individuelle, du respect pour la femme.

Les passages mêmes qui regardent l'art à l'époque de l'aède byzantin nous empêchent d'aller trop loin dans le passé. En effet, si sur le palais d'Akritis à côté des guerres d'Alexandre-le-Grand on voit les combats victorieux d'Achille et la lutte entre Bellérophon et la chimère, c'est que, jusque dans le milieu auquel appartient le poète, avait pénétré le courant créé par l'école de Bardas, mais qui ne pouvait pas porter ses fruits d'un jour à l'autre.

Mais on ne peut pas souligner assez que, comme les auteurs de chansons de geste en Occident, le poète du „Digénis Akritas“ est un lettré, qui, — on l'a prouvé — emploie des chroniques byzantines, en en mêlant un peu les données⁵.

¹ Dans le „Byzantion“, VII, pp. 291-293.

² Voy. Τοῦ Ἀρμούρη ἄγμα δημοτικὸν τῆς βυζαντινῆς ἐποχῆς, traduit du russe par Gabriel Destouni, Pétersbourg 1877.

³ *Ibid.*, p. 298. M. Grégoire est arrivé à identifier les deux premiers héros, mais évidemment entre la vérité historique et la forme poétique bien de temps a dû se passer (*ibid.*, pp. 318-320).

⁴ Voy. Grégoire, dans le „Byzantion“, V, pp. 328, 340; VI, pp. 481-508; VII, p. 287 et suiv., ainsi que dans le „Bulletin“ de l'Académie de Bruxelles, 1931, p. 463 et suiv.

⁵ Grégoire, dans le „Byzantion“, V, p. 331.

Du reste, n'y a-t-il pas une vague ressemblance d'attitude entre Digénis et Alexis Comnène, tel qu'il est présenté par la princesse Anne, qui veut en faire un héros d'épopée, et même ce portrait par Ordéric Vital, historien bien renseigné, par l'intérêt pour les Normands, sur les choses de Byzance? C'est „un homme très sage et charitable pour les pauvres, guerrier énergique et magnanime, affable avec ses soldats et généreux distributeur de récompenses, et en plus très pieux“. Et il cite des faits : la prétendue libération du fils, qui aurait été aveuglé par le Botaniate, de l'empereur Michel, dont il aurait fait ensuite l'abbé du couvent de St. Cyr, et surtout ses égards envers les filles de Robert Guiscard enfermées jadis par le même (l'une devant épouser le fils de Michel) et qu'il traite pendant vingt ans comme ses propres enfants, leur seul devoir étant de lui donner le matin, à sa toilette, l'essuie-main, le peigne d'ivoire qui lui sert pour arranger sa barbe et elles finissent par être rendues à leur parent, le roi Robert¹. Et l'„Alexiade“, l'oeuvre de la princesse Anne, fille d'Alexis, ne sera-t-elle pas le produit du même courant d'individualisme chevaleresque?

Toute cette histoire de beaux jeunes hommes qui chantent et jouent de la lyre pour gagner les jeunes filles confiées à la garde des βαῖται, des ballie à l'italienne, sent l'épopée persane – il est question aussi de „l'épée de Chosroès“ – et le conte de fées venu de l'Inde. Elle serait non datable s'il n'y avait en même temps un monde mixte de chrétiens et de Musulmans, de renégats, si l'aventure occidentale n'en faisait la trame, toujours renouvelée, de cette „Romanie“ qui se forme alors en Asie. Mais, examinant de près, on découvre, dans le milieu et le décor, notre époque, avec les chevaux bais des chevaliers, portant des noms arabes, avec la mention des „exarques de toute la Syrie“, des stratèges qui sont des émirs, des μαγιστροί, avec l'infiltration de mots ita-

¹ Éd. citée. III, pp. 166-168. Pour la séparation entre le vrai et le faux de ces données, Seger, loc. cit., p. 126 et suiv., et Chalandon, Alexis Comnène.

liens¹ et arabes, de la τέντα à l'ἄγουρος. La version en prose vulgaire présente même les rapports de l'Akrite avec l'empereur Rhomanos. Tous les détails concordent avec l'époque, jusqu'à la ῥῶγξ, jusqu'aux „centenaires d'or“ de la dot de l'amante de Digénis. Même, la mention répétée des Mongols dans cette même version renvoie au treizième siècle².

Toute cette chevalerie est venue par les Francs et par les Turcs aussi, dont les Sultans délivrent sans rançon leurs prisonniers, les engageant seulement „à se rappeler de ce jour“³. Les sources byzantines le montrent bien. Le Sultan victorieux contre Rhomanos Digénis met à table à côté de lui l'empereur qui avait la coutume d'extirper les Turcs et lui rappelle les doux préceptes du Christ⁴. Il le fait accompagner d'une suite d'honneur⁵. Pour la vie commune entre Turcs et Francs l'exemple de Hervé, qui, dans son château, noue des relations d'amitié avec le Turc Samouch pour se tourner ensuite contre lui et devenir son prisonnier, est instructif⁶. On s'amuse ainsi à prendre et à délivrer les captifs, comme ce fut le cas pour Isaac Comnène, pour le César Jean, pris par Roussel, qui veut en faire un empereur⁷. Le

¹ Les ἀνακαρίζες sont les *nacchere*.

² Combats de l'empereur en Achaïe (p. 60). Il est question d'une épée vénitienne (p. 63). Les Tarsites renvoient à l'époque des croisades (p. 96). Siège de Constantinople par Chosroès (p. 100). Mention de Nicéphore Botaniate (p. 101).—Voy. Grégoire, dans les „Actes du III-e congrès d'études byzantines“ et *L'âge héroïque de Byzance*, dans les „Mélanges Iorga“ p. 383 et suiv.

³ Cas de Liparitès (moitié du onzième siècle), Cédrene-Skylitzès, p. 581; Attaliatè, p. 45. Sur Samouch, aussi Psellos, p. 653. Sur les Gréco-Syro-Arabes, le même p. 672.

⁴ *Ibid.*, p. 701.

⁵ Μετὰ τουρκικῆς σουλτανικῆς στολῆς; *ibid.*, p. 701. Rhomanos change d'habits, πρὸς τὸ ῥωμαϊκότερον; *ibid.*, p. 701. Sur cette amitié λόγων καὶ ἄλων, Attaliatè, p. 165. Il avait préféré mourir plutôt que d'accepter une paix déshonorante; Bryennius, p. 44.

⁶ Cédrene-Skylitzès, p. 618.

⁷ Bryennius, pp. 67, 81, 83; Cédrene-Skylitzès, pp. 708-709.

fils même de l'empereur Rhomanos aurait passé entre les rangs des „Persans“¹, et Manuel Comnène le couropalate, commandant de l'Orient, un vrai Digénis Akritas², a affaire avec un Turc de haute lignée, Chrysoskoulos, qu'il s'associe contre les autres Turcs après avoir été son prisonnier³. La carrière même en Asie des frères Alexis et Isaac Comnène, leur camp dans les ruines de Césarée, leurs aventures en chemin rappellent le héros de l'épopée byzantine⁴. On voit Alexis lutter contre Oursel, qui demande l'aide du Turc Toutach, lequel se saisira du Franc⁵.

L'*Achilléide* anonyme, le poème du „despote Achille“, publié dans trois versions différentes par Sathas⁶, Bikélas⁷ et Benedikt Haag⁸, ne porte, ainsi qu'il a été dit, que le nom de l'ami de Patrocle, qui, celui-ci, est devenu un Pantourklos, sous l'influence des Turcs. Pour le reste, c'est encore la „damoiselle“, la κόρη, que pourchasse l'amour larmoyant du chevalier capable de réciter à sa fenêtre les „tragoudia“, ce talent accompagnant celui du bon lutteur, c'est le même cheval „noir“, compagnon dudit chevalier, le même riche costume, parfois „franc“, détaillé longuement, le même milieu de chasses et d'aventures, la même rencontre des ἀγούροι, des „alâis“⁹, le même plaisir à présenter les longues fêtes et les duels dans lesquels se montre l'art du vainqueur prédestiné, enfin la même richesse des qualificatifs et des comparaisons,

¹ Guillaume de Pouille, *De rebus Normannorum*.

² Un Constantin Digénis, Bryennius, pp. 95-99.

³ *Ibid.*, pp. 32-34. Il reste à Byzance, *ibid.*, pp. 116-117, 119.

⁴ Bryennius, pp. 57-58, 60-61, 63, 65. 66-67.

⁵ *Ibid.*, pp. 83-87; Anne Comnène, pp. 90-91. Cf. aussi *ibid.*, p. 109.

⁶ Dans l'„Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France“, XIII (1879).

⁷ *Trois poèmes grecs du moyen-âge*, Berlin 1881.

⁸ *Die Londoner Version der byzantinischen Achilleis*, thèse de Munich, 1929. Cf. Wartenberg, dans la „Festschrift Vahlen“.

⁹ Voy. aussi Haag, ouvr. cité, p. 32: ἀπελατίκι.

un peu doucereuses, qui ne manquent pas d'une certaine fraîcheur. En plus, la correspondance d'Achille avec sa belle contient des morceaux lyriques qui sont vraiment beaux. Les notions byzantines s'allient, du reste, à celles que les Latins ont introduites, comme la mention de l'homme lige à côté de celle des „archontopoules“, les „pages“ de l'époque, du *παλαφρέ* (palefroi) et de l'*ἀκρίτα* des „akrites“, du „kastéli“ et du „kastron“. Un francopoule aussi doit y être et à côté le lion qu'il doit combattre. Les termes turcs ne manquent pas, comme „foudoul“ pour „fier“. Une nouvelle langue, vivante, variée, capable de nuances douces et d'accents qui touchent s'était formée donc, à Constantinople même, pour la création de ces oeuvres de réalité, dans le „vers politique“, si facile à écrire¹.

Et le monde de ces romans de guerre et d'amour continuera.

Dans *Lybistros et Rhodamne*², l'histoire d'un Latin et d'une princesse de l'Inde, demandée en mariage par son rival qui est Égyptien, avec les lettres d'amour qu'échangent les héros du poème, rappelle la correspondance de Digénis lui-même. La présence des allégories qui dominent la littérature de l'Occident, dès le *Roman de la Rose*: Agapé, Pothos, Krémasmos fixent une date qui ne peut pas être plus récente que le treizième siècle ou bien, s'il s'agit des modèles de l'oeuvre de Guillaume de Lorris, qui, cependant, il ne faut pas l'oublier, n'eurent pas de diffusion, le douzième. Les „songes“, dont l'un joue un si grand rôle dans ce poème, sont un moyen favori de créer des situations pour les mêmes écrivains français. Les tentatives de réclamer cette oeuvre pour l'esprit hellénique auraient dû s'en tenir à la forme seule, qui est gracieuse.

Une analyse non prévenue de *Callimachus et Chryssorroé*,

¹ Heisenberg, *Dialekte und Umgangssprache im Neugriechischen*, Munich 1918.

² Voy. Hesselning, *Lybistros und Rhodamne*, dans les „Aantenkeningen“ de la société d'Utrecht, 1900, pp. 3-31 (cf. le même, *Uit Byzantium en Hellas*, Harlem 1911).

qui est de ce treizième siècle, mène au même résultat¹.

Dans le roman de *Berthandros et Chrysantza*², l'aventurier qui s'en va chercher fortune reste cependant sur le sol byzantin. Il traverse l'Asie Mineure, arrive à Tarse, et c'est là qu'il trouve son château d'amour, tout plein de beautés d'art pareilles à celles qu'on pouvait admirer à Constantinople. La bien-aimée du fils de l'empereur Rhodophilos, nom qui rappelle sans doute Rodolphe, de „celui qui aime les roses“ a pour frère le „roi d'Antioche“. Mais l'„empereur des amours“ qui présente au chevalier les quarante nobles dames dont il dispose vient certainement de l'Occident. Bury a observé avec raison qu'on n'a fait que rendre ainsi la coutume de la sélection d'une fiancée. Si Belthandros devient le „lige“ du ῥήγας, c'est qu'Antioche a déjà eu son duc normand, ce qui fixe une date. Encore une fois, comme dans le poème de Digénis, l'amoureux s'enfuit avec celle qui lui a déclaré son amour. Le mariage final ne manque pas³.

Phloria et Platziaflora montre facilement sa provenance de la „Blanchefleur“ française⁴. Dans *Imbérios et Margarona*, où il est question de la Provence et tel personnage s'appelle

¹ Voy. Bury, *Romances of chivalry on Greek soil*, Oxford 1911, p. 11 et suiv. Il indique pour le type du chevalier errant un modèle turc (*ibid.*, p. 17 et suiv.). De fait, le modèle est formé par la Perse, et il est vrai que c'est par la fréquentation de ce monde arabo-turc que l'Occident forma sa conception du „bon chevalier“ (voy. notre contribution aux „Mélanges Lot“). Mais, au moment où le contact avec les Turcs fut plus étroit, les Byzantins avaient déjà passé par l'initiation à l'Occident. Et certains éléments ne pouvaient pas venir d'ailleurs.

² Voy. Méliadès, Βέλθανδρος καὶ Χρυσάντζα, Athènes 1925; Manophrydès, Ἐκλογή μυθιστοριῶν τῆς νεωτέρης ἐλληνικῆς γλώσσης, Athènes 1806; Lambros, *Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers*, Paris 1880.

³ J. B. Bury, ouvr. cité, pp. 5-11. Gyron le Courtois aussi passera en grec; *ibid.*, pp. 4-5.

⁴ Sur „Phlorios et Pletziaphlora“, Wagner, *Mediaeval greek texts*; H. Köstlin, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 392 et suiv. Cf. *Il cantare di Fiorio e Biancifiore*, éd. Vincenzo Crescini, Bologne 1889 (cf. Hans Knecht, dans le „Herrigs Archiv“, 1884). Aussi J. Schmitt, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, p. 212 et suiv.

Édouard, on a affaire aussi avec un thème visiblement occidental¹. En transformant en grec le roman de Maguelonne, l'auteur grec y a introduit pourtant des changements, l'accommodant sensiblement aux coutumes de l'Orient, entre lesquelles les riches noces magnifiques; un fort sentiment de famille, tel qu'on le trouve dans le monde grec jusqu'à nos jours, a été avec raison souligné. Il y a même un souci de l'instruction, religieuse aussi, du héros et de la bonne tenue des amoureux². On y trouve jusqu'au souvenir de ces tournois de l'époque de Manuel Comnène où un Grec quasi-occidentalisé pouvait combattre dans les tournois des „Alamans“³.

En échange, dans l'histoire occidentale d'Apollonius de Tyr, rédigée par Heinrich de Neustadt, on a réussi à découvrir un original byzantin: il aurait suffi de l'incident de la guerre contre les Bulgares pour le prouver. De nouveau Antioche apparaît comme un royaume, gouverné par celui dont Apollonius demande en mariage la fille. Le roi Ladomer des Baléares est évidemment un Vladimir. A côté il y a un roi de „Turquie“, Rangolt, et un „Admirat von Halep“ qui nous renvoient à l'époque des croisades. On a observé avec raison que l'Arménie, un royaume, est l'État de Cilicie, qui n'eut un roi couronné qu'au début du treizième siècle. Et, quant au „Nochey von Bulgarie“⁴, c'est le khan tatar de la Bulgarie, à la fin de même siècle. „Crisanda“, une ville, a une étrange ressemblance avec l'héroïne du roman dont il est question ci-dessus. Pour les détails il y a les mêmes palais aux mer-

¹ Bées, *Der französisch-mittelgriechische Ritterroman Imberios und Margarona und die Gründungsgeschichte des Klosters Daphni bei Athen*, Berlin-Wilmersdorf 1924: Hugo Schreiner, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 121 et suiv.

² Voy. l'article cité, d'une effarante érudition, de M. Nikos A. Bées, pp. 29-33.

³ Voy. A. Bockhoff et S. Singer, *Heinrich von Tyrland und seine Quellen*, Tubingue, 1911.

⁴ *Ibid.*, p. 63.

veilles mécaniques¹, le même sentiment d'un amour à toute épreuve, la même passion des aventures à travers terres et mers.

On a prétendu que pour tous ces petits poèmes, les „Iliades“ populaires in 12² de la société byzantine, le modèle aurait été dans les oeuvres, beaucoup plus importantes, d'une autre allure et d'un autre essor, de l'antiquité classique. Mais, si ces auteurs de vers politiques, destinés sans doute à la lecture et pas à la récitation, avaient connu Achille Tatius, ils se seraient servi de la langue châtiée et pas de celle qui était à la portée de tout le monde³.

De l'Occident surtout, avec des souvenirs d'antiquité, vient, à la même époque, ce chant d'amour de la Grèce byzantine qui nous resterait inconnu sans la centaine de morceaux en style populaire que W. Wagner publiait en 1879 sous le titre d'„Alphabet de l'amour“⁴. Ils ne se distinguent en rien de ce que la passion dit depuis des milléniums, mais ils servent à montrer que, si à Constantinople on s'en tenait à l'Église et à l'antiquité, la province, surtout la lointaine province insulaire, était capable de manifester des sentiments sincères

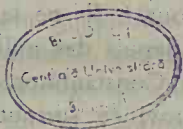
¹ *Ibid.*, p. 65.

² Antoine H. Hatzi, Ὀμηρικὰ ἔρευνα, I. Προλεγόμενα εἰς τὴν τοῦ Εὐσταθίου Μακρεμβολίτου Ἀκριτιὰ καὶ τὰς διασκευὰς αὐτῆς, Athènes 1930 (cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 764 et suiv.). Voy. aussi Wagner, *Carmina graeca medii aevi*; Heisenberg, dans la „Beilage zur Allgemeinen Zeitung“ de Munich, 1904, no. 263; Νέος Ἑλληνομνήμων, VI, p. 492 et suiv. Sur l'*Héraclès* de Gauthier d'Arras et le *Ptocholéon* byzantin du XII^e siècle, voy. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 806.

³ Mais le thème antique passera par la *Rhodante* et *Dosiklès* du Prodrôme pour arriver à la *Drosilla* et *Chariklès* de Nicéas Eugénianos (sur lequel voy. L. Petit, dans le „Viz. Vrémenik“, IV, p. 446 et suiv.) et à l'*Hysménès* et *Hysménia* d'Eustathe le Macrembolite, dans la même seconde moitié du douzième siècle (éd. R. Hercher, *Scriptores erotici graeci*, II, Leipzig 1859; M. Treu, *Eustathii Macrembolitae quae feruntur aenigmata*, „Programm“, Breslau, 1893) Mais c'est la même note qui se maintient. On passe de l'épopée franque et persane aux modèles anciens, et pas inversement.

⁴ Ἀλφάβητος τῆς Ἀγάπης.

et profonds dans une forme généralement intelligible¹. La mention de la Φραγκία, même des chevaliers, montre la date tardive, au moins pour certains de ces chants. Le sens est parfois touchant, comme lorsque la jeune fille désire que sa „skouphia“ sur la tête de son bien-aimé le caresse en son nom.



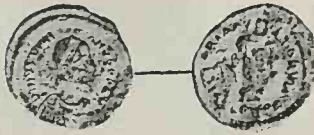
¹ Voy. aussi Heisenberg, dans la „Byz. Zeitschrift“, II, p. 549 et suiv. Une autre chanson a été publiée par Sp. Lambros, *ibid.*, III, pp. 165-166. Cf. I. Sozonovitch, *La Poésie byzantine romantique* (en russe), Varsovie, 1891. Sur la langue, Heyd, *Zur Frage der Abstammung des Neugriechischen*, dans le „Neues Reich“, 1880.



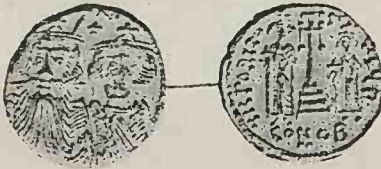
Médailles d'or d'Héraclius et d'Héraclius Constantin.



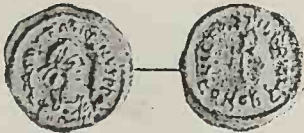
Solidus de Justinien II.



Monnaie de Justinien II.



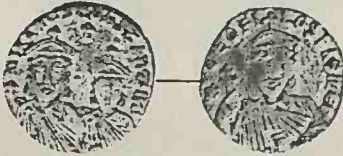
Monnaie de Constant II et de Constantin le Pogonate.



Monnaie de Constantin le Pogonate (?).



Solidus de Léon III l'Isaurien.



Monnaie de Constantin V et Léon IV (?).



Monnaie de billon de Constantin V.



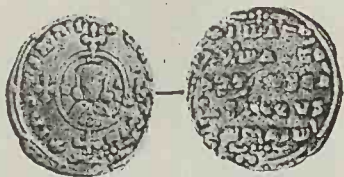
Solidus de Constantin VI
(buste de l'impératrice Irène).



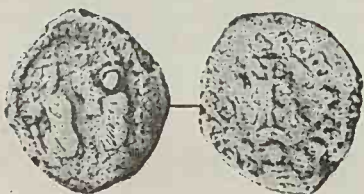
Solidus de Basile I-er le Macédonien.



Monnaie de bronze de Basile I-er
le Macédonien.



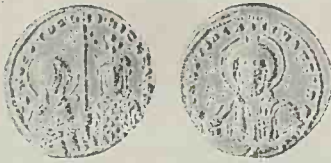
Monnaie de Basile II et Constantin VIII.



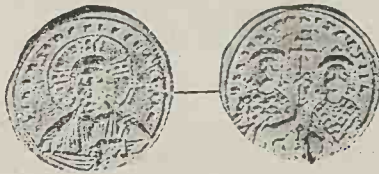
Monnaie de Rhomanos I-er Lécapèac.



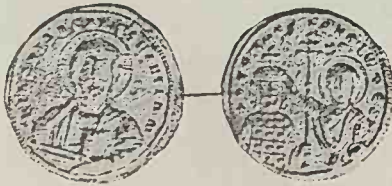
Solidus de Rhomanos I, avec
Constantin le Porphyrogénète et Christophe.



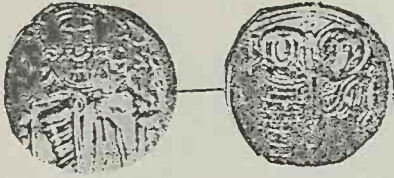
Solidus de Nicéphore II Phokas.



Monnaie de Jean Tzimiskès.



Monnaie de Jean Tzimiskès.



Monnaie de Basile II.



Monnaie de Michel IV.



Perpère d'or de Constantin le Monomaque.



Monnaie d'argent (?) de Rhomanos IV.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

LA DÉFENSIVE BYZANTINE APRÈS HÉRACLIUS

	<u>Page</u>
I.—Décadence des moeurs; anarchie	1
II.—Défense de l'Empire en Orient	6
III.—Défense de l'Empire en Occident	12
IV.—Crise de l'autorité impériale	17
V.—L'oeuvre guerrière des empereurs isauriens	21

DEUXIÈME CHAPITRE

CRÉATION DU NOUVEL EMPIRE

I.—La réforme religieuse: l'iconoclisme	30
II.—La réaction orthodoxe	40
III.—Perte de l'Italie: l'„Empire“ des Occidentaux	45
IV.—Vie intellectuelle sous les iconoclastes	56
V.—Dernier effort militaire du nouvel Empire	73

TROISIÈME CHAPITRE

L'EMPIRE DES JURISCONSULTES ET DES LETTRÉS

I.—La nouvelle civilisation byzantine	92
II.—L'oeuvre réparatrice de l'empereur Basile	112
III.—L'offensive „impériale“ bulgare	126
IV.—Organisation légale et culturelle de l'Empire	138
V.—Littérature de l'époque	155

QUATRIÈME CHAPITRE

FLUX ET REFLUX DE LA REVANCHE BYZANTINE

I.—Les guerres de récupération en Asie	175
II.—La reconquête du Danube	186
III.—Accomplissement de l'oeuvre de restauration sous Basile II.	189
IV.—État intérieur de l'Empire après la revanche	208
V.—La nouvelle lutte pour l'Asie Mineure	219
VI.—L'esprit byzantin à la veille des croisades	220
VII.—Épilogue des guerres de restauration	250

VERIFICAT
2007

BIBLIOTECA
CENTRALI UNIVERSITARIA

BELGIUM
Cent class

VERIFICAT
1987

VERIFICA
2017